

Contes du soleil et de la pluie

Maurice Leblanc

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Préambule

L'auteur de Voici des Ailes, le premier roman où la bicyclette ait joué un rôle important, naquit à Rouen, comme Flaubert dont il se réclame avec ferveur.

M. Maurice Leblanc fit ses débuts littéraires en 1893 au Gil Blas, par une série de contes qui se prolongea jusqu'en 1897, et la publication d'un roman qui eut beaucoup de succès : Une Femme.

Puis d'autres romans : l'Œuvre de Mort — Armelle et Claude — l'Enthousiasme — des contes très remarqués au Journal, au Figaro et dans diverses revues (les contes du Journal furent réunis en un volume qui fut très goûté : Les Lèvres jointes.)

Sportivement, donna, avant le premier roman cycliste dont nous avons parlé brièvement plus haut, le premier article qui a été publié sur la bicyclette en dehors des journaux spéciaux.

C'est le Gil Blas qui publia cette chronique intitulée : Elle !

Voici des Ailes vint ensuite. Le monde cycliste connaît trop cette œuvre enflammée et enthousiaste qui semble avoir été vécue, pour que nous y revenions longuement.

Passionné de tous les sports, automobile, patinage, alpinisme, tennis… mais surtout fervent de la bicyclette.

Aparcouru toutes les routes de France et visité toutes les petites villes.

Un des tout premiers fondateurs de l'Artistic Cycle Club.

Assidu des courses de bicyclettes, vient très fréquemment au Vélodrome du Parc des Princes et y vient… à bicyclette.

01

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

À Madame Thérèse de Grèves,

château de Grèves.

J'étais heureuse, tu le sais, Thérèse, toi, ma meilleure amie. J'aimais bien mon mari. La situation de Charles, son nom et sa fortune me valaient dans le monde une place que plus d'une enviait. Ma vie était conforme à mes goûts et à mes rêves. Il n'y avait dans l'avenir que certitude et sécurité.

Or, hier… Mon Dieu, quand je pense que tout ce bonheur existait encore hier, et qu'aujourd'hui, je ne sais rien, je ne vois rien, j'ignore où je vais et vers qui je vais !

Àl'heure dite, M. d'Argense, dont la famille a loué cette année le château voisin du nôtre, attendait en automobile devant les marches du perron. — Tu te rappelles Bertrand d'Argense, n'est-ce pas, qui m'a fait la cour cet hiver, mais une cour discrète, sans apparence de passion, accidentelle pour ainsi dire, en somme un de ces flirts comme nous en avons toutes et qui n'engagent à rien. — Je montai près de lui, un peu craintive, car c'était ma première sortie. Mon mari s'installa dans le tonneau avec le mécanicien.

Mais, au dernier moment, Charles s'aperçut qu'il avait oublié son portefeuille, et il redescendit, suivi du mécanicien.

Autour de nous, pour assister à notre départ, il y avait mes tantes et mes cousines, le père et la mère de Charles, et quelques amis. On s'entendait à peine, tellement le bruit de la machine couvrait les voix. Elle haletait, comme une énorme bête, impatiente et furieuse d'être enchaînée.

⁂

Quelques minutes passèrent. L'attente m'énervait. Je murmurai :

— Comme il est long !

M. d'Argense resta silencieux, agacé sans doute aussi de ce retard. Puis je sentis qu'il me regardait, et cela me mit mal à l'aise. Il dit :

— Si nous partions sans lui ?

Je me mis à rire, mais ayant levé les yeux, j'eus un frisson. Il ne riait pas, lui ; sa figure avait une expression étrange, et comme un air d'égarement. Il était penché sur moi ainsi que sur une proie. Sa main chercha la mienne. Il répéta, d'une voix altérée :

— Si nous partions ? Si je vous enlevais ? Oui, oui, vous êtes si belle, je vous aimerais tant !... la vie serait si délicieuse !

Ma gorge se serra, un vent de folie passait sur cet homme, j'eus la vision soudaine, complète, de ce qu'il pouvait faire, de ce qu'il allait faire peut-être en un geste de démence, et je m'écriai, éperdue :

— Charles ! Charles ! viens-tu ? Dépêche-toi…

Il me regarda encore en silence, il regarda mes lèvres, mes mains, mes épaules, il regarda jusqu'au fond de mes yeux épouvantés, balbutia mon nom comme s'il cherchait à l'apprendre : Régine, Régine… puis violemment, en trois gestes résolus, tourna des choses, en leva et en baissa d'autres… Nous étions partis…

Partis ! Des appels derrière nous, la voix de Charles qui domine, les arbres du parc contre lesquels nous allons certainement nous jeter, et la grille surtout, la grille si étroite et que nous ne pourrons franchir… Oh ! j'ai peur ! À peine s'il ralentit et nous voilà dehors…

— Mais vous êtes fou ! lui dis-je, mais vous êtes fou !

Et dans un sursaut de révolte, je prends son bras pour l'arrêter. Un écart brusque… nous frôlons le mur de la ferme, à droite, puis revenons à gauche brutalement, éventrant une haie. Alors je me cache la tête entre les mains, toute courbée sur moi-même, et je ne bouge plus.

⁂

Une heure peut-être, oui, une heure a dû s'écouler de la sorte, dans cet engourdissement peureux. Je ne veux pas ouvrir les yeux, je ne veux pas réfléchir, je ne veux pas prendre conscience de l'événement invraisemblable que le hasard a produit, je ne veux pas voir… Et cependant, comme je vois bien, comme je vois clairement de mes deux yeux clos l'espace qui vole autour de moi ! Il n'y a ni arbres, ni prairies, ni champs, ni maisons, ni route, il n'y a que de l'espace, en dessus et en dessous, d'un côté

et de l'autre, à l'infini, de l'espace où je suis emportée par quelque miracle incompréhensible.

Et c'est le bruit de l'espace que j'entends, ce bruit à la fois si proche et si lointain, tantôt courroucé et tantôt joyeux, paisible et surexcité, qui s'enfle, s'exaspère, se contient, et s'apaise, et s'immobilise, puis gronde, siffle, chante, se repose, se détire, repart avec des plaintes déchirantes de sirène, et s'endort en un ronflement monotone et continu. Et je suis dans ce bruit et dans cet espace comme dans une prison de rêve, une prison illimitée d'où je ne puis m'évader.

J'y songe un instant, je songe à cette fuite scandaleuse dont il est impossible que mon mari et les autres ne me croient pas complice, et je cherche les mots à dire et les gestes à faire pour m'échapper. Mais autour de moi, gardienne agile qui m'enferme dans un cercle de vide plus infranchissable qu'une enceinte de murs, court la vitesse, la vitesse désordonnée, illogique et formidable.

Et puis… et puis… oh ! Thérèse, je l'avoue, tout cela est d'une douceur qui me pénètre à la longue. Je n'ai plus ni colère ni révolte. Je voudrais seulement le supplier.

J'ai ouvert les yeux et je l'ai regardé. Il n'a pas remué depuis le départ. Il fixe l'horizon, le buste droit, les mains au volant. Son visage, si doux à l'ordinaire, est dur, presque mauvais à force de tension et de volonté implacable. Quelle est sa pensée secrète ? A-t-il un but ? Où me mène-t-il ? Est-ce contre lui-même qu'il lutte, contre ses propres hésitations et son incertitude, ou bien contre moi dont il attend les reproches et les larmes ?

Une prière expire sur mes lèvres. Toute tentative me paraît si vaine que je ne profite même pas d'un arrêt que nécessite la voiture. À quoi bon ? Il me retiendrait.

Et comme lui je regarde l'horizon. Voici des arbres, voici des prairies, et des champs, et des rivières. Voici toute la nature qui s'unit à l'espace et l'emplit de joie et d'éclat. Je reçois tout cela d'un coup, en pleine figure, comme une vague de parfums, de formes et de couleurs. Et je ne sais pas, je ne sais vraiment pas ce qui s'est passé en moi. Étrange sensation. Au premier choc, je suis bouleversée, éblouie, plus forte et plus faible à la fois, plus simple et plus complexe. Il me semble soudain que tous mes sens sont mêlés, et que je n'en ai plus qu'un, vaste et multiple, par où se précipite en moi, comme en un vase qui s'offre, tout ce qui est lumineux, tout ce qui est odorant, tout ce qui est harmonieux, toute la beauté, toute la grâce et toute la fraîcheur de l'univers.

⁂

Et peut-être est-ce l'imprévu et la nouveauté de ce que j'éprouve qui agit sur moi avec le plus de violence. J'ai l'impression d'entrer dans un monde étranger où rien ne s'accomplit de la même manière, et où l'on vit d'une autre vie, merveilleuse et jamais vécue. Ce village, je l'ignorais, et celui-là aussi, et ces collines, et cette route bordée d'acacias, et j'ignorais également toutes les puissances et toutes les réserves de mon être. Je ne sais où je vais, je ne sais ce que je vais découvrir en moi et autour de moi. C'est la sensation affolante de l'inconnu. On glisse, on vole, on plane, on n'est plus soi, mais une grande force qui se meut sans effort, un nuage que le vent emporte, une vague qui roule sur l'Océan, et l'on n'en sait pas plus que le nuage ou la vague, pas plus que les forces aveugles de la nature. Qu'y a-t-il au tour-

nant de ce chemin ? De quel royaume approchons-nous ? À quelle félicité, à quelle détresse suis-je destinée ? On ne sait rien. Le passé est mort, il n'y a que l'avenir attirant et mystérieux.

Cela devenait douloureux à la fin. Je murmurai :

— Où allons-nous ?

Il n'entendit pas, toujours immobile et impénétrable. J'aurais bien voulu pourtant qu'il me regardât et qu'il sourît. Dans ce monde nouveau, dans cette vie nouvelle de l'âme et des sens, n'était-ce pas lui qui me conduisait ? Il n'y avait que lui qui ne me fût point totalement inconnu. Il faisait partie du passé, lui ; c'était lui qui m'avait ouvert l'avenir. Pourquoi ne parlait-il pas ?

On monta une côte très longue, et l'on redescendit rapidement l'autre penchant de la montagne. En bas, au détour d'une falaise abrupte, un troupeau de bœufs nous barra la route. Pourquoi n'ai-je pas eu peur ? Aucun danger ne pouvait-il m'atteindre auprès de Bertrand ? J'admirai son adresse et son calme. Il me dépassait de toute la tête, son buste était large et vigoureux ; malgré moi, je subis la domination de son audace et de sa volonté. J'avais foi en lui pour me guider, comme en un compagnon qui connaît toutes les voies et tous les obstacles.

⁂

Le soleil se couchait. L'air devint plus léger encore et plus grisant. Caresse adorable, qui pénètre notre chair, enveloppe notre vie elle-même, et l'imprègne de jeunesse et de santé. On est comme une âme sensible et toute frémissante qui, dans une course vertigineuse à travers l'immensité, serait fécondée par l'essence même de toutes choses, par la brise la plus pure, par le

rayon le plus tiède, par la source la plus claire, par l'aurore la plus ardente. Oh ! comme j'aurais voulu ouvrir mes deux bras et presser contre ma poitrine cette infinité de petites choses et de grands spectacles qui venaient s'y blottir ! Comme j'aurais voulu crier mon allégresse, rire, pleurer et chanter, avoir un souffle plus profond, une étreinte plus puissante, une âme plus accueillante ! Comme j'aurais voulu rendre en amour tout ce qui m'arrivait du dehors, et me délivrer par des paroles et par des actes de tout ce qui palpitait en moi !

Désir impossible et surhumain, effervescence de ma vie centuplée ! C'était un besoin irrésistible de quelque chose que je n'aurais su préciser, besoin de dévouement, besoin de protection, besoin d'expansion et de confiance. J'étais ivre… oui… sinon comment expliquer ?… j'étais ivre comme si j'avais goûté à quelque vin magique ; la nuit m'exaltait, je me dispersais dans l'ombre naissante et dans les lueurs expirantes du jour, je me soulevais vers les premières étoiles, je tremblais d'émotion et de tendresse, je voulais, je voulais éperdument… Et en même temps je me semblais si faible, si lasse, si fragile, si seule, que ma tête s'inclina sur l'épaule de Bertrand…

Un grand silence, un apaisement inouï, le bruit monstrueux a cessé, la force aveugle se repose. Je descends, libre enfin !

Libre ? Ah ! moins que jamais, puisque son bras entoure ma taille, et que, sans un mot, il m'entraîne dans la nuit profonde, sous les étoiles claires, et que je m'abandonne, humble, soumise, inconsciante, vaincue…

. . . . . .

Ma Thérèse chérie, je t'écris d'une auberge où il m'a conduite une heure plus tard. Je ne l'ai pas vu depuis hier soir, et je me demande maintenant si je n'ai pas fait un rêve, oh ! un rêve dont je ne puis renier la douceur infinie. Nous avons été fous tous deux, moi peut-être plus encore que lui. Mais pourrai-je jamais comprendre ? Ai-je obéi à un sentiment antérieur qui m'attachait à lui à mon insu ? Ou bien ne dois-je pas chercher d'autres causes que les sensations nouvelles qui m'ont troublée, anéantie, rendue incapable de toute résistance, les sensations formidables que j'ai voulu t'écrire pour que tu m'excuses, pour que tu me comprennes, au moins, toi !

Je l'attends. Il va venir, cet homme que je connais à peine et qui est mon maître. Qu'est-il ? Quelle est sa nature, quels sont ses goûts et ses désirs ? Est-ce un destin de souffrance et d'angoisse qu'il m'apporte, ou de joie, de bonheur et d'amour ? Hélas ! je ne peux même pas dire qu'il m'aime, puisque c'est par une impulsion de hasard, un geste irréfléchi qu'il m'a conquise… Et cependant, après, durant cette course invraisemblable, pourquoi m'a-t-il regardée si attentivement ? Quelle vision radieuse s'est-il formée subitement de moi et de notre avenir commun, et quelle certitude magnifique a-t-il découverte en lui, pour montrer tant d'audace, tant d'énergie et tant de volonté ?

Le voici. Il frappe à ma porte. Il entre… Thérèse ! Il est à genoux, ses mains se joignent respectueusement… Oh ! Bertrand, Bertrand…

Maurice LEBLANC

02

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

L'étang de la Forge, entre Rennes et Ploermel, au milieu de l'antique forêt de Brocéliande, est un des endroits les plus délicieux que je connaisse. J'étais assis là, au pied d'un sapin qui trempe dans l'eau glacée ses racines nerveuses, lorsque déboucha de la route un grand vieillard à barbe grise, couvert de haillons et porteur d'une lourde besace d'où émergeaient les ustensiles les plus divers. Il descendit sur la berge, d'un coup d'épaule jeta négligemment à terre son paquetage, se débarrassa des morceaux de toile et de laine qui lui servaient de veste et de culotte et, ainsi dévêtu, entra lentement dans l'étang.

Il en fit deux ou trois fois le tour à longues brasses rapides, revint à son point de départ et sortit. Je remarquai l'apparence extraordinairement vigoureuse de son corps aux muscles saillants et bien tendus. La marche était puissante à la fois et légère, et contribuait à lui donner un aspect vraiment surprenant de force et de souplesse.

S'étant rhabillé, il passa près de moi et me salua de la tête, mais la vue de ma bicyclette l'arrêta.

— Ah ! une bicyclette, dit-il ; c'est assez rare dans cette région.

Il la souleva, la fit tourner, puis, la reposant, me dit, non sans quelque dédain :

— C'est commode, mais il y a mieux.

L'agrément de sa voix m'étonna. Je lui demandai :

— Il y a mieux ?

— Cela, dit-il en frappant ses deux jambes.

— Cela, c'est autre chose, le plaisir n'est pas le même, les sensations diffèrent.

— Et celles de la bicyclette l'emportent, n'est-ce pas ?

Il éclata de rire.

— Vrai, vous m'amusez, vous et tous ceux d'aujourd'hui, avec vos bicyclettes et vos automobiles, et tous vos moyens de locomotion. Un de vos journaux me tombe quelquefois sous les yeux ; il y a de quoi se divertir de toutes vos belles phrases sur les touristes, sur les globe-trotters, sur les hommes de sport. On croirait, Dieu me pardonne, que vous avez découvert quelque chose de nouveau, et qu'avant vous personne ne se mouvait sous la calotte des cieux. Et votre ahurissement devant la nature, votre air de dire qu'on ne pouvait jouir de rien de tout cela au temps infortuné où il n'y avait ni pneumatiques ni moteurs ! La bonne plaisanterie ! Mais, mon petit monsieur, le premier vagabond qui a imaginé de s'en aller tendre la main de par le monde, au lieu de travailler comme une brute, celui-là en a vu plus que vous tous. Les secrets de la nature, les secrets de l'entraînement et du sport, c'est nous qui les avons, c'est moi, oui, moi, Jean Martin.

Il continua :

— Le sport pour vous autres, c'est de la distraction, des vacances, de l'extra, ou pour certains un métier. Pour moi c'est la vie elle-même, et voilà cinquante ans qu'il en est ainsi, depuis le jour béni où j'ai pu m'échapper du collège. Voilà cinquante ans que je marche, faisant huit, dix, douze lieues par jour, avec rien

dans le ventre quelquefois, et couchant la nuit à la belle étoile. Est-ce de l'entraînement cela, monsieur ? Si je vous disais que je ne connais pas la limite de mes forces… Tâtez mes muscles… Le froid, le chaud, j'ignore ce que c'est. J'ai dormi dans la neige, monsieur. Et c'est une vie admirable, oui, admirable.

Il s'était penché sur moi, et ses yeux brillaient d'un éclat surprenant.

— La nature est à moi, monsieur, c'est ma mère, ma maîtresse. Pensez donc, je ne l'ai pas quittée une seconde depuis cinquante ans. Je vis en elle, dans ses bras. La nuit même ne nous sépare pas. Je l'adore. J'adore la caresse de son soleil, la morsure de sa bise, la bousculade de son vent. Je connais tous ses oiseaux, toutes ses fleurs, toutes ses étoiles, non pas par leur nom, mais pour les avoir vus et contemplés indéfiniment. Ce sont des milliers d'amis que j'ai parmi elle. Et elle est si bonne ! Chaque gorgée d'air que j'aspire, c'est une volupté, à croire qu'elle a pour moi de l'air spécial, plus pur et plus frais. Ah ! monsieur, songez au bonheur d'un homme qui aimerait une femme et dont toute la vie ne serait qu'une longue, qu'une interminable possession. C'est mon bonheur, et c'est bien celui-là que vous cherchez, n'est-ce pas, quand vous courez sur les routes ? C'est la sensation de dominer, de posséder, de pénétrer dans l'inconnu, de saisir un peu de l'immensité, de vous unir à l'espace, de vous mêler au mouvement. Heures fugitives, éclairs de joie dont vous avez à peine le temps de prendre conscience. La nature n'appartient qu'à ceux qui ont, comme moi, le loisir et la force de l'étreindre sans une minute de répit ! Et si vous saviez ce que j'éprouve ; mais c'est à devenir fou, monsieur ! Quand je marche, j'ai toujours l'impression d'aller à un rendez-vous d'amour. Chaque pas

me rapproche du but. On m'attend là-bas, et je vais, je vais… Ah ! monsieur, le soir… si vous saviez, le soir… quand j'arrive à l'étape…

Il se mit à genoux, s'étendit sur l'herbe profonde, et à pleins bras, à pleine bouche, ardemment, il baisa la terre.

S'étant relevé il s'éloigna, mais il revint et me dit encore :

— La terre a de belles filles, monsieur, et je les aime aussi, et elles m'accueillent volontiers. Mes rendez-vous sont souvent de vrais rendez-vous. La femme ne dédaigne pas l'homme qui passe, quand il a des bras solides et un peu d'audace. Ah ! les femmes, j'en ai eu ma bonne part, et des plus belles et des plus jeunes. Je les cueille sur ma route comme des fleurs. C'est si bon, si doux à respirer, ces fleurs-là !

Il réfléchit et prononça :

— Peut-être n'y a-t-il rien de meilleur dans la nature… oui, peut-être… ainsi…

Et tout bas, à l'oreille, il me dit :

— Vous allez à Josselin, n'est-ce pas, monsieur ? Eh bien, descendez à l'auberge Beaumanoir, demandez l'hôtelière, une belle créature comme vous verrez, et qui passe dans le pays pour farouche aux galants, et donnez-lui des nouvelles de Jean Martin, le vagabond qu'elle est venue cette nuit retrouver dans le chemin creux…

Le soir j'étais à Josselin. Je vis l'hôtelière. C'est une belle créature, en effet, avenante et désirable. Je lui dis :

— J'ai rencontré Jean Martin…

Elle rougit, puis me regarda droit dans les yeux.

— Eh bien ! pourquoi pas ? il en vaut d'autres.

Et elle ajouta en souriant :

— Si vous le rencontrez encore, dites-lui donc de repasser par ici, l'an prochain.

Maurice LEBLANC

03

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

C'est le hasard d'un voyage à bicyclette dans l'âpre et rude pays de l'Orne qui me la fit connaître. Au cœur de la vieille forêt d'Andaine, elle se trouva soudain devant moi, svelte et fine, le buste un peu penché sur son guidon, les hanches souples dans la gaine collante de la jupe. L'ayant dépassée, je vis un clair visage, heureux et souriant. Il y avait en elle une grâce très spéciale.

Vingt minutes plus tard, je pénétrais à sa suite dans la petite ville de la Ferté-Macé. Au seuil d'une des maisons en brique rose de la Grand'Place, un gros homme, vêtu de coutil et d'alpaga, l'attendait. Elle lui jeta sa bicyclette comme à un domestique, et ils disparurent. Le soir même, j'appris à l'hôtel des Trois-Empereurs que M. Dorézy, percepteur, ne faisait pas bon ménage avec sa femme, et que Marie-Henriette Dorézy, bien que l'on ne pût rien dire sur son compte, passait pour une petite femme excentrique, autoritaire et acariâtre.

Elle n'était rien de tout cela, je le sus bientôt, une après-midi que je me risquai à l'aborder dans la forêt, après quelques jours de manœuvres et de travaux préparatoires. Et je le sus bien mieux encore lorsque quatre ou cinq promenades lui eurent donné plus de confiance et d'abandon. Je trouvai tout au contraire en elle un être de douceur, de charme et de simplicité. Elle fut très vite une amie grave et enjouée, très vite aussi une maîtresse délicieuse.

Mois adorables que ces deux mois d'été où nous courûmes comme des fous au travers du vieux pays normand, visitant ces antiques petites villes et ces manoirs légendaires dont il est paré comme de reliques précieuses, Domfront, Mortain, Argentan, Séez, et le château de Rânes, et le stupéfiant Carrouge, et la Motte-Fouquet aux eaux mystérieuses, et Couterne, et le Logis de Saint-Maurice et tant d'autres… Je n'ai peut-être pas dans ma vie d'heures plus exaltantes que celles où, ma main sur son épaule, nous roulions dans le silence troublant du crépuscule, unis par la caresse de la même brise, par l'admiration des mêmes spectacles, par l'ivresse des mêmes émotions.

Elle avançait avec un rythme régulier de ses deux jambes fines, en un mouvement à la fois fort et léger, et de l'air sérieux, d'un enfant qui s'applique. Parfois je l'arrêtais soudain, avide de baiser sur ses lèvres toute la joie et toute la fraîcheur de la nature. En vérité, je l'aimais bien. Elle m'eût rendu très heureux. Et je le savais… Alors pourquoi ?

⁂

Ce fut si brusque, si imprévu ! Je n'eus pas le temps de réfléchir, elle non plus. Nous étions assis l'un près de l'autre dans les

bois qui entourent Bagnoles. Elle me disait la jalousie de son mari, ses craintes, l'humeur qu'il montrait à propos de ces promenades quotidiennes, et, tout à coup, elle poussa un cri :

— Lui… lui… le voilà… vite… partons !…

Elle était déjà à machine et s'enfuyait. J'hésitai une seconde, regardant l'homme qui s'en venait vers moi, pédalant à toutes jambes et gesticulant. Puis je sautai sur ma bicyclette et la rejoignis. Instinctivement, ma main se posa sur son épaule, en signe de possession, et aussi de promesse. C'était ma vie que j'engageais. Le gros homme ne nous rejoindrait pas. À la prochaine station, nous prenions le train, libérés.

J'eus envie de lancer vers le ciel des clameurs de triomphe. Il me semblait que j'avais conquis sur le destin une proie merveilleuse et que je l'emportais par ma seule énergie, par ma seule volonté. Je la tenais au bout de mon bras tendu en une étreinte dont la puissance n'avait pas de borne, et je me mis à ricaner :

— Qu'il vienne donc, le malheureux ! Qu'il te reprenne à moi !

Mais je n'avais pas achevé, qu'une crainte sourde fit tomber mon allégresse : on eût dit que les forces de Marie-Henriette la trahissaient. Était-ce possible ? Pour m'illusionner j'activai l'allure. Elle murmura :

— Je ne peux plus, je ne peux plus.

— Tu ne peux plus, m'écriai-je avec une certaine âpreté, ah ! ce serait drôle !

Mais comment douter ? Ne sentais-je pas la résistance de plus en plus grande qu'elle m'opposait ? C'était la surprise, la peur,

l'émotion qui tuaient ses jambes, si agiles d'ordinaire et si opiniâtres. Je m'écriai :

— Un peu de courage, voyons, cela va se remettre.

Elle se courba davantage. Je la vis qui pesait alternativement de tout son poids sur chaque pédale. Moi, mon bras se raidit jusqu'à l'effort. Mais un bruit de ferraille sonna derrière nous. Je me retournai. Trente mètres au plus nous séparaient de l'homme. À sa position, je le devinai épuisé, à bout de forces, lui aussi.

Je doublai, je triplai mon effort. Les muscles de mon bras étaient comme les ressorts prêts à se rompre. L'espace aurait dû fuir sous nous. Au contraire, des arbres à droite et à gauche se déplaçaient avec une lenteur désespérante. Et l'homme gagnait…

J'étouffai un juron. Vraiment je lui en voulais, à cette femme, d'une telle défaillance, et d'autant plus qu'à mon tour et peu à peu je faiblissais, que mon étreinte s'amollissait et que mes jambes mouraient, devenaient comme des fardeaux que j'avais du mal à mouvoir. comme des choses étrangères sur lesquelles je n'avais plus ni droit ni contrôle.

Marie-Henriette balbutia :

— C'est fini… laisse-moi…

Un sursaut d'énergie me secoua. Je la soulevai, et notre élan, une seconde, fut si vif que j'eus l'impression d'ailes miraculeuses qui m'emportaient par bonds énormes. Élan passager, surexcitation nerveuse… Comment y eût-elle répondu ? Nous restâmes presque sur place. Elle me supplia :

— Arrêtons-nous, je t'en prie, je souffre.

J'eus comme une envie étrange de la brutaliser, de la battre, oui, et de lui crier des injures, ainsi qu'un charretier qui rudoye sa bête.

— Marche donc, avance… eh bien, quoi ?

Et l'autre, l'autre qui venait… Ah ! c'était ma défaite… j'étais vaincu dans ma lutte contre cet homme… Plus vigoureux et plus agile, il allait me reprendre ma proie.

— Sacré nom !… veux-tu avancer ! m'écriai-je, fou de rage impuissante, et la secouant violemment par l'épaule. Elle gémit :

— Oh ! tu me fais mal, tu me fais mal.

C'était fini. Je n'en pouvais plus. Une minute encore de combat suprême, avec le bruit de ferraille contre nous, et puis elle s'aplatit lentement de côté, sur le talus de la route, m'obligeant à descendre.

Un fracas, quelque chose qui s'écroule à nos pieds, qui se relève à demi, et qui demeure là, sur l'herbe, à genoux… C'était lui. Il haletait comme une bête à l'agonie, rouge, congestionné, les yeux en sang, de l'écume au menton. Des mots inachevés agitaient ses lèvres. Son col paraissait l'étrangler, et, de son petit bras, court comme une nageoire, il battait l'air avec des mouvements de poisson sorti de l'eau.

Près de lui Henriette suffoquait, le visage luisant de sueur et sali de poussière, les cheveux en mèches droites et tristes, la bouche contractée, les yeux. mornes, et laide, oui, vraiment laide, et disgracieuse, et mal habillée…

Nous restâmes ainsi à nous regarder, peut-être bien dix minutes, dix longues minutes absurdes et silencieuses, chacun essayant de reprendre son souffle et de rassembler ses forces éparses. Et je ne sais pas, je ne comprends pas ce qui s'est passé en moi. Ce fut irréfléchi, irrésistible, immédiat, ce fut le dénouement simple, logique, fatal de la situation ridicule où nous nous trouvions : je montai sur ma bicyclette et, sans tourner la tête, je m'en allai sur la grande route, tout doucement, tout lâchement, en bon promeneur qui n'aime pas se mêler des affaires d'autrui.

Maurice LEBLANC

04

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Au journal où j'ai débuté voilà tantôt dix ans, M. Quemin, employé aux écritures, était bien l'homme le plus paisible, le plus endormi, le plus veule, le plus flasque, le plus immobile qu'il fût possible de voir. Or, M. Quemin s'étant marié il y a cinq ans, ayant eu un fils l'année suivante et une fille quinze mois après, est devenu l'homme le plus énergique, le plus actif, le plus exercé, le plus averti des choses de sport que l'on puisse rencontrer.

Oui, telle est l'exacte vérité : l'existence de M. Quemin repose entièrement sur le culte du muscle. C'est une religion, de l'idolâtrie. M. Quemin a beau remplir à merveille les devoirs de sa profession, on devine aisément que son cerveau ne s'arrête pas une seconde de secréter des idées musculaires. Il le prouve d'ailleurs. Debout devant la haute table qui lui sert de pupitre, M. Quemin

écrit de la main droite, et de l'autre soulève de temps en temps, et tient à bout de bras pendant quelques minutes, une chaise placée là à cet effet, et cela gravement, méthodiquement, sans se distraire de son travail, et comme si cet acte en faisait partie essentielle. Ou bien, cessant toute besogne, il colle violemment ses deux poings sur sa poitrine, les jette en l'air de toutes ses forces, tout en pliant à fond sur les deux genoux, puis se relève vivement, ramène lesdits poings contre sa poitrine, et après avoir exécuté ce petit assouplissement à diverses reprises, se remet à sa tâche. Jamais il ne consulte les grands registres sans jongler avec eux comme avec des haltères. Ses collègues parlent avec un étonnement respectueux de la massue de fer qui lui tient lieu de porte-plume et du pavé qu'il emploie en guise de presse-papier.

Mais la gloire de M. Quemin réside surtout dans ce fait que chaque jour, et quatre fois par jour, il effectue au pas gymnastique le trajet qui sépare le journal de son domicile de Passy. D'un trait, les coudes serrés au corps, le torse en avant, la tête légèrement en arrière, M. Quemin file vers l'Arc de Triomphe, dégringole le boulevard Haussmann, fonce à travers les rues Auber et du Quatre-Septembre et, maintes fois on l'a constaté, arrive au bureau sans être essoufflé. Ses vêtements sont naturellement appropriés à ce genre de vie. Été comme hiver, un simple veston, très léger et très usé d'ailleurs. Jamais de paletot, M. Quemin ignore le froid.

⁂

J'avoue que de telles singularités ne laissèrent point de m'intriguer infiniment. Quel miracle avait pu opérer dans ce placide bonhomme une métamorphose aussi radicale ? Comment le rond-de-cuir primitif, au ventre prématuré, aux habitudes de

mollusque, avait-il produit ce type étrange d'athlète bien musclé, ma foi, puissant et souple, et assez entraîné pour couvrir quotidiennement de longues distances au pas gymnastique ?

Or, dimanche dernier, j'ai rencontré M. Quemin au bois de Boulogne. Il poussait une petite voiture où dormait un enfant, et de son bras libre portait un autre enfant. Près de lui marchait une jeune femme d'aspect sympathique et de mise gracieuse. Il me salua d'un air très fier. Je l'abordai carrément, pensant que l'occasion était peut-être bonne d'en savoir plus long.

Nous causâmes. M Quemin est vraiment charmante, instruite et d'un tour d'esprit qui donne à sa conversation beaucoup d'agrément. Son mari l'écoute la bouche ouverte, avec des sourires ébahis. Elle s'en divertit, mais gentiment et d'une manière où l'on sent beaucoup d'affection et d'estime. S'il l'entoure de soins excessifs et la couve de ses regards extasiés, elle lui témoigne, de son côté, une sollicitude toute maternelle.

Et c'est même à ce propos que le hasard me mit sur le chemin de la vérité. On revenait vers Passy, elle me dit :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, que mon mari habite trop loin de son journal ? Il a beau dire, je suis sûre que c'est une corvée pour lui de faire ce trajet-là en omnibus quatre fois par jour.

— En omnibus !… m'écriai-je étonné.

— Mais oui, le Passy-Bourse quatre fois par jour, n'est-ce pas un voyage ? Cela lui donne un quart d'heure pour déjeuner.

M. Quemin déposa à terre l'enfant qu'il portait, confia la voiture à sa femme, me prit le bras et dit :

— Taisez-vous, monsieur, je vous en supplie.

— Mais l'omnibus ?…

— Je ne le prends jamais… ça ferait douze sous par jour, vingt-quatre les mois d'hiver, plus de deux cent cinquante francs par an ; j'aime autant les économiser. Seulement je ne le dis pas à ma femme, elle n'accepterait pas…

— Alors, le pas gymnastique ?

— Eh bien, voilà : j'y suis venu peu à peu, sans m'en apercevoir, pour économiser trois sous une fois, six sous l'autre, jusqu'au moment où, somme toute, j'ai vu que ce n'était pas la mer à boire.

— Et vous ne l'avez dit à personne ?

— Oh ! monsieur, on ne parle pas de ces choses-là. Pensez donc, raconter qu'on ne prend pas l'omnibus parce l'on veut tout garder pour sa femme et pour ses mioches, non, ce que l'on rirait de moi ! Alors j'ai posé pour l'athlète, pour le monsieur qui fait cela par hygiène, par entraînement, par amour du sport. Oh ! le sport, monsieur, ce que je m'en fiche !

— Mais la chaise à bout de bras, la massue de fer ?…

— C'est la conséquence. Il m'a fallu soutenir mon rôle. L'athlète ne se borne pas à courir, il a du biceps, des muscles.

— Mais le veston d'été, l'absence de paletot ?

— Un athlète n'a jamais froid. D'ailleurs ça coûte moins cher.

Et il ajouta :

— Ah ! monsieur, que ne ferait-on pas pour une créature comme celle-ci !

Il la rejoignit, lui reprit les enfants, et la regarda une seconde avec une expression de tendresse folle.

Et je compris la vie de M. Quemin, athlète par amour. Mais l'amour n'est-il pas la cause unique et profonde de tout ?

J'avais les larmes aux yeux. Ce bonhomme m'avait remué le cœur avec sa façon de dire les choses, si simple, si naïve, si noble. Je saisis les deux mains de sa femme, et lui dis d'une voix qui tremblait :

— Vous avez comme mari un homme excellent, madame, oui, un homme comme il y en a peu… Aimez-le bien, aimez-le beaucoup, il le mérite…

Maurice LEBLANC.

05

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Geneviève d'Ambleval tressaillit. Elle était descendue de bonne heure ce matin-là, son frère Paul étant arrivé la veille au château avec trois de ses amis, Hugues de Lauzay et Jacques Stirbel, deux cousins qui tous deux prétendaient officiellement à sa main, et Stéphane Ardol qu'elle avait rencontré le printemps dernier à la ville voisine, et dont l'hommage discret et respectueux l'avait profondément troublée. Or, Stéphane Ardol, debout au bas du perron, s'apprêtait à monter à bicyclette.

— Comment ! ricana-t-elle, vous faites de cela ?

— Je fais de cela, répondit-il gaîment.

— Quelle drôle d'idée ! Mais c'est un instrument tout ce qu'il y a de plus vulgaire, disgracieux, vilain, et même démodé, d'après ce que j'ai entendu dire. C'est bon pour ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir un cheval.

— Je n'aime pas le cheval.

— Vous ne l'aimez pas !

Elle fut stupéfaite, choquée en ses idées et ses habitudes de fille noble élevée à la campagne, dans ce vieux coin de France quelque peu arriéré.

— Et vous aimez cela !

— Énormément. Ce serait pour moi une véritable peine si j'en étais privé.

— Ah ! vraiment, fit-elle, et rien ne vous y ferait renoncer ?

Elle dit ces mots avec un accent où l'on sentait de l'agression, et aussi le besoin d'essayer son pouvoir.

Il sembla étonné, puis prononça très calmement :

— Ma foi non, rien.

Elle rougit, comme si cette réponse était un défi, un refus d'obéissance ; mais, se forçant à rire, elle s'écria :

— Et vous avez bien raison ! D'ailleurs, ici, chacun est libre. Allons, ne perdez pas une minute, je ne vous retiens pas.

Et elle s'accouda au balcon de pierre pour le voir partir, avec une intention évidente de raillerie qui eût déconcerté tout autre que Stéphane. Mais, fort tranquillement, sans plus de gêne que si elle n'eût pas été là, il se mit en selle et se dirigea vers la grille à petite allure.

Jamais Geneviève ne monta à cheval avec plus de passion que pendant les jours qui suivirent. Elle y mettait une sorte d'acharnement, entraînant son frère et ses deux prétendants, leur imposant des courses folles à travers plaines, forêts et vallées, se livrant aux excentricités les plus imprudentes, sautant les obstacles, galopant des heures entières.

Le soir à table, on racontait ses prouesses. Son père la grondait de ne pas assez ménager les chevaux. Elle riait :

— Bah ! un cheval, c'est infatigable… un cheval fait tout ce qu'on lui demande.

Elle ne parlait guère à Stéphane, et semblait ne point s'occuper de lui. À peine parfois lui lançait-elle quelque pointe.

— Eh bien, nous avons roulotté aujourd'hui ?

— Mais oui, une petite promenade de digestion.

Pour lui faire plaisir autant que par conviction, ses deux prétendants dénigraient la bicyclette. Stéphane ripostait, sans jamais s'emporter, mais avec une ferveur et une sincérité qui forçaient l'attention. Elle-même se prenait à l'écouter. Souvent il sentait son regard peser sur lui. Que pensait-elle ?

Une fois, au déjeuner, elle parla d'une fleur curieuse qu'ils avaient vue la veille au col des Lautars et qu'elle regrettait de

n'avoir point cueillie. Stéphane s'offrit à l'aller chercher. Elle se moqua.

— Mais, par la grand'route, il vous faudrait faire un détour énorme ! C'est horriblement loin. Nous irons directement, nous, par le raccourci, n'est-ce pas Jacques, n'est-ce pas Lauzay ?

Ils partirent à cheval, tandis que Stéphane commençait un écarté avec le père de Geneviève. Mais au col ils cherchèrent vainement la fleur.

Geneviève la trouva, le soir, à table, dans son verre. Elle dit à Stéphane :

— C'est vous, sans doute ?

— Oui.

Elle prit la fleur et la froissa sans un mot.

Un des soirs suivants, quoique un peu souffrante, elle organisa une expédition en ville pour le lendemain matin à six heures.

— J'ai perdu le collier de mon chien, il y a le pareil en ce moment chez le bijoutier, je ne veux pas qu'on me l'enlève.

Son père protesta, alléguant sa fatigue et les six lieues qui séparaient le château de la ville. Elle ne céda point.

Le lendemain matin, à six heures, au moment où elle s'apprêtait, sa femme de chambre lui apporta un paquet. Elle l'ouvrit, c'était le collier neuf.

On eût dit que ces attentions l'irritaient ainsi que des leçons infligées à son orgueil par un orgueil plus fort. Elle se sentait humiliée, et devint de plus en nerveuse, volontaire et d'humeur in-

égale. Ce qui l'exaspérait par-dessus tout, c'était le calme de Stéphane. Elle ne pouvait s'empêcher de rendre justice à sa dignité et à sa courtoisie parfaite dans ce milieu qui lui était nettement hostile et dont toutes les idées contrastaient avec les siennes. En outre, elle le trouvait plus simple d'allures, moins tapageur et moins poseur en sa tenue de cycliste que ses deux prétendants. Ceux-là lui semblaient lourds auprès de lui. Ils avaient cette morgue des cavaliers auxquels on croirait que le fait d'avoir des bottes, des éperons qui sonnent et une cravache confère le privilège de parler plus haut et de faire du bruit en marchant.

Elle devait choisir entre eux deux cependant, son père l'en pressait, et elle ne pouvait tarder davantage, s'étant engagée à prendre une résolution au cours de l'été.

Le départ approchait. Jacques Stirbel lui demanda carrément une réponse. Elle ne savait pas, elle hésitait, indécise et anxieuse.

Un matin elle chevauchait dans la forêt, quand elle rencontra Stéphane à bicyclette. Contrairement à son habitude en ces cas-là, elle ne l'évita point. Elle se mit à trotter près de lui, ralentissant parfois, puis rattrapant son retard.

Au bout d'une heure ils s'arrêtèrent et descendirent. Ils n'avaient pas échangé un mot. Quelques minutes encore ils restèrent silencieux sous la voûte des arbres et dans la grande paix de la nature, et elle lui dit :

— Il faut que je vous apprenne mon mariage.

— Ah ! fit-il.

— Oui, mon père veut que je choisisse entre Jacques et Lauzay.

— Et qui choisissez-vous ?

— Je ne sais pas… Donnez-moi un conseil… Qui dois-je épouser ?

Il la regarda dans les yeux longuement, et d'une voix douce murmura :

— Moi, Geneviève.

Elle fondit en larmes, vaincue soudain et dominée par cet homme qu'elle aimait. Mais, essayant de résister :

— Pourtant, Stéphane, dit-elle, nous sommes si loin de nous comprendre… Nos goûts sont si différents !…

Il lui prit les mains avec une tendresse un peu autoritaire.

— Enfant que vous êtes, vous pensez encore à cette petite querelle du premier jour !

Elle fit la moue :

— Vous avez mis tant d'obstination à faire une chose qui me déplaisait.

— Ah ! Geneviève, soyons plus graves l'un et l'autre. Il faut respecter ceux que l'on aime jusque dans les plus petites choses, jusque dans leurs goûts les plus insignifiants, fussent-ils entièrement différents des nôtres. Notre goût plus ou moins violent pour la bicyclette ou pour le cheval, cela ne compte pas, n'est-ce pas ? c'est une misère, et, pour ma part, je vous sacrifierais bien davantage, mais il y a sûrement d'autres goûts qui diffèrent en nous, et de plus sérieux. Eh bien, acceptons-les. Ce sont peut-être

les différences de caractères et d'habitudes qui rendent agréable la vie commune.

Elle se mit à rire.

— Oui, vous venez de voir comme c'est drôle, la vie commune ainsi comprise : l'un roule, l'autre galope, et on ne se dit pas un mot.

— On ne s'entend que mieux, Geneviève. Et puis ce ne sont pas, comme vous le croyez, nos natures qui diffèrent, mais certains côtés de ces natures. Ainsi, vous préférez le cheval, moi la bicyclette, mais nous aimons tous deux le mouvement, le grand air, l'espace, l'odeur des forêts, la couleur des horizons, et c'est là l'essentiel. Le reste est affaire de goûts, et puisque je vous aime et que vous m'aimerez, nous en trouverons bien un troisième qui nous sera commun.

— L'automobile, peut-être, dit-elle en lui tendant la main.

Maurice LEBLANC.

06

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Ce fut, certes, le match le plus étrange, le plus macabre et le plus passionnant…

Au bas de la grand'route qui descend de la ville de Saint-Jores à la rivière, il y a une vieille église romane, Notre-Dame-sur-

l'Eau, célèbre dans le pays comme lieu de pèlerinage. Criquioche, cul-de-jatte, était mendiant attitré à la porte de cette église.

Chaque matin, Criquioche arrivait bruyamment dans un superbe sans-ressort attelé en poste de deux magnifiques lévriers russes mâtinés de roquet. Il conduisait à double corde et d'une main, l'autre tenant par prudence un frein automatique composé d'un sabot à garniture de clous. Tout cela était de bonne tenue et sentait l'aisance, le bien-être du monsieur dont le lendemain, tout au moins, est assuré. De fait, la place était excellente, tous les fidèles devant passer par là. Il leur souriait et les saluait du buste, les sous pleuvaient.

Or, il advint un beau jour qu'à trois mètres de Criquioche, sur la marche inférieure du parvis, un concurrent s'installa, et qui plus est, un cul-de-jatte. Il est vrai que l'intrus ne jouissait, pour tout attelage, que d'une boîte à roues de fer traînée par un misérable caniche. Mais, outre que cela lui donnait un air bien propre à inspirer la pitié, n'avait-il pas choisi sa place de manière à ce que l'on passât d'abord devant lui ! Criquioche en fit la dure expérience : sa recette du matin diminua des trois quarts.

Furieux, il apostropha le nouveau venu. Vitcoq — c'était son nom — exhiba, sans mot dire, une autorisation signée de l'archevêché.

⁂

Le lendemain Criquioche, au lieu de venir à sept heures, selon son habitude, vint une heure plus tôt et prit la place de Vitcoq. La recette fut bonne, mais, le surlendemain, quand il arriva, Vitcoq était là. La récolte fut dérisoire.

Dès lors, ce fut un duel de chaque jour. Qui arriverait le premier ? Cinq heures et demie, cinq heures, quatre heures et demie, quatre heures… il n'y eut pas de limites. Et, il faut bien le dire, dans cette lutte acharnée, c'était Vitcoq, plus matinal et plus résolu, qui remportait les avantages les plus fréquents.

Criquioche enrageait. Il n'y avait point là qu'une question de gros sous, et Dieu sait cependant si les conditions matérielles de sa vie avaient changé — on le voyait assez à sa tenue moins soignée, à ses chiens moins gras — il y avait aussi une question d'amour-propre. Il lui semblait qu'on l'avait délogé d'un poste en quelque sorte officiel. Il n'était plus rien. Vitcoq prenait sa place et le narguait.

Situation intolérable qui provoquait des querelles incessantes et un duel d'injures presque ininterrompu. Cela ne pouvait durer. Les deux hommes en seraient tombés malades. D'un commun accord, ils prirent comme arbitre Malatiré, le manchot qui exerçait en face, à la porte du marchand de cierges.

Malatiré conseilla, un match (il prononçait metch, comme les Anglais, disait-il).

— Oui, un metch. Vous habitez tous deux au haut de Saint-Jores. Eh bien, une supposition : demain matin, à cinq heures, vous vous alignez sur la place, et le premier museau de chien qui s'amène ici décidera du gagnant. Moi, je serai juge à l'arrivée, ça vous va-t-il ?

Criquioche accepta d'emblée. Il avait dépassé bien souvent Vitcoq dont le lamentable caniche s'arrêtait tous les cent mètres, exténué, et se couchait à terre. Pourtant Vitcoq accepta aussi, en riant.

Et le lendemain, à six heures, les deux culs-de-jatte s'alignaient sur la place de Saint-Jores.

⁂

Une, deux, trois !… Sur cent mètres, Criquioche en prit vingt à Vitcoq. Cinq minutes après, il gagnait le haut de la côte et l'attaquait hardiment. Ce fut vraiment beau de le voir descendre à fond de train, sans aucun souci de prudence. Dressé sur la pointe extrême de son derrière, il avait l'air d'un Romain sur son char de course.

Le premier tournant s'effectua à merveille, le second aussi ; au troisième, il aperçut les clochetons de l'église, distingua le porche, Malatiré. De Vitcoq il n'était plus question. Heureusement, car ses chiens commençaient à faiblir… Et, tout à coup, ayant tourné la tête, il le vit à ses côtés !

Vitcoq près de lui ! Une seconde, il voulut douter. Pourtant, c'était bien Vitcoq, mais un Vitcoq incroyable, courbé en deux, les mains armées de pointes de fer, et les agitant à tours de bras, et si vite qu'on aurait dit deux mécaniques d'une agilité et d'une adresse miraculeuses.

Un grand coup de fouet à ses lévriers russes, et Criquioche, dépassé, le rejoignit. Et ce fut le dernier effort, les foulées suprêmes. Déjà on entendait la voix de Malatiré qui excitait les concurrents. Vitcoq passa, puis Criquioche, puis Vitcoq. Tous deux hurlaient. Encore cent mètres… Criquioche en tête… puis Vitcoq… puis tous deux nez à nez… Et soudain un effondrement, les roues qui se sont accrochées, les voitures, les chiens, les hommes pêle-mêle, des cris de rage, des aboiements, deux êtres qui se prennent à bras-le-corps, des bêtes furieuses qui se

mordent… Et puis, de ce tourbillon de poussière, voici qu'il sort deux choses étranges, informes, innomables, deux moitiés d'hommes qui se mettent à rouler vers l'église. Et cela se démène, se traîne, rampe, gesticule, s'efforce, sautille, dégringole, tombe, se relève et repart avec des airs de monstres inachevés et qui ne savent pas se mouvoir, d'oiseaux sans ailes, d'animaux sans pattes, de poissons sortis de l'eau, de larves…

— Criquioche !… Vitcoq !… vocifère Malatiré, hors de lui. Criquioche dans un fauteuil… non, Vitcoq sur un sofa… Hourrah pour Vitcoq !… Bravo, Criquioche… Criquioche comme il veut… Criquioche tout seul… je prends Criquioche !…

Et de fait Criquioche, dont la course au début avait été moins pénible, semblait sur le point de gagner. Il touchait au but. Mais un chien lui sauta à la gorge, le caniche de Vitcoq, l'arrêta un instant. Vitcoq passa, gagna.

Il y eut contestation. Les deux choses humaines furent près de s'empoigner à nouveau. Mais Malatiré s'interposa. Il exultait :

— Un metch splendide, comme il n'y en a jamais eu !… Ah ! mes enfants, à la bonne heure ! Quels gaillards vous faites ! En voilà des lapins ! de vrais pur-sang… ce que vous détaliez !… Un vainqueur ? un vaincu ? Allons donc ! Dead-heat, oui, je vous proclame dead-heat. C'est mon droit, je suis juge. Vous entendez, chacun son tour aura la bonne place, un jour l'un, un jour l'autre… Ah ! mes fistons, quel beau metch !…

Maurice LEBLANC.

07

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— Certes, nous dit à propos de son premier divorce ce modeste et grand savant qu'on appelle André Sauverny, certes ma femme était une haute intelligence et les derniers romans philosophiques qu'elle a signés de son nom de jeune fille, Lucienne Bréhan, attestent un noble esprit et un curieux effort d'originalité. Mais vraiment ces sortes de femmes, chez qui le cerveau a pris, au détriment de l'équilibre physique, une place trop prépondérante, ne sont pas faites pour la vie conjugale, du moins telle que nous l'entendons. Lucienne était bizarre, fantasque, difficile, indifférente aux soins du ménage, désordonnée. Nos natures se choquaient. L'existence devint bientôt impossible. Et puis, je l'avoue à ma grande honte, j'étais humilié, oui, profondément humilié. À valeur égale, la femme est supérieure à l'homme, et cette supériorité m'était insupportable. Je la sentais préoccupée d'idées plus graves que les miennes, en quête d'un idéal plus beau que le mien. Elle pensait mieux que moi. Elle était plus sensible, plus inquiète, plus enthousiaste, plus consciente. Bref, j'étais jaloux de son cerveau. Le divorce, auquel elle m'obligea par ses défauts de caractère, me fut donc un soulagement.

Libre, j'allai chercher le repos et l'oubli à la campagne, et c'est là que je connus celle qui devint ma seconde femme.

Clotilde d'Orsère habitait le château voisin. Veuve et indépendante, elle vivait à sa guise, montait à cheval et à bicyclette, faisait de l'automobile, s'adonnait enfin passionnément à tous les sports. Elle m'attira sans doute par l'absolu contraste qu'elle formait avec celle que je venais de quitter. Aussi grande et aussi

forte que Lucienne était mignonne et faible, c'était une créature de plein air et d'effervescence physique. Je l'aimai et l'épousai.

Je n'insisterai pas sur notre bonheur durant les premiers mois. Clotilde se montra la femme charmante et docile, la ménagère attentive, la maîtresse de maison entendue que nous rêvons tous. D'ailleurs, n'avions-nous pas les mêmes goûts ? Moi aussi j'aime les sports, et les ayant pratiqués tous avec plus ou moins de ferveur, je puis dire que je me suis maintenu en bon état de souplesse et d'entraînement. Jours délicieux où nous errions à l'aventure par les champs et par les bois, mangeant au hasard des auberges, nous endormant sur le revers des fossés ! Oh ? comme tout cela était loin des heures fiévreuses et solitaires où Lucienne et moi pensions l'un en face de l'autre avec une sorte d'antagonisme pénible !

⁂

Ma première sensation désagréable — d'autres évidemment avaient dû déjà m'égratigner sans que j'y prisse garde — je l'éprouvai un matin que nous allions à bicyclette vers la ville voisine. Yves Lessart et son frère le romancier, Georges Valoise, d'Estrieux, nous accompagnaient, lorsque l'un d'eux, apercevant la vieille porte qui marque l'entrée de la villa, s'écria :

— Une course, voulez-vous, pour nous ouvrir l'appétit ? Au premier qui atteindra la vieille porte…

— J'accepte, ripostai-je, me courbant sur mon guidon et brutalisant mes pédales.

Et je partis, suivi des autres.

Ma victoire était certaine, sur cinq cents mètres surtout. Les deux frères ne comptaient pas. Valoise manquait de souffle, et d'Estrieux, qui avait du fond, était lent au démarrage. Et déjà je ressentais cette joie particulière que donne la supériorité, si insignifiante qu'elle soit et de quelque manière qu'elle se manifeste. Cependant, à cinquante pas du but, ayant tourné à demi la tête, je distinguai derrière moi, dans mon sillage, une forme…

Je redoublai, apportant à mon effort l'excitation d'un lutteur qui veut vaincre à tout prix. À trente mètres, mon rival parvint à ma hauteur. À quinze mètres il me dépassa. J'étouffai un cri. C'était ma femme.

⁂

Cette petite défaite inattendue qui, soyons franc, me vexa plus que de raison, fut suivie le lendemain d'une autre blessure d'amour-propre. Il pleuvait. On fit des armes dans la grande salle. Je me défendis facilement contre Yves Lessart qui passe pour un bon amateur ; mais Clotilde ayant pris le fleuret, me domina nettement. Trois fois de suite je fus touché.

Le jour suivant, à cheval tous deux, il me fallut constater mon infériorité devant un obstacle que ma femme sauta, et que je n'osai pas, non, que je n'osai pas affronter.

Et je me rendis compte ainsi, soit par des expériences réitérées, soit en me remémorant certains faits, que Clotilde l'emportait sur moi dans tous les exercices du corps, dans ceux mêmes où je pouvais prétendre à quelque mérite. Comme chauffeuse, elle montrait certes plus d'adresse, de décision et d'audace. Dans nos excursions à bicyclette, c'était toujours elle la plus vaillante et la plus infatigable. À Luchon où nous primes les eaux, je dus pré-

texter la défense du docteur, une nuit que nous partions avec des guides pour notre sixième ascension : j'étais fourbu. Au tennis, elle me refait deux sets. Je renonçai à chasser avec elle : corrigeant mon tir, sans viser presque, elle tirait les perdreaux et les lièvres que je venais de manquer.

De retour à Paris, l'ayant conduite au Palais de Glace afin de l'éblouir par mon habileté de patineur, je subis l'échec le plus mortifiant : Clotilde était la grâce même. On fit cercle autour d'elle.

J'affectai d'abord de rire à chacune de ces petites épreuves, ou même de n'y point prêter attention. Mais leur répétition commença bientôt à m'énerver, et je ne pus toujours cacher mon amertume. Clotilde s'en amusa, sans penser à mal. Irrité, je fis quelques scènes. Dès lors, par taquinerie, elle chercha les occasions de m'humilier, ce qui lui fut facile. Il y eut des querelles. L'accord était rompu.

Et c'est ainsi que moi, qui me pique d'une certaine élévation morale, j'en arrivai à souffrir auprès de ma seconde femme parce qu'elle me dominait physiquement, de même que j'avais souffert auprès de la première par jalousie cérébrale. Et pourtant, je vous assure que je ne suis pas un enfant, que j'ai l'habitude d'étouffer en moi toute pensée vilaine et que je ne me laisse pas envahir, sans combattre courageusement, par des sentiments que je juge indignes. Mais que voulez-vous ! l'homme ne peut vivre auprès d'une femme qu'il reconnait supérieure à lui. Et cette fois, ma souffrance était peut-être plus aiguë, car elle provenait d'une infériorité physique. Et cela c'est la blessure la plus cruelle. Sous peine de déchéance, nous devons être les plus forts.

⁂

Je répéterai ce que j'ai dit pour Lucienne : la vie n'était plus supportable dans de telles conditions. Un peu de mépris se mêlait aux façons de Clotilde avec moi. Je la détestais. Chaque manifestation de vigueur, d'agilité, de résistance, m'était odieuse chez elle. Je regardais cela comme une injure volontaire, comme une provocation, et, chaque fois, je rêvais de l'humilier à mon tour et de prendre ma revanche par quelque moyen que ce fût. Ah ! la vaincre, la réduire, la briser comme une esclave, devenir son maître enfin, quelle joie !

Et un jour — vraiment je ne puis m'expliquer mon geste que par un coup de folie — un jour, malgré moi, après une scène plus violente, perdant la tête, je levai la main sur elle. Elle me regarda d'un air étrange que je n'oublierai jamais, avec une expression d'étonnement un peu dédaigneux, et très lentement elle vint à moi et m'empoigna à bras le corps, Et ce fut entre nous une lutte silencieuse, âpre, haineuse de ma part, implacable et grave de la sienne.

Tâtez mes muscles. Ils sont solides, n'est-ce pas ? Je suis dans la force de l'âge, robuste, nerveux, large de poitrine, carré sur ma base, hein, qu'en dites-vous ? Et, de plus, je vous jure que l'orgueil et la rage décuplaient mon énergie. Eh bien, elle me ploya en deux, me renversa, et avec un flegme de vieil athlète rompu aux assauts, sans à-coup, sans brusquerie, par le seul effort de ses muscles, elle me fit toucher les deux épaules…

Une heure après, je partais. Nous avons divorcé…

Maurice LEBLANC.

08

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Il n'est personne qui ne se rappelle l'effroyable accident qui fit tant de bruit cette année, vers le milieu de la saison sportive. Une épreuve de cinquante kilomètres se disputait entre trois des premiers champions du demi-fond. Au dernier tour l'un d'eux tomba, entraînant dans sa chute ses concurrents et leurs entraîneurs. Il y eut deux hommes de tués, un troisième se cassa les deux jambes, un quatrième est devenu fou.

On en parla beaucoup, les causes de la catastrophe, dont tous les spectateurs du reste avaient pu se rendre compte, furent minutieusement expliquées.

C'est hier seulement qu'un hasard étrange m'a fait voir ce drame — le mot n'est pas trop fort — sous un jour tout nouveau et si imprévu que je doute encore de la vérité.

Dans un de ces restaurants de la Porte-Maillot que fréquentent les coureurs, je me trouvais assis près d'une table où quelques-uns d'entre eux finissaient de dîner. C'est une aubaine que je recherche volontiers, rien n'étant plus amusant et plus pittoresque que ce petit monde où l'on potine comme dans toutes les coteries, où l'on se vante, où l'on se jalouse, où l'on se hait, où l'on est plein de fiel et d'envie, mais de jeunesse aussi, d'entrain, d'insouciance et, souvent, de véritable bonté.

Je connaissais de vue tous mes voisins : l'illustre Craquelin, Jacques Lambert, Bonjour, Domince, Marie Houstay etc. Ils étaient fort gais et fort bruyants, riant, pérorant et buvant en toute joie. Seul se tenait à l'écart, taciturne et distrait, quoique

buvant sec, le fameux Bartissol, celui-là précisément dont la chute provoqua l'accident que je viens de rappeler, Bartissol que la mort de son ami Redeuil a laissé sans concurrent dans le demi-fond.

— Eh bien vrai, lui dit un de ses camarades, tu n'es pas drôle. Quel air de croque-mort ! Et voilà plus de six mois que ça dure.

— Oui, fit un autre, depuis la grande pelle du vélodrome.

Je remarquai le regard irrité de Bartissol. Un troisième continua :

— Ce pauvre diable de Redeuil ! Je comprends, vous étiez deux copains, unis comme les deux doigts de la main, mais enfin, il faut se faire une raison !

— Voulez-vous que je vous dise le fin fond de ma pensée ? reprit le premier. Eh bien, s'il se fait des idées noires, ce n'est pas tant pour cela, ça vient d'autre chose.

— D'autre chose ?

— Oui, une histoire de femme. Eh ! tu dresses l'oreille ? Bah ! tout le monde sait bien qu'elle ne veut pas de toi.

— Qui ? demanda-t-on.

— Adrienne Aubrée, parbleu, la fille d'Aubrée, le directeur du grand garage ; c'était aussi la cousine de Redeuil.

Bartissol frappa violemment la table d'un coup de poing.

— Assez ! cria-t-il.

On se tut, sans que personne cependant parût prêter grande importance à sa colère. La conversation changea.

Au bout de dix minutes, il se versa deux pleins verres de rhum et les avala coup sur coup. Il recommença dix minutes après, emplissant aussi à chaque fois le verre de son voisin, Alfred Hédouin, qui lui tenait tête.

Quelqu'un lui dit :

— Heureusement que tu n'es plus à l'entraînement.

Les autres s'étaient levés, car l'heure s'avançait. Ils partirent. Hédouin et Bartissol restèrent. Celui-ci proposa :

— Encore un verre ?

— Encore un.

Une demi-heure se passa. De temps à autre ils échangeaient des phrases quelconques d'une voix pâteuse. Leurs yeux avaient cette expression vague des gens dont l'ivresse est intérieure. Puis Hédouin dit :

— C'est vrai, ton histoire avec la fille d'Aubrée ?

— Oui, elle ne veut pas.

— Pourquoi ?

— Ah ! est-ce qu'on sait !

Un quart d'heure encore. Visiblement Hédouin ne pensait plus à sa question. Ce fut Bartissol qui reprit, comme s'il cédait à la nécessité de parier de ce qui le préoccupait :

— Redeuil l'aimait aussi.

— Ah ! fit l'autre, tout à fait désintéressé.

— Oui, nous voulions l'épouser tous deux.

— Et elle voulait vous épouser tous deux ? articula Hédouin stupidement.

— C'est cela… ou plutôt non… elle ne savait pas… elle hésitait entre lui et moi. Je te parle, du temps où Redeuil vivait encore.

— Je suppose bien.

Bartissol remplit son verre, le vida et continua dans un besoin de confidences qu'encourageait la torpeur béate de son auditeur.

— Ça ne nous empêchait pas d'être bons amis… on avait toujours été comme deux frères… donc c'était décidé : celui dont elle ne voudrait pas lèverait le camp sans protester. Au fond, j'étais sûr qu'elle me choisirait… Redeuil aussi… Mais elle ne savait pas, elle, et c'était diablement ennuyeux, tu l'admettras…

— Si je l'admets !

— Alors, pour en finir, la veille de notre grand match sur cinquante avec Sampiéri, elle nous dit : « Ça sera demain que je ferai mon choix… Oui, le premier des deux qui passera la ligne d'arrivée. Ça vous va-t-il ? » Si ça nous allait !

J'étais sûr d'arriver.

— Redeuil aussi.

— Redeuil aussi. Et le lendemain on s'alignait… Ah ! je te jure que j'avais froid au cœur. Pense donc, Adrienne était là, au premier rang… et tu sais combien j'étais pincé !… pour la vie ! Le

coup de pistolet… je file comme une flèche… me voilà le premier derrière ma moto…

— Celle à Marie Houstay ?

— Juste. Alors tu vois d'ici si je les ai lâchés… Eh bien non, je n'avais pas fait un tour que la moto de Redeuil était dans mon dos. J'étais fichu… Ainsi moi, je sens ça dès le début… Au premier tour je peux dire si je passerai le poteau en tête ou si je resterai en route.

— Et ça t'a démoli ?

— Non, Adrienne était là. J'ai forcé l'allure, Redeuil est revenu, j'ai forcé encore, et puis encore, mais il revenait toujours. Alors, j'ai ragé. Adrienne battait des mains… pour lui évidemment. Ah ! je lui ai mené un rude train… vingt kilomètres, trente… les records tombaient… quarante… quarante-cinq… il était toujours dans mon dos, et je savais bien qu'il n'avait qu'à vouloir pour me dépasser… Alors, je me dis : « Eh bien, si ce n'est pas moi, ça ne sera pas lui non plus ! » Tout cela, vois-tu, c'est la faute d'Adrienne… Si elle n'avait pas applaudi…

— Parbleu !

— J'ai eu l'idée en passant devant elle, quand il n'y avait plus que trois tours. Ah ! Il m'en a fallu du courage ! Pense donc ! J'avais derrière moi la moto de Redeuil, et puis Redeuil, et puis la moto de Sarmpieri, et puis Sampieri. Et on marchait à près de soixante-quinze ! J'en ai froid, vois-tu, c'est que c'est brutal, ces machines-là… Non, j'avais trop peur… Plus que deux tours… Le souffle, les jambes me manquaient….. C'était fini… La cloche… Il me sembla entendre Redeuil qui criait de passer… Alors… nom

de Dieu ! comment ai-je pu ? un petit coup au guidon à droite, et tu vois d'ici… la culbute…

Il vida son verre. Hédouin n'avait pas bronché. Il dit simplement avec un accent vague d'admiration :

— Vrai, il t'en a fallu du courage.

— Un rude, affirma Bartissol, flatté.

Ils trinquèrent de nouveau. Puis Hédouin demanda :

— Et Adrienne ?

— Eh bien quoi ? Redeuil s'était tué sur le coup, moi je me cassais la clavicule, personne ne passait le poteau… alors elle n'était pas obligée de me prendre.

— C'est juste, conclut Hédouin.

Et ils se remirent à boire en silence.

Maurice LEBLANC.

09

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Je me jurai que si elle venait à l'office de minuit, je tenterais l'aventure. Aussi bien cela ne pouvait-il durer.

Chaque dimanche depuis le commencement d'octobre, à l'heure où sonnait la grand'messe à l'église d'Etennemare, une automobile de fortes dimensions, conduite par une femme qu'un

mécanicien accompagnait, s'arrêtait devant le porche. La femme descendait, assistait à la messe, puis repartait.

Or, nul ne savait son nom ni l'endroit d'où elle venait. Et, qui plus est, nul ne l'avait réellement vue. Car, si l'on pouvait, malgré son long vêtement de fourrure, juger de la jeunesse et de la beauté de sa taille, il était impossible de distinguer ses traits à travers la gaze de soie dont elle s'enveloppait la tête.

Je fis tous mes efforts pour la voir, ou, tout au moins, pour découvrir un indice qui me renseignât sur le lieu de sa demeure. Je m'assis dans le même banc qu'elle et lui glissai des billets. Monté sur ma bicyclette, j'essayai, ô illusion ! de rester dans le sillage de son automobile. J'entrepris une enquête sur les châteaux voisins. Peines perdues : je ne sus rien.

J'étais exaspéré. Il y avait en moi plus qu'une vaine curiosité — et pourtant combien j'aurais voulu savoir, rien que pour savoir ! — il y avait une sorte d'obsession presque… amoureuse… Oui, je ne pouvais plus penser qu'à la démarche élégante de l'inconnue, à la noblesse de ses attitudes, à son allure de grande dame, et surtout à ce visage impénétrable dont j'ignorais et dont je voulais ardemment contempler la forme et la beauté.

Si ardemment même que je résolus d'agir et que je préparai tout pour cette nuit de Noël. Mon projet était fou, absurde, impraticable, n'importe ! Si elle venait, je tenterais de l'exécuter.

Elle vint. À minuit elle entrait dans la petite église et se plaçait à son banc accoutumé. Je l'observai de loin, caché dans l'ombre. La cérémonie se déroula. Quelques minutes avant la fin, je sortis, suivi de deux paysans qui n'attendaient que mon signal. La voiture stationnait au fond de la place, à un endroit ordinairement

désert. Elle était prête déjà et haletait bruyamment dans le silence, ses deux gros yeux de monstre perçant l'espace.

Je m'approchai du mécanicien et lui demandai du feu. Il me présenta sa cigarette. Brusquement je lui saisis le bras tandis qu'un de mes hommes le bâillonnait et que l'autre lui liait les jambes. Puis, à nous trois, nous le dépouillâmes de son pardessus que j'endossai (par excès de précaution, je m'étais accoutré comme lui, culotte courte, guêtres et veston de cuir), nous le ficelâmes soigneusement et mes deux acolytes l'emmenèrent.

Il était temps. Des gens sortaient de l'église. L'inconnue elle-même s'avançait. Elle me dit :

— Eh bien, Victor, je vous avais recommandé d'amener l'automobile au bas des marches.

Hélas ! j'aurais été bien embarrassé de le faire, ignorant comme je suis du fonctionnement et de l'organisme de ces machines compliquées. Je bredouillai quelques mots confus. Sans y prêter attention, elle s'installa, je montai près d'elle, elle prit la direction, déclancha, tourna des choses, bref exécuta toute la mystérieuse manœuvre et nous partîmes.

Je l'avouerai, je n'étais pas très à mon aise. Un hasard, une interrogation, un ordre m'obligeant à faire montre de mes talents de mécanicien, une panne, et j'étais découvert. Que dirait-elle alors ? Le moins qu'il pût n'arriver, et j'envisageais cette perspective avec une véritable terreur, c'était qu'elle me déposât sur le bord de la route, en rase campagne et par une demi-douzaine de degrés au-dessous de zéro.

Après vingt minutes à grande allure, comme il ne se passait rien d'anormal et que ma nouvelle patronne gardait un silence farouche, je me rassurai. Je cherchai même à savourer ce que ma situation avait d'original et de romanesque, à m'enivrer du vertige de la vitesse. Mais, en réalité, aucune de ces belles émotions ne me pénétra, car je grelottais. Quel diable d'homme pouvait bien être ce maudit mécanicien pour se contenter de ce pardessus ridicule, à peine doublé et qui ne cachait même pas les jambes ! L'onglée martyrisait mes doigts. Je ne pouvais plus ouvrir les yeux. Et de cette promenade miraculeuse qui dura bien, hélas ! une bonne heure, je ne garde qu'un souvenir atroce de froid, de dents qui claquent, de pieds gelés et d'oreilles coupées par une bise furieuse. Mon supplice aurait duré quelques minutes de plus que, vraiment, j'eusse demandé grâce.

Heureusement il cessa. Au bas d'une longue côte, nous franchîmes une grille et filâmes le long des allées obscures d'un grand parc. J'avais mon plan : dès que le ralentissement de la voiture le permettrait, je sauterais à terre et m'enfuirais vers quelque auberge. Plus tard, sachant le nom du château, le nom de l'inconnue, je trouverais un moyen quelconque pour me faire présenter et je la verrais, enfin, je la verrais !

Les choses se passèrent tout autrement. La voiture contourna le château, traversa une large cour pleine de gens armés de lanternes et de torches, et, par un tournant brusque, pénétra dans une étroite remise où il n'y avait place que pour elle. L'arrêt fut immédiat. Immédiatement aussi, et avec une rapidité qui me prit au dépourvu, l'inconnue descendit et s'éloigna. Je courus aussitôt. Trop tard. Les deux battants de la porte, violemment pous-

sés, se dressèrent devant moi. J'entendis le double grincement de la clef dans la serrure. J'étais enfermé.

Ma stupeur fut telle que je me mis à crier, comme si l'on m'avait oublié là par mégarde. Rageusement je cognai des deux poings à la porte, puis je fis le tour de ma prison en frappant les murs. Aucune issue. Mais alors — et cette idée m'apparut enfin — mais alors l'inconnue s'était donc avisée de mon stratagème ? Comment ? À quel signe ? Par quel geste, par quelle inadvertance m'étais-je trahi ? Et d'un autre côté pourquoi avait-elle agi de la sorte ? Étais-je un malfaiteur dont elle croyait avoir déjoué les manœuvres, ou bien un soupirant trop curieux dont elle avait remarqué le manège depuis un mois et qui, pris au piège, subissait la peine de son indiscrétion ? En tout cas, que de sang-froid et de présence d'esprit elle avait montré ! Pas un cri, pas un mot, pas une hésitation, rien qui révélât son inquiétude, et soudain, comme par un coup de baguette, l'intrus se trouvait entre quatre murs, penaud, effaré et grelottant.

Ah ! grelottant surtout ! J'avais eu si froid que je ne parvenais pas à me réchauffer. Que serait-ce à la fin de la nuit que je m'attendais à passer dans cette demeure inhospitalière ? Désespéré, je repris ma place sur le siège, couvris mes pauvres pieds avec les coussins de la voiture, et, recroquevillé sur moi-même, j'attendis mélancoliquement. Une heure s'écoula. Quelle torture ! Je souffrais la mort. Se pouvait-il qu'elle fût assez cruelle ?…

Un bruit de pas… un bruit de clefs… Les gendarmes, pensai-je. N'importe, tout valait mieux… Mais non, ce fut un domestique en livrée qui apparut. Raide, compassé, il me dit d'un ton solennel :

— Madame la comtesse fait demander à Monsieur si Monsieur veut bien lui faire l'honneur de souper à sa table ?

Que signifiait cela ? Était-ce une mystification ? À tout hasard, je suivis l'homme jusqu'au château.

Des flots de lumière électrique inondaient le vestibule. Je traversai une enfilade de salons somptueux. Puis le domestique ouvrit une porte, s'effaça devant moi, et j'entrai dans une grande salle où une vingtaine de convives, les hommes en habit, les dames en toilette de soirée, mangeaient et buvaient autour d'une table luxueusement servie.

La maître de maison, la comtesse sans doute, se précipita à ma rencontre.

— Comme c'est aimable à vous ! Mais d'abord que je vous présente…

Et s'adressant aux convives, elle expliqua :

— Monsieur a eu la bonté de m'accompagner en automobile au retour de la messe…

Des rires, vite étouffés, jaillirent. De fait, combien je devais paraître ridicule, dans ce milieu d'élégance et de joie, avec mes guêtres de cuir, ma culotte bouffante, mon petit pardessus au collet relevé, et surtout avec mon air à la fois ahuri et furieux.

— Voici ma nièce Suzanne, mon frère Paul (je saluais gauchement à chaque présentation), mon gendre le comte Armand, ma petite-fille Adrienne…

Sa petite-fille ! Pour la première fois j'eus l'idée de regarder la comtesse, un frisson me secoua. C'était une vieille femme,

grande, d'allure imposante, de taille mince encore, soit, mais ridée, toute grise… soixante ans peut-être…

Il eût fallu rire, prendre la chose au comique. Je manquai d'esprit. L'humiliation était trop forte, je m'en allai.

Le nom du château, je me suis arrangé pour ne pas le savoir. La comtesse de quoi ? je l'ignore. J'espère qu'elle n'en sait pas davantage que son amoureux.

Maurice LEBLANC.

10

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Hector Beaugrain eut son heure de célébrité.

En ce temps-là, la bicyclette était reine. Non point que, depuis, elle ait déchu de sa puissance, loin de là ; mais elle régnait alors sur un monde où sa royauté n'est plus acceptée par des sujets aussi fidèles, je veux dire sur le monde, sur le grand monde de Paris. Le monde venait de la découvrir, le monde s'en était engoué, il était de bon ton, dans le monde, de se montrer le matin au Bois à bicyclette.

C'est l'époque où Hector Beaugrain atteignit à la célébrité. Déjà possesseur d'une machine, ancien fervent déjà du petit tour matinal, ayant devancé par conséquent le mouvement, il fut, du jour au lendemain, une personnalité. À dix heures autour de Longchamp, à onze heures au Chalet du Cycle, à midi aux Acacias, le dimanche sur la pelouse du Vélodrome. Il contribua à la

fondation de l'Artistic dont il fut vice-trésorier, remplit les fonctions de juge à l'arrivée aux courses des artistes, eut son nom dans tous les journaux sportifs, organisa cette fameuse bataille de fleurs cycliste dont l'échec est resté mémorable, enfin compta parmi ceux qui comptent.

N'oublions pas de mentionner que la grande révolution qui s'est opérée dans la tenue de l'homme chic à bicyclette est due à son bon exemple. Jusque-là ces messieurs, et Beaugrain en tête, se montraient en costume rationnel, culottes courtes, souliers découverts et maillot de laine. De la sorte, on était à son aise. Un des premiers il protesta contre un tel laisser-aller et s'exhiba désormais selon les lois d'une esthétique plus décente à laquelle, inévitablement, on s'empressa de se soumettre : pantalons longs et soigneusement relevés en un large pli sur des bottines vernies, gilet, chemise de toile, col-carcan aussi haut que possible ; accessoire indispensable : une canne. De la sorte on était gêné dans tous ses mouvements. L'absurdité de cette mode la rendit aussitôt inviolable.

Autre initiative de Beaugrain : le guidon. Après les inévitables exagérations du début et les guidons trop bas des coureurs, la logique tendait à faire adopter le guidon droit, obligeant même à une certaine inclinaison du corps, afin que la force des bras trouvât son emploi. Beaugrain arbora le guidon à l'américaine et la position renversée, avec les mains à hauteur des yeux. Il avait l'air de conduire un trotteur, ou bien de se tenir gravement aux cornes d'une vache.

— Il faut réagir contre les scorchers, disait-il d'un ton convaincu.

N'étaient-ce pas là de justes titres à l'obtention d'une bonne petite renommée ? Cette renommée, il l'eut, et la vie était délicieuse. On le consultait, on le copiait, on l'interviewait, ses opinions sportives et, croyait-il naturellement, toutes ses opinions avaient une valeur. Il était quelqu'un.

Tout cet édifice de satisfactions et de joie s'écroula pour ainsi dire en un jour. La bicyclette perdit de sa vogue mondaine et l'automobile arriva au pouvoir. Or, Beaugrain qui avait tout au plus les moyens de vivre à ne rien faire ne put s'offrir le luxe de la plus petite voiturette. Il fut précipité du haut de sa notoriété. Certes, il résista, il s'accrocha désespérément aux allées du Bois, il lança, quelle audace ! le pantalon non relevé dans le bas. Rien n'y fit. L'attention était ailleurs.

Je le vis encore toute une saison promener mélancoliquement sa canne et ses cols-carcans, puis, à bout de forces sans doute, il disparut. L'Exposition passa par-dessus toute cette gloire.

Beaugrain n'existait plus.

⁂

C'est en 1901 seulement que je revis son nom. L'Auto-Vélo publiait cette note :

« M. Hector Beaugrain, l'excellent sportsman, vient de parcourir les bords de la Loire et une partie de la Bretagne, sur sa nouvelle huit-chevaux. »

Beaugrain en automobile ! il avait donc hérité ?

Six mois après, autre note : « Un de nos meilleurs chauffeurs, M. Hector Beaugrain, vient d'accomplir un véritable exploit. Parti

d'Oloron à sept heures du matin malgré les menaces du temps, il passait à Urdos à huit heures, franchissait le Somport dans un pied de neige, déjeunait à Jaca et gagnait Huesca avant la fin du jour, traversant ainsi les Pyrénées et parcourant les 176 kilomètres qui… »

En avril, Hector Beaugrain, sur sa nouvelle seize-chevaux, allait à Nice par Grenoble, de là à Turin par le col de Tende, et rayonnait dans les plaines de Lombardie.

Enfin cet été on annonçait que Hector Beaugrain se préparait à partir sur sa nouvelle vingt-quatre chevaux pour l'Allemagne, l'Autriche et les principautés danubiennes, afin d'atteindre, si possible, Constantinople. Et de fait on reçut des dépêches de Munich, de Vienne, de Budapest, signalant le passage de l'intrépide chauffeur.

C'est le matin du jour où les journaux relataient son arrivée à Bucharest, que j'aperçus l'écriteau « À louer » collé à la porte du très petit rez-de-chaussée qu'il occupe à Neuilly. Et comme précisément un ami m'avait prié de lui chercher un pied-à-terre dans ces parages, je sonnai. Ce fut Beaugrain qui m'ouvrit !

— Comment, m'écriai-je, stupéfait, toi ici ! Tu n'as donc pas couché cette nuit à Bucharest ?

Il parut fort ennuyé de ma visite et balbutia :

— Si, mais si… je t'affirme…

— Fichtre, quel tour de force ! repris-je. Et c'est probablement sur ta nouvelle deux cents-chevaux ?…

— Entre, me dit-il, d'un air décidé.

J'entrai dans sa chambre. La table était encombrée de guides, de plans, de cartes, d'indicateurs, d'atlas, de livres de voyage, de dictionnaires géographiques.

— Que diable fais-tu de tout cela ?

— Eh bien, je voyage.

— Ou plutôt tu te prépares à voyager ?

— Moi ! Mais je n'ai jamais quitté Paris.

— Mais tes prouesses en automobile ? ta pointe vers Constantinople ? les télégrammes qui te concernent ? l'article si documenté que tu as publié dans la Revue du Touring Club sur ta traversée des Pyrénées ?

— Des histoires ! s'écria-t-il en frappant sur la table. Tout est là, dans ces livres. Moi chauffeur ! Mais je ne sais même pas ce que c'est qu'un carburateur ! Moi globe-trotter ! Mais je n'ai jamais trotté en dehors du Bois !

— Alors, dans quel but ?...

Il devint grave et me répondit avec un accent où il y avait comme de la colère et de la rancune :

— Dans le but d'être quelqu'un... oui, d'être quelqu'un comme je l'étais du temps où la mode avait consacré la bicyclette. N'est-ce pas inouï qu'un monsieur que l'on considère, qu'un monsieur coté comme je l'étais, interviewé, traité en arbitre et en oracle, enfin bien posé, redescende tout d'un coup au rang le plus obscur, parce que tel exercice dont on raffolait a cessé de plaire ? Je l'avoue, je n'ai pu supporter cela. J'en ai souffert réellement. On ne se résigne pas ainsi à n'être plus rien après avoir été, je puis le

dire sans fausse modestie, quelque chose. Et que fallait-il pour retrouver ma situation perdue ? Oh ! simplement une automobile. Je n'avais pas d'argent ? Qu'importe ! L'essentiel n'est pas de posséder, mais de faire croire que l'on possède.

Eh bien, Hector Beaugrain, ici présent, affirma qu'il avait une automobile. Donc il l'eut, et ce fut une 8-chevaux, une 16-chevaux, et il roula à travers la Bretagne, à travers la France, à travers l'Europe.

Et il est redevenu ce qu'il était. On le cite, on le consulte, on publie les dépêches qu'il fait envoyer des villes où soi-disant il passe, on écoute dans les salons le récit de ses exploits, on est confondu de son audace. Et je ris, non, tu ne peux pas t'imaginer ce que je ris quand je suis là, tranquillement, à compulser mes guides et mes cartes, à dresser le plan de mon prochain voyage, à écrire les péripéties de ma dernière excursion, à mesurer les distances, à établir des horaires ! Hein ! le monde est-il assez stupide, et n'a-t-on pas raison de le tromper quand son estime tient à de telles bêtises ?

Une ombre de tristesse l'effleura. Et il dit à voix basse :

— De telles bêtises ? Suis-je bien sûr que ce soient des bêtises ? Voyager, voir des pays nouveaux, aller très vite, franchir l'espace, les champs, les bois, les montagnes… comme ce doit être délicieux ! Ah ! vois-tu, il me vient des regrets parfois. À force de vivre dans des contrées inconnues, et d'y vivre de cette vie libre, émotionnante et fiévreuse, il m'arrive de songer mélancoliquement à ma vie si étroite et si bornée. Quelle misère !… Pourquoi ne puis-je pas, moi aussi ?… Vrai, j'ai des moments de désespoir… Ainsi, ce matin, le croiras-tu, j'ai pleuré sur la carte de

Roumanie quand j'ai lu dans les journaux que j'étais à Bucharest !

Pauvre Hector Beaugrain…

Maurice LEBLANC.

11

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

En attendant le retour de mon mécanicien, je rangeai la voiture dans une des allées qui traversent les Acacias et me promenai de long en large.

Une jeune femme, accompagnée de deux petites filles et d'une gouvernante, s'arrêta devant l'automobile et prononça quelques mots que je n'entendis point. Elle continua sa route, puis revint sur ses pas, allant et venant comme moi. Je la croisai donc à diverses reprises. Elle était grande, d'allures très souples, et son visage, sous le voile qui le couvrait, me parut admirablement beau.

Au bout de quelques minutes, comme je passais près d'elle, une des petites filles s'écria :

— Tu sais, maman, papa m'a fait promettre de le rejoindre à deux heures.

La jeune femme tira sa montre et dit à la gouvernante :

— Vous allez les conduire, Hélène, et vous prierez monsieur de venir me chercher ici vers cinq heures avec la victoria et les enfants. Je vais me reposer. Il fait si beau.

L'une après l'autre, ses filles lui sautèrent au cou. Elle les embrassa tendrement et les suivit d'un long regard affectueux jusqu'à ce qu'elles disparussent. Alors elle s'assit et ouvrit un livre.

⁂

Un quart d'heure s'écoula. Un peu énervé d'attendre, je mis la voiture en mouvement et me disposais même au départ, quand l'inconnue se leva, s'approcha de moi et me dit vivement :

— Monsieur…

Elle hésita et, plus calme, sourit.

— Pardonnez-moi, j'ai obéi à une impulsion irréfléchie, et maintenant ma démarche me semble si déplacée… que je n'ose plus…

— Une femme peut toujours oser, lui dis-je, assez embarrassé moi-même.

— Eh bien, voilà. Je n'ai jamais été en automobile, et je voudrais… oh ! une petite promenade seulement, si cela ne vous dérange pas trop… Est-ce très indiscret ?

Pas une seconde je ne songeai à une aventure. Elle avait un air de distinction trop réel et des manières trop réservées, pour qu'on la pût suspecter d'autre chose que d'une inconséquence fortuite, d'une fantaisie soudaine d'honnête femme.

Elle-même d'ailleurs précisa :

— Vous ne me connaissez pas, je ne vous connais pas. Si vous y consentez, nous ne chercherons pas à en savoir davantage l'un sur l'autre. Aucune parole ne sera prononcée. La conversation est

toujours un effort entre deux êtres qui ne se sont jamais rencontrés. À quoi bon nous l'imposer, cet effort ?… Une heure ou deux de silence, et à grande vitesse, oh ! à très grande vitesse… pour que j'aie bien peur… voulez-vous ?

Je m'inclinai et lui dis :

— Dans trois heures, madame, je vous ramènerai ici.

Elle accepta ma main pour monter. Nous partîmes.

Suresnes, Saint-Germain, Eragny, Pontoise, les charmantes vallées de la Viosne et de la Troëne, et Chaumont-en-Vexin, et Méru… les villes et les villages accouraient à notre rencontre comme des cités mouvantes, et s'immobilisaient soudain derrière nous, comme des choses dédaignées et semées en route. Et les bois, et les plaines, et les rivières, et les collines, tout cela s'éveillait à notre approche, et nous montions, et nous descendions avec la sensation vague d'être bercés par le rythme secret de la terre qui respire. Vie adorable et puissante !

On n'est plus qu'une masse sensible, délicate, frissonnante, où palpite la foule des émotions. On est comme augmenté, comme gonflé de tout ce que l'on voit et de tout ce que l'on admire, fièvre d'éternelle jeunesse où la jeunesse se hausse à un degré d'acuité extraordinaire, où l'on est imprégné de joie et de bonté, où l'on voudrait embrasser les êtres et les choses.

Tout cela, je ne doutais pas que ma compagne l'éprouvât avec la même ivresse que moi. Je le voyais à son visage contracté et à la flamme ardente qui luisait dans ses yeux. Selon ce qu'elle avait dit, elle ne prononça pas un mot. Plusieurs fois seulement elle soupira, soupir de peur à certains moments où le danger nous

frôla, gémissement d'extase devant certains spectacles subitement aperçus.

⁂

Chambly, Beaumont, l'Isle-Adam, la forêt… Vraiment, c'était affolant, cette course vertigineuse à travers l'espace, affolant et mystérieux auprès de cette inconnue dont le cœur battait avec le mien, dont les yeux s'ouvraient aux mêmes visions que mes yeux, et qui semblait, comme l'eût fait l'amie la plus confiante, m'avoir livré toute sa destinée.

Et j'allais, j'allais, avec cette impression étrange que c'était en moi que résidait le principe même du mouvement qui nous emportait. Et j'aurais voulu plus de vitesse encore, et des forces toujours renouvelées, et que quelque miracle…

Un choc, une déviation terrible, la sensation de n'être plus rien que le jouet d'une puissance formidable… Que s'est-il passé ? Je suis à terre, sans blessures, je crois, mais tout étourdi. Ce n'est que peu à peu que je reprends connaissance… j'ouvre les yeux…je me souviens… ma compagne… qu'est-elle devenue ? Elle est là, sur le bord de la route, inanimée. Au front, un petit filet de sang coule sur la face livide. Je me penche. Elle est morte…

Eh bien, voici ce que j'ai fait, machinalement presque, mais résolument : je l'ai portée dans un fourré voisin et ensevelie sous un amas de branches et de feuilles, je suis revenu sur la route, avec l'aide des premiers paysans qui passèrent j'ai dégagé ma voiture du talus où elle avait pénétré sans trop de dommage… et je suis reparti…

Oui, reparti vers l'Ouest, vers la Bretagne, vers la Vendée. Et durant des semaines je n'ai pas ouvert un journal, et je n'ai parlé à personne. Et de la sorte je ne sais pas, et je ne saurai jamais qui est la pauvre créature dont J'ai pris la vie.

Et elles non plus, les petites filles qui attendaient là-bas, ne savent point, et lui non plus le mari, et peut-être ainsi le doute mêle-t-il à leur douleur quelque espérance. Mais apprendre leur nom, les voir, leur révéler l'épouvantable vérité, m'expliquer sur ce drame en leur présence, sous leur regard éperdu, non, non, je ne pourrais pas…

Maurice LEBLANC.

12

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Mes patins sous le bras, je sortis de la gare et descendis la rue qui conduit au lac.

Rien ne me soulève, rien ne m'exalte comme le retour de cette joie trop rare. Que les conditions de la température ne permettent au fervent de la bicyclette ou de l'automobile de rouler qu'à des intervalles de trois ou quatre ans, et pendant peu de jours, quelle ivresse sera la sienne au matin de ce premier jour, quand le convieront les routes enfin libérées et l'espace grand ouvert ! C'est l'ivresse de celui qui va, en en sentant la volupté divine, vers les plaines et vers les chemins de glace. Et je ne suis pas étonné que ma vie se soit fixée en l'une de ces minutes d'allégresse et d'effervescence.

Mais Édith ne m'eût-elle pas conquis à tout autre moment et dans tout autre décor moins admirable que ce décor magnifique du lac d'Enghien ?

Dès l'abord je distinguai, parmi les silhouettes hésitantes et ridicules, cette forme adorable qui me sembla du premier coup la forme humaine de la grâce. Voilée d'une épaisse dentelle blanche, vêtue d'une jupe en drap gris d'argent et d'un court boléro de chinchilla qui dégageait la ligne onduleuse de sa taille, elle évoluait en mouvements si légers et si naturels, qu'elle faisait penser à tout ce qui se meut au monde sans efforts et sans même une apparence de volonté.

⁂

Il n'est point d'allure qui puisse se comparer à celle de la femme qui se livre à la glace, quand elle est hardie et sûre d'elle-même. La danse est lourde ; malgré tout, on devine des muscles qui se tendent, on a l'impression d'une sorte d'impuissance, de bonds inachevés, d'une suite d'élans qui voudraient et qui retombent… Dans le geste de la femme sur la glace, il y a quelques chose qui n'est pas terrestre. Une grande mouette qui plane au-dessus de l'eau, ou plutôt une voile blanche bercée par les vagues, voilà peut-être des images… mais trop immobiles cependant et trop indécises.

Car c'est cela qui est beau et que révélait si nettement celle dont la silhouette m'émerveillait, la précision dans le mouvement, la logique dans la fantaisie, ce qu'il y a d'irrévocable, de définitif et de mathématique dans l'évolution d'une courbe. Et je ne parle pas des petits ronds, des petits huit et des tours de force où

se complaît l'habileté trop restreinte de certains, mais de ces simples et larges « dehors » qui sont l'essence même du patinage.

Elle s'y abandonnait, elle, avec toute l'audace tranquille de la perfection. Seule maintenant à l'extrémité du lac, dans cette anse magnifique où les vieux parcs aux arbres nus composaient le paysage d'hiver le plus délicat et le plus précieux, elle allait d'une rive à l'autre en grandes envolées d'oiseau qui suivrait dans le ciel la parabole de routes inflexibles, spectacle incomparable et charmant ! Elle avait la sveltesse de ces demoiselles qui voltigent l'été au-dessus des rivières. Elle était infiniment élégante et infiniment souple.

L'harmonie de ses attitudes donnait la joie pure que nous donne la plus belle statue. Son essor invisible et mystérieux provenait de la seule inclinaison de son corps, et c'était tout le secret de sa grâce aisée. Le coup d'aile de l'oiseau est un effort constamment renouvelé. Elle se penchait simplement, elle, ce qui est au contraire un signe de lassitude et de repos, elle se penchait et repartait en élans plus rapides et plus puissants.

Le soleil descendait parmi les fantômes des arbres, et son orbe rouge et sans rayons se réfléchissait sur le clair miroir. De loin, elle en enveloppait le reflet d'ondulations et de cercles mouvants, pareille à quelque flamme blanche échappe du foyer lumineux, à quelque nébuleuse errante et libre.

Vision qui me grisait comme si j'assistais aux jeux adorables d'une fée ! N'était-ce pas pour moi, puisque nul autre ne troublait sa solitude, qu'elle déployait ainsi la magie de ses gestes, et ce qu'elle inscrivait ainsi au cœur de la glace vierge, n'était-ce point de ces mots qui enchantent et de ces formules qui ensorcellent ?

L'ombre vint. Un frisson de froid courut à la surface du lac. Elle passa près de moi, si lentement qu'il me fut possible de discerner, à travers sa voilette, l'éclat sombre de ses grands yeux, et, glissant vers la berge, elle monta les degrés qui conduisaient à l'un des parcs, enleva ses patins et disparut dans les ténèbres.

⁂

Une heure après… comment suis-je parvenu à savoir son nom, Édith Saint-Aure ? quel prétexte ai-je imaginé pour pénétrer chez son père, vieux savant avec qui, jeune fille, elle vivait en ce pavillon isolé ? je ne sais vraiment plus ; mais, une heure après, je sonnais à sa porte.

Une servante m'ouvrit. Le père étant absent, je demandai M Saint-Aure. On m'introduisit dans une petite pièce basse meublée de livres. Elle était là.

Elle était là, voilée encore et drapée de ses vêtements d'argent. Qu'ai-je dit ? Des phrases sans suite d'abord et balbutiantes, puis tout à coup la vérité, franchement, sans artifice, avouant le mensonge de ma visite et le mouvement irréfléchi d'admiration et d'enthousiasme qui m'amenait à elle.

Elle m'écouta sans m'interrompre. Aucune émotion, aucun trouble ne trahissait sa pensée intérieure. Quand je me tus, elle porta la main à son visage, hésita un instant, puis lentement se dévoila.

Je tressaillis. Elle était… Oh ! dirai-je cet affreux mot de laideur qui déshonore la femme ? Se pouvait-il qu'elle fût laide avec ses beaux yeux graves, sa jeunesse réelle et son sourire… Et cependant, ce teint fané, ces traits lourds, ce manque d'harmonie

entre le front trop bas, le nez trop mince, la bouche trop grasse… Quelle tristesse !

— Allez-vous en, murmura-t-elle.

J'eus la force d'être sincère.

— Oui, à demain, sur le lac.

Elle y vint, et le jour qui suivit également et, mes bras croisés avec les siens, je participai au rythme de sa course, elle m'emprisonna de nouveau dans les lignes secrètes auxquelles s'amusait sa fantaisie de déesse, le sortilège me reprit tout entier, et j'oubliai la vision mauvaise.

La grâce vaut la beauté peut-être, elle la vaut à coup sûr. C'est un don du ciel, aussi précieux. C'est l'âme même du corps qui fait de chaque geste une joie, de chaque attitude un bonheur. J'aimerai cette beauté plus subtile, je l'aime en Édith. Quand je regarde son doux visage, je ne le vois plus maintenant qu'illuminé de cette grâce qui m'a vaincu, de cette grâce inaltérable et toujours jeune. J'aime Édith, ma chère et gracieuse femme…

Maurice LEBLANC.

13

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Cet été, ma fille Lauriane a pris vingt ans. Elle est grande, forte et harmonieuse. Sa beauté, plus encore que sa fortune, j'en

suis sûr, et que l'éclat du vieux nom qu'elle porte, attirait de nombreux prétendants. Je résolus de la marier.

Ma tendresse et mon respect pour elle m'interdisant de peser, si peu que ce fût, sur sa décision, je voulus qu'elle choisit dans des conditions de liberté telles que son choix pût être clairvoyant, raisonné, logique, en accord avec ses goûts, son imagination et son cœur. C'est pourquoi j'ouvris toutes grandes les portes du château à quelques-uns de mes jeunes camarades de cercle, aux amis de mon fils et aux amis des compagnes de ma fille.

La rivière coule au bas du parc. La pelouse offre un tennis. Le golf s'étend sur de vastes prairies. Les larges routes rayonnent à perte de vue. Un massif d'âpres collines se hérisse non loin. Bicyclettes, chevaux de course, de polo et de parade, automobiles, fusils, fleurets, rien ne manquait.

Vers le milieu d'août évoluaient autour de Lauriane vingt jeunes hommes, tous empressés à se faire valoir, adroits, entraînés, ardents, et justement jaloux les uns des autres. Véritable tournoi dont elle était la reine et qui plaisait à son instinct de fille noble !

Passionnée de plein air, éprise de tout ce qui marque la force et l'endurance, elle comparait les exploits, discernait les mérites, et le regard d'approbation que ses grands yeux bleus fixaient sur le vainqueur était le signe de triomphe que les rivaux se disputaient le plus avidement.

⁂

En septembre il n'en restait que quatre, les autres ayant senti l'inutilité de leur poursuite. Et sur ces quatre, il me parut que

Bertrand d'Avrezy, moins souple et moins robuste, s'éliminait de lui-même, du jour où, sans plus participer aux luttes, il se contenta d'y assister en spectateur.

Et le tournoi fut entre Pierre de Longueville, athlète puissant, grave, simple, au bon visage d'amoureux timide et dévoué, Aristide Géreuse, nerveux, élégant, infatigable, mystérieux et séduisant, et ce grand fou d'Hector de Beaupré, si déconcertant d'audace, chevalier d'aventures inouïes, héros sympathique et charmant. Lequel de ces trois serait l'élu ? Vainement je tâchais de le deviner aux manières de Lauriane. Rien ne révélait ses sentiments.

Et peut-être était-ce l'incertitude qui donnait à chacun tant d'espoir tenace et le stimulait d'un tel zèle. Leurs moindres gestes étaient des gestes d'hommes qui veulent plaire et conquérir. Visiblement ils ne pensaient qu'à cela et n'agissaient que pour cela. L'orgueil égalisait leurs chances dans les jeux mêmes où d'ordinaire leur valeur différait. Géreuse, un jour, meilleur cycliste, suivit durant six heures la voiturette de Beaupré. Le lendemain Longueville, de souffle plus court cependant, tenta la même épreuve et réussit. À la chasse, au polo, devant la cible, ils triomphaient alternativement sans que la suprématie d'aucun pût s'affirmer de façon définitive.

Certes, je ne faisais pas à Lauriane l'affront de croire que son choix dépendît du plus ou moins d'habileté à ces exercices, d'une victoire de cycliste ou d'escrimeur ; mais c'étaient là manifestations d'énergie et de volonté au travers desquelles son intuition de femme devait distinguer les qualités d'humeur et de caractère qu'elle demandait au futur compagnon de sa vie. N'est-ce point dans le déploiement brutal de notre nature physique que se ré-

vèlent le mieux nos dissemblances morales ? Ces trois compétiteurs, que je ne jugeais qu'au point grossier de la force, de l'élégance et de l'audace, étaient des amoureux. L'amour s'exprimait par leurs mouvements et leurs efforts. En ce langage secret, perceptible aux seules oreilles de Lauriane, qui donc l'emportait ?

⁂

Le dernier jour arriva. Il était temps, car un peu de haine commençait à diviser les rivaux. J'interrogeai Lauriane.

— Ma fille, voici l'heure. As-tu fait ton choix ? D'avance, je le ratifie. Tous trois me plaisent également. Lequel a su te plaire ? Géreuse, Longueville ou Beaupré ?

— Bertrand d'Avrezy, me dit-elle de sa voix calme.

Je fus stupéfait. D'Avrezy ! le seul qui eût subi l'humiliation de la défaite, et d'une défaite si évidente que lui-même avait dû l'avouer ! D'Avrezy, si pâle, si falot au regard des autres !

— Est-ce possible ! m'écriai-je. Mais c'est un faible, un vaincu. Les autres t'ont prouvé mille fois mieux leur amour !

— Mais lui m'a fait comprendre le sien mille fois mieux !

— Par quoi donc ?

— Par la parole.

Elle saisit mon bras et m'entraîna dans les allées désertes.

— Il parle, père. Les autres agissent, se démènent, s'efforcent, courent, galopent et montrent ainsi l'ardeur de leur amour. Lui me dit le sien, et c'est délicieux. Il sait parler. Il connaît les mots

qui font trembler des pieds à la tête et qui donnent envie de tomber à genoux, les mots divins qui nous paraissent aussi doux que les caresses que nous ignorons encore. Il m'a pris par là, père. En amour il n'est pas un acte qui vaille une parole…

Au fond, vois-tu, la femme ne peut guère se marier qu'au hasard, sur des apparences. La force, l'audace, l'énergie, l'adresse ne nous offrent, quoi que tu en dises, que des indices bien superficiels. Alors pourquoi ne pas nous en rapporter tout simplement à la parole ? Elle n'est pas plus fausse qu'un geste, et combien elle est plus séduisante, plus enveloppante, plus compliquée, plus mystérieuse, plus adorable !

Elle ajouta d'un ton de câlinerie charmant :

— Ah ! père, ne me méprise pas. Savoir parler est un sport comme les autres. L'éloquence vaut la force, car elle donne non seulement l'illusion de la force, mais de choses bien plus hautes, de l'intelligence et de l'esprit. Elle éclaire, elle illumine, elle ennoblit, elle embellit… Ah ! si tu savais, père chéri, comme sa voix me grise ! Tout l'amour est en elle ! Je l'aime, je l'aime…

Maurice LEBLANC.

14

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— Eh bien, quoi ! tu ne me reconnais pas ?

Non, en vérité, je ne le reconnaissais pas, Daniel Degilly, en cet état ! Je savais bien qu'il avait été fort malade, quelque dix

ans auparavant. Mais était-ce possible que mon ancien camarade de sport, mon rival en extravagances de la vingtième année, le gaillard au solide thorax et aux biceps de lutteur, fût devenu cet être rachitique, blême, voûté et d'aspect si lamentable ? Une vraie loque ! Des jambes de pantin désarticulé !

— Ma foi, m'écriai-je pour m'excuser, je pensais si peu te rencontrer dans ce village perdu !

— J'habite à un kilomètre d'ici, me dit-il. Allons-y, veux-tu ? Tu as ta bicyclette, j'ai la mienne… En douze ou quinze minutes…

Je le regardai, stupéfait. Lui, en bicyclette ! Et déjà, de fait, il avait pris sa machine à la porte d'un café et roulait.

Il roulait ! Peut-on dire cela de l'extraordinaire cycliste qui peinait devant moi, à l'allure d'une lieue et demie à l'heure, et avec un développement que j'estimai d'un mètre soixante-quinze ? Et quel effort ! Quelle pesée formidable de tout le corps sur chaque pédale !

Nous arrivâmes cependant, et il me dit, non sans quelque stupéfaction :

— Hein ! tu vois, on file encore assez bien.

Il occupait une petite maison au fond d'un petit jardin. Et dès l'abord, les motifs d'étonnement se multiplièrent. Il y avait sur la pelouse un emplacement de tennis réduit au quart peut-être des proportions habituelles. Une piste d'entraînement pour course à pied l'entourait d'un circuit de cinquante mètres au plus, bordée elle-même d'une piste en circuit formant un vélodrome en miniature.

Les allées étaient coupées d'obstacles, si comiques dans leur exiguïté ! des fossés de cinquante centimètres de largeur… des cordes tendues à un pied du sol… Et, sous ce hangar, quel étrange gymnase pour enfants ! Quelle collection de petits haltères mignons, proprets, légers à l'œil comme des jouets de poupées ! Et ces fleurets délicats, à poignée creuse… et ces mignonnes carabines… et, cloué au mur, ce « sandow » pour nouveau-né !…

J'étais confondu. Daniel cependant ne montrait aucun embarras. Au contraire, il me faisait remarquer avec une certaine complaisance tous ses ustensiles de sport et l'ingéniosité de leurs formes et de leurs dimensions. Ne voyait-il donc pas ce qu'il y avait de navrant dans l'étalage, dans l'aveu d'une telle déchéance !

— Qu'en dis-tu ? s'exclamait-il… hein ! on ne se laisse pas trop rouiller. On a les bons principes. Certes, je ne suis plus celui d'autrefois. Hélas ! non, et je ne le redeviendrai pas. Mais, enfin, on se défend.

S'asseyant en plein soleil, il s'enveloppa d'une couverture et continua :

— Vois-tu, tout est relatif. Le véritable athlète n'est pas l'homme qui l'emporte sur ses concurrents par l'énormité de sa force, mais l'homme qui tire de lui-même tout ce qu'il est possible d'en tirer comme force. Un colosse, même veule et lâche, aura raison d'un moins fort, celui-ci fût-il brave et nerveux, et des deux cependant l'athlète sera le vaincu. « Tout ce qu'il est possible de tirer de soi, » rappelle-toi ces mots : ils précisent le point de vue auquel on doit se placer. Notre maximum de force, d'en-

durance, d'agilité, d'adresse, d'énergie, de ténacité, voilà ce qui constitue l'athlète,

Un peu d'exaltation le fit tousser. Il se calma et reprit :

— Qu'importe que l'on soit malade, déprimé, vite essoufflé, vite las, si l'on est physiquement tout ce que l'on peut être, si l'on arrive à réaliser avec les moyens dont on dispose l'individu parfait que chacun porte en soi ?

Et il déclara d'un ton ferme :

— Cette perfection, je la réalise. Oh ! je ne te cacherai pas qu'il m'a fallu un rude courage. Après ma maladie je n'avais qu'une idée : m'étendre et rêvasser. Et puis, peu à peu, j'ai repris le dessus, et je crois que tout le monde peut en faire autant : il ne s'agit que de proportionner son effort. Regarde cet haltère, il pèse une livre, c'est le premier avec lequel je me suis exercé, et ce fut, n'en ris pas, une âpre bataille entre lui et moi. Regarde cet autre, quatre livres ; eh bien, je jongle avec, aujourd'hui.

De quel air orgueilleux il me dit cela ! Mais un enfant qui soulève un chapeau n'en conçoit-il pas de l'orgueil ?

Poursuivant le récit de ses prouesses, il me dit encore :

— Tu as vu ma piste de marche. Sais-tu qu'il me fallait un quart d'heure, il y a six ans, pour en faire cinq fois le tour, c'est-à-dire deux cent cinquante mètres ? Un kilomètre à l'heure, mon pauvre vieux. Maintenant j'arrive presque à deux. Et remarque bien que ma santé ne s'est pas améliorée, au contraire. C'est ma volonté qui est en progrès quotidien, volonté morale et volonté inconsciente de mes muscles. C'est elle dont j'ai entrepris l'édu-

cation, après l'avoir pour ainsi dire mise au monde, car vraiment je n'en avais plus.

Je me souviens de la première tâche que je me suis imposée : lever une fois par jour, le matin, mes bras au plafond. Eh bien, tantôt, je ne sais si tu l'as noté, nous sommes revenus du village à bicyclette en huit minutes, montre en main du sept et demi à l'heure !

Devina-t-il le sourire que je pus à peine réprimer ? Non, et cependant son visage exprima soudain une tristesse infinie ; et ce fut immédiat, brusque comme un chagrin d'enfant qui passe du rire aux larmes, il éclata en sanglots.

Pauvre Daniel ! J'aurais voulu l'attirer contre moi et le consoler. Mais ma pitié n'eût-elle pas redoublé son mal ? Je me tus, et après quelques minutes, il murmura d'une voix brisée :

— Oh ! quelle torture ! J'ai beau m'étourdir et fermer les yeux sur ma déchéance, je la comprends mieux que personne. Tout cela, ce sont des mots, de petits stratagèmes de malade ! Oh ! être obligé de se mesurer, de peser sa dépense physique comme un marchand qui pèse une denrée ! se restreindre comme un indigent ! économiser comme un avare ! surveiller son souffle et retenir sa sueur ! Mais c'est horrible ! Que d'autres encore, qui n'ont pas connu l'ivresse du mouvement et de la vie, puissent s'accommoder d'une telle existence, soit. Mais je sais, moi, je sais qu'il n'y a de bon et d'enviable que l'excès. Toute la joie de l'effort est dans le trop d'effort. Dépenser sans compter, jeter à tous les vents, comme des choses inutiles, ses forces, ses réserves, ses énergies, toutes les puissances et tous les trésors de son être, voilà la volupté suprême. Et cette volupté je ne la connaîtrai plus.

Après quelques instants, il reprit d'un ton plus contenu :

— Ah ! je me souviens de certains jours d'été où je partais dès l'aube à bicyclette. Les adorables sensations de fraîcheur et de jeunesse ! On est une sorte de dieu, d'homme illimité, infini, et l'on va, et l'on va avec l'impression exaltante d'accomplir un grand miracle et d'être quelque messager bienfaisant qui annonce à la nature encore assoupie la venue du jour et la gloire du soleil. J'ai été cela, moi, j'ai tenté cela, et l'obsession m'en est demeurée.

Il pleurait doucement et murmurait :

— Oh ! la santé, unique bien de l'homme !

Le reste, argent, succès, amour, n'est que du superflu. La santé, c'est à la fois le nécessaire et le luxe indispensable.

Quand on l'a, on a tout ; la vie est admirable, et le bonheur est la chose du monde la plus facile à conquérir, puisqu'il réside à portée de notre main, puisqu'il n'est autre, au fond, que la santé.

Quelqu'un nous interrompit. C'était un gamin loqueteux, hâve et chétif, décharné comme un cadavre et qui s'aidait de deux cannes pour marcher.

— Un mendiant ? dis-je à Daniel.

— Non, répondit-il avec un ricanement qui me déchira, non, un sportsman de mes amis. J'ai trié sur le volet quelques gaillards de cette espèce et nous avons un club d'intrépides qui ne manque pas d'un certain pittoresque. Celui-ci est notre champion de lutte, section des poids lourds, n'est-ce pas, mon vieux Pons ?

15

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Pour sortir en voiturette de la gorge solitaire où j'habitais cet été-là, il me fallait traverser la petite ville de Lunerol, et dès le premier jour, à droite de la longue rue tortueuse et sombre qui la divise en deux, je remarquai ce joli visage de jeune fille, d'enfant presque.

Elle demeurait au rez-de-chaussée de l'une des maisons les plus lamentables de l'endroit, en face d'une prison dont les murs énormes ne laissaient pénétrer qu'un peu de vague lumière et jamais un rayon de soleil.

Assise auprès d'une femme à cheveux gris que je sus depuis être sa mère, elle travaillait à des ouvrages de dentelle. Dans l'encadrement de la fenêtre, elle offrait vraiment un délicieux spectacle de grâce et de charme.

De tristesse aussi, car rien n'est plus mélancolique que ces visions de jeunesse qui se fane, de fraîcheur qui se flétrit. On éprouve de la gêne, de la révolte. Pour moi je n'oublierai jamais qu'à l'issue du long couloir humide que forme la rue, quand je débouchai sur la vaste plaine, claire et joyeuse, ma sensation de délivrance se mêla d'un peu de remords comme si j'avais été complice de quelque chose d'injuste.

Le lendemain nos yeux se rencontrèrent. Elle rougit et baissa la tête. Et j'emportai son image avec moi parmi les bois et les vallées, sa douce image de vierge trop pâle, au profil émacié, au cou qui s'incline en un geste de lassitude.

Et chaque jour il en fut ainsi : un regard très rapide, l'impression que je respirais au passage une fleur cachée et de couleurs discrètes, et durant toute ma promenade, un parfum subtil qui s'attachait à moi, un souvenir qui mettait comme un voile de deuil à mes allégresses et à mes exaltations de plein air.

⁂

Au bout d'une quinzaine, quoique son visage n'eût pas même tressailli, il me sembla qu'un sourire invisible en avait éclairé la morne expression. Et j'en conçus peut-être plus de peine en songeant à tout ce qu'il y avait de sourires enfouis et de bonheurs impossibles en cette petite existence de recluse sans espoir.

Et je me rappelle très nettement qu'après m'être échappé vers les plaines ouvertes, à toute vitesse, comme un fou, sans vouloir réfléchir, je m'arrêtai soudain au sommet d'une côte et descendis de voiture. Non, c'était trop injuste d'aller ainsi, ivre de mouvement, dans le grand espace lumineux, tandis qu'elle, mon amie inconnue, s'étiolait dans les ténèbres d'une prison. Et mes yeux s'étant posés sur l'immensité merveilleuse des horizons, je les fermai de mes deux poings crispés. Non, je ne verrais pas la beauté du ciel et de la terre, tandis qu'elle ne considérait que les pavés gras et les murs qui suintaient !

Enfantillage certes, excitation d'un esprit sentimental qui se complaît dans l'excès même de sa sensibilité. Mais qu'il parle

donc celui dont le plaisir ne fut jamais assombri par le spectacle d'une misère !

⁂

Et l'idée me vint, le désir impérieux m'envahit de la faire, ne fût-ce qu'une fois, participer à mon plaisir. Tant qu'elle n'aurait pas senti ce que je sentais jusqu'alors avec une telle intensité, je n'aurais plus de joie à le sentir. Il fallait qu'elle sût, elle aussi, qu'elle palpitât, qu'elle s'ouvrît au soleil, qu'elle s'épanouît à l'infini.

Mais comment l'avertir ? Sa mère ne la quittait pas, inquiète déjà, je m'en rendais compte, de mon passage quotidien. Une lettre n'était point possible. Je cherchais, je combinais… À quoi bon ? L'accord qui s'établissait entre nous, sans qu'aucun signe le révélât, suffisait à l'instruire de ma volonté secrète. Et un jour, au battement de ses paupières, à la flamme de ses yeux, je compris qu'elle cédait. Ma conviction fut violente, irrésistible. Et, au sortir de la ville, je l'attendis.

Et elle vint en effet, elle vint en courant, toute rose, tout essoufflée.

Il n'y eut pas un mot d'échangé, et ce silence est peut-être l'impression la plus formidable d'entente parfaite et d'harmonie immédiate que j'aie jamais connue auprès d'un de mes semblables. C'était, de sa part, l'abandon suprême, un acte de foi, et de la mienne un aveu de respect et de gratitude.

Ce que fut cette promenade divine, je ne tenterai pas de le dire. Ce que je vis, ce que j'éprouvai, je n'en sais rien d'ailleurs, tellement il me parut que je vivais dans un monde surnaturel.

C'est comme un grand souvenir confus de lumière et d'espace, comme un effort immense que je faisais pour m'emplir de ces mêmes choses qui devaient, en même temps que moi, la pénétrer d'émotion et d'ivresse sacrée.

Une heure après, nous revenions à l'endroit où je l'avais retrouvée. Était-ce la séparation définitive ? Cette idée me déchira. Je lui dis :

— Demain ?

— Non.

— Alors, quel jour ?

Avec un triste sourire, elle murmura :

— Jamais, sans doute.

Je tressaillis et insistai :

— Demain, il le faut.

— Vous ne me verrez pas demain à la fenêtre ; et quand me verrez-vous, je ne sais. Vous ignorez tout ce que vous avez éveillé de curiosité dans la ville, et tous les commérages qui en ont résulté. C'est pour moi que vous veniez, personne ne s'y méprend, il n'est pas un seul de nos regards qui n'ait été surpris.

(») Notre entente est connue de tous. On m'a vue descendre tantôt, on m'a suivie, quelqu'un fut même témoin de notre départ. Et tenez… observez, là-bas, ces deux femmes qui nous épient.

— Eh bien ?

— Eh bien, ma mère doit être au courant déjà. Elle est très rigide, ma mère. Demain la fenêtre sera close et je n'aurai plus le droit de quitter ma chambre.

— Mais ces ennuis, ces tourments, vous les prévoyiez en me rejoignant ?

— Oui.

— En ce cas ?…

— L'heure qui vient de s'écouler valait bien davantage. Je ne regrette rien.

Grave, simple en sa mise de petite ouvrière en qui l'on devinait un instinct d'élégance et de grâce, elle avait un air de douceur résignée qui me navra, et aussi une expression très résolue.

— Ainsi donc ?… demandai-je.

— Ainsi donc, adieu. Vous oublierez facilement ce qui n'était pour vous qu'une aventure sans conséquence, un amusement. Moi, je me souviendrai, et ce sera bon.

Elle me tendit la main, je la baisai et elle s'éloigna.

⁂

Le lendemain je passai sous la fenêtre. Elle était close, selon ses prévisions.

J'y repassai le surlendemain. Même vision de logis abandonné. Et durant tout un mois je repassai sans plus de succès. Et je savais qu'elle était là, enfermée. Elle, prisonnière, cette enfant de

joie et de beauté, à laquelle je n'avais réussi qu'à donner le regret de l'espace et de l'indépendance !

Àl'automne je dus partir, et la vie recommença, comme autrefois, vie de plaisir, de travail et d'oisiveté.

Mais, un soir d'hiver, à bout de forces, je retournai là-bas et j'allai frapper à la porte du vieux logis sombre…

Elle est ma femme aujourd'hui.

Maurice LEBLANC.

16

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Il s'est passé hier un fait bizarre dont je garantis l'authenticité, et qui, d'ailleurs, bien que les détails m'en aient été confiés en secret, ne peut tarder à être connu, du moins dans ses grandes lignes.

Je changerai les noms cependant. Mais qui ne devinera de qui je veux parler quand j'aurai dit que Dermelin et Bradol, anciens champions de bicyclette, passés à l'automobile, se haïssaient de la haine la plus féroce ?

Elle est publique cette haine, personne ne l'ignore. Elle nous a quelquefois divertis par ses explosions imprévues et nous à souvent passionnés comme aux minutes suprêmes qui mettaient aux prises, sur le ciment des vélodromes, les deux hommes exaspérés.

Vieille haine qui date de loin, de l'enfance même ! Au village où ils grandirent ensemble, Dermelin et Bradol luttaient déjà de force, d'adresse, de ruse et de brutalité. Chacun était chef d'une bande de gamins, et l'on s'empoignait rudement, jusqu'à victoire définitive, dans les chemins creux ou dans l'arène des clairières.

Adolescents, soldats, ils prouvèrent, en cent occasions, que leurs sentiments, loin de s'apaiser, croissaient avec l'âge et tiraient de chaque rencontre un nouvel aliment et une nouvelle vigueur. Mais il est certain que les luttes sportives amenèrent cette haine à un degré d'acuité tout à fait exceptionnel. Il y a là un principe d'excitation et de rivalité jalouse qui fait perdre la tête aux mieux équilibrés. Les acclamations vous grisent. Les triomphes vous égarent, les défaites vous affolent. C'est une atmosphère dangereuse pour de jeunes cerveaux. Bien peu qui n'en soient détraqués.

Si l'on joint à cela l'inimitié implacable qui dressait l'un contre l'autre Dermelin et Bradol, on comprend encore mieux ce qu'il y eut, dans leurs fameux matches, de fureur sombre, de rage concentrée et, souvent, d'audace terrifiante.

⁂

Leur conversion à l'automobile fut simultanée et ne fit qu'aggraver cet état de choses. Attachés aux deux maisons concurrentes les plus en vue, ils s'affirmèrent des chauffeurs de premier ordre, et les grandes batailles de ces dernières années, à travers la France et l'Europe, furent gagnées, chacun s'en souvient, tantôt par l'un et tantôt par l'autre.

Voilà, n'est-ce pas des motifs d'animosité suffisants. Pourtant l'acte étrange, absurde, dont je vais parler, demeurerait inexpli-

cable, si l'on ne savait la vraie cause qui transforma toutes ces vieilles rancunes en un besoin irrésistible et maladif de vengeance. Est-il nécessaire de préciser que l'amour fut cette cause déterminante ?

Oui, Dermelin et Bradol aimèrent la même femme, une divorcée du nom de Marceline, déjà connue pour avoir été enlevée et puis abandonnée par un professeur de bicyclette. Je n'entreprendrai point par le menu l'histoire de leur double passion et des incidents qui en marquèrent les phases diverses au cours de ces derniers mois. Il me suffit de dire qu'après des alternatives où chacun à son tour eut l'espoir du succès, escompta les joies d'une victoire prochaine et fut ensuite torturé par les affres du doute et de la jalousie, ils arrivèrent à lasser Marceline, au point qu'elle leur interdit sa porte à tous deux. Et quelques jours plus tard ils apprenaient sa fuite avec l'un de leurs camarades.

Fous de rage, ils s'en prirent l'un à l'autre. Aussi bien leur haine avait-elle acquis, durant cette période, un caractère de violence vraiment intolérable. Ils résolurent d'en finir.

Et la décision à laquelle ils s'arrêtèrent d'un commun accord, en une entrevue qui dut être, on l'avouera, singulièrement émouvante, eut ce côté incroyable d'une lutte où les deux adversaires seraient sûrs de succomber. Oui, les chances de catastrophe, les probabilités de mort, on pourrait dire les certitudes de mort, étaient non seulement égales, mais fatales, et pour l'un comme pour l'autre. Sorte de duel, en un mot, où chacun d'eux devait inévitablement périr, mais en goûtant la volupté farouche et délicieuse de porter à son adversaire le coup suprême…

⁂

La route qu'ils choisirent est dans l'Oise. Entre Normare et Vincilly, elle compte six kilomètres de terrain plat. Elle est absolument droite et très peu large, tout au plus de la largeur de deux voitures. Des fossés plantés de saules la bordent.

Àdix heures précises, Dermelin partit de Normare dans sa 40-chevaux.

Àdix heures précises Bradol partit de Vincilly dans sa 50-chevaux.

Ils allaient l'un contre l'autre.

Et ils allaient avec la volonté inébranlable du choc meurtrier, du choc où l'ennemi abhorré serait anéanti.

Minutes en vérité tragiques ! Ils se voyaient poindre à l'horizon, monstres de fer et de feu qu'accompagnait un nuage de fumée. Ils se voyaient l'un l'autre et ils se sentaient eux-mêmes pareils à des obus que la rigueur mathématique des lois naturelles condamnerait à se rencontrer à un point fixe de leur course, sans que nul puissance au monde pût les détourner de la ligne inflexible qu'ils suivaient.

Et ils allaient, ivres d'épouvante et d'allégresse, pantelants de désir et d'horreur. Ils allaient comme des orages qui s'attirent, comme des planètes désorbitées qui vont s'écraser, s'enflammer dans l'espace, se pulvériser et s'évanouir.

Ils allaient, ils allaient… Et ils se virent distinctement, petites têtes humaines qui dirigeaient des monstres furieux. Et ils entendirent le vacarme des foudres crépitantes…

Et c'était la fin. Quelques mètres encore… Le choc s'annonçait. Le poitrail des monstres se touchait presque… ils allaient se cabrer…

Un tout petit coup de volant à droite, une imperceptible déviation des deux voitures, et ils passèrent l'un près de l'autre, sans se toucher.

⁂

J'ai vu tout à l'heure Dermelin et Bradol. Ils sont réconciliés.

Il y a quelque chose de plus fort que la haine, de plus fort que l'orgueil, que la jalousie, que l'amour même : c'est la vie, la vie adorable, unique et précieuse…

Maurice LEBLANC.

17

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— Vous aimez les sports, mademoiselle ?

— À la folie, monsieur.

Ils jouaient au ping-pong tous deux, elle, Raymonde, mince, souple, adroite et désireuse de plaire, — lui, Maxime, grand, solide, de figure expressive, un de ces êtres qui apportent à tout ce qu'ils font la même ardeur et la même foi, un cérébral passionné d'exercice.

La petite balle rebondissait d'un camp à l'autre, légère et preste, avec un petit bruit amusant, un petit tapotement monotone qui rappelait ces rythmes exotiques entendus aux villages de l'Exposition. Entre les parties, tout en ramassant les balles, ils causaient, Maxime surtout.

— Et vous avez bien raison d'aimer le sport. C'est la plus jolie distraction. Que dis-je, une distraction ! Mais c'est la joie elle-même. Au fond tous les plaisirs que nous prenons ne sont que des manifestations sportives qui fortifient tel muscle, tel organe et perfectionnent tel de nos gestes et telle de nos attitudes. Croyez-vous qu'une femme qui sait danser n'ait pas plus de grâce, même immobile, que celle qui ne sait point, et qu'elle n'ait une idée plus nette de la beauté d'une ligne ou de la noblesse d'une pli de robe ? Ainsi également, celle qui chantera se tiendra mieux, s'épanouira davantage et respirera plus aisément. N'est-ce pas votre avis, mademoiselle ?

— Évidemment. Je danse et je chante, et pas trop mal, dit-on.

— Mais le sport n'est autre chose que la vie, que la vie qui s'affirme et qui se développe ! L'enfant qui crie, qui tend les bras, qui esquisse d'une chaise à l'autre ses premiers pas incertains, l'écolier qui joue aux barres, l'adolescent qui marche en rêvant, sont des apprentis qui s'entraînent. Seulement, je le reconnais, tout cela n'est que préparation et balbutiement. Ce qui constitue le sport, c'est l'acte volontaire et conscient.

— Volontaire et conscient, répéta distraitement Raymonde.

— Je trouve d'ailleurs que cette volonté et cette conscience commencent à s'éveiller un peu partout. Et savez-vous ce que je vois dans cet éveil indiscutable ?

— Non.

— J'y vois, prononça Maxime, interrompant la partie, j'y vois un indice de transformation sociale, oui, un symptôme très clair des temps qui s'approchent.

— Vraiment ?

— Je m'explique. L'homme a toujours travaillé, n'est-ce-pas, et de rude façon. Jamais, depuis le commencement des siècles, il n'a cessé de mettre en jeu sa force musculaire, peinant comme laboureur, comme boulanger, comme fondeur, charpentier, pâtre ou bûcheron. Sur cent individus, la statistique vous dira que quatre-vingt-dix-neuf vivaient de leurs bras et de leurs jambes. Jusqu'à nos jours la presque totalité du capital humain résidait, en dernière analyse, dans le biceps et dans le jarret de l'homme. C'était l'unique valeur, l'étalon-type. Or, remarquez comme tout cela change peu à peu, et combien depuis le développement et le perfectionnement des machines, la force brutale a perdu de son omnipotence, remplacée insensiblement par la force mécanique et dominée de plus en plus par la force cérébrale. Chaque jour, on peut l'affirmer, produit une petite invention, une bielle, un ressort, la connaissance d'un courant magnétique, la domestication d'un élément, quelque chose enfin qui rend inutile la puissance future de tel enfant qui naît à la même heure. Or il arrivera ceci… Vous suivez mon raisonnement ?

— Très bien, fit Raymonde, prête à bâiller.

— Il arrivera ceci, c'est que tout se fera mécaniquement, c'est que la nature asservie travaillera pour nous. Le vent sera recueilli et mis en grange, le soleil emmagasiné comme une marchandise. Il suffira de tourner un robinet pour que vous arrivent à flots la

chaleur, la lumière, le mouvement. D'année en année la part de l'effort diminuera. Les huit heures que réclame l'ouvrier se réduiront à six, à quatre, à deux, jusqu'au moment où chaque individu n'aura plus à exercer par jour qu'une surveillance de quelques minutes peut-être pour que s'accomplissent toutes les besognes, tous les ouvrages, toutes les constructions, tous les rêves les plus compliqués que son cerveau aura conçus. Quel sera le rôle de la force humaine dans cette société idéale que nous expose la théorie socialiste et qui est celle évidemment vers laquelle nous évoluons ? Absolument nul. Ce qui l'entretient, c'est la nécessité. Le monde puise ses qualités physiques dans ce grand réservoir d'énergie et d'endurance qu'est le peuple. Du jour où le peuple ne sera plus obligé de travailler, la somme de ces qualités diminuera et s'abolira.

Sans même respirer il reprit :

— C'est alors que le sport rétablira l'équilibre, et c'est en prévision de cet avenir plus ou moins proche que l'homme, averti par son instinct et aussi par ce qui se passe déjà, accordera une place de plus en plus importante au perfectionnement de ses muscles. Le sport ne sera plus regardé comme un amusement et un hors-d'œuvre, mais comme le principe essentiel de la conservation de la race. À ce titre, il gagnera en honneur et en considération. N'avons-nous pas l'exemple de la Grèce, où toutes les besognes pénibles étant effectuées par des esclaves, les libres citoyens, affranchis du travail, s'adonnaient aux exercices du corps et furent les grands amoureux de la forme et du geste ? Il en sera de même. Le noble culte ne comptera plus que des fidèles. Autant par nécessité que par goût, il y aura la religion de la force, c'est-à-dire, n'est-ce pas, de la beauté.

Maxime s'arrêta. Il avait l'intuition soudaine que son enthousiasme était quelque peu déplacé et que la jeune fille ne s'intéressait peut-être pas beaucoup à ses dissertations, cela l'irrita. Comme ils s'étaient remis à jouer, il eut quelques balles nerveuses. Et il dit encore :

— Au fond, l'obstacle, c'est la femme. Je ne parle pas pour vous, mademoiselle, qui m'avez fait en deux mots votre profession de foi, mais, en général, la femme n'a pas l'instinct du sport. Elle ne l'aime que par exception, et toujours pour des motifs secondaires, et à côté…

Elle ne répondit pas, de peur qu'il ne se jetât dans de nouveaux discours. Ce silence le gêna. Il comprit combien il avait dû lui sembler ridicule. Et en même temps ce petit jeu de ping-pong lui parut absurde. Cela, du sport, ce petit clapotement de goutte d'eau ! Oui, du sport pour enfants qui se soufflent au visage des bulles de savon, du sport pour femme assise, du sport à l'image de flirt, mesquin, hypocrite, chuchoté, prudent, sournois, le seul dont cette jolie poupée fût capable.

Il fut exaspéré contre elle et contre lui. Quel couple stupide ils formaient à eux deux ! Il éprouva un besoin irrésistible d'action et de détente. Et comme elle lui envoyait une balle un peu dure, il se soulagea en la lui renvoyant d'un coup brusque, tout droit, en plein sur le nez — argument décisif qui pénétra la jeune fille d'un certain respect pour la force de l'homme.

Maurice LEBLANC.

18

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

J'ai demandé à mon ami Gerfeuil de me raconter dans ses détails l'extraordinaire, l'incroyable aventure qui lui est arrivée et dont nous fûmes tous les témoins épouvantés, le jour de l'inauguration, sur la route de l'Estérel. Et voici le récit qu'il m'a fait :

— « Vous vous rappelez, n'est-ce pas, la manière dont on a procédé à Saint-Raphaël ce jour-la : les automobiles s'arrêtant une à une devant le groupe des officiels, recueillant, selon le nombre de places disponibles, deux ou trois invités, virant et s'enfuyant vers la Corniche d'Or.

J'attendais mon tour.

L'un des derniers sur la liste que suivait le délégué, je vis partir près de deux cents voitures de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes couleurs, et qui toutes s'élançaient avec une joie de délivrance. Il y avait vraiment un air de fête, dû au soleil éclatant, aux drapeaux déployés, à la poussière, au bruit des troupes, et dans l'ivresse générale, je devenais impatient, avide de mouvement et d'espace.

Enfin on appela mon nom. Je m'avançai rapidement, mais une surprise m'arrêta.

En face de moi stationnait une énorme voiture, une sorte de bête couleur d'acier, qui haletait et tressautait, et dont l'aspect avait quelque chose de redoutable. Deux sièges trouaient la carapace du monstre. La main sur le volant, le visage invisible sous ses voiles, une femme occupait l'un de ces sièges.

On me pressa.

— Eh bien quoi, monsieur, vous ne partez pas ?

Je montai. À l'instant même, j'entendis quelqu'un, dans la foule, qui disait :

— Est-ce possible ? La princesse !

Nous étions loin déjà.

⁂

J'éprouvai tout d'abord une gêne assez compréhensible. La situation était bizarre. Je ne connaissais point cette femme, elle ne me connaissait pas davantage, et nous nous trouvions l'un près de l'autre dans de telles conditions et d'une façon si imprévue pour moi, que j'en restais, je l'avoue, quelque peu interdit.

Avant tout, cependant, ne devais-je pas me présenter ? Je le fis, ajoutant quelques mots de politesse et de remerciement, et une phrase aussi spirituelle que possible sur l'originalité de notre rencontre. Mais je ne reçus aucune réponse, ce qui n'était pas pour me mettre à l'aise.

Alors je me tus et regardai le joli spectacle des bois de sapins et des golfes paisibles entre lesquels la route serpente — où du moins j'essayai de regarder, car, à tout moment, une sensation désagréable me ramenait à la réalité. C'était celle de la vitesse excessive à laquelle nous marchions, dépassant toutes les minutes quelqu'une des voitures qui nous précédaient, et cela contrairement aux instructions reçues avant le départ.

Ces exploits nous valaient souvent les imprécations des autres chauffeurs ; un peu lâchement, moi, je ricanais :

— Ils sont vexés.

Elle, demeurait impassible.

Agay, Antéor… les villas, les arbres, les rochers rouges défilaient de plus en plus rapidement autour de nous, et beaucoup de voitures aussi, dont on eût dit qu'elles ne bougeaient pas, tellement notre élan les laissait sur place. Mais un cortège de cris furieux nous accompagnait.

Énervé à la longue, je ne pus me retenir d'insinuer :

— Je vous admire, madame, vous conduisez avec une assurance… Ne croyez-vous pas cependant ?…

Je n'osai achever, honteux de mon inquiétude.

Mais vraiment je commençais à pester contre l'imprudente qui gâtait ma joie de touriste. N'avait-elle donc pas conscience du danger qu'elle nous faisait courir ? Du coin de l'œil, je l'observais. Elle avait les mains nues, des mains infiniment petites, chargées de bagues énormes et d'un prix inestimable. Oh ! ces petites mains, si mon inexpérience ne me l'avait pas défendu, comme j'aurais voulu les écarter du volant mystérieux et de toutes ces manettes compliquées : dont elles jouaient si adroitement !

Le Trayas, un hôtel, une gare… je vis tout cela dans un songe… Nous allions comme des fous. À chaque voiture dépassée je poussais un soupir de soulagement. Une longue côte à lacets innombrables me fit espérer un peu de répit. Il n'en fut rien. Nous l'escaladâmes à toute allure, par bonds exaspérés.

Je me mis à parler autant pour m'étourdir que pour distraire l'attention de ma compagne et l'obliger à tourner la tête et à ralentir.

— Est-ce beau ! Regardez… cette mer… cet horizon… et, derrière nous, tout le long de la côte, ces automobiles qui montent, comme de petites bêtes patientes et laborieuses, à la conquête du ciel. On dirait une théorie de petites fourmis… Regardez…

Elle ne regardait rien, et nous allions, nous allions…

— Mais arrêtez… il n'y a pas de place !

Ce cri m'avait échappé : il était impossible de passer entre ce rocher et cette voiture ! C'était de la démence ! Nous passâmes cependant.

Mais enfin, que voulait-elle ? Éprouver mon courage, m'étonner ? Avait-elle fait le pari absurde, partie la dernière, d'arriver en tête à Cannes ?

Soudain un frisson me secoua. Nous étions parvenus au haut de la côte, et devant nous la route, descendant l'autre versant, semblait plonger dans l'abîme.

Épouvanté, je m'écriai :

— Je suppose que vous ne serez pas assez…

Ma voix s'étrangla. Un tournant brusque, et dans ce tournant, une voiture… Nous passâmes.

J'aurais voulu l'injurier, ou bien la supplier, ou la battre… À quoi bon ! Je sentais auprès de moi une force invincible, quelque

chose de fatal et d'inéluctable contre quoi j'étais impuissant, contre quoi le monde entier eût été impuissant.

Ma tête bourdonnait, j'avais peur, effroyablement peur. À tout instant c'était la mort que nous frôlions. La route devenait de plus en plus étroite. Aucun parapet… des tournants imprévus… Oh ! comme j'avais peur, mais peur au point de trembler réellement… Cette voiture au milieu du chemin, et ce landau égaré dans la course, allions-nous les passer ? Nous passions, quel miracle ! Mathématiquement, il n'y avait pas la place nécessaire, c'était le choc inévitable, la chute dans le gouffre… nous passions.

Et je ne vois plus. Le vertige m'avait pris. Mes yeux se fermaient. L'abominable femme !

Un moment la route est libre, sans obstacles, et toute droite devant nous. Nous devons être maintenant en tête du cortège et dans la plaine qui précède Cannes. Et puis voilà des pavés, des rails, des tramways qui nous croisent, le danger qui se multiplie sous toutes les formes et à tous les coins de rue…

Tout à coup un virage, entre deux piliers qui soutiennent une grille ouverte à deux battants. Nous entrons dans un parc. Au fond, à gauche, s'ouvre une grande cour entourée de communs. Des gens sont là qui agitent les bras. J'ai l'impression que nous allons nous briser contre les murs…

Un geste rapide, puis un effort de toute la machine, et nous arrêtons net.

Aussitôt deux messieurs bondissent auprès de nous. Ma compagne est saisie, arrachée de son siège, emportée dans leurs bras.

Un troisième me tend la main et m'aide à descendre. Et je l'entends qui m'interroge :

— Eh bien, il n'est rien arrivé ? Ah ! depuis ce matin, le prince est dans un état ! C'est lui, vous savez, qui devait aller là-bas, à Saint-Raphaël… L'automobile attendait devant le perron, et voilà soudain que la princesse s'échappe de la chambre où elle vit enfermée, saute dans la voiture et disparaît… Mon Dieu, quelle histoire !

Je ne comprenais point.

— Elle vit enfermée ?… Comment cela ?

— Ah ! vous ne savez donc pas ? Mais elle est folle… oui, depuis un an, depuis la mort de ses deux fils… absolument folle. En vérité, vous avez de la chance !

Maurice LEBLANC.

19

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

« Dame jeune et jolie désire compagnon de voyage pour faire à bicyclette la côte normande. Se trouver le mardi 16 à quatre heures au haut de la côte de Canteleu, près de Rouen. »

Je ne sais quelle fantaisie me prit, en lisant ces lignes dans un journal. Dame jeune et jolie ! C'était tentant. En outre j'éprouvais depuis quelques semaines un grand désir de mouvement et de

plein air. « Ma foi, me dis-je, si le temps est beau le mardi 16, je pars. »

Le temps fut plus que beau, une de ces matinées de juin où palpitent toute l'allégresse de la nature et toute la joie de la vie. Je partis.

Une voiture — je tenais à paraître en bonne condition — une voiture me fit monter la côte de Canteleu. À quatre heures j'arrivais au lieu du rendez-vous, assez ému, fort curieux et un peu inquiet. Jeune et jolie ? Était-ce possible ? Est-ce qu'une femme jeune et jolie a besoin de chercher, par la voie d'une annonce, un compagnon de voyage ?

Vaines inquiétudes ! Quand elle parut, au détour d'un chemin de traverse où elle devait attendre, un coup d'œil suffit à les dissiper : elle était adorablement jeune, adorablement jolie. Mais alors, pourquoi ?...

Elle vint à moi en souriant, les mains tendues, et me dit :

— Il n'y a que vous ?

— Il n'y a que moi, répondis-je en me nommant.

— Eh bien, j'aurais cru qu'une annonce aussi alléchante m'aurait attiré plus d'un cavalier... D'ailleurs, tant mieux ! Il m'eût fallu choisir...

Elle était vraiment charmante, bien prise en son boléro de drap bleuté ouvert sur une chemisette blanche, et en sa jupe courte qui dessinait exactement la forme de ses hanches et s'évasait à hauteur des chevilles en plis souples et ondoyants.

— Allons, me dit-elle.

Tout de suite, entre nous, la conversation fut des plus libres et des plus naturelles, sans pose ni embarras. Je n'ai jamais rencontré personne qui donnât l'impression d'une plus grande spontanéité. On la sentait enjouée et simple, franche et claire, instinctive et puérile. Son sourire avait une séduction pour ainsi dire loyale et semblait l'expression visible d'une âme fraîche et heureuse. Ses gestes étaient gracieux et précis.

Nous étions tellement à l'aise l'un avec l'autre, que je lui dis tout cela en plaisantant, tandis que nous roulions dans la forêt de Roumare.

— L'effort de vos jambes est juste, c'est pourquoi il est invisible et si léger. Vous donnez ce qu'il faut, ni trop ni pas assez, et avec une décision, une certitude où l'on devine des réserves de force.

Elle riait, et si délicieusement ! C'était comme une musique qui s'égrenait derrière nous. Et elle chantait aussi d'une voix délicate qui ne troublait pas le silence, mais au contraire se mêlait harmonieusement avec lui. Et elle me regardait parfois, comme on regarde un ami dont on sait depuis longtemps l'affection éprouvée et qui vous pardonne d'être un peu coquette.

Des renseignements sur elle ? On ne pensait même pas à lui en demander. L'aventure me plaisait d'autant plus qu'elle gardait un côté de mystère. Je ne savais pas d'où elle venait, je ne savais point où nous allions, je me laissais guider par cette enfant vers un but qu'elle ignorait peut-être elle-même, et c'est exquis de s'abandonner ainsi aux caprices du hasard.

Nous avions descendu la côte de Saint-Georges et nous glissions le long de la Seine, entre le beau fleuve paisible et les fa-

laises blanches. Je lui dis :

— Je vous ai toujours connue, n'est-ce pas ?

— Toujours, et tout le monde me connaît ainsi dès la première heure. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait rien de caché en moi… car enfin, j'ai mes secrets… par exemple, cette excursion…

Elle s'interrompit, resta pensive et murmure :

— Nous verrons bien.

Et elle se remit à parler, insouciante et naïve comme auparavant.

Un arrêt à Duclair pour nous rafraîchir, et nous repartîmes. On monta, on redescendit, puis, près des vieux arbres majestueux qui environnent le château du Taillis, elle quitta la grand'-route et prit à gauche un chemin qui s'enfonce sous bois.

— Vous n'avez pas peur ? me demanda-t-elle.

— Non, je vous suivrais en enfer.

— Nous y allons peut-être.

Une ombre encore passa sur son visage mobile. Son allure devint moins vive. Il me sembla même qu'elle hésitait et qu'elle était sur le point de s'arrêter.

Ce ne fut qu'un instant. Nous continuâmes. Néanmoins cet instant revint, et, l'ayant regardée, je la trouvai très pâle. Elle me dit :

— Mettez votre main sur mon épaule… bien… plus près…

Elle me sourit d'un air très doux. J'eus envie de l'attirer contre moi, tellement ses cheveux blonds, ses joues roses, tout son visage frais tentaient mes lèvres,

Mais du doigt elle désignait une clairière qui s'ouvrait à cent pas devant nous :

— Le carrefour du Maudit !

Sa main tremblait un peu. Sa voix aussi avait tremblé, et à mesure que nous approchions, je notais qu'elle se courbait davantage sur son guidon. Mais, à l'entrée du carrefour, elle éclata de rire et, d'un effort, se redressa.

Au même moment un coup de feu partit, une balle siffla à mon oreille. Puis une autre détonation, mon chapeau fut emporté. Derrière nous un juron retentit.

— Vite ! vite ! s'écria-t-elle, pesant de tout son poids sur les pédales.

Et nous nous enfuîmes.

Ce fut une course folle par les mauvais sentiers de la forêt, puis la traversée d'un village et de prairies bordées de peupliers. Et la Seine nous barre le chemin. Tout près, il y avait un verger où nous nous réfugiâmes.

— Là, là, dit-elle, nous sommes bien. D'ailleurs, il ne nous a pas suivis.

— De qui parlez-vous ? lui demandai-je.

— Mais… de mon mari.

— Comment, c'est lui… ?

— C'est lui qui a tiré, parfaitement.

Je devais avoir l'air assez drôle, car elle pouffa de rire.

— Eh bien quoi, vous avez peur maintenant ?

Je m'approchai d'elle, et lui prenant la main non sans quelque brutalité :

— Vous saviez que votre mari était posté là ?

— Oui.

— Alors, pourquoi ?

— Ah ! voilà, c'est difficile à expliquer… une idée de femme… Figurez-vous que nous nous aimons beaucoup, Adrien et moi… moi surtout… je l'adore. Lui, lui, c'est autre chose, il m'aime par moments, à d'autres pas assez… pas comme je voudrais être aimée. Il n'est pas jaloux, voilà ! ou du moins je m'imaginais qu'il ne l'était pas. Cela m'agaçait, et je me disais : « Après tout, il ne l'est pas parce qu'il n'a pas à l'être… mais s'il en avait l'occasion ? » Alors, j'ai voulu voir, et j'ai fait mettre cette annonce dans le journal, et à lui j'ai écrit une lettre anonyme : « Monsieur, votre femme aime un autre homme. Soyez mardi prochain, vers six heures, au carrefour du Maudit. Vous les verrez passer. » Et il est venu, et vous voyez, il est jaloux, contrairement à ce que je pensais, assez jaloux pour avoir essayé de nous tuer…

J'avoue qu'il me fallut un certain effort de volonté pour ne point me jeter sur elle et la rouer de coups. Quoi ! c'était là l'âme fraîche et ingénue qui m'avait charmé, la créature enjouée, claire

et si candide, dont le sourire m'avait semblé pur comme un sourire d'enfant !

Je la regardai longtemps sans qu'elle baissât les yeux. Et vraiment ces yeux avaient une pureté indicible, des yeux de vierge qui ne ment pas et dont l'âme est réellement ingénue et fraîche, des yeux de femme, une âme de femme, voilà tout.

Elle me dit :

— Vous êtes fâché ?

— Non, non, répondis-je, comprenant l'inutilité absolue de tout raisonnement. Seulement… expliquez-moi… vous n'étiez pas sans vous douter de ce qui pouvait nous arriver. Vous supposiez possible ce coup de fusil ?

— Évidemment, et c'était presque agréable, cette attente, et affreux en même temps… Quelle sensation j'ai eue en approchant !… Était-il là ? Que ferait-il !

J'eus envie de lui demander :

— Eh bien, et moi, dans toute cette affaire ? Car enfin, vous n'étiez pas seule… le danger était le même pour nous deux… Que vous l'affronteriez, soit ; mais moi, un inconnu, un étranger…

Mais à quoi bon lui demander cela ? Elle n'eût pas compris. Le mieux était de partir, c'est ce que je fis, avec un salut très respectueux.

Maurice LEBLANC.

20

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Je n'ai jamais rencontré un homme plus distingué, d'une correction plus avenante et qui inspirât à la fois plus de sympathie et de déférence involontaire.

C'est dans le train de Paris au Havre que nous fîmes connaissance et que nous liâmes conversation. Entretien délicieux dont je garderai un souvenir durable, dont j'ai toutes les raisons pour garder un souvenir durable ; son accent étranger donnait à sa voix un charme infini et en quelque sorte musical : grand seigneur dans toute l'acception du mot, homme de sport comme j'ai rarement eu l'occasion d'en fréquenter, il avait sur les choses qui me tiennent le plus à cœur des idées précises, justes, enthousiastes et raisonnables.

Quelle fut ma surprise lorsque, lui ayant dit incidemment que je cherchais à vendre ma 24-chevaux pour en acheter une plus rapide, je l'entendis me répondre qu'il n'avait jamais fait d'automobile !

— Et ce n'est pourtant pas le désir qui m'en manque, ajouta-t-il ; je vous avouerai même que, j'ai été sur le point d'en acquérir une à Paris, mais c'est un tel apprentissage, cela me semble si compliqué…

— Mais non, mais non, lui dis-je, venez voir la mienne un de ces jours, je vous expliquerai le mécanisme en quelques mots, vous verrez combien c'est simple… Cela vous décidera peut-être.

— Ma foi, je ne dis pas non.

Au Havre, son domestique qui avait voyagé dans le même train que nous se trouvait déjà à la portière de notre compartiment. C'était un monsieur que ce domestique, bien habillé, ganté de frais, chaussé de bottines vernies. Il traita son maître d'Excellence et lui tendit le poing pour l'aider à descendre.

Mon compagnon de voyage tira de son portefeuille une carte de visite et me la tendit en disant :

— Eh bien, c'est entendu, dans deux jours j'irai vous voir à Montivilliers, villa des Ifs, n'est-ce pas ? et vous tâcherez de me persuader.

L'ayant quitté, je lus sa carte : Prince Metcherski.

— Allons, pensai-je, l'affaire est faite.

Et je me frottai les mains, car, en vérité, si l'affaire n'avait pas été faite, je ne sais trop comment j'en serais sorti. Dépenses exagérées, pertes aux courses et au baccarat, enfin, folies de jeunesse… j'étais, comme on dit, à la côte. Aussi le prince Metcherski m'apparaissait-il comme un sauveur. Quant à employer la somme que me rapporterait la vente de ma vingt-quatre chevaux à l'achat d'une cinquante, comme je l'avais laissé entendre, inutile de dire que je n'y songeais même point.

Et j'attendis. Un jour se passa, puis deux, puis trois. Je commençais à être inquiet. Mais le quatrième jour, une voiture s'arrêta devant la villa des Ifs. Le prince en descendit, accompagné de son domestique.

Il paraissait fort bien disposé et, après un tour dans le jardin, dont il ne sembla point remarquer le mauvais état, il admira beaucoup ma demeure, ce qui m'embarrassa, car elle avait beau-

coup perdu à mes yeux depuis qu'elle était hypothéquée. Enfin le prince s'écria :

— Si on allait la voir ?

Et nous allâmes la voir.

Un hochement de tête et un petit claquement de langue me prouvèrent que, si le prince ignorait les rouages d'une machine, il en savait du moins apprécier à leur juste valeur l'élégance, la finesse et les proportions harmonieuses.

— Et maintenant, dit-il après un moment, faites-moi comprendre…

Je commençai l'explication en termes aussi clairs que possible. Mais tout de suite j'eus l'impression qu'il ne comprenait pas et qu'il ne comprendrait jamais. J'usai de mots encore plus simples et ne lui parlai que des organes essentiels. Peines perdues. Son regard interrogateur me révélait un esprit absolument rebelle aux notions les plus élémentaires de la mécanique.

En désespoir de cause, il appela son domestique :

— Viens ici, Jean, peut-être seras-tu moins stupide que moi.

Jean fut aussi stupide que son maître. Le prince éclata de rire.

— Non, décidément, tu ne me seras d'aucun secours. Après tout, est-il bien nécessaire de comprendre ? Un bon mécanicien, c'est encore ce qui sera le plus pratique.

Mais du moins la commodité de la voiture lui importait.

Il escalada donc le marchepied et s'assit à la place du conducteur. Il eut l'air de s'y trouver fort bien.

— Pariait, parfait, disait-il, on est a l'aise et moelleusement. Mais le dais, il y a un dais ?

— Comment donc !

Jean et moi nous installâmes le dais, non sans mal. Puis il fallut tous les accessoires, les paniers, le porte-parapluie, les phares.

— Et à deux, l'on est pas gêné ? Monte près de moi, Jean. À merveille, les coudées sont franches.

Il examina le volant, les freins, les manettes et me demanda :

— Alors, pour partir, vous dites qu'il faudrait faire ceci... et cela ?...

— Ceci d'abord, puis cela, répondis-je.

Il fit ceci d'abord, puis cela. La voiture s'ébranla, effectua un virage savant où se reconnaissait l'habileté d'un chauffeur émérite, et s'enfuit à toute allure, me laissant sur place, pétrifié.

Je n'ai jamais revu le prince Metcherski et pas davantage ma 24-chevaux.

Maurice LEBLANC.

21

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Entre Lucien Darsy et Hervé Jalibert la rivalité s'affirmait chaque jour plus nette et plus ardente : ils aimaient tous deux

Geneviève Agérolle, gracieuse créature dont la beauté fière et l'âme très douce les avaient conquis dès la première rencontre.

Et Geneviève était fort embarrassée. Elle le leur avait dit naïvement :

— Comment voulez-vous que je me décide ? Si encore vous aviez entre vous quelque point semblable, je pourrais comparer. Mais vous différez en tout. Vous, Lucien, vous ne vivez que par le cerveau, vous Hervé, presque toutes vos heures, sont consacrées à l'exercice, au culte de la force. Qu'est-ce que j'aime le mieux, moi, de la vie intérieure et des occupations de l'esprit, ou bien de la vie active et violente ? Je ne sais pas. Et tant d'autres choses vous divisent, physiquement et moralement !

Et elle ajoutait en riant :

— Ah ! vous devriez bien ne faire qu'un à vous deux ! Je n'hésiterais pas une heure à vous épouser.

Lucien et Hervé ne pouvant pas ne faire qu'un commençaient à se détester cordialement, et les relations devenaient assez difficiles.

En réalité, il devait bien y avoir au fond du cœur de Geneviève une préférence secrète. L'indécision absolue n'est pas possible. On penche toujours, si peu que ce soit, d'un côté où de l'autre. Elle-même s'en rendait compte sans pouvoir déterminer de quel côté elle penchait. Et Lucien et Hervé n'en doutaient pas non plus, bien qu'ils fussent incapables de discerner davantage ce qui se passait en Geneviève.

Lucien qu'un amour profond disposait à l'humilité ne pouvait s'imaginer qu'il l'emportait sur son rival. Il regardait dans les mi-

roirs son teint trop pâle et ses yeux fatigués par les veilles, et songeait à sa taille exiguë, à ses poumons insuffisants et à l'usure précoce de son corps.

Hervé, plus vaniteux et plus sûr de lui, avait cependant l'intuition de son infériorité intellectuelle. Il ne pouvait suivre Geneviève et Lucien dans les conversations qu'ils tenaient parfois, il lui semblait que celle qu'il aimait vivait en un monde de pensées où il lui était interdit, à lui, de pénétrer, et cela le décourageait.

Et puis, tous deux aussi, par moments, se reprenaient à l'espoir, l'un oubliant de sa noblesse morale, l'autre débordant de vigueur et d'énergie.

— Choisissez vous-mêmes, disait Geneviève, moi, j y renonce.

— Comment, choisir ? Mais c'est demander à l'un de nous de se sacrifier.

— De se sacrifier à mon bonheur, oui, et c'est bien cela que je demande. Vous m'aimez tous les deux, et j'en aime un davantage, ou je suis destinée à l'aimer ; faites la lumière en mon cœur. Que votre amour vous indique vers qui va mon amour et auprès de qui je trouverai le plus de bonheur.

Ils approuvaient sans conviction, et nulle envie héroïque ne les soulevait.

Il semblait à chacun d'eux que le sacrifice qu'on lui demandait profiterait beaucoup plus au bonheur de son rival qu'au bonheur de Geneviève. Et cela ils ne l'admettaient point.

Tout un été se passa de la sorte, au bord de la mer. En septembre on se sépara.

Aucune résolution n'avait été prise et rien ne faisait prévoir qu'il en pût être autrement.

⁂

Le mois suivant, Lucien fut appelé pour une période de vingt-huit jours, deux années de suite il avait obtenu un sursis par raison de santé. En serait-il de même cette fois-ci ?

Àla caserne où il se présenta un dimanche soir, on lui enjoignit de revenir le lendemain. Le lendemain dès son arrivée, il fut expédié à la visite.

Les hommes étaient entassés dans l'escalier et dans le couloir, attendant leur tour. Une heure s'écoula. Le sous-officier de service fit alors entrer Lucien et une vingtaine de ses camarades dans une grande salle où il reçurent l'ordre de se déshabiller. Puis, par groupes de trois, ils passaient à côté, devant le major qui les examinait un à un.

Or, Lucien se trouva le dernier de sa série, et au moment où le major allait s'occuper de lui, trois hommes furent introduits, nus également. Et l'un de ces hommes était Hervé Jalibert.

Il tressaillit et baissa la tête, sans répondre au petit signe d'intelligence que lui adressait Herve. Il eût voulu disparaître, ou du moins se couvrir de quelque vêtement. Tous deux nus, l'un en face de l'autre, cela le gênait horriblement.

Cependant le médecin, avant de l'examiner, lisait les mots du dossier qui le concernait. Et malgré lui Lucien leva les yeux et regarda celui qu'il détestait.

Grand, puissant, le buste un peu fléchi sur une de ses jambes, les bras croisés sur sa large poitrine, Hervé était vraiment beau à voir. Il donnait cette impression que l'on éprouve devant tout ce qui est harmonieux et noble, l'impression de la perfection. Cela se dégageait de lui comme d'une statue antique. Et Lucien qui avait un âme d'artiste ne put s'empêcher de l'admirer.

Alors, par une association d'idées dont il souffrit cruellement et à laquelle il eût voulut se soustraire, il évoqua l'image de Geneviève, de Geneviève, grande et puissante, elle aussi, harmonieuse et parfaite, de Geneviève, créature de luxe et de beauté. Et au fond de lui, une voix murmura :

— Ils sont faits l'un pour l'autre, l'union de ces deux êtres est juste et naturelle.

On l'interrogeait maintenant, et Lucien dut énumérer ses tares, la déchéance de son corps, son souffle trop court, ses organes épuisés. Il parlait bas, mais l'autre, l'autre entendait, il en avait la certitude, et c'était son supplice.

On l'ausculta, on palpa ses membres fluets, sa poitrine étroite, son dos voûté, et tout cela longuement, sous les yeux de l'autre. Quelle honte ! Il avait envie de pleurer comme un enfant.

Puis le major lui dit :

— Il faut vous présenter au conseil de réforme, mon ami. Rhabillez-vous.

Le soir, Lucien, libéré, rentrait chez lui, fiévreux et grelottant. Il s'enferma durant deux jours, ne voulant voir personne. Il lui semblait que rien ne réussirait jamais à effacer l'humiliation affreuse qu'il avait subie.

Il se trompait. Quelque chose au contraire pouvait le relever à ses propres yeux, c'était d'écouter la voix intérieure qui l'avait tellement bouleversé, et de lui obéir.

Il le comprit peu à peu. Il comprit que la force et que la bonté sont les deux grandes lois du monde. L'amour les doit respecter. Geneviève et Hervé, types d'humanité supérieure, formeraient un de ces couples où se perfectionne la noblesse de la race. Nul n'avait le droit de s'interposer entre eux.

Quant aux disgraciés et aux souffreteux, leur devoir est de s'incliner devant les privilégiés, de disparaître et de s'isoler.

Lucien écrivit à Geneviève qu'il renonçait à sa main.

Maurice LEBLANC.

22

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

C'est sur la route de Redon à Guérande que je fis la connaissance de ce touriste original, et c'est en traversant la Vilaine, à la Roche-Bernard, qu'il s'écria, répondant à l'une de mes questions :

— Moi, monsieur, j'ai deux passions, toutes deux exclusives et violentes, la lecture et les voyages, et je suis heureux parce que j'ai trouvé le moyen de les accorder et de les fondre si bien l'une avec l'autre qu'en réalité je n'en ai plus qu'une. Mes voyages sont les conséquences de mes lectures, et mes lectures dérivent de mes voyages.

Pour parler plus clairement, je ne visite un pays qu'après avoir lu tout ce qui a été écrit sur lui par les grands écrivains de tous les temps. En Grèce, mon Baedecker à moi, c'est Homère et son Odyssée, c'est Châteaubriand, c'est Renan. J'ai parcouru l'Espagne avec Théophile Gautier, Dumas et Mérimée, l'Italie avec M de Staël, Stendhal et Taine, le nord de l'Afrique avec Flaubert, le monde avec Pierre Loti.

Mais c'est en France que j'ai goûté mes plus grandes joies, et non point tant dans les livres de ceux qui l'ont décrite, que dans les romans mêmes de nos romanciers.

Ils la connaissent si bien, eux, ils la sentent si profondément, ils l'aiment si sincèrement, et ils savent si bien vous la faire aimer ! La « douce France » vit en leurs livres d'amour, elle y respire, elle y chante, elle y est heureuse et triste, et triste, et amicale, et grandiose et belle toujours, incomparablement belle.

Chacune de ses provinces a eu son poète enthousiaste et son peintre fervent, et le souvenir de certaines pages s'associe malgré nous au nom de tel vieux pays français : Maupassant et le pays de Caux, Barbey d'Aurevilly et le Cotentin, George Sand et le Berry, Ferdinand Fabre et les Cévennes, Daudet et la Provence, Barrès et la Lorraine… Géographie idéale, Atlas merveilleux qui nous inspire le désir irrésistible d'aller en ces endroits et d'y goûter sous les mêmes cieux les mêmes sensations et les mêmes voluptés.

Et les villes aussi s'évoquent à la voix des magiciens, nos chères villes de France où il en est de si curieuses et de si charmantes. N'êtes-vous pas tenté de connaître Thiers et Boussac après avoir lu la « Ville noire » et « Jeanne » de Sand, Rouen

après la « Bovary » de Flaubert, Chartres après la « Cathédrale » de Huysmans ? Et qui nous enseignerait mieux Versailles que Henri de Régnier, Tours que René Boylesve, Saint-Malo ou Moret que notre délicieux Marcel Boulenger ?

Mais le maître, le guide inévitable auquel il nous faut à tout instant nous adresser, celui dont la silhouette colossale se dresse aux quatre coins de la France, c'est le grand, c'est le prodigieux Balzac. Il a tout vu lui, on le rencontre au détour de tous les chemins, à l'horizon de toutes les campagnes et au seuil des villes les plus mystérieuses. Dans sa vie si courte et si formidablement remplie, il a eu le temps, à l'époque des diligences, d'aller d'une frontière à l'autre, de s'arrêter partout où il vaut la peine que l'on s'arrête, et de s'imprégner à tel point des beautés, de la physionomie et des mœurs de chaque endroit, qu'on le croirait habitant de la cité, paysan du pays qu'il décrit.

Grâce à lui j'ai vu des choses que je n'aurais point vues, et à travers lui je les ai comprises. Mais cette fois-ci, j'ai voulu faire mieux, et je réalise en ce moment un projet qui me sollicitait depuis longtemps.

Mon compagnon descendit de machine et, d'une grosse sacoche fixée à son guidon, il tira, outre quelques exemplaires de Balzac à couverture orange, une carte entoilée qu'il déploya sous mes yeux. C'était une carte de la France.

— Tenez, me dit-il, voici marqués au crayon bleu toutes les villes et tous les villages par où il a passé. Et cette ligne au crayon rouge qui va du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, c'est l'itinéraire qui permet de passer par toutes ces villes et par tous ces villages, c'est l'itinéraire Balzac.

Paris, bien entendu, est le point de départ et le point d'arrivée — et quelles explorations également passionnantes on y pourrait faire avec l'auteur des « Scènes de la Vie Parisienne » ! — Donc, en compagnie du comte de Sérisy de Schinner, de Mitigris, nous sortons de Paris et nous gagnons par Saint-Brice, la jolie vallée de l'Isle-Adam (Un Début dans la Vie), nous allons vers le Nord, jusqu'à Douai, qui fut témoin de la grandeur et de la ruine de Balthazar Claës (La Recherche de l'Absolu). De là, un coude brusque nous ramène du côté du Havre, où l'adorable Modeste Mignon connut les tristesses et les joies de l'amour. Par Bayeux (La Femme Abandonnée), nous descendons vers Fougères et l'âpre campagne où se cachait Marche-à-Terre (Les Chouans). Puis Alençon décor de ces deux livres magnifiques : la Vieille Fille et le Cabinet des Antiques. Puis Guérande, l'incomparable, que nous ne tarderons pas à découvrir (Béatrix).

Par Saumur et les bords de la Loire (Eugénie Grandet), nous arrivons à la Touraine que Balzac aima par-dessus tout (La Grenadière, le Lys dans la Vallée, le Curé de Tours). De là Issoudun (Un Ménage de Garçon, d'où fut tirée par Émile Fabre cette très belle pièce, la Rabouilleuse), Limoges (Le Curé de Village), Angoulême, berceau de Lucien de Rubempré (Les Illusions perdues), Bordeaux (Le Contrat de Mariage).

Un saut, et nous voici aux environs de Grenoble et de la Grande-Chartreuse avec ce chef-d'œuvre qui a nom le Médecin de campagne, Besançon constitue la prochaine étape (Albert Savaron) ; Sancerre, la suivante (La Muse du Département). À Nemours et à Provins, nous rencontrons deux autres de ces exquises figures de jeune fille où excelle le génie, pourtant si rude, de Balzac (Ursule Mirouet et Pierrette). Enfin, un long séjour en Bour-

gogne avec les Paysans, Une ténébreuse Affaire et le Député d'Arcis, et le circuit se referme à Paris.

Voilà le pieux pèlerinage qu'il m'a semblé intéressant d'accomplir. J'ai voulu faire ce qu'il avait fait et vivre quelques heures ou quelques jours aux lieux mêmes où il a vécu, parmi les spectacles qu'il admira le long des rivières où il rêva, en face des châteaux dont la noblesse l'exalta.

Vous dire ma tentation, c'est vous dire les émotions profondes que j'y trouve. Ma vision se double de la vision de ce grand homme. Ma sensibilité participe à la sienne. Je pense ce qu'il pense. Je tressaille des mêmes frissons que lui. Il chante pour moi, il décrit pour moi. Et quel poète, Monsieur, quel génie sublime !

Tenez, là-bas — et la main de mon compagnon se tendait vers l'horizon — tenez, c'est Guérande que vous apercevez Guérande, où souffrit Béatrix… Guérande reine du passé… Guérande… Ah ! comme il l'a chantée… Souvenez-vous de ses paroles…

« Guérande, ce magnifique joyau de féodalité, si fièrement posé pour commander les relais de la mer et les dunes, et qui est comme le sommet d'un triangle aux coins duquel se trouvent deux autres bijoux non moins vieux, le Croisic et le bourg de Batz. Encore aujourd'hui Guérande est enceinte de ses puissantes murailles, de larges douves sont pleines d'eau, ses créneaux sont entiers…

« Tout artiste, tout bourgeois même, qui passent à Guérande, y éprouvent, comme ceux qui séjournent à Venise, un désir bientôt oublié d'y finir leurs jours dans la paix, dans le silence, en se promenant par les beaux temps sur le mail qui enveloppe la ville

du côté de la mer, d'une porte à l'autre. Parfois l'image de cette ville revient frapper au temple du souvenir : elle entre coiffée de ses tours, parée de sa ceinture ; elle déploie sa robe semée de belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ses jolis chemins épineux et pleins de bouquets noués au hasard ; elle vous occupe et vous appelle comme une femme divine que vous avez entrevue dans un pays étrange, et qui s'est logée dans un coin du cœur… »

Maurice LEBLANC.

23

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Il vint vers moi, la main tendue.

— Eh bien, quoi ! tu ne me reconnais pas ?

— Fougeraie !

Oui, Fougeraie, que je n'avais pas vu depuis trois années, Fougeraie, les cheveux tout blancs !

Je lui dis :

— Tu as un peu changé…

— Mes cheveux blancs, n'est-ce pas ? Eh bien, si je te disais qu'il a suffi de quelques heures… quelques heures, pas davantage.

Il murmura, la tête entre ses mains :

— Oh ! quel souvenir ! Comment ai-je pu passer par là sans devenir fou ?

Imagine tout ce qu'il y a de plus horrible… et de plus simple pourtant… D'ailleurs, écoute…

Il me prit le bras et, d'une voix saccadée, en petites phrases sèches, il me raconta ceci — et en vérité je comprends que ses cheveux soient blancs et le coin de ses lèvres creusé de ce pli d'amertume !

— Il y a vingt mois, je me suis fiancé en Bretagne, avec une jeune fille dont la mère, M Brial, habitait les environs de Vannes. J'adorais Madeleine, et elle m'aimait bien aussi, j'en suis sûr. Tous les jours, de Vannes où j'étais installé, j'allais la voir en tricycle — tu te rappelles, n'est-ce pas, que dès le début, j'ai été un fanatique d'automobile — Des semaines délicieuses s'écoulèrent. Mon Dieu ! comme je l'aimais !

Un mois avant la date fixée pour le mariage, j'obtins de M Brial qu'elle me confiât sa fille. J'avais un vif désir de lui montrer Guérande, la merveilleuse ville ceinturée de remparts. Il fut décidé que M Brial s'y rendrait par le chemin de fer et nous attendrait sur la route, en dehors des murailles. Madeleine et moi — à cet effet, j'achetai un avant-train pour mon tricycle — nous ferions le grand détour de la presque île de Rhuis.

C'est un trajet magnifique. Jamais je n'oublierai le silence de ces premières heures matinales, De temps à autre, Madeleine se retournait vers moi et souriait. Je tremblais de joie.

Mais devant les ruines formidables de Succinio, notre enthousiasme éclata en cris d'admiration. Quand nous l'eûmes visité

jusqu'en ses moindres détails, il était onze heures. Il nous restait à parcourir une vingtaine de lieues, et dans le pays le plus désert et le plus pauvre qui soit. Prévenu, j'avais emporté des provisions et nous nous réjouissions de cette halte prochaine au revers de quelque talus.

De petites montées, de petites descentes. Nous allions vite, mais prudemment ; j'étais si content du trésor dont j'avais pris la responsabilité.

Un moment, elle me demanda sans se retourner, et me tutoyant pour la première fois :

— Dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu m'aimes plus que je ne t'aime.

Àcette seconde précise, un chien passa devant nous. Je fis un écart trop brusque. La machine culbuta.

En réalité la chute fut si douce, et je me relevai si aisément, que j'eus presque envie de rire. Je m'approchai de Madeleine, lui disant :

— Nous en avons de la chance !

Pourtant elle ne bougeait point. Je m'inclinai et la soulevai. Un peu de sang coulait sur sa figure. Elle eut une convulsion. Un instant après, c'était fini, elle était morte !

⁂

Violemment, d'une main crispée, Fougeraie me saisit par l'épaule et, se plantant en face de moi, il bégayait :

— Comprends-tu ? Pressens-tu la chose atroce qu'il me fallut accomplir ? Non, je vois que non. Réfléchis pourtant… Une fiancée qui meurt, soit, c'est un chagrin immense, une épreuve douloureuse… Cependant cela arrive, cela se produit couramment… Mais là, rappelle-toi, j'étais seul… seul dans un pays perdu… Pas un village à l'horizon, pas un être humain alentour. Que faire ?

Oui, que faire ? Car, enfin, il fallait agir. Je ne pouvais pas quitter Madeleine et m'en aller chercher du secours, une carriole… Non… Il fallait… Oui, c'est cela, tu as compris, c'est cela que j'ai fait…

Ah ! quelle abomination ! Tu te représentes la chose, n'est-ce pas ? Je prends la morte dans mes bras, je l'assois bien commodément sur son siège, je la sangle à l'aide de cordes et de courroies, bien solidement afin qu'elle ne risque pas de tomber, et en avant les doux fiancés ! bon voyage, les amoureux !

Il riait d'un rire de fou, qui me torturait. Puis il reprit, me montrant du doigt la vision :

— Tu vois ça d'ici, hein ? Je n'ai pas besoin de te faire des phrases. La chose est devant tes yeux. Tu te rends bien compte que, sur le moment, mon chagrin, mon désespoir, rien n'existe. Il n'y a que cela, la chose. Ce n'est pas de la souffrance, non, c'est de l'horreur.

Ah ! cette morte que je pousse devant moi, cette morte dont je respire la mort, cette morte dont la mort est mêlée à un exercice de joie et de plein air qui signifie la vie en ce qu'elle a d'exaltant, d'amusant, de libre et d'heureux… Quelle ironie ! quel sacrilège ! Je n'essaye pas, n'est-ce pas, de te décrire mes sensations : tu les

devines, c'est facile. Il en est une, cependant, plus effrayante : la tête remue !

Le corps est immobile, lui, bien sanglé… Mais la tête ! elle évolue, elle se balance, elle va de droite à gauche, d'avant en arrière, elle salue cet arbre, salue cet oiseau, et salue avec une politesse obséquieuse… Et puis elle se relève et salue encore… et puis elle se renverse et paraît chercher mes lèvres…

Et puis… et puis… oh ! l'infamie ! ses cheveux se sont dénoués, et ils flottent vers moi. Le vent me les apporte en plein visage, ils m'aveuglent, ils m'entrent dans la bouche, ils s'enlassent à mon cou…

Et tant d'autres choses ! Celle-ci, tiens : je dois m'arrêter devant la forge d'un village, et les gamins font cercle autour de nous, regardant, ébahis, cette femme immobile et enchaînée, dont le visage est caché sous un châle de laine…

Plus loin, c'est l'embouchure de la Vilaine qu'il nous faut traverser sur un bac. Un fil de fer est jeté d'une rive à l'autre.

J'avertis le passeur. Tu t'imagines la scène : ce bateau funèbre qui glisse sur l'eau…

Et encore ceci, à deux kilomètres du but : l'essence qui manque… je suis obligé de pédaler. De pédaler avec ce fardeau devant moi ! Je n'ai pas fait un quart de lieue que mes forces me trahissent. Allons, il faut s'arrêter. Et c'est moi seul, moi tout seul, qui me restaure au revers d'un talus, tandis qu'elle, sur son siège…

Mais ce n'est rien. Une angoisse plus monstrueuse m'est réservée, et je le sais, chaque tour de roue m'en rapproche : la mère

est là-bas qui nous attend ! Elle a quitté la ville et vient au-devant de nous ! Peut-être nous aperçoit-elle sur la route blanche, et elle se réjouit ! Oui, elle nous voit, car je distingue une ombrelle qui s'agite, je devine le nom que ses lèvres prononcent… Madeleine.

Madeleine, oui, la voici, voici ma fiancée…

Fougeraie se tut. Ses doigts de nouveau meurtrissaient mon épaule, ses yeux fixes évoquaient la chose. Il murmura :

— Elle est devenue folle, elle. Moi, mes cheveux sont blancs…

Maurice LEBLANC.

24

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— Es-tu prête, Diane ? cria M. Boulingrin. Voilà une demi-heure que je t'attends.

Mais, en fait, l'attente était douce à M. Boulingrin, car il attendait dans son fauteuil d'osier, au bas des marches de son perron, et en face de son tandem.

Il y avait trois ans que M. Achille Boulingrin, maire de l'endroit, ancien marchand d'engrais, gros bonnet, homme de poids et d'autorité, et que M Boulingrin, née Diane Grillon, complotaient l'acquisition d'un tandem, objet de luxe grâce auquel ils achèveraient de se poser, dans le bourg d'Étrépigny, comme les champions du progrès, de l'élégance et du sport.

Que d'économies il leur avait fallu faire ! Que de calculs à longue échéance ! Que de visites au marchand de cycles de la ville voisine ! Un pareil rêve était-il réalisable ?

Il l'était comme tous les rêves de M. et M Boulingrin. Depuis un mois, la commande était faite. Depuis un mois, presque chaque jour, et sans dire la raison de leurs déplacements, Achille et Diane allaient en ville prendre de laborieuses leçons d'équilibre. Depuis la veille au soir, enfin, ils étaient en possession dé l'instrument.

Et, à l'heure actuelle, M. Boulingrin le contemplait orgueilleusement. Comme il étincelait ! comme il semblait plus beau, plus solide, plus gracieux, plus riche que tous les tandems rencontrés jusqu'ici ! Un pareil tandem ne pouvait appartenir qu'à des gens qui ont du foin dans leurs bottes. Quelle surprise à Étrépigny ! Surprise douloureuse pour beaucoup : les Boulingrin avaient tant d'envieux !

Mais Achille, à la fin, s'impatienta. Interpellant Héloïse, la servante, un pauvre petit être souffreteux que l'on accablait de besogne du matin au soir, il lui dit :

— Va donc voir ce que fait Madame Boulingrin.

Diane, grosse personne courtaude, d'une quarantaine d'années, de figure inexpressive et luisante, Diane, toute prête, eût fort bien pu descendre, mais un spectacle passionnant la retenait devant son armoire à glace : elle venait de mettre pour la première fois son costume de cycliste.

Il lui allait vraiment à merveille. La culotte bouffante doublait l'énormité de sa croupe, et faisait valoir la ligne puissante de ses

chevilles. Le boléro, très court, accusait la forme massive d'un dos plus large que haut et les beautés d'un corsage dont l'abondance naturelle était célèbre dans la région. Petit col droit qui sciait cruellement l'épaisseur du cou, petit canotier juché à l'extrême pointe d'un chignon joliment pommadé, petits souliers à barrette, au-dessus desquels la graisse des pieds débordait comme un double menton, tout cela l'enchantait.

— Eh bien quoi ! cria M. Boulingrin, tu veux donc nous faire manquer le plus fort du marché ?

Oh ! non, elle ne le voulait pas. Autant que lui, elle tenait à ce qu'on les vit passer sur la place, et surtout à l'instant où le marché battait son plein. Elle se dépêcha donc, jeta un dernier coup d'œil à son miroir, prit une paire de gants neufs, et descendit rapidement.

— Voilà, chéri, j'arrive.

Mais, dans sa hâte, au tournant de l'escalier, elle trébucha, piqua une tête, et roula jusqu'au bout du vestibule. Entendant le vacarme, Achille accourut.

— Je n'ai rien, gémit-elle, sans pouvoir se relever, je n'ai rien.

Si, elle avait quelque chose, ainsi que le constata le docteur, une demi-heure après ; elle avait la jambe cassée.

— Cré nom de nom, rugit M. Boulingrin, et le tandem !

⁂

On les réintégra tous deux avec mille précautions, l'un dans sa caisse de sapin, bien graissé, bien enveloppé de linges, l'autre

dans son lit, où elle put geindre à son aise, la jambe ligotée entre deux planchettes de bois.

— S'il n'y a pas d'accroc, elle en sera quitte pour six semaines, avait dit le docteur.

M. Boulingrin fut parfait. Il l'entourait de soins et de prévenances, et comme il compatissait à son mal :

— Encore trente-quatre jours, pauvre amie ; dans trente-quatre jours tu pourras monter à tandem.

Il l'interrogeait avec inquiétude :

— Sûrement, n'est-ce pas, nous pourrons faire notre première sortie à tandem au jour fixé ?

— Je ferai mon possible, répondait Diane.

Malheureusement, des complications survinrent. Le docteur demanda six autres semaines de repos. M. Boulingrin jeta les hauts cris, mais, quoi ! il fallait se rendre à l'évidence : la malade ne pouvait remuer la jambe sans d'affreuses douleurs.

— Soit, dit-il, j'accorde six semaines, pas un jour de plus.

Hélas ! il n'était pas au bout de ses peines. La plaie s'envenima. On dut mander en consultation un médecin de la ville. Après un examen minutieux, les deux confrères furent unanimes : l'opération était nécessaire.

Achille balbutia, tout pâle :

— Mais elle pourra aller et venir… marcher… ?

— Certes, en s'aidant de béquilles.

— Nom d'un sort de crénom de nom ! hurla M. Boulingrin, c'est trop de déveine.

Et il claqua violemment la porte au nez des hommes de l'art.

C'est tout au plus s'il assista aux préparatifs de l'opération.

— Quant à la chose, dit-il, je ne pourrais la voir, je souffrirais trop.

Les jours suivants, d'ailleurs, sa colère persista. Trop généreux, il ne fit aucun reproche à sa femme, mais, pour bien lui montrer son mécontentement, il ne montait dans sa chambre qu'à l'heure du coucher.

Durant trois mois, il en fut ainsi : il boudait, mois d'amertume et de mélancolie pour les deux époux, que jamais n'avait divisés le moindre désaccord.

Enfin, après un long stage sur sa chaise-longue, un jour, Diane put descendre. Héloïse et Achille la tenaient chacun par un bras. Ce fut pénible.

— Entrons au salon, dit-elle, je m'y reposerai avant de sortir.

Ils y entrèrent. Elle s'assit. M. Boulingrin, essoufflé, s'assit également. Leurs yeux, peu à peu, s'accoutumèrent à l'obscurité de la pièce, et, en même temps, ils aperçurent devant eux, dans sa caisse de bois blanc, le tandem.

Alors, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

⁂

La réconciliation fut sincère. Et ce qui la cimenta ce fut le besoin où ils étaient de leur aide réciproque pour supporter la tristesse de leur situation.

Oui, ils en avaient réellement besoin. Ce tandem inutile, ce tandem qui leur avait coûté tant d'argent, sur lequel ils avaient fondé tant d'espérances agréables ou ambitieuses, leur était devenu une cause continuelle de douleur. Ainsi, ils ne pourraient point s'en servir ! On ne les verrait pas sur la place du marché ! Quel ridicule pour eux ! Tout le monde à Étrépigny connaissait leur acquisition, et l'on ne manquait pas assurément de se réjouir d'une telle déconvenue. Ah ! ils avaient voulu éclabousser les gens de leur luxe et de leurs folies ! Ils le payaient cher aujourd'hui.

— On s'en serait servi une fois, une seule fois, disait M. Boulingrin, il n'y aurait encore que demi-mal, mais ce qui m'exaspère, c'est de le voir là, tout neuf…

— Et mon complet de cycliste, gémissait M Boulingrin. Cent trente-cinq francs de jetés à l'eau, sans profit… Est-ce enrageant ! Je ne puis pourtant pas le mettre pour me promener avec mes béquilles.

— Ton complet, je m'en moque, c'est ce maudit tandem…

Ils parlèrent de le vendre, mais non ils n'en eussent tiré qu'un prix dérisoire, et le mieux était encore de le garder.

Tortures de chaque jour ! Toute leur âme de petits bourgeois et d'anciens commerçants se révoltait contre ce fait incroyable : ils avaient déboursé une grosse somme pour acheter un objet, et cet objet, ils ne pourraient l'utiliser. On achète un pur-sang, il est

rétif, impossible à monter, soit ; on a du moins la ressource de le mettre à la charrue. Mais un tandem !

— Qu'en faire ? soupirait Achille.

— Oui, qu'en faire ? répétait Diane.

Et ils cherchaient, ils cherchaient de toutes leurs forces.

C'est un soir que M. Boulingrin s'écria :

— J'ai trouvé… si tu n'y vois pas d'objection…

Il exposa son plan, Diane rechigna, puis consentit.

Il fallut deux semaines pour effectuer les préparatifs nécessaires, mais comme elles parurent légères et rapides !

Et, par une belle matinée, M. Boulingrin, monté sur le tandem, traversa la place du marché, sous les regards émerveillés des promeneurs. Derrière lui, perdue dans le vaste complet cycliste de M Boulingrin, pédalait Héloïse, la petite servante.

Ainsi fut utilisé, et désormais presque chaque jour, le tandem de M. Boulingrin. Et cela fit très bon effet.

— Tout de même, disait-on avec des hochements de tête, il faut qu'il ait de quoi, M. Boulingrin ! Se payer un tandem pour lui et pour sa cuisinière…

Maurice LEBLANC.

25

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Tout l'été, je fus intrigué par le genre d'existence que menait cette jeune femme.

Md'Ermeville — tel était son nom — devait avoir trente-cinq ans. Elle n'était point belle, mais infiniment séduisante, et de visage très doux, souvent un peu triste. Elle vivait seule, avec ses domestiques dans une petite villa située sur la falaise et ne fréquentait aucun des baigneurs de l'endroit. Mais deux jeunes gens d'une vingtaine d'années venaient alternativement chez elle du samedi au lundi.

Jamais ils ne séjournaient ensemble. Avec chacun d'eux, durant ces deux jours, M d'Ermeville se promenait ou causait dans son jardin. Puis la semaine se passait, et le samedi suivant, l'autre arrivait.

Après d'habiles manœuvres, je réussis à entrer en relations avec cette mystérieuse personne. Je gagnai sa confiance, et elle ne se fit point prier, quand je l'interrogeai, pour me dire le secret de sa vie.

— Sachez d'abord que Gaston et Louis sont frères. Je les ai connus il y a dix ans, lorsque mon père vivait. C'est lui qui, à la mort de leurs parents, les fit venir, et les installa dans une petite maison voisine du château où nous habitions. Je fus chargée, moi, de surveiller les leçons qu'ils recevaient d'un ancien instituteur retiré aux environs.

C’est un soin dont je m’acquittais avec plaisir, m’étant tout de suite prise d’amitié pour ces deux enfants. Leur nature, à la fois très grave et très naïve, enthousiaste et recueillie, ardente et contenue, m’avait conquise, et je m’abandonnais chaque jour davantage au charme joyeux de leur présence.

Ils m’aimaient bien aussi, trop peut-être, je ne tardai pas à le remarquer. À la longue même, leur affection dégénéra en une sorte de sentiment un peu exagéré, dont je m’amusais, m’en servant comme d’un moyen d’action sur eux, les récompensant d’un sourire ou les punissant d’un regard froid.

⁂

Je devins bientôt l’unique principe de leur conduite, du matin jusqu’au soir ils cherchaient à mériter une approbation par leur travail et par leur sagesse. Mais c’était surtout dans les choses plus visibles, plus directement appréciables que leur instinct les incitait à se distinguer sous mes yeux. C’était à qui courrait le plus vite, porterait les fardeaux les plus lourds, sauterait avec le plus d’agilité. À` tout moment, le hasard les mettait aux prises l’un avec l’autre, en des circonstances même où il fallait que je fusse avertie pour pouvoir me rendre compte de la lutte qui avait lieu en mon honneur.

En vérité, cela m’était agréable. J’étais flattée d’être l’objet de tant d’efforts, et ces efforts aboutissaient parfois à des résultats si comiques ! Avides de montrer leurs qualités sportives et de se conduire en athlètes qui connaissent leur affaire, ils arrivaient à considérer comme des manifestations de sport tout ce qui mettait en relief leur endurance, leur courage, leur souplesse, leur adresse.

Ainsi, ils se livraient en ma présence à des courses à cloche-pied, à des courses à reculons, ou de biais, ou les yeux bandés. Ils s'exposaient durant des heures au soleil, ou au froid, ou à la pluie. Blessés, ils riaient sans rien dire. Épuisés, il ne se couchaient pas.

L'essentiel était de l'emporter. Le meilleur homme de sport est celui qui fait n'importe quoi mieux que n'importe qui. Et Louis se croyait des droits supérieurs à mon affection lorsqu'il avait regardé le soleil bien en face plus longtemps que son frère, et de même, Gaston, quand il avait tenu plus longtemps dans sa main un morceau de charbon ardent.

Les chers enfants ! J'étais jeune alors, et entourée d'hommages. Mais auprès de personne je n'ai jamais ressenti une pareille impression de fraîcheur et de sincérité, C'étaient d'adorables amoureux. Leur cœur ne battait que pour moi. Ils ne pensaient qu'à moi. Ils ne semblaient vivre que grâce à moi.

⁂

Mon tort, que dis-je ! mon crime fut de me prêter trop complaisamment à cette passion. Je n'en vis que le divertissement et l'étrangeté, sans tenir compte de ce qu'ils pouvaient souffrir.

Et ils souffraient beaucoup, je l'ai su depuis. Leur rivalité s'était peu à peu changée en une haine violente, qu'ils me cachaient par bonté, mais qui les torturait, et les dressait l'un contre l'autre comme deux ennemis féroces. Ils souffraient de jalousie, et la jalousie de l'enfant est mille fois plus exclusive et plus soupçonneuse que celle de l'homme. La moindre faveur accordée à l'un exaspérait l'autre jusqu'à le rendre malade.

Et moi, je riais, aveugle et cruelle. J'assistais à leurs tournois. Je décernais des prix. J'attachais un flot de rubans au bras du vainqueur, sans comprendre que la pâleur du vaincu dissimulait le plus atroce désespoir.

Un jour, j'allai chez eux. La servante me dit qu'ils étaient partis prendre leur leçon d'escrime à la ville voisine, et partis, bien entendu chacun de son côté, car ils ne supportaient plus d'être ensemble.

Alors, je me promenai dans la campagne, et comme il faisait très chaud, je me dirigeai vers un petit bois de sapins dont la solitude m'attirait souvent.

Dès l'entrée, je fus étonnée d'y entendre du bruit. Je m'avançai vers l'endroit d'où il me semblait que cela provenait, et je distinguai peu à peu le cliquetis du fer que l'on frappe. Tout de suite l'idée me vint que mes deux amis, au lieu d'aller à leur leçon d'escrime, s'étaient donné rendez-vous en ce bois pour s'y livrer à quelque assaut en plein air.

Je ne me trompais pas. Ils étaient là tous deux, au croisement de deux sentiers, campés l'un en face de l'autre, et l'épée à la main. Et quelles épées ! des rapières d'anciens preux, plus longues qu'ils n'étaient grands.

— Eh bien, leur dis-je, une passe d'armes en mon honneur, et l'on ne me prévient pas ? Ah ! je vois la raison : pas de gants et pas de masques, malgré les ordre donnés… Enfin, pour une fois…

Ils ne s'étaient pas arrêtés à mon approche, et j'aurais cru qu'ils ne m'avaient point vue, si leur combat n'avait redoublé

d'acharnement. Ils attaquaient et se fendaient avec une fureur silencieuse, et sans qu'aucun d'eux rompît d'une semelle.

Comme ils étaient charmants ainsi, mes deux chevaliers, en culotte courte et les bras nus émergeant de la chemise de flanelle ! Je cueillis un rameau de chêne et prononçai :

— Pour le vainqueur !

Ils se ruèrent l'un sur l'autre. Deux cris… non, Louis et Gaston ne criaient point… deux gémissements étouffés, les épées tombèrent de leurs mains, leurs genoux fléchirent, et, tout chancelants, ils s'en allèrent tomber des deux côtés du carrefour.

Ils s'étaient battus avec des épées démouchetées.

⁂

Monsieur, tandis que je les secourais, éperdue, folle de douleur, me traînant de l'un à l'autre, tandis que j'étanchais avec mes lèvres le sang qui coulait de leurs poitrines, j'ai fait un vœu : celui de me consacrer entièrement à Gaston et à Louis. Je leur devais ma vie puisque j'avais failli prendre la leur par coquetterie et par légèreté coupable.

Ce vœu, je l'ai tenu. Gaston et Louis sont mes deux enfants, deux enfants dont j'ai fait des hommes, et dont j'ai le droit d'être fière. Ils travaillent. Ils ont l'estime de tous ceux qui les connaissent. Oui, je suis fière de mes fils.

— Mais, demandais-je à M d'Ermeville, et votre existence, votre destinée ?… Vous ne pensez donc pas à vous ?

— J'y penserai quand ils penseront moins à moi. Certes, il ne m'aiment pas selon le sens ordinaire de l'amour, mais ils n'aiment pas non plus d'autre femme. Quand ils aimeront, alors…

— Comment le saurez-vous ?

— Je le saurai le jour où ils viendront me trouver la main dans la main, c'est-à-dire le jour où ils n'auront plus l'un contre l'autre de haine ni de jalousie.

— Désirez-vous que ce jour arrive bientôt ?

Elle se cacha la tête entre ses mains et balbutia :

— Pour eux, oui… Pour moi, non… Que deviendrais-je sans mes deux enfants ?

Maurice LEBLANC.

26

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Je ne comprends pas. Et ce qui me bouleverse, c'est que je ne comprendrai jamais : c'est qu'il est impossible que je comprenne jamais.

Mon plaisir, chaque année, en revenant du Midi, est de visiter quelqu'une de ces vieilles villes de Provence qui sèchent à la pointe d'un rocher comme un petit tas de boue durcie par le soleil. Il y en a d'incomparables, de fantastiques. Toutes m'amusent

et m'émeuvent par ce qu'elles gardent, entre leurs murs, de passé accumulé et mystérieux.

Ce printemps-ci, ce sont des ruines qui m'attirèrent, les ruines du fort de Buoux. Je note même que je parlai incidemment de ce projet à divers amis, et qu'une lettre où j'en précisais par avance le détail fut égarée. Mais peut-on trouver là une explication satisfaisante de ce qui m'est advenu ? Non, mille fois non !

Le matin je partis d'Apt à bicyclette. On monte longtemps, puis on descend dans une admirable vallée, étroite et convulsée. Au bout d'une heure, j'étais au pied du fort de Buoux.

Tout de suite — fut-ce la beauté du spectacle, ou une disposition particulière de mon esprit ? — tout de suite je fus pris de cette sorte d'exaltation délicieuse qui agit sur notre cerveau comme les fumées de l'ivresse, le disposant aux rêves les plus chimériques et les plus irréalisables.

Le sentier escalade la montagne entre deux haies de buis, hautes comme des murailles. D'innombrables pervenches le fleurissaient. Et il me semblait en le suivant que j'allais vers quelque chose, non pas seulement vers la pointe extrême du vieux donjon dont j'apercevais le squelette tout là-haut dans le ciel bleu, mais vers un fait, vers… je ne sais pas… je ne saurais définir…

Àmi-hauteur on passe sous le ventre énorme d'une falaise qui déborde, comme prête à s'écrouler, puis le chemin est creusé à même le roc, et l'on monte, l'on monte encore, et soudain surgit la carcasse d'une porte, flanquée de courtines rongées par le temps : c'est l'entrée de la première enceinte.

J'en franchis le seuil et me promenai à travers le vaste plateau où s'élevait jadis la ville de Buoux. Les bords en sont taillés à pic sur l'abîme. Il est tout hérissé de ruines. La bruyère le parfume violemment. Et, tout autour, le chaos.

On dirait qu'un dieu, du soc énorme de sa charrue, a creusé dans la plaine un sillon formidable, large de trois cents mètres, et d'un circuit d'une lieue, et qu'au centre il a laissé ce bloc de granit où des hommes ont entassé leurs forteresses. C'est à la fois harmonieux et désordonné, l'œuvre du hasard et la conséquence d'un plan très logique.

Mais sur une partie du plateau s'érige un sommet plus élevé. Les ruines s'y pressent plus nombreuses et plus puissantes. Trois ceintures de remparts le cerclent, étagées les unes au-dessus des autres. Et je franchis le seuil de la seconde porte. Elle est basse et charmante en sa forme d'ogive trapue. Un buisson d'aubépine la décore. Et la troisième est plus imposante avec ses restes de machicoulis et de pont-levis. Mais sur quoi ouvraient-elles, sur quelle chose inattendue et en dehors de toute prévision ?

Car je ne doutais pas que quelque chose fût à l'extrémité de mon chemin, qui guettait mon arrivée, qui était placé là parce que j'y devais venir, et pour nulle autre raison. Mon rêve imaginait… quoi ? Je ne sais au juste… le génie de ces vieilles demeures, un fantôme, un revenant ?… Et je franchis le seuil de la quatrième enceinte.

Une petite émotion m'étreignit : devant moi se dressait, encastrée dans le roc, ses assises se confondant avec lui, la dernière tour, refuge suprême contre l'ennemi. Et cette tour, mutilée, presque rasée par endroits à fleur du sol, cette tour était aussi

l'asile où m'attendait la chose, ou plutôt l'être mystérieux, la fée ; oui, j'aimais à me figurer une fée captive, étendue sur un lit de bruyère et de mousse et songeant à l'étranger dont l'intervention la délivrerait des sortilèges qui la tenaient enchaînée.

Comme les plus graves, comme les plus tristes d'entre nous sont parfois puérils ! Je me souviens d'avoir dit à voix basse :

— Vous êtes là ?

Et me prenant moi-même au jeu dont se divertissait mon imagination, j'écartai les branches qui encombraient l'entrée. Personne, à première vue. Mais en ce coin ? derrière ces arbustes ? Je passai la tête. Un cri m'échappa.

Il y avait là, étendue sur un lit de bruyère et de mousse, une jeune femme vêtue de blanc, infiniment pâle, et qui semblait dormir.

Mon rêve, mes enfantillages, tout s'évanouit. J'étais pétrifié, et je regardais inlassablement cette apparition imprévue, et si étrange. Mais étrange en quoi ? Ce n'est que peu à peu que je parvins à le discerner : étrange par sa pâleur indicible, pâleur d'agonisante, pâleur de morte.

Elle ne bougeait point, cependant. Alors, à pas sourds, je m'approchai.

Une branche, sous mon pied, craqua. Elle ouvrit les yeux. Oh ! les pauvres yeux aux paupières vacillantes, au regard éteint ! Et elle murmura, si bas que je pus à peine l'entendre :

— Vous voilà… enfin… vous voilà… je vous attendais.

Elle m'attendait ! Involontairement, je m'agenouillai et lui pris la main. Elle était froide, cette main, glacée déjà. Et l'inconnue reprit :

— Je vous attends… depuis deux jours… il est trop tard, maintenant… je vais mourir.

Ses yeux se fermèrent. Une légère convulsion l'agita. J'eus l'impression que c'était la fin, en effet, et rien n'était horrible comme cette mort en ce lieu isolé et dans ces mystérieuses circonstances.

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je avec égarement ? Parlez ! dites-moi votre nom…

Un murmure encore :

— Je vous attendais.

Était-ce erreur de sa part, et m'avait-elle pris pour quelque autre, pour un fiancé longtemps attendu au rendez-vous ? Ou bien, plutôt, était-ce folie ?

Je me levai et fis quelques pas, prêt à crier au secours. Mais un geste imperceptible de ses lèvres me ramena près d'elle. Je m'inclinai. Que voulait-elle dire ? Comme ce fut douloureux, l'effort de ces lèvres mourantes ! Je me penchai davantage, et… est-ce possible ! n'ai-je pas été le jouet d'une illusion ? j'entendis mon nom… oui, mon nom, prononcé par elle, dans un souffle…

Et elle expira entre mes bras.

Et je ne sais rien de plus. J'ai cherché durant des semaines, vainement, qui était cette femme ? Quelle fut la cause de sa mort ? Était-ce bien moi qu'elle attendait ? Non, n'est-ce pas !

puisqu'elle ne me connaissait point… Et cependant, mon nom qu'elle a prononcé… mon nom sur les lèvres de cette étrangère…

Je ne sais pas… je ne sais pas… Et comment pourrais-je jamais savoir ?…

Maurice LEBLANC.

27

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Brunette mourut. Et la mort de Brunette, ce fut pour M de Robec — pour Mademoiselle, comme on l'appelait familièrement à Thibermont où sa vieille maison à tourelles s'élevait en face même de l'église — ce fut un gros chagrin et une perte irréparable.

Depuis vingt ans — elle en avait maintenant quarante-cinq — M de Robec, sise en son vis-à-vis et conduisant elle-même la nonchalante Brunette, sortait régulièrement le mercredi et le samedi de la petite ville de Thibermont par la rue principale, et se rendait quatre lieues plus loin à ses fermes de Brumesnil, d'où elle revenait le soir même. L'habitude était si ancienne, et si grande l'affection qui réunissait la pauvre bête à sa maîtresse que Mademoiselle jura sur le cadavre de son amie qu'elle n'essaierait même point de la remplacer.

Serment précipité dont elle eut à se repentir ! Que d'embarras en résultèrent ! Elle dut prendre la diligence — on y était affreu-

sement cahoté — ou le train — mais on changeait deux fois en route !

C'est ainsi que Mademoiselle fut amenée à concevoir un projet extraordinaire, extravagant, vraiment fou, et qui ne fut approuvé des gens de Thibermont qu'avec une certaine réserve : avoir une automobile.

Un accident de diligence où elle faillit rester la décida subitement. Comme elle n'avait pas trop besoin d'y regarder, elle fit acheter à la ville voisine par un de ses vieux amis, une petite six-chevaux à deux places, de couleur discrète et munie d'un dais. Elle en fut ravie. Mais ce n'était pas suffisant : il fallait un mécanicien. On écrivit à Paris pour demander un garçon de seize à dix-sept ans, capable et de bonne conduite. Huit jours après, dans une lettre fort bien tournée, Paul Varin annonçait son arrivée pour le lendemain.

Il arriva à l'heure dite. La bonne l'introduisit auprès de sa maîtresse. Mademoiselle, qui était penchée sur son métier à tapisserie, leva la tête. Elle demeura bouche bée. Une vive rougeur colora l'ivoire jauni de sa peau ; Paul Varin était un homme de vingt-huit à trente ans, grand, solide, aux cheveux noirs, aux yeux doux et francs, bien pris en ses vêtements d'ouvrier, superbe.

⁂

Durant les premiers temps le nouveau venu dut être assez étonné du genre de service que comportait la place qu'il avait acceptée à défaut d'autre occupation : il ne fut même pas question de l'automobile. De sa propre initiative, il l'essaya, la nettoya soigneusement, puis la remisa et attendit les ordres.

Des ordres ? Comment la pauvre demoiselle eût-elle osé en donner à cet inconnu merveilleux, si étrangement entré dans sa vie ? Elle en attendait de lui bien plutôt ! Installé dans la voiture, la main sur le volant, il eût fait retentir la trompe que peut-être elle eût eu le courage de descendre et de s'asseoir à ses côtés. Mais de commander, elle ?

Et les jours passèrent. Elle le voyait à peine. Il mangeait à part et couchait tout au bout de la maison. C'était bien assez déjà qu'un jeune homme vécût sous son toit. Qu'en devait-on dire à Thibermont ? Cela l'occupait beaucoup et n'était point de nature à hâler sa première sortie. Était-il admissible qu'on vit ainsi M de Robec, personne respectable, présidente de plusieurs œuvres charitables, s'en aller avec un étranger courir les routes, rentrer à des heures indues ? Non. Il y a des choses…

Mais plus encore que le souci de l'opinion, une invincible timidité la retenait. L'idée de se trouver seule avec Paul dans espace restreint d'une petite voiture, en pleine campagne, lui semblait terrifiante. Il fallait s'y résoudre, pourtant, ou le congédier. Cruelle alternative. Ne plus voir Paul ! Ne plus entendre résonner sur le pavé de la cour son pas martial | Ne plus jamais soulever le rideau de la fenêtre pour regarder, à travers la place, s'éloigner cette charmante silhouette ! Cela ne se pouvait pas davantage. Alors, que faire ? Les fermages ne rentraient pas cependant. Tout allait à la dérive au domaine de Brumesnil. Vraiment, Mademoiselle n'était pas heureuse.

Et un jour il se passa ceci de bizarre : une trompe retentit dans la cour de M de Robec. Elle entr'ouvrit sa croisée. Paul était là, une main sur le volant. L'appelait-il réellement ? Ou bien, lassé d'attendre, avait-il décidé de faire, de son côté, une promenade ?

Elle ne se le demanda point. Coiffée et vêtue en un tour de main, elle descendit en hâte, franchit la cour, et vint s'asseoir auprès de Paul, si essoufflée qu'elle ne put prononcer un seul mot.

Ils partirent.

⁂

Ah ! cette première journée ! Allégresse divine ! Jeunesse ressuscitée ! Exaltation de tout l'être ! Mademoiselle retrouvait ses émotions de la vingtième année. Cela lui arrivait du dehors en ondes fraiches, en parfums, en couleurs, en harmonies exquises. Cela montait du fond de son âme en rêves inexprimés et en vagues espoirs. Elle était là, près de lui ! Depuis combien d'années attendait-elle cette minute bénie ?

Elle l'observait timidement. Comme il était adroit et fort ! Quelle énergie en son immobilité sereine ! Un geste, de temps à autre, et, sur l'ordre de sa volonté, tout changeait, le sens du vent et des nuages, la place du soleil et la ligne de l'horizon. Heures vraiment inoubliables ! Elles effacent les jours sans fin que passent dans l'attente douloureuse du fiancé qui ne vient pas les pauvres vieilles filles de province.

Et il y en eut d'autres, et chaque fois qu'elle le voulut. Elle lui disait au déjeuner — car il mangeait à table maintenant — « M. Paul, si cela ne vous ennuie pas trop aujourd'hui de me conduire… ». C'étaient à peu près les seules paroles que sa gorge serrée lui permit d'exhaler. En promenade, elle ne soufflait mot. Elle se faisait toute petite à ses côtés. Mais comme son âme s'agrandissait ! Comme elle sentait l'infini des choses !

Elle le trouvait plus beau que tout, et si grave ! Elle le devinait aussi très doux et très honnête, et sa tendresse pour lui avait quelque chose de maternel.

Et le soir on rentrait en ville, entre le double regard des fenêtres malveillantes. Mademoiselle ne doutait pas des méchancetés que l'on débitait sur son compte. Quelques-unes revinrent à ses oreilles. Que lui importait !

⁂

Mais un jour, comme ils s'étaient aventurés à plus de douze lieues de Thibermont, il y eut une panne. Durant six heures Paul travailla, démonta, rajusta, tâtonna. En vain. La nuit arrivait. Il fallut, avec l'aide de deux chemineaux, pousser la voiture jusqu'au village voisin. Misérable village, dont l'unique auberge n'offrait que deux chambres séparées par une mince cloison ! Mademoiselle s'installa sur un fauteuil sans se dévêtir, et attendit que l'aube se levât.

Ainsi donc, pour la première fois depuis la mort de sa pauvre mère, M de Robec passait une nuit en dehors de chez elle, et dans quelles conditions, mon Dieu !

De toute la matinée elle ne descendit point, et pas davantage au déjeuner. Ce n'est qu'à une heure, quand l'automobile fut réparée, qu'elle apparut, confuse, rougissante, et les yeux baissés, comme si un événement extraordinaire s'était produit.

Et de fait quelque chose s'était produit, elle y songeait dans le roulement sourd de l'automobile. Ce quelque chose, c'était la révélation brusque de son amour, et en même temps la vision très nette des effroyables conséquences qu'entraînait cet amour. Elle

aimait Paul ! et Paul avait vingt ans de moins qu'elle et Paul était un ouvrier ! Elle, elle eût encore bien bravé le ridicule, et forte de son amour, surmonté les obstacles les plus terribles. Mais lui… lui… Paul ? Ce qui n'eût été que mésalliance pour elle — car dès l'abord elle n'envisagea que cette solution : le mariage — était pour lui une action équivoque, un marché… À moins cependant qu'il ne l'aimât ?… Être aimée de lui ! Était-ce possible ?

Pensées cruelles ! Doutes torturants ! Que faire ?…

Et tout à coup elle s'aperçut qu'on arrivait aux portes de la ville.

— Arrêtez, arrêtez, s'écria-t-elle.

Non, non, elle ne consentirait jamais à rentrer en compagnie du jeune homme, après une nuit d'absence. Toute la ville devait en parler. Elle devait être déjà la fable et la risée de tous. Quel scandale ! Sa pudeur de vieille fille se révoltait. Non, elle ne rentrerait pas ainsi.

Alors, acculée à la nécessité d'une décision immédiate, elle balbutia :

— Écoutez, Paul, si vous vouliez… on pourrait… Vous êtes orphelin… moi aussi… la maison est grande… vous seriez le maître…

Elle ne put achever. Il y avait dans les beaux yeux francs de Paul un tel étonnement ! Elle descendit et s'écroula sur un tas de cailloux en sanglotant.

Il vint près d'elle et lui dit doucement :

— Qu'avez-vous, mademoiselle, pourquoi pleurez-vous ?

— Allez-vous en, Paul, murmura-t-elle d'une voix brisée, allez-vous-en…

— Pourquoi ?

Elle ne répondit pas. Il lui demanda :

— Dois-je retourner en ville ?

— Non, Paul, retournez chez vous, à Paris.

— Je n'ai pas de chez moi.

— N'importe, allez-vous-en, je vous en prie… je vous renverrai vos affaires…

— Mais… la voiture ?

Elle se releva et lui prit les deux mains :

— Paul, faites-moi un grand plaisir, acceptez-la, cette voiture… Je vous la donne… moi, je ne pourrais plus m'en servir. Je ne voudrais plus… Acceptez-la en souvenir…

Il la regarda. Elle avait un pauvre visage ridé, convulsé, sillonné de larmes, ridicule, mais si tendre et si bon ! Il sentit qu'il eût été mal de refuser. Une émotion dont il ne comprenait pas bien la cause l'étreignit. Il porta la main de Mademoiselle à ses lèvres et la baisa respectueusement.

Puis, sans un mot, il partit.

Longtemps, longtemps, M de Robec resta les yeux fixés sur la voiture qui s'éloignait, sur son dernier rêve qui disparaissait à l'horizon…

Maurice LEBLANC.

28

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

C'était l'ouverture de la chasse au château. À dix heures, selon la règle établie par le comte, un grand déjeuner réunissait ces messieurs ; à midi l'on partait,

Après quelques hésitations et, de la part de la comtesse, une certaine opposition, on avait invité le peintre Verdol, esprit paradoxal et caustique, qui agaçait fort les intimes de la maison, à Paris, mais brillant causeur, personnalité illustre, et dont le nom ferait bon effet dans les comptes rendus que publieraient les journaux.

On passait à table quand il arriva, le train ayant eu du retard. Le repas fut bruyant. Chacun des hôtes avait plusieurs histoires de chasse à raconter, et ce fut dès l'abord une salve de coups doubles, un carnage de perdrix tuées à cent pas, une mêlée tumultueuse où tombaient foudroyés lièvres, lapins, faisans et chevreuils. La comtesse, indifférente comme toutes les femmes à ces récits, regardait pensivement, dans une glace accrochée au mur opposé, sa jolie tête de blonde aux grands yeux bleus. Verdol se taisait.

Le comte en fit la remarque.

— Eh bien ! quoi, Verdol, pas un seul exploit cynégétique à nous mettre sous la dent ?

— Je ne chasse pas, répondit-il.

On s'exclama. Le comte reprit :

— Comment ! vous ne chassez pas, vous, un passionné de plein air, vous qui pratiquez tous les sports ?

— Tous, en effet.

— Eh bien ?

— Vous n'allez pas jusqu'à prétendre, je suppose, que la chasse est un sport ?

— Mais si, au contraire, et le plus noble, le plus admirable. Vous n'êtes donc pas de cet avis ?

Verdol garda un instant le silence, puis, cédant au désir de discuter, il affirma :

— Mon avis est que la chasse est tout simplement une distraction cruelle, qui indique, chez celui qui s'y livre, la persistance d'instincts primitifs et sanguinaires, ce qui n'a rien de sportif. C'est comme si vous me disiez que la guerre est un sport, ou plus crûment que le fait de tuer est un sport.

Le comte se récria :

— Mais il y a autre chose dans la chasse et qui en est le caractère principal : il y a la joie de l'exercice, de la marche à travers plaines et bois, sous le soleil, sous la pluie, contre le vent. Voilà ce que nous aimons avant tout, et que vous aimeriez si vous aviez chassé.

Tous les convives approuvèrent. Les torses se dressèrent. Ils se sentaient forts, puissants, infatigables. Mais Verdol riposta :

— J'ai chassé. Je puis même dire que je connais l'âme du chasseur, parce que cette âme est en moi, âpre et violente.

J'avais seize ans. Mon père, nemrod farouche, me mit un fusil entre les mains. J'étais adroit, et du premier coup presque autant que lui. Ce fut un massacre. Je n'oublierai jamais cette journée. J'étais ivre. Je tuais, je tuais comme un fou aurait tué, comme on tue lorsque l'on tue, avec rage, avec orgueil, avec exaltation, avec démence. C'était délicieux. Je prenais à pleins doigts la bête encore chaude, encore vivante parfois, et je l'étranglais, ou je lui cassais la tête contre le tronc d'un arbre… eh oui, comme vous le faites, messieurs. Je suis rentré le soir, honteux de moi. Je pleurais de dégoût. Depuis, je n'ai jamais touché un fusil.

On se tut, un peu gêné. À la fin, le comte éclata de rire.

— Ma foi, je n'ai ni honte ni dégoût. Quand je déboucle mes guêtres, je ne songe pas que j'ai eu du plaisir à tuer, mais que j'en ai eu, et infiniment, à poursuivre une proie qui m'échappait, plus agile, plus rusée que moi, supérieure à moi par la vue, par l'ouïe, par le flair. Tout le divertissement est là. Il y a lutte, excitation, déploiement d'habileté, stratagème, déduction. Il y a l'entente exquise du chasseur et de son chien. Il y a la sensation de l'adresse, du succès ou de la défaite, et combien d'autres…

— Il y a la sensation du meurtre, interrompit Verdol. Le reste n'est qu'illusion volontaire pour masquer un passe-temps dont on n'aimerait pas à voir le sens réel. Ainsi les Espagnols raffineront sur la beauté de leurs courses de taureaux, sur le pittoresque de la foule, sur le courage des picadores, la souplesse des banderilleros et le sang-froid des toreros, alors qu'en somme toute la volupté consiste dans le spectacle des entrailles qui jaillissent du ventre des chevaux et du beau sang rouge qui ruisselle sur la robe des taureaux. Tout cela dérive du même instinct. On chasse pour tuer, et l'on tue sans autre raison que pour le plaisir de tuer. On

tue de toute son âme, avec les sentiments les plus élémentaires et les plus primitifs, des élans de sauvage qui hait sa proie et qui lui en veut si elle se dérobe ou si elle fait par trop languir son impatience légitime.

Voilà la vérité. Analysez loyalement votre passion, vous n'y trouverez en fin de compte que l'instinct du meurtre. Nous l'avons hérité de nos ancêtres, et nous le gardons avec soin, le décorant et l'honorant comme une relique précieuse du passé. Hypocrisie ! Le plaisir de tuer était excusable autrefois, quand il accompagnait un besoin de manger ou la nécessité de se défendre. Il ne l'est plus aujourd'hui, où il n'est qu'un amusement d'oisifs et de riches.

La tirade se termina dans un silence profond. On se regardait avec embarras.

— Eh bien, mon cher ami, finit par s'écrier le comte, je me demande comment vous allez vivre pendant ces trois jours en compagnie de sauvages de notre espèce. Si j'avais su…

— Soyez sans inquiétude, répondit Verdol, la campagne est grande, j'irai du côté où vous n'exercerez pas vos ravages.

Le comte lui tourna le dos assez brusquement et emmena ses invités. Quelques minutes après, les aboiements des chiens retentissaient devant le perron. Les chasseurs se mirent en route.

Debout, à l'une des fenêtres, la comtesse les regardait s'éloigner. Le vent secouait les arbres. Des feuilles mortes tourbillonnaient dans les allées.

Elle se retourna. Verdol était près d'elle. Leurs yeux se croisèrent. Elle eut un sourire imperceptible et prononça :

— Je ne vous savais pas contre la chasse une haine si vigoureuse.

— Moi ? Je chasse tout comme un autre, et sans me croire un assassin.

— Vous aviez l'air bien convaincu, cependant.

— Certes, convaincu qu'il fallait trouver un moyen pour rester ici.

— Pour rester ici ?

— Oui, seul, auprès de vous.

— Vraiment ?

— J'ai tant de choses à vous dire !

Elle s'installa confortablement dans un fauteuil, et soupira d'un petit air ironique et las :

— Allons ! puisqu'il n'y a pas moyen d'y échapper, résignons-nous. Parlez. Il s'agit donc ?... Quelque histoire de chasse sans doute... de gibier défendu ?...

Maurice LEBLANC.

29

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Leur fille Suzanne montrait un tel penchant pour Lucien Briois que le comte et la comtesse résolurent de couper court à

un état de choses qui devenait inquiétant. Lucien était le fils de l'instituteur du village, et on ne l'avait reçu au château qu'en faveur de ses bonnes manières et de sa jolie tournure. Mais du moment qu'il compromettait Suzanne, il n'y avait pas à hésiter. Sans plus de façons on le pria de rester dorénavant chez lui.

Or, Lucien avait onze ans, Suzanne en avait dix, et à cet âge certains enfants sont d'une sensibilité très douloureuse. Ils eurent gros cœur. Mais que faire ? Les premiers jours Suzanne se révolta, cria et pleura. Mauvais système : on redoubla de rigueur jusqu'à lui interdire toute promenade en dehors du parc. Cela fut décisif. Elle parut se résigner.

La vérité est qu'un matin, par la fenêtre, elle avait aperçu, de l'autre côté de l'étang qui croupit au pied des murs du vieux château, vers le nord, Lucien caché parmi des touffes de roseaux. Dès lors la vie était possible.

Durant des semaines, cela continua de la sorte, sans qu'elle se lassât de contempler l'étang mélancolique, ni, lui, de lever les yeux vers la petite fenêtre où s'encadrait dans le lierre la fine silhouette de son amie. C'était la fin de l'hiver. Il neigeait, il gelait, il pleuvait, Lucien n'en restait pas moins de longues heures dans la brume et dans le froid, et, pas plus que lui, Suzanne ne songeait que ce fut là un acte d'héroïsme. Tout semble naturel à ceux qui aiment.

Mais, un jour, quelque chose siffla aux oreilles de Suzanne et roula dans sa chambre. C'était une pierre. Une lettre s'y trouvait attachée. Elle lut :

« Je ne peux plus vivre ainsi. Il faut que nos existences soient unies à jamais. Êtes-vous prête à me suivre ? »

Elle répondit par la même voie :

« Je suis prête à tout. »

Et il lui écrivit :

« Faîtes-vous donner une bicyclette. Dès que vous saurez y monter, entraînez-vous dans les allées du parc. Vous ne me verrez plus que le dimanche. Il faut que je travaille pour acheter, moi aussi, une bicyclette. »

Suzanne eut une machine de la meilleure marque. Très vite elle sut s'en servir. Scrupuleusement elle s'entraîna le long des allées.

Six dimanches passèrent. Chaque fois elle vit Lucien. Le septième elle lui écrivit :

« Qu'attendons-nous ? »

Il répondit :

« Je n'ai encore gagné que trente francs, il m'en faut soixante-dix en tout. Patientez. »

Suzanne admira fort cet amoureux qui trouvait à si bas prix un objet que son père avait payé pour elle plus de cinq fois autant. Le dimanche suivant, elle lui envoya, dans une enveloppe, trois louis d'or, toutes ses économies. Quinze jours après il écrivait :

« Tout est prêt. Mardi soir, à dix heures, je vous attendrai à la petite porte du potager. La clef est toujours à la serrure. Emportez sur votre bicyclette des vêtements de rechange, un bon manteau, du linge, des chaussures, enfin le nécessaire. Moi, je me charge des provisions pour plusieurs jours. »

Suzanne jugea très suffisant d'emporter ses bijoux — c'est-à-dire un collier de faux corail, une gourmette en cuivre doré et deux bagues en imitation de perles fines — une pochette de couture, des rubans de diverses couleurs et une boîte de bonbons.

⁂

— C'est vous, Lucien ?

— Oui.

— Ah ! vite, j'ai peur. Si l'on se doutait !...

— Ne craignez rien, Suzanne, je suis là.

En une seconde elle fut sur sa bicyclette et fila légèrement par le chemin vicinal qui contourne les vieux murs.

Il ne la rejoignit que quelques minutes plus tard.

— Je vous en prie, allons plus doucement. L'étape est longue, et au départ la vitesse coupe les jambes.

Ils roulèrent en silence, ou plutôt dans un silence relatif, car la bicyclette de Lucien imitait, à s'y méprendre, le bruit de deux cerceaux de fer rouillés bondissant sur des pavés inégaux.

— Ce sont des caoutchoucs pleins que vous avez ? demanda-t-elle.

Il répondit fièrement :

— Ce sont des pneumatiques.

Soudain la lune se dégagea des nuages qui la voilaient jusqu'ici. Suzanne s'exclama, stupéfaite :

— Qu'y a-t-il sur votre guidon ? Cet échafaudage ?

— Des provisions. Pensez donc ! Nous ne pouvons entrer dans les auberges, ce serait trop dangereux — du moins pendant les premiers jours…

— Mais où coucherons-nous ?

— Dans les granges, ou bien dans les abris naturels que nous offrira le hasard.

L'idée des abris naturels n'enthousiasma point Suzanne.

— Et si nous sommes attaqués ?

Àce moment ils montaient à pied une côte assez rude. Lucien s'arrêta et, d'un mouvement significatif, ouvrit son veston. Les crosses de deux pistolets émergeaient de sa ceinture, flanquées d'un poignard et d'un casse-tête. Suzanne se tut, rassurée.

Ils repartirent et, durant une heure, glissèrent à travers les bois et les champs, assez lentement d'ailleurs, car la fougue de Suzanne s'était ralentie, et les bagages de Lucien n'étaient pas pour accélérer son allure.

— Mon but, disait-il, est de quitter la grand'route après le lac de Gordes. Jusque-là nous risquons d'être rejoints.

De chaque côté d'eux les lignes des peupliers défilaient, alternant leurs ombres élancées. Souvent ils tressaillaient de peur. Une fois Lucien, le poignard aux dents, dut braquer ses deux pistolets contre une monstrueuse forme blanche qui leur barrait le chemin. C'était une vache échappée.

Alerte délicieuse ! Ils en rirent beaucoup. Et ils allaient, insouciants et gais, sans penser à la fatigue, sans s'occuper du gîte, grange ou abri naturel où leur nuit s'achèverait. Encore quelques coups de pédale et ils arrivaient au lac. C'était le salut.

Et soudain une détonation retentit. Lucien roula à terre. Suzanne fit quelques embardées, puis s'en fut tomber tout de son long sur l'herbe.

⁂

Un silence solennel suivit cette double chute. La lune et les étoiles brillaient au ciel impassible.

Au bout d'un instant la voix de Lucien s'exhala de la poussière :

— Je n'ai rien.

Et la voix de Suzanne gémit dans l'herbe :

— Moi non plus.

— Alors ?

— J'ai perdu la tête en vous voyant tomber.

Un silence encore, puis elle ajouta :

— La balle ne vous a pas atteint ?

— Non, je ne crois pas.

Ils se relevèrent, étourdis par le choc, et assez inquiets sur les dispositions de leur ennemi invisible. Allait-on les attaquer de

nouveau ? Lucien tremblait si fort que ses jambes vacillaient sous lui.

— Là, là, regardez ! s'écria-t-elle, d'une voix étranglée par l'émotion… là… vous voyez autre chose ?

— Mais où ?

— Là… regardez… votre bicyclette…

Par un effort suprême, Lucien tira un de ses pistolets et marcha vers la chose, le bras tendu, prêt aux pires éventualités.

Il s'arrêta, stupéfait. À la clarté de la lune, il apercevait, entre la roue d'arrière de sa bicyclette et la chaîne, sortant de la jante, une énorme vessie, un ballon formidable et luisant, pareil aux ballons des enfants.

— Ah ! murmura-t-il, comprenant tout d'un coup d'où provenait la détonation, c'est la chambre à air… le pneumatique…

Il restait confondu devant ce désastre.

— Eh bien ! quoi, lui dit Suzanne, réparez-le.

— Mais je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ! s'écria-t-elle avec une sorte de dédain. Alors nous allons passer la nuit ici ?

— Que faire ?

— Mais papa va nous rattraper. C'est horrible.

Elle éclata en sanglots. Lui aussi pleurait. Et ils demeurèrent ainsi sans prendre de décision, n'osant même pas quitter la route

et marcher, comme si le sort de leur entreprise avait été lié à l'usage qu'ils attendaient de leurs bicyclettes.

Les heures s'écoulèrent, lentes et funèbres. La nuit mystérieuse les effarait. Les bruits confus de l'espace leur semblaient autant de menaces. Ils frissonnaient d'anxiété au vol des oiseaux nocturnes et aux plaintes des chouettes.

Lucien avait tenté de se rapprocher de sa compagne, mais elle l'avait repoussé durement, pleine de mépris et de rancune pour ce ravisseur qu'arrêtait le premier obstacle. Elle dit cette seule parole :

— Tout cela ne serait pas arrivé, et je ne serais pas compromise, si vous aviez acheté une bonne bicyclette… comme la mienne.

Il baissa la tête, accablé.

Jusqu'au petit jour, ils grelottèrent d'angoisse et de froid, dans l'immensité hostile, désemparés, chétifs et misérables.

Vers six heures le trot d'un cheval, le roulement d'une voiture se firent entendre. Quelques minutes après, le père de Suzanne apparaissait.

Elle se jeta dans ses bras en lui demandant pardon. Mais, heureux de l'avoir retrouvée, il coupa court à toute explication, enveloppa sa fille de vêtements, la coucha dans la voiture, et elle se laissa emporter docilement, sans un mot, sans un regard pour son triste amoureux.

Maurice LEBLANC.

30

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

J'étais fort ce jour-là, de cette force invincible et légère qui nous anime à certaines heures, et dont on goûte l'ivresse comme la chose la plus délicieuse, la plus divine qui soit.

Il me semblait que c'était la volonté mystérieuse des pédales qui entraînait mes jambes et non mes jambes qui pesaient sur les pédales. Sans secousses nerveuses, sans à-coups d'énergie, je glissais dans le somptueux paysage d'automne, entre les flammes jumelles des grands peupliers d'or. Je respirais, avec le souffle tiède de l'air, tout ce qu'il y avait dans la nature de parfums épars, de langueur, de grâce et de beauté. Des hymnes d'amour et d'allégresse chantaient en moi.

C'était la sensation de la vie qui montait à mes lèvres et perfectionnait mon regard, gonflait ma poitrine, surexcitait ma chair et grisait mon cerveau.

Et je pensais que l'unique bonheur est là, dans cette sensation adorable. La vie ne vaut que par les minutes où l'on a la conscience physique que l'on vit. Et peut-on l'avoir, hélas ! en dehors de ces minutes brèves et rares où la jeunesse, la santé, l'inconscience, la force, l'amitié de la nature, la volupté du mouvement, paraissent s'unir, comme des fées bienfaisantes, pour nous enrichir et nous exalter ?

Àpesées égales et lentes, aisément et gravement, je montai la longue côte qui enlace la colline d'Avranches. Je pénétrai dans l'adorable jardin qui la domine. Ma récompense fut le spectacle merveilleux où s'érige le miracle du Mont-Saint-Michel.

⁂

Or, au bout d'un moment, je vis venir, de l'extrémité de la terrasse vers le banc de bois où j'étais assis, un vieillard qui marchait, courbé en deux, à l'aide d'une béquille et d'une canne. Il lui fallut bien un quart d'heure pour franchir cet espace de quarante ou cinquante mètres. Chaque pas était un effort que l'on devinait infini, et, tous les dix pas, il s'arrêtait, toussait, crachait et tremblait de tous ses membres.

Enfin il atteignit le but inaccessible, ce banc où chaque jour, sans doute, il chauffait au soleil sa lamentable carcasse, il l'atteignit et s'écroula à mes côtés. Nouvelle quinte de toux, nouveau tremblement. Puis le silence, l'immobilité : le vieillard dormait, et si profondément que j'avais l'impression d'un sommeil de mort.

La mer cependant étincelait dans le cadre harmonieux où l'enfermaient les rives du golfe, et mon rêve, errant sur la crête lumineuse des petites vagues ou sur la voile lointaine des barques, revenait toujours se poser sur le roc prodigieux de l'Abbaye.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

C'était mon voisin qui s'était réveillé et avait prononcé ces mots à mi-voix. Un instant, je vis, levés sur moi, ses yeux. Dans la face osseuse, couleur de terre, et crevassée de mille rides, ils me frappèrent par leur expression de vive intelligence. Puis il baissa la tête, du bout de sa canne essaya quelques raies sur le sable, et murmura :

— Oui, c'est très beau. Je n'y vois pas jusque-là, à peine si je distingue le parapet de la terrasse, mais je me souviens… C'est

magnifique.

Il garda un long silence, puis reprit :

— On se souvient de tant de choses quand on est vieux et que le cerveau ne s'est pas trop abîmé !... Alors, pour peu qu'on soit habile, il suffit de faire un choix parmi tous ces souvenirs et de n'évoquer que les meilleurs, ceux dont on peut encore tirer une bonne impression. Ainsi, moi qui ne suis plus qu'une vieille loque, j'ai réuni comme un bouquet toutes les jolies émotions de mon passé, et je les respire. C'est exquis. Ce sont les parfums du temps où j'étais jeune, vigoureux et bien portant, et où j'allais, j'allais sans lassitude le long des grand'routes. Eh bien, avec ces souvenirs...

Il se tut de nouveau. Et il me sembla qu'il dormait. Mais il continua, comme s'il avait rattaché le fil interrompu de ses idées :

— Eh bien ! avec ces souvenirs, je suis heureux. Ça vous étonne ? Oh ! certes, il n'y a pas que cela. Il y a aussi les bonnes sensations présentes qui viennent ranimer les anciennes. Ainsi, tenez, quand je traverse cette terrasse, chaque pas est un effort, n'est-ce pas ? Mais chaque pas est une victoire aussi, et j'avance, j'avance entre des arbres dont je me souviens, parmi des odeurs que je retrouve. Et je m'assieds là, devant cette baie que j'ai tant aimée, et dont tous les détails me sont familiers. Et alors, c'est la joie suprême, le soleil, le soleil béni qui me baigne dans sa chaleur. Ah ! le soleil, monsieur, on ne le connaît bien que quand on est très vieux. C'est le grand ami, c'est le sourire du bon Dieu. Il remplace tout, il efface tout, il promet tout. Ah ! comme il me caresse et comme il m'enveloppe en ce moment ! Je m'imagine que

ce n'est pas du pauvre sang qui coule dans mes veines, mais du sang à lui, du sang de soleil !

Il se souleva un peu sur ses maigres poignets, regarda avidement l'horizon invisible pour lui, aspira les senteurs de l'air, puis chantonna quelques paroles d'une petite voix chevrotante et pitoyable.

⁂

Et je pensais :

— C'est la sensation de la vie. Lui aussi, il en est animé à certaines minutes, comme le plus jeune et le plus ardent de ses semblables.

C'est que la vie, en vérité, est inépuisable. Il suffit qu'il en reste au fond du corps le plus délabré une infime parcelle pour qu'on frémisse encore des pieds à la tête, du grand frisson sacré. Il n'est pas besoin de spectacles magnifiques, de mouvement, de lèvres fraîches, de poumons résistants, de muscles solides, enfin de secours d'aucune sorte. Non. Un peu de soleil, quelques jolis souvenirs, et, avec cela, jusqu'à la veille même de sa mort, on peut se faire du bonheur.

Alors, pourquoi s'attacher désespérément à la minute présente, pourquoi craindre les années, l'âge qui flétrit, la vieillesse déprimante… si un vieillard courbé en deux, les yeux couverts d'un voile, le souffle rauque, la marche vacillante, connaît encore, par le fait d'un rayon de soleil, les seules minutes qui valent que l'on vive, ces minutes d'éternité où l'on a la conscience physique que l'on vit ?

C'était l'heure de partir. L'espace m'attirait, et j'avais hâte de m'exalter encore, avant la fin du jour, au jeu de mes muscles, à l'aisance de mes gestes, au frôlement de la brise et à tous les délices de la nature. Je dis à mon voisin :

— La vie est bonne, n'est-ce pas ?

Il eut un accès de toux à rendre l'âme, puis, après un silence, répondit d'une voix convaincue :

— Oh ! oui, la vie est bonne.

Maurice LEBLANC.

31

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Subitement, en plein hiver, le comte et la comtesse d'Ermeville quittèrent leur hôtel des Champs-Élysées pour s'installer en leur château du Nivernais.

Vainement la mère de la comtesse Madeleine avait fait des remontrances à son gendre et l'avait supplié de ne point imposer à la jeune femme un séjour qui pouvait lui être funeste dans la situation particulière où elle se trouvait. Vainement elle avait parlé au nom de l'enfant dont la naissance, attendue pour le printemps, devait combler leurs vœux. Jacques d'Ermeville s'était montré inflexible. Il semblait obéir à quelque motif secret qui surexcitait sa volonté, l'armait d'une énergie presque brutale et le rendait sombre, dur, implacable, haineux.

La vie fut terrible là-bas, en ce morne château glacial qu'attristaient un paysage d'eaux marécageuses et ce qu'il y a de lugubre dans le spectacle des grandes forêts dénudées.

Jamais la comtesse Madeleine ne franchit seule l'enceinte du parc. Elle vivait au fond de sa chambre sans que personne autre qu'une servante aux ordres du comte eût le droit de pénétrer jusqu'à elle. Là Madeleine travaillait furtivement à la layette de son enfant. Les chaussons, les brassières, les couches s'entassaient dans les tiroirs d'une vieille commode. Dès qu'un bruit de pas résonnait au bout du couloir, en hâte elle cachait l'ouvrage en train sous les couvertures de son lit.

Deux ou trois fois la semaine, Jacques lui mandait qu'elle eût à se tenir prête. À l'heure dite, elle descendait. L'automobile, une voiture de vingt-quatre chevaux, de carrosserie assez lourde, attendait devant le perron. Elle prenait place auprès de son mari. Le mécanicien montait à l'arrière.

Et c'était alors, durant trois ou quatre heures, une course folle, au travers des bois et des champs, sous l'âpre bise d'hiver ou sous la pluie cinglante.

Àtout moment, Madeleine frissonnait aux imprudences inexplicables de son mari. Tel obstacle lui semblait l'écueil suprême où ils allaient définitivement se heurter. On passait cependant, et tel autre apparaissait à l'horizon.

Un tournant surtout, à trois kilomètres du château, l'épouvantait, non point tant par la brusquerie du coude que parce que Jacques l'effectuait toujours à l'allure la plus vertigineuse, et cela sans raison apparente. Il avait l'air de procéder à un exercice. Mais en vue de quoi ? Ah ! ce tournant, son aspect, les hauts talus

qui le bordaient, le vieux chêne qui en annonçait l'approche, comme toutes ces choses hantaient ses cauchemars !

Jusqu'au dernier mois, jusqu'à la veille de la délivrance, son mari la contraignit à ces étranges et fantastiques promenades. Dans l'intérieur du château, leurs repas étant servis à part, ils se voyaient à peine. Plusieurs fois, elle tenta de lui parler. Il ne répondit point. Il gardait toujours un visage redoutable. Quand elle rencontrait ses yeux, leur cruauté la faisait frémir. Il avait un calme et une froideur de justicier, qui sait nettement ce qu'il à décidé, et qui sait que rien au monde ne l'empêchera d'agir selon sa décision.

Avec les jours l'effroi grandissait en Madeleine, une sorte d'angoisse torturante, de terreur superstitieuse.

⁂

Et l'époque arriva. Une nuit, par les soins d'un docteur inconnu, l'enfant naquit, un fils qui reçut le nom de Raoul. Une nourrice se présenta, paysanne grossière dont la figure antipathique et les façons obséquieuses désespérèrent Madeleine.

La vie pourtant lui fut assez douce, malgré les lourdes appréhensions qui pesaient sur elle. Une telle consolation lui venait de cet enfant, si gracieux déjà, si beau ! Chose étrange, elle avait toute liberté pour le voir. Il couchait dans la chambre voisine, et, du matin jusqu'au soir, sauf aux heures où la nourrice lui faisait prendre l'air, ne la quittait point.

Était-il possible que tant de joie persistât ? En un mois, elle n'entendit même pas dans le couloir le pas de son mari.

Mais le trente-deuxième jour, il lui fit dire, après le déjeuner, de se préparer à sortir. Les promenades habituelles allient recommencer.

Elle descendit toute triste. À ce moment de la journée, son fils était toujours dehors, de sorte qu'elle ne put l'embrasser avant son départ.

Elle s'assit auprès de son mari. Jacques donna l'ordre au mécanicien de ne pas les accompagner, ce qui surpris Madeleine.

En traversant le parc, elle regarda de côté et d'autre, espérant apercevoir son fils dans quelqu'une des allées avoisinantes. Sans doute était-il caché par des massifs d'arbres. Elle ne le vit point.

En franchissant la grille, l'allure était déjà absurde. Quelle démence avait donc frappé le cerveau de Jacques ? Mais, sur la grand'route, ce fut vraiment de la folie. Ils semblaient marcher vers un but de mort, et se hâter d'y parvenir sans souci des obstacles.

Et justement, au lointain, apparut l'horrible tournant.

— C'est là ! pensa Madeleine, le cœur serré.

Que se passerait-il ? Elle ne savait pas, mais c'était là, c'était là, fatalement, inexorablement.

Il approchait, il accourait au-devant d'eux. Dans la route, que l'imagination prolongeait à l'infini, c'était comme une coupure, un abîme infernal.

— Voilà, voilà, se disait Madeleine, les mains crispées au siège.

Et, de fait, on y arriva.

Jamais Jacques ne l'aborda avec la même audace. Madeleine eut l'impression qu'on allait s'écraser sur le talus adverse. Et ce fut comme si la voiture pivotait sur elle-même. Et soudain, devant soi, la route apparut, redressée, toute droite. On était sauvé.

Mais tout de suite, au sortir du virage, Madeleine eut la vision confuse de quelque chose qui était par terre, sur le bord du chemin. Un petit soubresaut se produisit, la voiture se souleva un peu sur le côté et passa.

— Qu'y a-t-il ?... Quoi ?... Vous avez vu ? gémit Madeleine, la voix rauque.

— Je ne sais trop, répondit Jacques, je n'ai pas bien discerné... je crois que c'est un enfant... votre fils peut-être...

Madeleine poussa un cri et s'évanouit.

Une heure durant, parmi les forêts et les plaines, il la promena ainsi, à demi-morte. De temps en temps il la regardait, avec un sourire de haine assouvie, féroce...

Maurice LEBLANC.

32

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

C'est à Fauville, gros bourg normand, que je fis la connaissance de M. Audimard, célébrité locale.

C'était un homme de taille ordinaire et d'âge incertain, à grosses moustaches tombantes, les yeux invisibles derrière

d'épaisses lunettes fumées et toujours vêtu d'une longue redingote noire. Somme toute, personnage important dont on prisait les conseils et dont on redoutait l'opinion, M. Audimard imposait par la sévérité de ses mœurs et la gravité de son extérieur.

Mais le genre d'existence qu'il menait lui valait une illustration toute particulière.

Un jour, le doux M. Audimard arrivait à l'hôtel du Grand-Coq sur le coup de onze heures et déjeunait à la table des principaux habitués. L'après-midi, il allait voir tel ou tel des notables de l'endroit, se montrait chez le pharmacien, assistait à l'arrivée de l'omnibus qui dessert la gare la plus proche, et revenait diner à l'hôtel. Le soir, il jouait aux dominos ou devisait sérieusement au milieu d'un auditoire attentif.

Et le lendemain il n'apparaissait pas. Nul ne pouvait se vanter de l'avoir vu deux jours de suite. Il restait chez lui, enfermé dans la jolie maison qu'il possédait un peu à l'écart du village. Ce jour-là les volets ne s'en ouvraient pas. Aucun bruit ne s'y entendait. Personne n'y entrait. Le surlendemain seulement, vers dix heures du matin, une femme du pays venait sonner à la porte et faire le ménage. À onze heures M. Audimard franchissait le seuil de l'hôtel.

Inexplicable originalité ! Pourquoi cette vie si nettement tranchée en deux parts si différentes ? Pourquoi ce mystère ?

— Je me repose, répondait M. Audimard aux interrogations des curieux. Je me repose, répondit-il à ma question, quand j'eus l'honneur d'être assez lié avec lui pour me permettre d'être indiscret.

Et il disait cela d'un ton qui n'engageait pas à poursuivre la conversation.

⁂

Un matin, appelé par mes affaires, je partis pour Saint-Laurent-en-Caux, autre bourg normand que l'absence de communications directes rendait assez éloigné. Je mis trois heures à m'y rendre. L'après-midi, je vaquai à mes occupations. Le soir, je dinai à l'auberge en tête à tête avec le percepteur.

Des gens du pays vinrent jouer au billard. Parmi eux il y en avait un qui se fit remarquer par ses propos plus lestes, ses airs de matamore et ses fanfaronnades, qui n'étaient point sans quelque drôlerie. Assez grand, de visage ouvert et plutôt sympathique, malgré certains signes de déchéance, débraillé dans sa tenue, il représentait bien le beau parleur de village, le coureur de cabaret. De fait, il semblait un peu gris.

Je demandai au percepteur qui était cet individu bruyant. Il s'écria :

— Mais c'est le sieur Vatinel, le célèbre Vatinel !

— Célèbre à quel titre ?

— À titre d'original d'abord, puis de mauvais garnement. Tel vous le voyez ce soir, tel vous auriez pu le voir tantôt, déjà gris, traînant d'auberge en auberge, entouré d'une cour de fainéants comme lui, et criard, hâbleur, endetté, de mauvaise foi, bref un vaurien que les honnêtes gens évitent et dont les dévotes ne parlent qu'en se signant.

— Un vaurien, soit, remarquai-je, mais un original !

— Original en ceci : demain, le sieur Vatinel, qui aujourd'hui fait le scandale du village, le sieur Vatinel restera invisible, enfermé chez lui, dans la petite masure qu'il occupe derrière l'église. Inutile de frapper à sa porte, il ne répond pas. Que fait-il ? Comment se nourrit-il ? Mystère ! Après-demain seulement on le verra sortir de son gîte et reprendre pour un jour sa vie de bâton de chaise. Vous avouerez qu'il ne manque pas d'une certaine dose d'excentricité, le sieur Vatinel !

J'étais confondu, non point tant de la conduite du sieur Vatinel que de l'extraordinaire similitude qu'il y avait entre son histoire et celle de M. Audimard. Par quel hasard vraiment stupéfiant deux cas aussi exceptionnels pouvaient-ils se produire ? Par quel prodige le sieur Vatinel et M. Audimard s'étaient-ils donné le mot, à travers l'espace, pour vivre ainsi, parallèlement, leur double existence fantastique et invraisemblable ?

Le lendemain, je ne vis pas le sieur Vatinel. Je le vis le surlendemain, et point le jour d'après. Même régularité que chez M. Audimard.

Cette singulière coïncidence m'intriguait fort.

⁂

La semaine suivante, ayant à effectuer quelques courses aux environs, je fis venir ma bicyclette. Plusieurs fois même, séduit par le beau temps, j'en usai le soir pour de courtes promenades avant de me mettre au lit. Et c'est un de ces soirs qu'en approchant du verger qui s'étend derrière la masure de Vatinel, je l'aperçus qui fermait sa barrière, enfourchait une bicyclette et filait du côté de la campagne.

Or, une heure avant, Vatinel jouait au billard. Où allait-il de la sorte ? Ma foi, pensai-je, il ne sera pas dit qu'ayant une pareille occasion de savoir à quoi m'en tenir sur l'un de mes deux mystérieux personnages je sois assez naïf pour la négliger. Je filai donc à sa suite.

Il roulait, lentement, en homme qui n'est pas pressé. Je distinguais la faible lueur de sa lanterne. Par précaution, j'avais éteint la mienne. Au bout de quarante minutes nous traversâmes Doudeville, sans qu'il s'arrêtât. Désormais j'ignorais la route suivie. On monta une côte, à pied bien entendu, puis, après une demi-heure, on en descendit une très longue pour en remonter une autre qui me parut interminable. Et nous roulâmes ensuite sur un plateau faiblement accidenté.

En vérité, ce n'était point désagréable. Il n'y avait pas un souffle de vent, et la clarté des étoiles illuminait suffisamment la route. À cent pas devant moi, la petite lumière de la lanterne brillait. Et nous allions très doucement, en flânant, comme des gens qui font de l'hygiène.

Enfin, après deux heures et demie ou trois heures de cette marche nonchalante, je discernai, autour d'un clocher, la masse confuse d'un village. Et soudain le sieur Vatinel descendit de machine et s'engagea dans un sentier qui bifurquait sur la droite. J'entendis bientôt un cliquetis de clefs, puis le bruit d'une porte qui s'ouvre et qui se referme.

Je m'approchai. Un cri m'échappa. Cette maison… Mais non, cela ne se pouvait pas… Pourtant, depuis quelques minutes déjà, n'avais-je pas l'impression de retrouver, dans l'obscurité des choses, des spectacles familiers ?

Je pénétrai dans le village jusqu'à la place de l'église. Il n'y avait plus de doute : j'étais à Fauville, et la maison où le sieur Vatinel venait d'entrer était la maison de M. Audimard.

⁂

C'est à l'hôtel, le lendemain. Je suis assis dans la cour. À onze heures, M. Audimard arrive. Il me dit :

— Tiens, vous voilà de retour ? En bonne santé ?

Et je lui réponds nettement :

— Je vous remercie, Monsieur Vatinel.

Il tressaille. Je devine son émoi, puis son hésitation. Enfin il me prend le bras et m'entraîne.

— Vous m'avez donc reconnu là-bas ? Je n'aurais pas cru…

— Je ne vous ai pas reconnu, je vous ai suivi cette nuit… Maintenant je vous reconnais. Déjà certains détails m'avaient frappé à mon insu, certaines analogies dans le timbre de la voix, dans la tournure…

Nous étions dans une rue isolée. Il enleva ses lunettes, redressa sa taille, posa le poing sur sa hanche et redevint aussitôt le sieur Vatinel.

— Mais pourquoi, m'écriai-je, pourquoi cette double existence ?

— En deux mots, voici. Je m'appelle Audimard, et je suis de Rouen, où j'ai mené jadis une vie très dissipée. Il y a dix ans, j'héritai de cette maison. Las de m'amuser, désireux de considéra-

tion, je m'y installai et pris aussitôt dans le bourg des airs d'homme sérieux qui ne tardèrent pas à m'attirer l'estime et la confiance générales. Mais au bout d'un an cette conduite de vieux puritain m'excédait. Mon ancienne nature réclamait ses droits. À la même époque, un cousin éloigné me laissait la masure de Saint-Laurent. Ce hasard décida les choses. Je mis la masure en vente et la rachetai sous le nom de Vatinel. Et depuis lors je me divise en deux personnes bien distinctes.

— Sans éveiller les soupçons ?

— On ne sait rien de ce qui se passe d'un village à l'autre, quand huit grandes lieues les séparent.

— Et ces huit lieues ne vous fatiguent pas ?

— Nullement. C'est une promenade délicieuse. Bien entendu, je m'y soustrais quelquefois, selon les exigences du temps ou de ma santé, mais le moins possible. Ma vie est si agréable ! Pensez donc, je satisfais aux deux êtres qui sont en moi, le bon et le mauvais, le paisible et l'aventureux, le sage et le fou, le respectable et le débauché. Ici je suis M. Audimard, rentier honorable et consulté. Là le sieur Vatinel que l'on méprise et que l'on redoute. Jamais de désirs ni de regrets, puisque tous mes instincts sont assouvis. Et si vous saviez quelle jouissance que de me quitter chaque soir pour aller vers l'autre moi !

Àmesure qu'il avance vers Saint-Laurent, M. Audimard laisse tomber derrière lui quelque chose de son honnêteté, de ses goûts austères, de ses besoins d'ordre et de mesure, pour entrer dans la peau de ce drôle qui a nom Vatinel. Et au retour vers Fauville, c'est Vatinel qui se dépouille de ses vices et de ses idées de ré-

volte, et c'est M. Audimard qui ressuscite peu à peu, le discret et prudent M. Audimard !...

Maurice LEBLANC.

33

Ma nuit fut atroce. Dès le matin j'ouvris d'une main tremblante le journal que mon domestique venait de m'apporter, et tout de suite, je cherchai à la troisième page la colonne des faits divers. Un cri m'échappa. J'avais aperçu ce titre d'entrefilet : « Enfant écrasé par une automobile. »

Je fus sur le point de froisser la feuille et de la jeter. De la sorte, ignorant les détails qui précisaient l'heure et le lieu de l'accident, je ne saurais jamais si l'enfant que j'avais renversé la veille, boulevard des Batignolles, était mort des suites de sa chute, mais je dominai mon instinct. Reprenant le journal, je le dépliai de nouveau et je lus :

« Hier à quatre heures du soir, boulevard des Batignolles, une automobile marchant à grande allure a renversé un enfant de cinq ans et a continué sa route sans qu'on ait pu prendre note de son numéro.

« L'enfant a été transporté au domicile de sa mère, M veuve Maréchal, 54, rue des Dames, où il est mort quelques heures après. »

Donc j'avais tué.

⁂

Un long moment, je restai comme accablé. Depuis la veille, je luttai contre la certitude, contre l'affreuse vérité que je redoutais de connaître, je luttais, mais au prix de quels efforts ! Oh ! cette soirée maudite, ce réveillon abominable où j'avais essayé de m'étourdir, et cette nuit de cauchemar et d'agonie ! Combien de fois j'avais été prêt de courir au lieu de l'accident et de me renseigner. J'aurais su enfin ! Et sachant, j'aurais pu réparer ma faute jusqu'à un certain point. Pourtant, je m'étais abstenu. Nous sommes si lâches devant la souffrance !

Maintenant, je savais. Qu'attendais-je pour agir ?

Agir, c'était aller là-bas, sonner à cette porte, me dénoncer, assister au désespoir de la mère, être l'objet de sa haine. C'était attirer sur moi tous les ennemis et tous les tracas. C'était aussi m'exposer aux revendications inévitables et légitimes, c'était payer, quoi ! disons le mot crûment, puisqu'après tout, hélas ! notre misérable nature se laisse guider, dans les circonstances les plus tragiques par le plus malpropre des intérêts.

Agir, c'était tout cela. En aurais-je le courage ?

D'un coup violent, je sonnai mon domestique.

— Faites ma malle, je pars pour le Midi.

J'étais résolu. Nul ne soupçonnait mon secret, j'étais seul en face de lui comme en face d'un ennemi. Avec un peu d'habileté, quelques distractions, le jeu par exemple dont j'avais la passion, ne me serait-il pas facile d'anéantir cet ennemi jusqu'à n'en plus garder le moindre souvenir au fond de moi ? Songeant à Monte-Carlo, je pris une grosse somme dans mon secrétaire.

Puis je sortis pour faire quelques adieux avant mon départ. Il était dix heures. Par cette froide et claire matinée de Noël, les rues étaient pleines de monde et semblaient en fête, les cloches semaient à toute volée autour des églises des idées de joie et de triomphe, des visions de petit enfant qui naît…

Des enfants ! Je ne voyais qu'eux dans la foule, comme s'ils eussent été à eux seuls la foule entière, et je pensais à l'autre, au petit de la veille. Comment était-il ? Blond ? brun ? joli ? gracieux ?…

Je m'arrêtai subitement : à mon insu, j'avais traversé le parc Monceau et suivi le boulevard de Courcelles. Maintenant j'étais non loin de l'endroit.

Je voulus revenir sur mes pas. Ce fut en vain. Il me fallut marcher, marcher encore. Puis je tournai. Quelques minutes après, tout frissonnant de fièvre, posté sur le trottoir opposé, je contemplais le numéro 54 de la rue des Dames, étroite maison, d'aspect pauvre et triste dont le couloir d'entrée longeait une boutique de fruitière.

Il me sembla constater que des gens entraient et sortaient en nombre anormal, des amis, des parents sans doute. Ma gorge se serra. Une immense pitié m'envahit, et je fis un pas en avant.

Mais non, c'était absurde. À quoi bon, puisque personne ne savait, puisque moi-même j'oublierais… ?

Une voiture passait. Je sautai dedans en donnant mon adresse.

Et voici qu'au détour de la rue je criai au cocher d'arrêter. Je descendis de fiacre et, sans plus d'hésitation, dompté par une

idée de devoir plus forte que tout, plus forte que mes instincts, que ma peur, que ma lâcheté d'homme, je retournai vers la maison, m'enquis auprès de la concierge, montai les cinq étages, et sonnai.

⁂

— Madame Maréchal ? demandai-je à la vieille femme qui m'ouvrit.

Elle me fit entrer dans une pièce froide et mal meublée et me dit :

— Je vais prévenir ma fille, elle est auprès de notre pauvre enfant.

Au bout d'un instant M Maréchal sortit de la chambre voisine. C'était une femme encore jeune, au visage doux et mélancolique. Elle avait dû pleurer beaucoup, car ses yeux étaient encore rouges et ses joues comme luisantes de larmes.

Elle murmura :

— Vous désirez me parler, Monsieur ?

Je la regardai encore quelques secondes, le cœur étreint d'angoisse. Ainsi c'était là le pauvre être douloureux dont j'avais brisé la vie ! Une fois encore, quelque chose me conseilla le silence. Faiblesse suprême… Mme Maréchal répéta la question et je répondis :

— C'est vrai, Madame, c'est moi… qui l'ai écrasé… hier… c'est vrai…

Elle eut un gémissement.

— Ah ! c'est vous, Monsieur…

Aucune colère, aucun geste de révolte, mais une résignation qui me navra. J'aurais préféré sa haine.

Je repris :

— Écoutez, Madame, je ne peux pas faire que ce qui est ne soit pas… et ce que je viens vous proposer ne diminuera en rien votre douleur de mère… Une mère, n'est-ce pas, ne vit que pour son enfant, et lorsque son enfant n'existe plus, rien ne la console. Cependant, je voudrais vous dire… que je prends à ma charge tous les frais… la cérémonie… la petite tombe… l'entretien.

Il me parut qu'elle me regardait avec étonnement, comme si elle ne comprenait pas. Je balbutiai :

— Bien entendu, ce n'est pas tout… Vous fixerez vous-même le… dédommagement… la somme annuelle… mon notaire…

En vérité, l'expression de ses yeux me déconcerta. Je me tus. Nous avions l'air de deux personnes parlant un langage différent.

Enfin, elle saisit mon bras et m'entraîna. Nous passâmes dans la pièce voisine. Sa mère était penchée sur le petit lit. Elle l'écarta, et comme je n'osais tourner les yeux vers ma victime, elle me fit signe d'approcher.

Et je vis, ô ? l'adorable spectacle, je vis parmi des jouets épars sur le lit, un enfant qui souriait, un joli enfant blond, un peu trop pâle peut-être, mais bien vivant, oui, bien vivant.

— J'ai lu sur les journaux… murmurais-je.

— Qu'il était mort, n'est-ce pas ? On s'est trompé. Certes, nous avons eu bien peur, mais il n'a eu que des contusions… Le médecin sort d'ici et nous a tout à fait rassurées.

Il me sembla que j'échappais aux griffes de quelque monstre, à la méchanceté d'un rêve abominable. Je respirai longuement. Tout s'ouvrait devant moi, tout s'éclairait. J'aurais voulu crier mon allégresse, et remercier, et chanter des actions de grâces.

Et je songeais que si j'avais résisté à cette voix intérieure qui m'ordonnait de revendiquer loyalement la responsabilité de mon acte, je n'aurais jamais su la bienfaisante vérité et aurais eu le remords d'avoir tué et le remords d'avoir été lâche.

Cela réussit donc quelquefois d'accomplir son devoir ?

Je dis à l'enfant :

— Les beaux joujoux ! qui te les a apportés ?

Il répondit :

— Le Petit Noël… il est venu par le toit…

J'allai vers la cheminée, je me baissai, et sortant mon portefeuille de ma poche, je feignis de le trouver derrière les chenêts.

— Et celui-là que tu n'as pas vu ? un beau joujou ! tiens… c'est pour toi, prends…

Maurice LEBLANC.

34

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

C'est le plus rude hiver dont puissent se souvenir ceux de ma génération. Durant deux mois on patina. J'avais treize ans, et chaque dimanche, chaque jeudi, je courais, avec quelle hâte fébrile ! vers les plaines du Petit-Quevilly qui bordent la Seine, à la sortie de Rouen. Dès l'automne elles étaient inondées. Aux premières gelées on y venait de toutes parts.

La vue des champs de glace m'exaltait. Aucun sport ne m'a jamais donné plus d'émotion et plus d'ivresse. Il s'y mêle des sensations de grâce, d'aisance, de légèreté et de noblesse artistique que l'on ne peut trouver ailleurs. Peut-être cette supériorité n'est-elle autre chose que celle de la ligne courbe sur la ligne droite. Tous les sports de mouvement, bicyclette automobile, natation etc. impliquent une idée de rectitude moins plaisante assurément que les cercles parfaits auxquels tend l'effort du patineur. Effort si invisible, si mystérieux qu'il semble moins, au moment où il se produit, le résultat de notre volonté que la loi même de notre corps.

Si mes instincts d'enfant réduisaient le patinage au seul plaisir d'un exercice violent et d'une course rapide devant soi, mes yeux en purent apprécier dès cette année le charme esthétique. Et ce fut sous la forme de la plus souple et de la plus harmonieuse des femmes.

La première fois que je la vis évoluer sur la glace, j'en restai confondu. Je n'imaginais point que l'on pût agir par gestes aussi gracieux et aussi faciles. Elle était la grâce elle-même. On eût dit,

en la regardant, que l'air était comme une eau miraculeuse dans laquelle elle se jouait ainsi qu'une sirène, s'y blottissant, s'y roulant, s'y mouvant en ondulations voluptueuses.

Je n'osai bouger, ce jour-là. J'avais honte de moi et de mes déhanchements, et de mes dislocations de clown. À son départ je m'approchai et la contemplai furtivement. Elle était blonde, me parut toute jeune, et ressemblait en tous points aux figures idéales qui hantaient mon imagination d'adolescent. Ce fut comme si je la reconnaissais.

Tout ce qu'il y avait en moi d'aspirations vagues, de désirs confus, d'ardente curiosité, de malaise indéfini, se précisa sur l'heure.

Toutes mes pensées lui furent acquises, ainsi que des choses qui lui étaient dues. Ma tendresse s'accrut de toute la mélancolie de l'absence. Je souffris.

Bien entendu, à cet âge, de tels sentiments ont besoin de s'épancher. Mon voisin de classe, Charles Danty, externe comme moi au lycée Corneille, eut l'honneur de mes confidences.

C'était un personnage assez énigmatique à qui ses quinze ans, sa paresse raisonnée, son mépris des punitions et la liberté dont il jouissait, valaient une illustration de mauvais aloi. Où demeurait-il ? Avait-il une famille ? On l'ignorait. Depuis quelques mois à Rouen, il n'y fréquentait personne. Mais il courait sur lui des histoires… On l'avait rencontré ici avec une femme, là avec une autre. Aux questions il répondait d'un sourire équivoque, en se dandinant :

— Et après ? Suis-je un gosse comme vous autres ?

Vaniteux, plutôt lâche, hypocrite, il m'était peu sympathique. Mais quelle expérience ! Quelle pratique de la vie réelle ! Quelle supériorité dans la solution de ces problèmes mondains ou féminins devant lesquels je rougissais de rester embarrassé comme un novice !

Tout de suite il me comprit. D'ailleurs il croyait savoir de qui je parlais.

— Une dame blonde, n'est-ce pas ? élégante, jupe de drap mordoré et boléro de loutre ? Je la vois souvent dans la rue, toujours seule…

Il sourit, ce qui m'irrita. Mais ses conseils m'étaient trop précieux. Je me contins.

Les deux dimanches et les deux jeudis qui suivirent, je retrouvai mon inconnue. Ma vie fut définitivement bouleversée. Son image flottait dans mes rêves et se dessinait sur mes livres d'étude.

J'aurais voulu lui faire des sacrifices formidables, auxquels elle eût répondu — c'était mon vœu le plus cher — en me battant. Oui, recevoir des coups de sa main me semblait le bonheur suprême. J'en pleurais d'avance. Quant à tenter le moindre effort pour mériter une telle faveur ou pour qu'elle se doutât seulement de mon existence, j'eusse préféré mourir.

— Il faudra que je m'en mêle, répétait Charles avec compassion, d'autant, tu sais, mon vieux, que je patine comme pas un… Mais quoi ! j'ai d'autres chats à fouetter.

Enfin un jour il se décida.

Ah ! ce que je tremblais en arrivant aux prairies du Petit-Quevilly ! À quels actes téméraires allait-il me contraindre ? Comment finirait cette aventure ?

⁂

Àpeine sur la glace, j'eus une vive contrariété. Ainsi qu'il l'avait annoncé, Charles patinait fort bien. Je paraissais un débutant à côté de lui, et si maladroit !

Il me dit :

— C'est celle qui est là-bas, n'est-ce pas ? Fichtre, elle a de la ligne. Reste ici, tu vas voir comment on s'y prend pour border une jupe de drap et un boléro de loutre. Je ne me donne pas cinq minutes…

Il s'avança, passa près de l'inconnue, la dévisagea, fit devant elle, comme pour lui prouver son habileté, quelques-unes de ses prouesses les plus audacieuses, puis, le chapeau à la main, l'air à la fois respectueux et cavalier, s'approcha. À ma grande stupéfaction, elle l'accueillit.

Ils causèrent assez longtemps. Un moment elle tourna les yeux vers moi. Il me sembla qu'elle riait. Se moquaient-ils ? De la colère, de la honte m'envahirent.

Soudain il lui tendit les deux mains ; elle y plaça les siennes, et, les bras entrecroisés, ils s'élancèrent. Je me rappelle que je fus sur le point de m'enfuir, tellement ma douleur était cruelle. Il la touchait ! Leurs mains se mêlaient ! Elle s'appuyait sur lui ! Elle se confiait à lui, à sa force, à son adresse !

Àplusieurs reprises ils évoluèrent autour de moi, légers et ondoyants. Mon Dieu, que pouvait-il lui dire ? Ils donnaient l'impression de deux amis qui s'accordent à merveille, lui joyeux et empressé, elle heureuse et grave. Je surpris un regard qu'elle lui adressait. Quelle douceur ! J'en fus dévoré de jalousie. Était-il possible qu'elle le regardât de la sorte ?

Incapable d'assister plus longtemps à ce spectacle, je me réfugiai à l'écart, dans une partie où la glace très mince n'offrait pas assez de solidité pour qu'il fût prudent de s'y risquer.

Il m'y rejoignit au bout d'un instant et me dit :

— C'est entendu.

— Quoi ?

— Elle sera chez elle demain, à cinq heures.

— Mais je ne veux pas y aller ! m'écriai-je épouvanté.

— Ne crains rien, mon petit. Je n'ai même pas parlé de toi. Tu comprends bien que dans ces questions-là chacun commence par s'occuper de ses propres affaires.

Visiblement, il me persiflait. Exaspéré je lui dis :

— Alors, toi, tu iras…

— Parbleu.

Son assurance me mit hors de moi et dans un accès de rage, je balbutiai :

— Eh bien, tu n'iras pas, tu entends, je te défends d'y aller ! Tu n'as pas le droit…

— On s'en passera, et demain, à cinq heures…

Je me ruai sur lui. Il perdit l'équilibre et m'entraîna. Sous le poids de nos corps, la glace se rompit…

⁂

Un grand feu dans une salle d'auberge. Devant, emmaillotés de couvertures, Charles et moi. La baignade n'avait pas été bien sérieuse. À peine avions-nous eu de l'eau jusqu'à la ceinture. Cependant le froid nous avait saisis à tel point que l'on n'arrivait que difficilement à nous réchauffer. Charles gémissait.

Et soudain une femme fit irruption dans la pièce. C'était elle. Elle se précipita sur mon compagnon, l'attira contre sa poitrine et l'embrassa de toutes ses forces en bégayant :

— Mon chéri, mon chéri, qu'y a-t-il eu ?… Je ne me doutais de rien… Ce n'est qu'au moment de partir que je me suis inquiétée de ne pas te voir. Alors j'ai appris… Ah ! mon Dieu, tu n'es pas blessé ?… Comme tu as froid !…

Devant une telle sollicitude, Charles fondit en larmes, et je l'entendis qui murmurait :

— Ah ! maman… maman…

Sa mère ! que disait-il ? L'inconnue était la mère de Charles ?

Puis, dans un accès de rancune, il s'écria :

— Maman, c'est lui, tu sais, celui dont je t'ai parlé. C'est lui qui m'a fait tomber… exprès…

Elle se retourna brusquement de mon côté, menaçante, prête à la violence. Qui la retint ? Lui avait-il dit le sentiment naïf et enfantin dont elle était l'objet de ma part ? Fut-ce la supplication de mes yeux qui la calma ? Elle s'arrêta, ses traits se détendirent, quelque chose d'affectueux adoucit son visage. Elle me dit d'une voix infiniment bonne.

— Vous aussi, vous êtes tombé, mon petit ami ? Prenez bien garde d'avoir froid.

Elle remonta la couverture jusqu'à ma gorge. Je voulus la remercier. Sa main se posa sur ma bouche.

Charles ne reparut pas en classe le lendemain, ni les jours suivants. J'appris qu'il avait quitté Rouen.

Je n'en sus pas davantage. Qui était sa mère ? Pourquoi se laissait-il attribuer des aventures plutôt que de la nommer ? Pourquoi sa comédie à mon égard ? L'avait-il jouée par une vanité assez basse de collégien, qui veut en faire accroire ? Ou bien des raisons secrètes les obligeaient-elles tous deux à dissimuler leur parenté ? Je ne pus l'apprendre…

Maurice LEBLANC.

35

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Raoul me dit :

— Je n'avais que dix ans lors de ce fameux hiver dont tu parles, et, pour moi aussi, il s'y rattache le souvenir d'une aventure qui se passa sur la glace, aventure assez mystérieuse comme la tienne, mais combien plus tragique !

Un dimanche, ma cousine Henriette, son mari, un de leurs amis et moi, les pieds chaussés de patins, nous partîmes avec l'intention de remonter la Seine jusqu'à la Mivoie.

Tu n'as pas connu ma cousine Henriette, qui n'habita Rouen qu'une année et qui, depuis, a quitté la France. Son mari, Georges, était un vrai camarade pour moi, jeune, enjoué, toujours prêt à rire, et je ne sais vraiment qui j'aimais le plus de lui ou de son ami Raymond, moins amusant certes, mais qui me traitait avec une douceur si grave et si affectueuse.

Qui j'aimais davantage ? Au fond, je le sais, c'était ma cousine. Je n'ai jamais rencontré plus de charme, plus de gaieté, plus de naturel et de simplicité, plus de franchise et de bonne grâce. Tout le monde l'adorait. Moi j'avais un culte pour elle. Les meilleurs instants de mon enfance sont ceux que j'ai passés dans son salon, assis à ses genoux et souvent sur ses genoux, entre son mari et leur fidèle Raymond. Rien de plus chaud que cette intimité, rien de plus paisible, de plus confiant, de plus allègre à la fois et de plus recueilli. On m'y choyait à l'envi. Aussitôt libre je courais auprès d'eux.

Ce fut donc une véritable partie de plaisir que cette excursion sur la Seine gelée, plaisir qui n'était point sans quelque péril, car on nous avait prévenus qu'il y avait de longues crevasses à éviter, des endroits moins sûrs que rien n'indiquait. Je fus un peu étonné dès l'abord ; je m'attendais à de vastes champs de glace unie et

miroitante qui s'étendraient à l'infini devant nous, et c'était au contraire un désordre prodigieux. Les glaçons avaient monté les uns par dessus les autres, des amas de neige s'étaient accumulés et durcis à certaines places, de telle sorte qu'on ne distinguait même plus le cours du fleuve entre ses rives ordinaires, et que tout cela ne composait qu'un formidable chaos, paysage de pôle Nord que ma mémoire n'a pas oublié.

Et combien peu propices au patinage étaient ces rudes escarpements ! Il fallait plutôt, pour les franchir, des qualités d'alpiniste. Cependant rien n'eût pu altérer notre bonne humeur. On tombait, on riait, et l'on se ramassait.

Georges marchait en avant. Ainsi l'avait voulu sa femme.

— Tu nous serviras d'éclaireur. Au moins, s'il y a un passage dangereux, un trou imprévu, nous serons avertis.

Et en disant cela, ses mains, qui tenaient la main de Raymond et la mienne, nous avaient serrés nerveusement.

On arriva au pont du chemin de fer. De l'eau apparaissait autour des piles. Des craquements se faisaient entendre, sinistres. Georges s'engagea rapidement, d'un vigoureux coup de patin. Nous le suivîmes les uns après les autres.

Puis on longea des groupes d'arbres qui marquaient la place de petites îles. Dans l'une, à l'abri d'un baraquement, on s'arrêta pour goûter. J'ai encore dans l'oreille le bruit de nos rires, celui d'Henriette surtout ! Il était si frais, si ingénu ! L'heureuse créature, toute de grâce et de spontanéité ! Raymond lui répondait, le grave Raymond, si en train et si enfant ce jour-là. Comme tous ces détails sont restés précis dans mon souvenir ! On croirait

qu'un pressentiment nous oblige à noter les plus petites choses qui précèdent les minutes importantes de notre vie.

Nous repartîmes. Un joli soleil pâle nous éclairait. Henriette chanta. Mais une fêlure de la glace, qui avait l'air de nous accompagner, car elle se produisait au fur et à mesure de notre passage, ne laissa pas de nous inquiéter, et pendant un moment nous n'avançâmes plus qu'avec une certaine timidité, Georges en tête, puis Raymond, puis, ensemble, Henriette et moi.

— Halte ! cria Georges.

Nous étions déjà près de lui, et nous vîmes un trou assez large où l'eau du fleuve scintillait un peu au-dessous des bords.

— J'ai peur ! dit Henriette.

— De quoi ? répliqua Raymond, regardez comme la glace est épaisse… Au moins vingt centimètres.

Et de fait, il n'y avait aucun danger. Les deux hommes s'approchèrent.

Et soudain, d'un coup dans le dos, Raymond poussa brusquement le mari d'Henriette. Au lieu de tomber en avant, Georges, à cause de ses patins qui glissèrent sous lui, perdit l'équilibre en arrière, ce qui le rejeta sur Raymond. Il s'accrocha au bras de son ami, qui tenta se dégager. Mais l'autre tenait bon, et ce fut entre eux une lutte furieuse, sans merci.

Tout de suite, hurlant d'effroi, je voulus m'élancer. Henriette fut plus vive que moi : elle me barra le chemin et m'empoigna par les deux épaules pour me retenir.

Je bégayai :

— Séparez-les… vite… Ah ! laissez moi…

— Mais tu ne vois donc pas qu'ils jouent ? Eh oui, ils s'amusent…

Et elle ajouta entre ses dents :

— D'ailleurs il n'y a rien à craindre… Raymond est le plus fort… tu vois bien…

La main crispée au collet de mon veston, elle regardait, immobile, toute raidie par l'angoisse, l'abominable duel.

Il dura quelques secondes. Tour à tour les deux hommes semblèrent l'emporter. Et puis il y eut un grand cri, un gémissement étouffé, puis un silence : ils avaient disparu tous deux…

Comment fus-je ramené ? Comment m'éveillai-je dans mon lit le lendemain, grelottant de fièvre ? Je ne saurais le dire.

On m'interrogea. Je répondis que Georges et Raymond, patinant devant nous, étaient tombés tout à coup dans une crevasse qu'ils n'avaient point aperçue. C'était la version d'Henriette.

— Et elle, qu'est-elle devenue ?

— Quelques jours après elle quittait Rouen.

— Folle de douleur, sans doute ?

— Je le suppose.

— Tu ne l'as jamais revue ?

— Si, l'an dernier, en Italie. On nous a présentés l'un à l'autre dans un salon. « Ah ! mon cousin ! » s'est-elle écriée gaîment. Elle m'a pris par le bras et m'a mené vers un homme fort bien,

son mari. Ils semblaient s'adorer et être très heureux. Le lendemain je fis la connaissance de leur fille, une délicieuse enfant blonde de dix-huit ans. Au bout de huit jours je l'aimais comme un fou et je voulais l'épouser.

— Eh bien ?

— Eh bien, non, j'ai eu peur, je me suis enfui…

Maurice LEBLANC.

36

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Au moment où Diane, la fille unique eu riche banquier Hardor, franchissait la grille du parc, deux hommes se jetèrent sur elle et l'entraînèrent, malgré ses cris et sa résistance, jusqu'à une automobile qui stationnait à cent mètres de là, prête à partir. Quelqu'un en descendit, le chapeau à la main. Elle reconnut Philippe de Morvins. Il lui dit avec une affectation de politesse :

— Mademoiselle, voici quatre mois que je vous fais une cour des plus assidues. Je crois que je ne vous déplais pas. Mais je n'ai pu en acquérir la certitude puisque vous vous dérobez toujours devant la question très précise que je vous pose. C'est pourquoi j'ai imaginé ce moyen, un peu spécial, d'obtenir une réponse. Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder votre main ?

Diane, frémissante, eut un geste d'indignation, balbutia quelques mots, mais se tut. Il reprit :

— Peut-être est-ce la présence de mes deux amis qui vous gène. Désirez-vous qu'ils s'éloignent ?

Elle garda le silence.

— Nous aurons du mal à nous entendre, Mademoiselle. Sans doute vous faut-il encore un peu de réflexion avant de prendre un parti aussi grave. Soit. Je m'engage à ne pas vous interroger d'ici quarante-huit heures. Mais vous trouverez naturel que j'essaye de vous soustraire à toute influence adverse, et que je vous prie de m'accompagner durant ces deux jours.

Elle le regarda, sans comprendre, ne voulant pas comprendre. Il ajouta, un peu intimidé par ce regard :

— Oh ! ne craignez rien, mes amis ne seront pas assez indiscrets pour nous importuner. Il me suffit qu'ils puissent témoigner au besoin que c'est avec votre consentement que ce petit voyage s'effectue. S'il vous déplaisait, vous n'auriez qu'à me tendre cette main que je sollicite.

Elle haussa les épaules. Il s'inclina :

— Qu'il soit fait selon votre volonté, mademoiselle.

En une seconde elle fut saisie, soulevée, assise sur le siège, attachée au dossier par le moyen d'une courroie qui lui entourait la taille. Cette agression rapide la suffoqua. Elle n'avait pas cru qu'il aurait l'audace de pousser les choses jusqu'à cette extrémité, et il eut tout le temps de mettre la voiture en marche et de s'asseoir à ses côtés sans qu'elle protestât. Mais, à peine en route, elle appela au secours.

Àson tour il haussa les épaules.

— À quoi bon ? En admettant que l'on vous entende, que nous rencontrions des gens, pensez-vous que c'est cela qui m'arrêtera ?

Elle se tut, puis, d'une voix sourde, lui dit :

— Vous êtes un lâche. Et vous avez menti tout à l'heure devant vos amis en affirmant que vous ignoriez ma réponse. Je vous ai répondu vingt fois non. Vous n'en voulez qu'à ma fortune, je le sais, je vous l'ai dit, et je ne veux pas de vous.

Il ricana :

— Bah ! vous vous calmerez. Je vous plais, oui, je l'ai senti souvent, et cette petite violence n'est pas pour vous fâcher, au contraire.

— Délivrez-moi de cette courroie, et vous verrez ce qui me retiendra près de vous.

— Fichtre ! Sauter ! ce serait grave, à cette allure.

— Et après ?

Il eut un frisson. Elle avait dit ces mots avec une telle assurance qu'il ne douta pas un instant de sa conduite, au cas où elle serait libre de ses mouvements. Une pareille créature céderait-elle jamais ? Il se demanda s'il n'avait point fait erreur en le supposant…

Il augmenta la vitesse, comme pour mieux emprisonner Diane. Et des minutes, des minutes passèrent. Des choses, des choses coulèrent de chaque côté d'eux, comme des flots qui se séparent sous la proue d'un navire.

Elle n'avait plus rompu le silence, et il semblait à Philippe que chaque minute de ce silence était une petite conquête qu'il faisait sur elle, un peu de sa colère, de sa rancune et de son obstination qui s'émiettait. Sans doute elle réfléchissait, et toute réflexion, se disait-il, ne pouvait qu'être favorable à l'amoureux qui avait conçu et mis à exécution un acte aussi téméraire.

Mais comme ils s'engageaient dans une profonde vallée, elle prononça :

— Écoutez. Nous allons arriver aux gorges du Riou. Je vous jure sur l'honneur que si vous n'arrêtez pas auparavant je ne reculerai devant rien.

Il ne répondit pas, silencieux maintenant et sombre, inquiet devant cette menace formulée d'une voix grave, un peu solennelle. Qu'avait-elle voulu dire ? Une vague appréhension le pénétra.

Trop orgueilleux, il s'interdit de lui demander la moindre explication. Le Riou approchait. Il n'hésita même pas et hardiment se lança dans ces gorges étroites et longues, au fond desquelles mugissent les eaux du torrent. Son cœur battait. Diane n'avait pas bougé.

Il eut envie de la railler. Mais, ayant levé les yeux sur elle, il tressaillit des pieds à la tête : elle regardait le volant.

Et il comprit. La menace, c'était cela. Elle toucherait au volant ! Elle lui imprimerait tel mouvement brusque qui les précipiterait l'un et l'autre dans l'abîme ou contre la falaise de granit qui bordait la route de l'autre côté. C'était cela, il en avait la certitude.

Une haine violente le crispa. Jamais, il le sentit, il ne lui pardonnerait son horrible projet. Certes elle n'aurait pas le courage de le réaliser. Mais elle y pensait, elle était hantée par cette idée de folie. L'indomptable créature ! Que pouvait-il espérer d'elle ? Que serait pour elle un mari qu'elle n'aurait pas choisi, un maître qu'elle aurait été obligée de subir ?

Par orgueil encore il s'entêta. Et même il se mit à rire pour prouver combien il était tranquille. Mais son rire lui parut sonner si faux qu'il en fut alarmé. Et en même temps il s'aperçut que ses mains tremblaient.

Il raidit les muscles de ses bras, il serra les doigts de toute son énergie. Vains efforts ! Ses mains tremblaient. Il avait peur.

Il avait peur du geste de Diane. Ce geste il le sentait inévitable, fatal. L'esprit de la jeune fille s'y accoutumait, froidement et résolument elle en acceptait les conséquences mortelles. Et il avait peur de l'abîme, du torrent, de la falaise meurtrière, du sang qui coule, de la blessure dont on meurt, de l'agonie… Il avait peur.

De nouveau il la regarda. Les yeux de Diane n'avaient pas quitté le volant. Sa main en était plus proche. Elle semblait hypnotisée.

— Elle est prête, se dit-il, bouleversé. Si je n'arrête pas avant la sortie des gorges, avant ce pont qui est là-bas, je suis perdu.

Il se cramponna au volant, décidé à tout. Mais non, son épouvante grandissait, devenait intolérable. Il ne pouvait plus respirer. Il y voyait à peine.

— Voilà… voilà… elle va lever la main… Nous sommes à cent mètres du pont… une fois le pont passé, je suis sauvé… mais elle

ne veut pas… voilà… sa main va se lever…

Àvingt mètres du pont, il arrêta, vaincu, épuisé.

Il y eut un long silence. Puis elle dit :

— Détachez-moi.

Il obéit. Il était à bout de forces, et si faible devant elle, si bien dompté par cette énergie implacable qu'il n'avait même pas conscience de son humiliation.

Elle descendit et s'éloigna…

Maurice LEBLANC.

37

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

La tempête s'engouffrait si violemment dans l'étroite et longue rue qui aboutit à la mer, que Stéphane Argueil et sa fiancée Madeleine n'avançaient qu'avec la plus grande difficulté. Il dut lui prendre le bras. Elle riait, suffoquée et les cheveux en désordre.

— Vous êtes adorable ainsi, Madeleine, lui dit-il.

Ils s'aimaient infiniment. Orpheline et pauvre, la jeune fille avait été acceptée à contre-cœur par les parents de Stéphane. Mais son charme les avait conquis pendant ces trois mois d'intimité au bord de la mer. Le mariage devait avoir lieu dès la rentrée à Paris.

En arrivant sur la plage, Madeleine s'enthousiasma :

— Oh ! les vagues sont splendides ; je n'en ai jamais vu de si belles.

Mais ils furent surpris. Une grande agitation régnait près du petit môle où les matelots s'embarquent. Tous les baigneurs s'y étaient massés. On gesticulait. Des voix même dominaient le tumulte du vent.

S'étant approchés, ils s'informèrent.

— Mais vous ne savez donc pas ? leur dit-on. Regardez là-bas, à gauche, en droite ligne devant la pointe de la falaise.

Ils cherchèrent un instant parmi le chaos mouvant que formait la mer démontée. Et Stéphane s'écria :

— Oui, je vois… on dirait…

Quelqu'un lui passa une lorgnette.

— C'est bien cela… il n'y a pas de doute… C'est un homme sur un radeau… il fait des gestes… il agite quelque chose de blanc.

— Oh ! quelle horreur, murmura Madeleine. Alors cet homme va périr ainsi… devant nous…

Un vieux matelot leva les épaules et grogna :

— Rien à faire, mademoiselle. Tous les camarades sont rentrés cette nuit de la pêche. C'est de la chance. Il ne faudrait plus tenter l'aventure aujourd'hui. On n'en reviendrait pas.

Mais Stéphane causait déjà avec un groupe de pêcheurs plus jeunes, et tâchait de les stimuler. Ils secouaient la tête.

— Non, non, ce serait de la folie. Autant dire qu'on en a assez de vivre.

Il offrit de l'argent, une grosse somme à se partager. Ils ne répondirent pas.

Là-bas, cependant, l'être apparaissait de temps à autre sur la crête des vagues, entraîné par le courant d'une falaise à l'autre. C'était lamentable et tragique, le spectacle de cette chose humaine dans l'immensité hostile.

On avait l'impression que chacune de ces apparitions était la dernière. À la longue on l'eût presque désiré, et que ce fût fini.

Tout à coup Madeleine poussa un cri déchirant : son fiancé se dirigeait vers les barques, avec quelques-uns des plus hardis pêcheurs. Elle y courut. Mais une femme l'avait précédée, la mère de Stéphane qui venait d'arriver, suivie de M. Argueil. Et la mère s'accrochait à son fils.

— Je te le défends, Stéphane. Écoute ce qu'ils te disent : c'est la mort… Non, je t'en supplie, je n'ai plus que toi… non, n'y va pas… Je t'en supplie.

Il semblait ne pas même entendre, continuant en hâte les préparatifs. Ce fut bref. Audacieux et résolu, ayant passé toute son enfance dans ce petit port normand, il accompagnait souvent au large les pêcheurs. Ceux-ci l'aimaient pour sa belle confiance et son courage.

M Argueil se traînait presque à ses genoux. Il la releva :

— Allons, mère, j'en ai vu bien d'autres. Regarde la Mariotte… et la Mathurin… Elles laissent partir leurs gars sans un mot. Et la

vieille Catherine, qui aide au cabestan ! Embrasse-moi.

Il la pressa contre lui, ainsi que son père, puis il vint à Madeleine et lui dit :

— Je vous remercie, Madeleine, vous n'essayez pas de me retenir. Vous comprenez que j'aurais des remords toute ma vie si je restais. C'est bien. Vous êtes la compagne que je voulais.

— Vous reviendrez, Stéphane : je vous aime.

⁂

La barque montait et descendait, tantôt droite, pointée vers le ciel, tantôt comme attirée par le gouffre sans fond. Quelquefois il semblait qu'elle escaladait très lentement le versant d'une longue colline. Souvent elle demeurait invisible durant des secondes, et c'était, chez ceux de la plage, chez la mère, chez la fiancée, une angoisse abominable. Elles se tenaient l'une contre l'autre, enlacées, comme si leur accord eût doublé les chances de salut.

Et la barque allait vers le petit point noir où l'être gesticulait. Cela paraissait surprenant. Elle semblait si bien une chose que les éléments s'amusent à mouvoir selon le hasard de leurs caprices, qu'on se demandait par quel miracle elle allait précisément du côté où il fallait qu'elle allât. Et l'on pensait à ces hommes qui voulaient, qui s'obstinaient à vouloir contre cette force monstrueuse qu'est l'Océan.

Les deux femmes se mirent à genoux, et d'autres aussi autour d'elles, les mères, les sœurs, les épouses, les amantes, les filles… et toutes priaient. Des vieux faisaient le signe de la croix à chacune des lames les plus mauvaises.

Le vent hurlait. Des nuages se sauvaient, échevelés, fous de peur.

Soudain un silence. Oui, ce fut dans l'âme de ceux qui étaient là, et malgré le vent, la tempête, les vagues furieuses, les galets gémissants, ce fut comme un grand silence où expiraient, tous les bruits, silence de mort, silence d'éternité.

Là-bas il n'y avait plus rien. Durant des secondes il n'y eut plus rien, durant des minutes… C'était fini.

Cependant l'être sur son radeau gesticulait…

⁂

Le jour passa. Toute la nuit des femmes restèrent, grelottantes, à genoux. Il n'était plus possible d'espérer. Mais c'étaient des mères, des amantes…

La nuit passa. Le vent balayait les espoirs comme des nuées attardées. Madeleine pleurait, M Argueil pleurait. Où trouvaient-elles tant de larmes ?

Quand l'aube sinistre parut, on vit quelque chose qui dansait sur la mer plus sage, le radeau, oui, le radeau, avec le naufragé qui gesticulait.

Et il approcha, il approcha. Une vague plus forte le jeta sur la plage. L'être sauta. C'était un singe…

Un grand singe qui se mit à gambader joyeusement…

Une des femmes lui cassa la tête d'un coup de galet.

Maurice LEBLANC.

38

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— Moi aussi j'ai été enlevée, s'écria la comtesse de Frécigny.

Tous les regards se portèrent vers la châtelaine, la paisible et vertueuse comtesse, si jolie encore avec ses cheveux gris et son doux visage sans rides.

— Oui, enlevée de ce château, et, vous le dirai-je, par quelqu'un qui n'est pas loin d'ici, peut-être même dans ce salon. Mais qu'il ne craigne rien. Je ne le nommerai point.

La plaisanterie amusa ; il n'y avait là, en dehors du très vieil oncle de la comtesse, du curé et de la dame de compagnie, que des jeunes femmes et des jeunes gens.

Et la châtelaine commença :

— J'avais dix ans et demi, mes deux frères treize et douze. Vous les connaissez, ces deux aventuriers magnifiques, ces pourfendeurs de sauvages, ces découvreurs de continents, Jean l'Africain et Robert l'Asiatique, comme nous les appelons en souvenir de leurs explorations. Déjà les enfants qu'ils étaient annonçaient les hommes qu'ils sont. Les jeux et les exercices qu'ils préféraient faisaient prévoir leurs exploits futurs.

D'études grecques ou latines, de leçons à apprendre, ils n'avaient souci. Ils n'eurent jamais d'autres livres que ceux de Fenimore Cooper, Gabriel Ferry et Gustave Aymard. Jean c'était Œil-de-Faucon, Robert Cœur-Loyal.

Et moi je fus Frisson-de-Lune.

Cette année-là nos cousins de Croixdalle vinrent passer les vacances avec nous. La petite troupe des Mohicans se compléta donc des trois frères Balle-Franche, Bois-Rosé, Bas-de-Cuir, et de ma cousine Brise-du-Soir. N'oublions pas le fils du valet de chambre, dit le Rat-Musqué, qui portait nos munitions de guerre et surveillait l'ennemi du haut du donjon.

L'ennemi, c'était la bande d'Apaches que nous avions formée avec les gamins du village. Il y avait là le Ruisseau-Fuyant, Sabot-d'Antilope, Fil-de-Serpette, et combien d'autres héros ! Comme femmes, Églantine-des-Bois et Douce-Lumière.

Le grand chef des Apaches avait nom le Jaguar. Celui-là, vraiment, ma cousine Brise-du-Soir et moi, nous en avions peur, et les hommes le redoutaient. Dans les assauts que l'ennemi livrait aux Mohicans fortifiés sur la butte qui est au bout du parc, il arrivait que les Mohicans avaient le dessous, non qu'ils cédassent au nombre, mais tellement le Jaguar avait de fougue, d'audace, de ruse, d'invention, de coup d'œil.

Petit pâtre des environs, à figure plutôt placide, il n'était pas plus fort que mes compagnons, mais il les dominait par une énergie en quelque sorte fanatique. Entre ses mains le sabre de bois peint et la hache en carton recouvert de papier d'argent prenaient des flamboiements d'acier. En outre, le Jaguar avait de la rancune, des haines violentes, et un besoin farouche de se venger quand on l'avait offensé.

Or, nulle offense ne pouvait lui être plus sensible que celle qui fut faite à sa petite amie Douce-Lumière. Un matin, Douce-Lumière fut ravie par les Mohicans, attachée solidement sur le dos d'une énorme truie et lâchée à travers le village.

Le Jaguar jura que les représailles seraient terribles. « Œil pour œil, dent pour dent ! s'écria-t-il. Que les Mohicans gardent bien leurs femmes ! »

La menace épouvanta Brise-du-Soir et Frisson-de-Lune, c'est-à-dire ma cousine et moi.

Le sort de nos chevelures surtout nous inquiétait. Il n'y avait point de doute que, faites prisonnières, nous serions inexorablement scalpées, et que notre cuir chevelu s'ajouterait aux dépouilles de brebis dont le Jaguar se drapait fièrement.

Nos hommes affectèrent l'insouciance, mais nous vîmes bien qu'ils multipliaient les précautions. Défense à l'une de nous de sortir sans escorte. À la moindre alerte, coup de sifflet. Une bague, dont le chaton renfermait un peu d'eau en guise de poison, nous fut donnée pour le cas où notre honneur serait en jeu.

Mais que pouvait-on contre le Jaguar ?

Une après-midi que j'avais eu l'imprudence de m'aventurer le long de l'étang, trois démons surgirent d'un taillis, masqués, effrayants, me saisirent, me bâillonnèrent et m'entraînèrent malgré ma résistance.

Frisson-de-Lune était captive.

⁂

Demain nous irons, si vous voulez bien, jusqu'aux rochers d'Aprestou, et je vous ferai voir, sur la pente d'un ravin, la petite grotte où je dus subir les lois de la guerre. Il y avait pour tout mobilier une botte de paille et une grosse pierre. Comme nourriture, des fruits, du pain et du lait.

Je ne sais vraiment comment ces détails ont pu me frapper au milieu de l'épouvante folle qui bouleversait mon cerveau de petite fille. Je ne pensais même plus à crier, et toute idée de fuite m'était étrangère. Pourtant deux de mes agresseurs avaient disparu, et le Jaguar seul montait la garde à l'entrée de la grotte. Mais comme il me terrifiait, celui-là !

Certaine d'être scalpée, j'avais fait le sacrifice de ma chevelure. Quant au reste — je n'aurais su dire de quoi se composait ce reste — j'étais résolue à le défendre. D'ailleurs, n'avais-je pas le poison de ma bague ?

La vérité m'oblige à dire que le Jaguar se conduisit, pour un Apache, en vrai gentilhomme. Pas une fois il ne franchit le seuil de la grotte. Si bien qu'à la longue je finis par me rassurer. Et même, épuisée de fatigue, je m'endormis en rêvant que mes amis les Mohicans ne pouvaient tarder à me délivrer et que Balle-Franche, Œil-de-Faucon et les autres, armés jusqu'aux dents, devaient être déjà sur la piste de Frisson-de-Lune.

Et, de fait, au petit matin, je fus réveillée en sursaut par des éclats de voix. Je me précipitai vers l'entrée. Le Jaguar était là, un fusil, un vrai fusil à la main. En face, à quelque distance, je reconnus mon père qui s'avançait à la tête des Mohicans.

— Un pas de plus, hurla le Jaguar, et je tire !

Il épaula. Les assaillants s'arrêtèrent, mais soudain, de leur groupe, quelqu'un se détacha, une petite forme frêle qui vint en courant vers la grotte. C'était Douce-Lumière. Et je l'entendis qui disait à son ami le Jaguar :

— Allons, laisse-la partir, on ne rira plus de moi maintenant au village. Tu m'a vengée. C'est moi qui les ai conduits ici.

Il sembla hésiter, puis murmura :

— Tu as raison, d'autant plus que mon fusil n'est pas chargé.

Alors Douce-Lumière prit le Jaguar par la main. Ils s'en allèrent tranquillement. Et c'est ainsi que Frisson-de-Lune, après une nuit de captivité, fut rendue à la liberté.

⁂

La comtesse se tut.

Quelqu'un demanda :

— Et les Apaches, que sont-ils devenus ?

— Ma foi, répondit-elle, la vie les a un peu dispersés. Cependant vous pouvez admirer à son comptoir Sabot-d'Antilope, aujourd'hui épicier.

Fil-de-Serpette n'est autre que mon jardinier.

— Et Douce-Lumière ?

— Douce-Lumière vient au château deux fois par semaine. C'est la marchande de fromages.

— Et le Jaguar, le terrible Jaguar, votre ravisseur ?

— Ah ! pour le Jaguar, j'ai promis le silence, et à moins qu'il ne m'y autorise…

— Allez donc, madame la comtesse, dit le curé, tout cela est si loin !

On le regarda avec stupéfaction. L'abbé Trousseau a certes la figure la plus bonasse que l'on puisse voir. Il est gras, petit, débonnaire et timide. Était-il possible ?...

— Eh mon Dieu, oui, s'écria la comtesse, mon ravisseur, le chef des Apaches, le terrible Jaguar, c'est monsieur le curé.

Nous n'en revenions pas. L'abbé Trousseau transformé en Peau-Rouge !

Le Jaguar huma une prise de tabac et soupira :

— Madame la comtesse a dit vrai. J'ai été le pire des garnements. Et si la Providence ne m'avait pas accordé la grâce d'y voir un peu clair dans ma conscience vers l'âge de dix-huit ans, je ne sais trop ce que je serais à l'heure actuelle.

— Un véritable Apache, peut-être, hasarda Frisson-de-Lune.

Maurice LEBLANC.

39

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Je ne sais trop à quel sentiment j'obéis en arrêtant ma voiturette au milieu de cette côte. Était-ce de la pitié pour ce vieux chemineau qui peinait sous l'horrible soleil, ou le vague besoin d'accomplir un acte qui me parût original et me donnât bonne opinion de moi-même ?

— Eh ! l'ami, où va-t-on de ce pas ?

— À Villedieu.

— Fichtre ! encore vingt kilomètres, par cette chaleur de fournaise ! Et après ?

—Demain, ça sera… Saint-Hilaire.

— Saint-Hilaire ! J'y vais justement. Montez donc près de moi. Vous gagnerez toujours une quinzaine de lieues, ce qui n'est pas à dédaigner.

Il me regarda avec étonnement, puis regarda ses haillons sordides et poussiéreux, les morceaux de cuir et les linges qui enveloppaient ses pieds. Le pauvre homme ! Quelle misère et quelle saleté !

— Allons, lui dis-je, posez votre paquet là, derrière, et venez.

— Ma foi, répondit-il, vous êtes bien bon.

Et il monta et s'assit. Nous partîmes.

La côte finie, on descendit vers une vallée profonde. Il y avait un peu de brise, et assez fraîche. Mon compagnon me dit :

— Il ne fait pas très chaud.

Je ne pouvais me dispenser de lui offrir un vêtement. N'ayant que ma peau de bique, je la proposai. Il l'accepta sans façon.

Je souris en le voyant accoutré de la sorte. Il avait l'air d'un monsieur très important, sa barbe blanche mêlée à la fourrure du col, raide, un peu guindé, et si comique avec les copeaux de feutre cousus qui lui servaient de couvre-chef, avec les loques qui pendaient le long de ses jambes, et les linges ficelés autour de ses pieds.

J’eus envie de m’écrier :

— Eh bien, mon gaillard, tu en as de la veine ! Une promenade en auto !

J’étais très content de moi. Ma bonté me paraissait extrême. Quelle obligeance ! Tout de suite je le questionnai sur sa vie, espérant bien que j’avais rendu service à quelque ancien bachelier tombé dans la misère. Malheureusement il n’en était rien, et je constatai très vite que mon compagnon n’était et n’avait jamais dû être que la plus lamentable des brutes. Nul éclair, aucune idée, Il semblait ne pas avoir vécu, ne pas vivre même. Des noms de villages, des souvenirs confus de bonne aubaine, de festin mémorable, ou de famine, ou d’hiver plus rude, voilà tout ce que j’en pus tirer.

— Au moins, pensai-je, il aura le souvenir d’une belle journée.

Et je lui dis :

— Hein, ce n’est pas la même chose ?... Ça va vite, c’est agréable, on respire à son aise...

De ce côté également mes efforts échouèrent. On aurait cru que rien ne le frappait, qu’il ne voyait ni n’entendait. Je ne surpris point en lui le moindre étonnement, la moindre curiosité,

À Villedieu il me demanda :

— On ne s’arrête pas ?

— À quoi bon s’arrêter ? La machine n’est jamais lasse.

Et l’on continua,

J'avais renoncé à le faire parler. La longue étape de Saint-Hilaire s'accomplit dans le silence. Silence un peu gêné de ma part ; le rôle que je jouais commençait à m'apparaître — je me demande pourquoi — sous un aspect moins séduisant. Ne pouvant croire à la complète stupidité du bonhomme, je m'imaginais qu'au-fond ce voyage n'était point pour lui sans quelque amertume. Sa sensibilité confuse devait s'émouvoir. Il devait rapprocher ses pénibles et interminables marches sous le soleil ou sous la pluie de ce glissement délicieux et facile qui l'amenait vers le but, ordinairement si lointain, de ses efforts. En ce cas quelle douloureuse comparaison ! Quelle souffrance cruelle et inoubliable j'apportais dans sa vie ! Un peu moins fruste, un peu moins inconscient, il eût pleuré…

Il ne pleurait pas. Il ne bougeait pas, toujours impassible, l'aspect d'un vieux propriétaire, très digne et très compassé.

Àl'arrivée, il descendit, se secoua, reprit son paquet et regarda si rien n'y manquait. Je lui demandai :

— Eh bien, vous voici rendu. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Retourner du côté de Villedieu.

— À Villedieu ? Nous en venons !

— Oui, mais je vais vous dire : il y a là une bonne dame qui me donne toujours deux sous quand je frappe.

— Et c'est pour cela que vous referez ces dix lieues, vingt lieues même avec le retour ? Je ne veux pas.

Je lui tendis une pièce de 5 francs. Il la prit, la palpa, puis conclut :

— Ça ne fait rien, c'est toujours deux sous… Vous auriez beau me donner des mille et des cent, les deux sous de la bonne dame, ça fera toujours deux sous de plus.

Le raisonnement était juste. Je lui dis :

— À votre guise. Au revoir.

— Au revoir, me dit-il.

Et il s'éloigna. Il s'éloigna même avec ma peau de bique, et tout naturellement. Avait-il compris que je la lui avais offerte ? Je fus sur le point de le rappeler. Mais il avait un air si drôle sous cette toison confortable, une apparence si cossue ! Un vrai gentleman-chauffeur à qui serait survenue une mésaventure ; quant au pantalon, aux bottes et au couvre-chef…

… Et longtemps, non sans quelque regret, je regardai ma peau de bique qui cheminait sur la route de Villedieu. Et je me disais que, somme toute, mon action avait été illogique et puérile.

Vouloir que ce misérable arrivât plus tôt à son but ! Mais les malheureux sont-ils donc si pressés d'arriver à leur but ? Ce qui les attend à l'étape est-il donc si désirable qu'il faille encore leur dérober la distraction monotone et abrutissante du cheminement quotidien ?

Et puis un but pour eux ? Mais ils n'en ont point d'autre, hélas ! que de toucher l'aumône infime qui leur donnera du pain, qui les empêchera de crever sur le bord de la route. Quant au reste, les joies de la vitesse et de la distance supprimée, les sensations de nature, d'espace libre et de plein air, l'automobile de l'obligeant monsieur qui passe, bah ! qu'est-ce que tout cela auprès des deux sous de la bonne dame ?…

40

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

La nuit était douce et sereine, sans lune, mais toute claire d'étoiles, et la route blanche apparaissait distinctement entre la double ligne des peupliers et dans la masse sombre des grandes plaines désertes.

Je roulais sans aucun effort, poussé par cette force mystérieuse qui semble, à certains moments de pleine santé et d'allégresse, inépuisable comme une source, invincible comme un élément. Sensation adorable que la nuit et le silence exaltent jusqu'à la volupté !

Pour arriver au gros bourg d'Évrecy il me restait à faire quatre-vingts kilomètres. J'étais en forme, reposé par le train régulier que je menais depuis mon départ. Je comptais donc toucher au but vers cinq heures du matin, une heure après le lever du soleil.

Et j'allais ainsi dans la paix des choses, bercé de rêves vagues, pénétré des émotions que donne à ceux qui l'aiment la bonne nature amicale. Tout à coup trois ombres surgirent d'entre les arbres. Une d'elles bondit sur la route en criant :

« — Halte ! »

Je fis un écart brusque pour éviter les bras tendus de l'homme, et passai sans encombre, mais je l'entendis qui hurlait :

— Vite, vite, vous le rattraperez.

Je me retournai et vis que ses deux compagnons me poursuivaient à bicyclette. Je leur criai :

— Imbéciles ! Je n'ai pas cent francs sur moi.

— Va toujours, prononça l'un d'eux, et pile ferme… sans quoi tu écopes.

Au même moment un juron lui échappa, et il alla rouler sur l'herbe. J'éclatai de rire, mais l'autre m'avait rejoint. Je me courbai sur mon guidon et partis dans un élan. Au bout d'une minute, ayant tourné la tête, j'aperçus l'homme derrière moi, collé à ma roue.

Je ne suis pas peureux. J'en vaux un autre, comme force et comme souplesse, et je fus sur le point de descendre de machine et d'accepter le combat. Mais la crainte d'un arrêt brutal ou d'un saut, dangereux à la vitesse à laquelle nous marchions, m'en empêcha. D'ailleurs, j'avais un revolver dans la sacoche qui pendait à ma selle.

J'en avertis mon agresseur.

— Si ça l'amuse de me faire la chasse, à ton aise, mais si tu t'avises de monter à ma hauteur, je te brûle la cervelle. Tu es prévenu, mon garçon.

Il ne répondit point, mais la menace, quoique vaine, puisque je n'avais pas l'arme en main, fut salutaire, car il ne tenta point de me dépasser.

Dès lors son but était visible : il espérait me réduire par la fatigue. Et le calcul était juste, puisque, lui, pendant ce temps, se

contentait de me suivre. J'activai l'allure pour connaître la mesure de sa résistance, au besoin pour le lâcher. J'échouai. Il resta dans le sillage de ma roue.

« Nous verrons bien », pensai-je, un peu énervé, inquiet malgré tout de sentir cet homme dans mon dos.

Et j'adoptai un train régulier, sévère, un train qu'il m'était facile, étant donné l'état de mon entraînement, de garder pendant deux heures, c'est-à-dire jusqu'à mon arrivée à Évrecy. D'ici là, mon bonhomme finirait bien par se lasser.

Et je roulai consciencieusement, mathématiquement, déployant comme des bielles d'acier les muscles solides de mes jambes. La machine fonctionnait à merveille. En vérité, cela ne manquait pas de charme, et il se passa une heure dont l'agrément se compliquait de l'étrangeté de la situation.

Mais soudain quelque chose m'étreignit le cœur : je me souvenais… La veille au soir, à l'instant où j'allais placer mon revolver dans la sacoche, j'en avais été empêché par je ne sais plus quel incident, de sorte que le départ s'était effectué et que j'avais oublié l'arme précieuse.

Pourquoi cette constatation agit-elle de façon si immédiate et si profonde sur mon système nerveux, sur mon énergie physique ? Après tout, que j'eusse ou non ce revolver, cela n'avait aucune importance, puisque je n'avais pas l'occasion de m'en servir. Oui, mais il se pouvait que j'en eusse l'occasion, il se pouvait que l'individu essayât enfin de m'attaquer, il se pouvait que mes forces me trahissent…

Et de fait, rien qu'à l'idée qu'il ne le fallait point, je les sentis peu à peu décroître, s'user, s'évanouir. Vainement je me raidis ; mes jambes fléchissaient, ma poitrine haletait, mes yeux devenaient troubles et mes bras amollis se cramponnaient au guidon.

La seconde heure fut lamentable. J'allais cependant, mû par une volonté inflexible. Mais la peur me gagnait. Oui, une peur irraisonnée, sournoise, méchante, qui achevait de m'épuiser. J'avais beau me dire que l'homme devait être aussi las que moi, puisqu'il ne se livrait aucune agression, je tremblais malgré tout. Il me semblait à chaque coup de pédale que j'étais sur le point de tomber. Et alors quelle proie facile je serais pour lui ! C'était cela qu'il attendait. Il guettait la défaillance suprême. Comme il devait se réjouir !

Et voilà que des exclamations frappèrent mon oreille, tout un bruit de foule, un véritable tumulte. Je levai la tête. Et dans la blancheur de l'aube, à cent pas devant moi, j'aperçus un groupe de maisons, et des gens qui gesticulaient. Je reconnus Évrecy. J'étais sauvé. Mais pourquoi cette foule, cette animation ?

On me barra le passage, on me pressa de questions que je ne compris pas, tellement le sang bourdonnait à mes oreilles. Cependant une grande affiche balafrait le pignon d'une auberge. Et je lus : « Course Bordeaux-Besançon. Contrôle d'Évrecy ».

Au même moment quelqu'un me prit la main et me dit, non sans ironie :

— Merci, camarade. Ça n'allait pas aussi bien à la fin. N'importe, vous m'avez donné un rude coup d'épaule. Un peu crevé, peut-être ? »

On vint le chercher. Il signa sur un registre, but un verre de lait et repartit, à la suite d'entraîneurs, des vrais, cette fois.

Moi, j'en eus pour une semaine de courbature et de bourdonnements.

Et je n'ai jamais su le nom du coureur que j'avais assisté avec tant d'obligeance et de bonne grâce…

Maurice LEBLANC.

41

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Ce jour-là mon mécanicien fut si impertinent, si grossier, qu'arrivé au Havre je le congédiai. Mon parti d'ailleurs était pris depuis longtemps : à quoi bon un mécanicien ? Pourquoi s'embarrasser d'un de ces personnages toujours grognons, indélicats et encombrants ? Certes je suis de la plus parfaite ignorance en matière de mécanique, et le mystère de la Sainte-Trinité me semble un jeu d'enfant quand je le compare au mystère insondable du carburateur. Mais est-il vraiment besoin de savoir, quand on à la chance de posséder une quatorze-chevaux irréprochable, de caractère excellent, tout à fait bonne fille, enfin une de ces voitures X. Y. Z. (Automobiles Xaintrailles, Yost, Zadig et C), qui ne passent pas leur temps à vous faire d'absurdes niches ?

Bref, le lendemain matin, je partais du Havre pour aller déjeuner à Dieppe. Voyage exquis ! Personne à mes côtés. Enfin seul ! J'étais mon maître.

Harfleur, Montivilliers, Goderville, Fécamp, villes et bourgades, tout cela fut semé derrière moi, comme du lest que l'on jette du ballon pour en alléger encore le vol éperdu. J'en étais à me demander si la présence de cet homme, son poids, le maléfice de sa méchante humeur n'avaient point jusqu'ici entravé l'élan naturel de mon X. Y. Z. ! La façon dont nous montâmes, elle et moi, la longue côte de Fécamp, m'extasia.

— Nous ne la montâmes point, m'écriai-je sur le plateau, dans un accès de lyrisme qui se traduisit de la façon la plus. pittoresque et la plus spirituelle, nous ne la montâmes point ; nous l'escamontâmes.

Ah ! la bonne bête, courageuse, ardente, insatiable ! Il lui en fallait encore, et toujours. Plutôt que d'huile ou d'essence, on eût dit qu'elle se nourrissait d'espace. Encore et toujours ! Nous étions fous tous deux, ivres de vitesse, déchaînés comme des éléments. Encore et toujours !

Cependant, au croisement de la route qui conduit à Veulette, nous ralentîmes. Le phénomène s'accentua. Il était clair que nous n'allions plus que par suite de notre élan. Et, de fait, quelques secondes après, nous expirions, elle et moi, au bord de la route nationale n 25.

⁂

Je n'eus pas la moindre bouffée d'amertume. Les chauffeurs les plus habiles subissent l'épreuve de la panne. Par conséquent…

Quant à chercher la cause de celle dont j'étais victime, je n'en eus même point l'idée. La prétention eût été par trop outrecuidante. C'est là une de ces besognes formidables où seuls peuvent

s'y reconnaître certains élus de la Providence. Ils sont marqués du signe merveilleux de ceux qui voient dans les ténèbres du moteur, créatures privilégiées, sortes de demi-dieux pour qui le mélange des gaz, le différentiel, le trembleur ne sont pas des énigmes insolubles, des expressions vides de sens. Et puis…

Et puis, n'en doutez pas, il y a des mots à prononcer, des formules magiques, des gestes d'incantation ; sans quoi on ne me fera jamais croire qu'une voiture en panne puisse se remettre en marche comme si de rien n'était. Je n'admets le miracle nulle part, mais ici le miracle est certain.

Je me couchai donc bien tranquillement sur l'herbe et j'attendis. Quoi ? Je ne sais pas trop. Au fond, ce qui eût été le plus simple, c'est que ma fidèle X. Y. Z., prise de remords, s'avisât de repartir d'elle-même, comme cela, tout naturellement. Et, ma foi, je n'en eusse pas été très étonné. Une si bonne machine ! si intelligente !

⁂

Sur la route personne, évidemment. Pas une carriole pour me remorquer jusqu'à la petite ville de Saint-Jore, distante de trois kilomètres, où j'aurais pu trouver quelque demi-dieu, détenteur du grand secret, initié aux signes cabalistiques qui chassent les mauvais génies de la panne. Tout au plus une silhouette de femme qui sortait d'une ferme située non loin de là. Silhouette gracieuse, mais la démarche, même inélégante, d'un ouvrier mécanicien m'eût réjoui bien davantage.

Du moins cette personne serait-elle à même de me dire s'il y avait à Saint-Jore un endroit où se réunissent les demi-dieux. Je

me résolus à le lui demander, quand elle eut débouché sur la route et qu'elle passa devant moi. Elle me répondit :

— Un garage, non, mais un excellent mécanicien. Je puis même, pour peu que cela vous soit agréable, vous l'envoyer.

Sa proposition m'enchanta. D'ailleurs elle était charmante, toute jeune, fraîche, robuste, habillée plus que simplement, mais avec goût. Je la remerciai chaleureusement, et elle s'éloigna.

Elle n'avait pas fait dix pas qu'elle revint.

— Il serait préférable, monsieur, que je puisse dire au mécanicien la cause de votre panne. Son apprenti suffirait peut-être, au cas où lui-même…

— En vérité, madame…

— Mademoiselle, rectifia-t-elle.

— En vérité, mademoiselle, je serais bien embarrassé de vous répondre. Ce sont là des choses tout à fait en dehors à ma compétence.

Elle parut étonnée, sourit non sans quelque ironie, puis s'écria :

— Oh ! mais alors, si vous m'y autorisez, j'essaierai moi-même. J'ai un peu d'expérience, et peut-être n'est-ce pas bien grave.

Déjà elle déposait son ombrelle et enlevait ses gants. Je lui dis :

— Mon Dieu, mademoiselle, si cela vous amuse…

Moi, cela m'amusait, et beaucoup. Bien entendu, je ne doutais pas du résultat. Que peut une humble femme contre l'invisible ennemi ? J'en riais d'avance.

Pourtant elle l'attaqua bravement, ouvrant la gueule du monstre en petite personne qui n'a pas peur. Et bravement elle se mit à l'ouvrage avec une assurance tranquille. Oui, elle eut l'audace de toucher à des rouages, à des pistons, à un tas de machines compliquées, de dévisser, de desserrer, de palper, d'entrer son bras très loin dans des vides, de se coucher sur le sol, enfin de faire tous les gestes fatidiques qui conjurent le mauvais sort.

Évidemment c'était une initiée. Elle connaissait à fond le sanctuaire. Pas une fois elle n'hésita dans l'accomplissement des rites sacrés. Mais voilà, pouvait-on la mettre au rang des initiés qui savent tout, des demi-dieux ?

Je ne tardai pas à l'apprendre. À la première tentative qu'elle fit, le vacarme d'une mise en marche soudaine retentit joyeusement.

Avec la plus grande simplicité elle se tourna vers moi et me dit :

— Vous pouvez partir, monsieur, ce n'était rien : une bougie encrassée…

— Fichtre, m'écriai-je, une bougie encrassée, vous appelez cela rien. Il fallait encore s'en aviser.

J'étais, avouons-le, considérablement surpris, mais sans que mon amour-propre de chauffeur en souffrît le moins du monde. C'est un sentiment que j'ignore, et pour cause.

Et puis la jeune fille avait tant de bonne grâce ! Elle me montra ses mains en riant, ses jolies mains toutes noircies. Sa bouche, un peu grande, s'entr'ouvrait sur d'admirables dents blanches. Elle avait un teint chaud, comme frotté de soleil, des épaules larges, une attitude de force et de belle santé.

Je lui offris de la conduire jusqu'à Saint-Jore.

— Eh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, que dirait-on si l'on me voyait revenir ainsi ?

Je n'osai insister. Quelques minutes après, n'ayant point de prétexte pour m'attarder davantage, je dus partir.

Mais à Saint-Jore je n'eus d'autre idée que d'en apprendre davantage sur mon inconnue. Tout de suite la patronne de l'hôtel me renseigna :

— Une jeune fille en robe rose avec une ombrelle blanche, et qui à réparé votre automobile ? Eh ! parbleu, c'est mademoiselle Géreuse, la sœur du mécanicien.

— Impossible !

— Oh ! M. Géreuse est un jeune homme très bien. Il est venu de Paris, il y a deux mois, et il a monté ce magasin pour l'été seulement. L'endroit est bon, très passager. Ses affaires vont bien.

Ma curiosité n'était point satisfaite. J'imaginais tout un roman, le frère et la sœur riches, menant grand train, ayant chevaux et automobiles, puis, après des revers de fortune, obligés de vendre et de travailler.

La vérité n'était point si romanesque. André Géreuse travaillait parce qu'il avait toujours eu besoin de gagner sa vie, n'ayant jamais été riche. Et c'est auprès de lui, par goût, un peu par nécessité, sa sœur Lucienne avait appris le métier.

Pour savoir cela, bien entendu, il me fallut plus d'une heure. Je dus faire connaissance avec André Géreuse et me lier avec lui, sans toutefois porter ombrage à mademoiselle Lucienne. Mais Veulette est à deux lieues de Saint-Jore, Veulette est au bord de la mer, et un séjour au bord de la mer n'est-il pas indispensable en été ?

Il l'est moins en automne, et je confesse que le mois de décembre y manque de charme. On y grelotte, et le chalet que j'y habite en ce moment me déplaît fort. Mais j'ai tout lieu de croire que mon séjour touche à sa fin. Aujourd'hui encore je compulsais des cartes et des itinéraires en vue d'un long voyage sur la côte d'Azur.

Par prudence j'emmènerai un mécanicien. L'engagement qui nous lie sera signé dans huit jours devant M. le maire de Saint-Jore. Que pourront alors les mauvais génies ? Près de moi sera l'initiée, maître des grands secrets, le demi-dieu, quoi !... Ne devrais-je pas dire plutôt la déesse ?

Maurice LEBLANC.

Soudain cette annonce, dans la Revue du Touring, me frappa :

« Le 15 août, M. Fumeron, bandagiste à Coutances, et madame, née La Couche, partiront à bicyclette pour Avranches (61 kilomètres), d'où ils reviendront le lendemain. Ils seraient heureux d'avoir des compagnons de voyage. Rendez-vous à neuf heures, sur la place du Parvis. »

Le 15 août ! nous étions le 14. Coutances ! j'étais alors à cinq lieues de cette ville.

Àpeine hésitai-je. Ce brave M. Fumeron et son épouse, qui annonçaient à la France entière qu'ils abattraient, le 15 août, leurs soixante et un petits kilomètres, me semblaient des gens indispensables à connaître. Un détail surtout me ravissait : « …et Madame, née La Couche ». Quelle vanité touchante ! Les La Couche devaient être une vieille famille du Cotentin, datant au moins de Louis-Philippe, et M. Fumeron, bandagiste, honoré de cette alliance avec une La Couche, tenait à ce que nul n'en ignorât.

Non, on ne doit pas laisser échapper de telles occasions. Il y avait là des mines d'observations pittoresques, du ridicule à exploiter, de quoi rire et se moquer interminablement. M. Fumeron avait sans aucun doute un gros ventre, et madame, née La Couche, s'épanouissait dans des culottes de zouave. J'irais.

Le lendemain j'étais à neuf heures sur la place du Parvis. Un monsieur et une dame s'y trouvaient déjà.

Le monsieur vint à moi. Petit, gros, orné du ventre prévu, rouge de figure, l'air bonasse, vêtu de toile grise et de flanelle de pin, il enleva sa casquette et me dit :

— Vous semblez chercher quelqu'un ?

— M. Fumeron et sa dame.

— Moi-même, s'écria-t-il. Alors vous êtes des nôtres pour ce voyage ?

— Si vous le permettez…

— Comment donc ! Malheureusement je ne puis vous offrir la bande joyeuse qui s'était jointe à nous, l'an dernier ; aucun de nos amis n'a osé s'aventurer si loin. Je vais vous présenter à notre unique compagne.

— Madame Fumeron, née La Couche ?

— En personne.

Cette fois mes prévisions n'étaient qu'à moitié justes. Madame Fumeron portait bien de vastes culottes de zouave, pas très élégantes de coupe, mais les chevilles qui s'en échappaient étaient fines, le buste qui les surmontait avait des lignes fort gracieuses, et, par dessus tout cela, souriait un visage sympathique, très frais, aux joues saines et appétissantes, aux lèvres rouges et bien dessinées.

Aussitôt je modifiai mon plan. M. Fumeron serait, comme je l'avais décidé, l'objet de mes railleries, mais il s'ajouterait aux ridicules déjà si nombreux du bonhomme le ridicule tout spécial du mari dont on courtise la femme, et cela sous son nez, avec tous les raffinements que comporte ce genre d'exercice.

Quant à l'issue de ma tentative, elle n'était pas douteuse. Une jeune femme que la nature a gratifiée d'autant de charmes et d'un époux aussi absurde n'est pas l'ennemie déclarée du mon-

sieur qui lui vante ses charmes et lui souligne l'absurdité de son mari. Je réussirais.

Et, de fait, dès l'abord, on s'entendit à merveille. M. Fumeron, qui avait accumulé sur sa bicyclette un attirail de campement et des vêtements pour une expédition hivernale, allait à petite allure. Nous, nous filions en avant. Deux ou trois fois cependant, à mon grand désespoir, elle ralentit, et elle s'excusait auprès de lui de ne pas l'avoir attendu.

— Va toujours, amuse-toi, disait-il ; je forme l'arrière-garde, je porte les bagages.

— Tu portes surtout les miens. Ce que tu t'es chargé pour moi !

Elle lui parlait très gentiment, d'une voix affectueuse. La fine mouche, pensais-je. Et nous repartions.

Le déjeuner à Granville fut très cordial. M. Fumeron en fit tous les frais. Ses opinions de bourgeois, ses tares physiques, son amour pour les titres, ses idées sur la noblesse des La Couche, je mis tout en pleine lumière, sans me départir de la plus respectueuse gravité. Sa femme riait doucement, d'accord évidemment avec moi pour le berner. Cependant comprenait-elle bien le sel de mes plaisanteries ? Si elle avait compris, elle ne se fût pas levée à la fin du repas pour embrasser M. Fumeron, et pour l'embrasser de la façon la plus gentille et la plus simple. Drôle de petite femme !

On reprit la route d'Avranches par la côte, par Saint-Paer et Carolle. Soudain mon pneumatique creva. Je voulus le réparer. Jamais M. Fumeron n'y consentit.

— Les réparations, cela me regarde.

Et il se mit à l'ouvrage, en plein soleil.

M Fumeron me dit :

— Laissez-le faire, il est si complaisant !

Se moquait-elle de lui ? Je murmurai :

— Ma foi, tant mieux.

Elle rougit et ne répondit pas.

À Carolle elle fut un peu lasse. Je lui demandai la permission de l'aider. Elle se tourna vers son mari, d'un air interrogateur. Il s'écria :

— Mais oui, ma chérie, accepte. Moi, tu sais, j'en ai ma part.

Je posai ma main sur son épaule. À mon côté roulait M. Fumeron. Quelquefois sa femme se penchait :

— Ça va ? tu te sens à l'aise ?

Rendu plus bavard par l'excitation de la course, il causait beaucoup. Il me dit sa passion pour la bicyclette, les économies qu'il lui avait fallu faire pour se payer deux machines, les rêves qu'ils élaboraient tout l'hiver en vue de leur grande excursion de l'été, les promenades d'entraînement du dimanche.

Et je m'amusais à l'écouter. C'était vraiment un brave homme. Il avait un gros bon sens honnête et massif, des idées terre à terre, mais saines, droites, équilibrées. Sur son métier, sur la pratique des choses, sur les intérêts de sa ville et de sa région, ses remarques étaient justes et réfléchies.

Vraiment il m'intéressa. J'en oubliais d'appuyer la main de façon plus significative sur l'épaule de sa femme, ainsi que je l'avais projeté. J'étais si bien là, entre eux deux ! J'avais une réelle sympathie pour l'un autant que pour l'autre. Cela me venait peut-être un peu vite, comme ces grandes amitiés soudaines que l'on éprouve après avoir trop bu. Mais n'étais-je pas en effet grisé par l'air vif, par l'espace, par le mouvement, par le charme de l'heure ?

Nous arrivâmes ainsi au bas de la côte d'Avranches. Nous la montâmes humblement à pied, et nous prîmes des chambres à l'hôtel.

Bien entendu, je n'avais rien changé à mon plan primitif, et je manœuvrai de telle sorte qu'une heure après j'étais seul avec M Fumeron sur la merveilleuse terrasse d'Avranches, en face de la baie du Mont-Saint-Michel.

La vue est splendide et porte aisément à l'enthousiasme. Je fus lyrique, romanesque, tout à fait à la hauteur de la situation. Pourquoi cependant hésitais-je à sortir des généralités et à préciser davantage la cause de mon exaltation ? Timidité inconcevable. Il fallait parler.

Je parlai. Je dis mon émoi près d'elle depuis le matin, je louai ses lèvres, sa grâce…

Elle leva les yeux sur moi, et je m'arrêtai, assez embarrassé. Au bout d'un instant je continuai :

— Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Non ! fit-elle.

Je voulus prendre sa main. Elle se dégagea et me dit sans colère, un peu tristement :

— Vous tenez donc à gâter cette bonne journée ?

— Cependant… il m'avait semblé…

— Que je riais de vos plaisanteries sur mon mari ? Pourquoi pas ? Il en riait le premier. Chacun a ses petits ridicules, et ceux-là sont bien peu graves chez un homme qui a tant de qualités.

Je ricanai, assez penaud :

— Tant de qualités !

— Celle-ci, d'abord : je l'aime.

Et cela fut dit si nettement, si bravement, que je n'eus pas envie de me moquer.

M. Fumeron nous rejoignait. Je lui dis :

— Monsieur Fumeron, vous avez tiré le gros lot à la loterie du mariage.

Il me répondit simplement :

— Je tâche tous les jours de mériter la chance que j'ai eue.

Je passai ma soirée avec eux. Je n'avais plus d'ironie envers M. Fumeron, aucune amertume envers sa femme.

Et le lendemain, contrairement à mes intentions, qui étaient de poursuivre ma route du côté de la Bretagne, je revins en compagnie de mes nouveaux amis jusqu'à Coutances par l'intérieur des terres.

Et je pensais qu'il est très bête de railler ceux que l'on ne connaît pas, très bête aussi et très fat de décréter la conquête d'une femme pour cette unique raison qu'une femme dont le mari n'a pas le physique d'un Adonis est conquise d'avance.

Erreurs puériles. Il y a dans notre beau pays des milliers et des milliers de couples Fumeron, d'excellents bourgeois, lourds, gauches, inélégants, souvent mal assortis en apparence, avec des femmes plus raffinées et plus délicates. Mais en réalité tous ces gens sont de braves gens, laborieux, obstinés, et qui en valent beaucoup d'autres, et ces couples sont des ménages unis et sérieux auprès de qui l'écornifleur n'a rien à espérer. Les Fumeron, c'est le fond solide de la race, la réserve de travail, de force, d'économie et de patience qui nous assure l'avenir.

Si nous trouvons en outre dans ces braves gens ce que j'ai trouvé chez mes deux amis, de la sensibilité et du cœur, empressons-nous de les aimer.

Et si, par dessus le marché, il leur arrive d'avoir des idées de sport et d'organiser des excursions de 60 kilomètres, oh ! alors, inclinons-nous respectueusement. Le jour où les grand'routes de France seront sillonnées par tous les boutiquiers de toutes les petites villes, croyez que la vie nationale battra plus violemment. Car c'est cela qui manque au fond de nos provinces : le mouvement, le besoin de se déplacer, le goût de ne point rester où l'on est, le désir de l'action, la vie…

Et voilà les sages et profondes réflexions que je tirai de mon aventure avec M. Fumeron et Madame, né La Couche…

Maurice LEBLANC.

43

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Après vingt ans de mariage, M. et M Davoine, herboristes à Levallois-Perret, eurent la joie et l'orgueil de mettre au monde un garçon qui reçut le nom de Godefroy.

Ils résolurent de faire de Godefroy un homme.

— Oui, un homme, affirmait M. Davoine, et non pas une loque, un paquet de saindoux comme moi. Tâtez mon bras : aucune trace de biceps. Regardez ma poitrine étroite et rentrée, mon dos arrondi, mes jambes maigres, mon ventre énorme… N'est-ce pas pitoyable ? De la graisse où il n'en faut pas, et jamais des muscles où il en faudrait. Godefroy aura des biceps. Godefroy aura du poumon, du muscle, du jarret. Godefroy sera un homme.

On ne devient un homme que si on est élevé à la dure. M. Davoine avait été élevé dans du coton et dans l'eau tiède, et M. Davoine ne se considérait pas comme un homme.

Godefroy fut élevé à la dure. Tout d'abord on l'habitua à sa qualité d'homme par des déluges d'eau froide. L'eau froide, voilà ce qui vous forge un homme, disait M. Davoine.

— Si je le pouvais, s'écriait-il, je flanquerais mon fils à la Seine, tous les matins. Débrouille-toi, tu es un homme.

La Seine fut représentée par une cuve où l'héritier des Davoine conquit en hurlant les bénéfices de l'eau glacée.

— Crie, mon gaillard, cela te fera du poumon.

Et pour achever de lui faire du poumon on ne manquait pas une occasion de lui être désagréable. On le privait de son biberon, on infusait de la camomille dans son lait, on le laissait mijoter dans ses langes mouillés.

Àla dure ! à la dure ! Une fois par jour M. Davoine, qui se croyait en tant qu'herboriste certaines connaissances en médecine, et par conséquent en anatomie, massait vigoureusement le poupon, histoire de lui faire du muscle, du jarret, du biceps. À la dure ! Godefroy couchait sur une planche rembourrée de varech.

— Cela lui donne de la souplesse, du rein, disait l'herboriste.

Et puis le grand air... Ah ! les Davoine avaient assez souffert de vivre au fond d'une boutique sombre et basse.

— Si j'ai cette mine de papier mâché, disait M Davoine, la faute en est au manque d'air. Mon fils n'en manquera pas.

Il y avait justement devant la boutique un petit carrefour orné d'un réverbère. On fixa là le chariot à roulettes du jeune sportsman, de telle sorte qu'on pût le surveiller de l'intérieur.

— Et maintenant, grandis, fortifie-toi, tu es en plein air ! Si tu ne deviens pas un homme tu n'as à t'en prendre qu'à toi-même.

Vent, pluie, neige, gelée, soleil, tout passa sur lui, non sans le gratifier de quelques rhumes, d'une congestion pulmonaire où il faillit rester et d'une insolation qui lui fournit des renseignements précieux sur la souffrance physique. À la dure ! à la dure !

Bien entendu, dès qu'il fut à l'âge où les enfants précoces titubent sur leurs jambes, on le contraignit à marcher. Il n'y avait

pas une minute à perdre. Il marcha donc, ce qui lui fit des jambes quelque peu torses. Mais, enfin, il marchait, c'était là l'essentiel.

Et ainsi la vie se poursuivit, passionnante pour les Davoine, qui fabriquaient un homme avec une suite dans les idées remarquable, peut-être moins délicieuse pour Godefroy dont les joues pâles et les yeux tristes semblaient dire qu'il n'avait pas les mêmes opinions sur la culture intensive du poumon et du muscle.

Le pas gymnastique fut vite adopté comme allure normale.

— Tu vois la boutique de l'épicier, là-bas ? Eh bien, au trot, mon garçon, les poings sur les hanches, et rapplique au galop. Tu as quarante secondes, sinon, gare à la gifle au retour.

Mais le rêve suprême, l'aboutissement final, c'était la bicyclette. Pour les Davoine la bicyclette représentait le sport lui-même. Course, escrime, équitation, alpinisme, canotage, tout se fondait dans la bicyclette. Un bon cycliste est un homme. À cinq ans Godefroy, qui ne pouvait raisonnablement pas dépasser cet âge sans être un homme, aurait sa bicyclette et monterait à bicyclette. Ensuite on verrait.

Et il advint un jour, après beaucoup de jours dont aucun, croyez-le, ne fut perdu pour le muscle et le poumon du jeune athlète, où Godefroy prit ses cinq ans. Ce jour-là la bicyclette fut livrée. Au bout de deux semaines Godefroy roulait seul.

Et l'entrainement commença.

D'abord, pas de position ridicule, n'est-ce pas ? C'est bon pour les gens du monde de se tenir raides comme un piquet sur leur machine. Le véritable athlète, celui qui veut faire de la route, se

courbe en deux, afin que la force de ses bras s'ajoute à la force de ses jambes, et que la masse de son buste pèse sur chaque pédale.

Donc, tous les matins, avant l'ouverture de la boutique, la tête soigneusement placée entre les genoux, le dos arrondi en un cercle harmonieux, Davoine fils « pila » sur les bords de la Seine, dûment chronométré par Davoine père. Il y a exactement, du pont d'Asnières au pont de Neuilly, 6 kilom. 200 aller et retour. Or, à la suite de débuts sages et méthodiques, Godefroy, fut sommé de gagner une minute par semaine sur son temps. C'était raisonnable, n'est-ce pas ?

Il la gagna, sa minute, le mâtin ! C'est aussi qu'il avait de rudes dispositions. Avec lui on pouvait aller de l'avant, établir un record.

Un record, pourquoi pas ? M. Davoine consulta la liste des records. Celui de Levallois-Billancourt, 12 kilom. 125, était disponible.

— Nom d'un chien, mon vieux Godefroy, si vraiment tu es un homme comme tu en as la prétention, tu le décrocheras, ce record-là.

Un mois de préparation n'était pas de trop. Du moins au gré de Davoine père, car Davoine fils cultivait sournoisement pour la bicyclette à peu près le même amour furieux que pour les bains d'eau glacée, les coups d'insolation et le pas de gymnastique.

Enfin le soleil du dimanche 2 juillet se leva. À huit heures du matin M. Davoine, assisté de sa femme, donnait le signal du départ au sympathique champion, lequel s'élançait en coup de vent.

Àsa suite un fiacre, attelé d'un coursier de choix, emporta le starter et son aide, qui ne cessèrent d'accompagner le champion de clameurs encourageantes et de menaces terribles.

Àneuf heures dix-sept minutes huit secondes, Godefroy atteignait le pont de Billancourt, fourbu.

Le jour même le record fut homologué.

Le lendemain les journaux relatèrent cet exploit.

Le surlendemain des cartes de visite étaient confectionnées au nom de : « Godefroy Davoine, recordman de Levallois-Billancourt ».

Deux jours plus tard le jeune héros prenait le lit.

L'année suivante il en sortait avec une déviation de l'épine dorsale.

Aujourd'hui les clients aperçoivent quelquefois au fond de la boutique des Davoine un petit être souffreteux, livide, à moitié bossu, que ses parents rudoyent et tiennent à l'écart comme ces enfants mal venus dont on rougit. C'est le recordman de Levallois-Billancourt.

Malheureux ? Pas trop. Quand il est triste il n'a qu'à se rappeler l'époque où on s'évertuait à faire de lui un athlète, un coureur, un sportsman, un homme enfin, un homme ayant du muscle et du poumon ; et, ma foi, il n'est pas loin de trouver que le temps présent a du bon.

Maurice LEBLANC.

44

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Je ne connais rien de plus délicieux, quand on vit comme moi dans la bonne solitude, que de voir cette bonne solitude troublée le plus souvent possible. Mais il faut avouer que ce jour-là j'eus affaire à des personnes particulièrement séduisantes.

C'est à l'auberge du village près duquel se trouve mon château que je rencontrai le comte et la comtesse d'Essaur. Tout de suite une vive sympathie s'établit entre nous. Le comte, jeune encore, est un des derniers gentilshommes de ce temps. Il compte au nombre de ceux dont on peut dire qu'ils possèdent la tradition. Sa conversation a de la chaleur, du piquant et du fond, si l'on peut s'exprimer ainsi. Une heure après avoir fait sa connaissance, j'étais vraiment sous le charme.

Sous le charme aussi de Louise d'Essaur. La beauté ajoute un tel attrait aux dons de l'esprit ! Or, la comtesse est belle, belle comme il sied de l'être, avec douceur, avec grâce. Bien entendu, ce n'est pas en une demi-journée que l'on tombe amoureux, fût-ce de la plus merveilleuse personne. Cependant j'avoue que je n'ai pas subi sans trouble l'enchantement de ces grands yeux noirs et de cette voix harmonieuse. Encore à l'heure présente…

Ce qui donna à nos relations un tour d'intimité immédiate, ce fut notre amitié commune pour le vieux duc d'Éverlin, dont le château n'est qu'à trois lieues de mes propriétés. Ils l'avaient connu l'année précédente à Rome. Et justement leur voyage actuel n'était qu'une occasion de rendre service à leur ami. Il les avait priés de passer, en revenant de Paris, par son château, d'y

surveiller l'emballage d'un certain nombre d'objets précieux et de les lui apporter à Rome, où il voulait s'installer définitivement. Les concierges, prévenus, étaient en train de faire le nécessaire.

— L'ennui, expliqua le comte, c'est que l'aubergiste ne peut nous fournir qu'une carriole. Trois lieues pour aller, quatre lieues ensuite pour regagner la gare, ce sera dur. Et puis, aurons-nous le temps ?

— Qu'à cela ne tienne, m'écriai-je, je cours chercher mon automobile…

— Vous êtes trop aimable, mais les caisses, les malles…

— C'est une 24-chevaux, couverte, qui porte facilement ses deux cents kilos de bagages. D'ailleurs, nous ferons deux fois le trajet, trois fois, s'il le faut…

Une demi-heure après nous filions, la comtesse d'Essaur à mes côtés. Ai-je besoin de dire que je mis tout mon orgueil à établir le record de cette courte distance ? La comtesse souriait, amusée, sans la moindre peur, malgré l'audace de mes tournants. En moins de quinze minutes nous étions au château.

Les concierges et le garde attendaient. Le comte se fit connaître d'eux, et l'on commença. Au fond, il n'y avait plus qu'à vérifier le contenu des caisses d'après la liste qu'en avait dressée le garde, à contrôler avec les instructions données aux d'Essaur par le vieux duc, à fermer, clouer et charger sur l'automobile.

Le comte l'avait prévu : un voyage ne suffit point. Il en fallut trois. J'en aurais fait dix ; la comtesse m'accompagnait, et elle goûtait si fort la griserie de la vitesse !

Je puis dire que la journée fut rude, et que je me dépensai sans compter, n'y regardant pas à donner un coup de main, clouant moi aussi, enlevant les malles, les débarquant à la gare, remplissant les feuilles d'expédition. J'avais promis que tout serait terminé dans les délais fixés, et j'en faisais une question d'amour-propre personnel. Il me plaisait que la comtesse sût ce qu'un campagnard de mon espèce pouvait accomplir lorsqu'il était stimulé par les beaux yeux d'une jolie femme. La sueur qui coulait de mon front en fut la meilleure preuve.

Enfin, à neuf heures du soir, mes amis d'Essaur montaient dans l'express qui arrive à minuit à la frontière italienne. Les adieux furent chaleureux. On devait se revoir bientôt. Le comte me dit en me serrant la main :

— Je ne manquerai pas de rapporter au duc tout ce qu'il vous doit. Vous le connaissez, votre complaisance le touchera profondément.

On se quitta sur cette phrase qui me réjouit, car j'aime fort le vieux duc.

⁂

Et, d'ailleurs, la joie d'obliger ne trouve-t-elle pas sa récompense en elle-même ? La gratitude de ceux à qui l'on rend service est délicieuse, mais rendre service suffit.

Durant huit jours je savourai ce plaisir désintéressé. Je le savourai moins par la suite lorsque les événements se dessinèrent, et qu'il me fallut subir un mois de prison pour avoir cambriolé avec mes amis Galimoux, dits comte et comtesse d'Essaur, le château de mon excellent ami le duc d'Éverlin.

Mais quoi ! aujourd'hui ma bonne foi est reconnue. On a admis que je n'étais pour rien dans les fausses lettres envoyées aux domestiques pour accréditer les deux escrocs, Je suis libre, et je peux rire de tout mon cœur de cette petite mésaventure, tout en me rappelant les beaux yeux de la comtesse.

Il est vrai que, dans le village, on ne me salue plus, que les enfants me jettent des pierres, et que le vieux duc, réinstallé dans son château, a donné ordre à un garde de tirer sur moi si j'approchais de la grille d'honneur.

Àpart cela…

Maurice LEBLANC.

45

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Arrivé là, Védreuil hésita : continuerait-il la petite promenade qu'il avait commencée à l'allure la plus paisible de sa nouvelle automobile ? Ou bien retournerait-il à Paris pour y prendre sa femme et lui proposer un tour au Bois dans leur victoria ?

Il fut sur le point de s'enquérir des préférences de son mécanicien, tellement les siennes étaient peu marquées. À tout hasard, profitant d'un carrefour, il vira.

Au même moment une automobile venant de Paris passa rapidement près de lui. Sous l'amas des fourrures il reconnu sa femme et Georges Lubérac.

⁂

L'étonnement lui fit perdre quelques secondes. Puis, dans un éclair, la vérité lui apparut… les visites quotidiennes de Lubérac, la conduite souvent inexplicable de Suzanne depuis quelques mois… Comment douter ?

Et, lui, Védreuil, il s'en irait ainsi bénévolement, tandis que les autres… Allons donc !

Le virage, nerveusement exécuté, fut lent. Il dut s'y reprendre à trois fois. Quand il eut redressé sa voiture, il aperçut devant lui, au sommet d'une côte, à plus de mille mètres, les deux fugitifs.

Car certainement ils fuyaient, Védreuil était convaincu que Suzanne, elle aussi, l'avait vu et reconnu. Et c'était une preuve encore de sa faute. Innocente, elle eût enjoint à Lubérac d'arrêter.

Ah ! ce Lubérac ! Un élan de haine le souleva contre cet homme. Il ne l'avait jamais aimé d'ailleurs, jaloux au fond de ses succès de mondain, presque toujours dominé par lui, au Tir aux Pigeons, à la salle d'armes, chez Gastinne-Renette. Mais maintenant !… Ah ! s'il pouvait le rejoindre, le prendre à la gorge et le terrasser ! Avec quelle joie il lui montrerait la supériorité de ses muscles et de sa force d'athlète !

Il se sentait vraiment des idées de meurtre. Tuer lui apparaissait comme une nécessité inéluctable. Tous ses instincts lui ordonnaient de tuer. Il les tuerait tous deux. Cette femme ne serait plus qu'un souvenir dans sa vie, un souvenir de vengeance et de haine satisfaite.

Mais parviendrait-il à les rejoindre ? L'intervalle avait encore augmenté pendant le temps qu'il lui avait fallu pour entrer en pleine action.

— Quelle distance entre cette voiture et nous ? demanda-t-il à son mécanicien.

— Quinze cents mètres, peut-être.

— Quelle marque ?

— Monsieur sait bien, c'est la nouvelle voiture de M. Lubérac.

Ainsi, cet homme avait vu, lui aussi. Et il savait sans doute la chose. Mais qui ne la savait pas parmi les gens de l'office ? Ses doigts se crispèrent au volant. Il répéta :

— Quelle marque ?

— Une Mortier, 24-chevaux.

Comment ne s'était-il pas rappelé ? Quinze jours auparavant, ils avaient eu une discussion assez vive sur les mérites respectifs de leurs voitures. Lui, Védreuil, vantait sa 24-chevaux Rollebois. Lubérac ricanait, orgueilleux de sa Mortier.

Mais, d'ailleurs, l'année précédente, sur la route de Trouville, tous deux conduisant des 12-chevaux de ces deux maisons, Lubérac ne l'avait-il point dépassé, et facilement dépassé ? Et n'était-ce pas, en ce sport comme en d'autres, une sorte de rivalité qui s'était établie entre eux, et où Lubérac avait eu, comme en tout, l'avantage ?

Védreuil mâchonna rageusement :

— Nous les tenons, n'est-ce pas ?

L'homme répondit :

— C'est à voir.

Une demi-heure s'écoula. Védreuil se taisait, les yeux fixés sur l'horizon. Visiblement la distance restait la même. Et cependant l'homme affirma :

— On gagne. S'il n'y a pas d'accroc nous les tenons.

— Mille francs pour vous en ce cas, et pas de bêtises, hein ? l'œil aux graisseurs… l'œil partout…

Et ce fut la poursuite éperdue, haletante, tragique. Le hasard de la route suivie n'offrit aux fugitifs aucun embranchement propice, aucun chemin de traverse où ils pussent s'engager à l'insu de Védreuil. Après chaque tournant il les voyait surgir à nouveau, et, chaque fois, il avait la perception très nette qu'il avait encore gagné un peu de terrain.

Un moment même — que s'était-il passé là-bas ? — bondissant à la cime d'une montée, il les aperçut en haut de l'autre montée, et cinq cents mètres au plus les séparaient. Et puis, à son tour, par la fantaisie déconcertante des forces qui travaillent dans le mystère des machines, il faiblit un instant. Puis il se rattrappa, puis il maintint la distance, puis le diminua, la diminua…

Chasse folle et passionnante ! On aurait dit deux bêtes lancées dans l'espace, deux de ces bêtes ennemies qu'une haine atavique a toujours opposées l'une à l'autre au travers des siècles. Il semblait à Védreuil qu'un fil magique les liait toutes deux, et que ce fil, en se contractant, tendait à se rapprocher, tirant l'une en avant et l'aidant, retenant l'autre en entravant son essor.

Oui, c'était cela, il en avait l'impression physique : la bête fugitive était prise au lasso qu'il tenait à sa main et dont, à intervalles réguliers, il enroulait autour de son bras une nouvelle longueur, patiemment conquise.

— Je les ai, je les ai ! se disait-il avec ivresse, je les mène en laisse ! ils sont à moi ! ils ne peuvent m'échapper !

Maintenant il distinguait aisément, leurs moindres gestes. Le mécanicien était accroupi devant, aux pieds de Suzanne. Toutes les minutes, celle-ci se retournait, et Lubérac aussi, d'un coup d'œil rapide, mesurait la distance.

Comme ils devaient souffrir ! Quel drame en eux ! Quelle angoisse de bête à bout de souffle, qui sent l'haleine des chiens, qui sent leur morsure proche !

Trois cents mètres, peut-être… Deux cents… L'issue était fatale. Chaque tour de roue prenait consciencieusement la part de millimètres qui lui était dévolue. Rien à faire. Le point mathématique de la rencontre existait sur la route, à tant de kilomètres, marqué par tel arbre, par tel caillou.

Des éclats de rire secouaient Védreuil. Il lui semblait planer dans l'air, beaucoup au-dessus des deux misérables, comme un aigle qui va fondre sur sa proie.

Cent mètres… cinquante mètres… Le rire de Védreuil s'éteignit. À mesure qu'il approchait, une anxiété affreuse, horrible, lui serrait le cœur. Si quelque défaillance de sa voiture allait le trahir au moment où il touchait à son but ? Cette idée l'épouvantait, comme une menace de mort, de mort prochaine, immédiate. Mon Dieu, comme ils riraient à leur tour, les autres !

Désespérément il s'efforçait d'imposer sa volonté aux rouages capricieux, aux libres puissances du moteur, aux petites combinaisons minutieuses du carburateur, des bougies… « Je veux, je veux », murmurait-il avec une tension douloureuse de tous ses nerfs et de tous ses muscles.

Et soudain il poussa un cri de victoire, Lubérac ralentissait.

Une minute après la 24-chevaux Mortier appuyait sur le côté droit de la route et s'arrêtait.

Immobile, le regard fixe devant lui, Védreuil la dépassa et rangea également sa voiture sur le côté de la route, cent pas plus loin.

⁂

Il descendit, examine complaisamment sa Rollebois, comme un homme de cheval le coursier qui l'a conduit au triomphe, et, sans se hâter, d'un pas ferme, il retourna vers les vaincus.

Ils l'attendaient à quelque distance de leur voiture, Lubérac prêt à soutenir le choc, Suzanne derrière lui, assise sur le talus et courbée.

Lubérac allait parler. D'un geste Védreuil lui imposa silence. Il marcha droit à sa femme et lui dit :

— C'est bien vous, n'est-ce pas ?

Elle releva la tête et montra sa figure décomposée, livide. Il reprit :

— Je tenais à vous voir d'abord… à être bien sûr.

Il fit quelques pas dans un sens, quelques pas dans un autre. Son cœur battait tranquillement, selon son rythme ordinaire. Lui-même était étonné de son calme. Nul instinct de vengeance ne l'agitait.

Se venger, quand on est vainqueur et mille fois vainqueur ! quand on tient son ennemi là, sous ses yeux, humilié et terrassé ! Sauter à la gorge de son rival ? Mais c'était chose faite : il avait bondi sur lui à travers les plaines et les vallées, et l'autre se débattait sous son étreinte. Non, en vérité, sa haine était parfaitement assouvie. Il ne ressentait que de l'orgueil, mais un orgueil formidable, inconnu, un orgueil de conquérant qui galope sur le champ de bataille après la victoire.

Lubérac prononça quelques mots. Il lui coupa la parole. Un duel ! Mais il avait eu lieu, le duel ! il avait eu lieu entre la 24-chevaux Mortier et la 24-chevaux Rollebois. Que voulait-on de plus ? La rencontre n'était-elle pas décisive ?

Un instant les deux hommes se contemplèrent sous le déguisement étrange de leurs épaisses fourrures. Plutôt qu'un amant et qu'un mari outragé, c'étaient là, en présence, deux chauffeurs qui venaient de lutter et dont l'un a battu nettement l'autre.

Du moins il fut impossible à Védreuil d'éprouver un autre sentiment. Et il le formula de la manière la plus précise :

— Vous avez voulu faire faire à Madame une petite promenade en automobile. Moi, j'ai voulu simplement vous rejoindre pour vous dire de continuer cette promenade à votre aise, longtemps, toute la vie si ça vous plaisait. Et je vous ai rejoint. Je ne demandais pas autre chose.

Il s'inclina devant sa femme et lui dit : « Bon voyage, madame… » d'un ton ironique, comme s'il la plaignait d'avoir pour compagnon de route un si mauvais champion.

Et il partit joyeusement, allègrement, en homme qui va poursuivre son chemin à l'allure qui lui agrée et sans souci des rivaux qu'il écrase dans son triomphe.

Maurice LEBLANC.

46

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Lorsque M. Redoré, après avoir cédé avantageusement son fonds de commerce, cannes et parapluies, se fut installé à Gourel, la vie de ce petit village changea du tout au tout.

M. Redoré avait, lui aussi, des idées sportives. Il aimait le sport passionnément, en homme qui n'en à jamais fait, mais qui brûle d'en faire, non pas pour lui-même — il était trop tard — mais par l'intermédiaire d'instruments plus souples et plus jeunes.

Au fond il y a deux manières d'aimer le sport : le pratiquer ou en développer la pratique chez les autres. M. Redoré adopta celle-ci. Il serait l'initiateur sportif de la jeunesse de Gourel.

Tout de suite il s'aboucha avec l'instituteur, homme de progrès et d'action, qui comprit merveilleusement tout le parti qu'on pouvait tirer de ce généreux initiateur. Il fut entendu que M. Redoré donnerait chez lui des conférences auxquelles l'instituteur

presserait ses élèves d'assister. Au besoin même il les y conduirait.

Ces conférences furent très suivies, du moins dès le jour où il fut alloué la somme de cinq centimes à tout enfant qui s'y rendait. M. Redoré traitait là des plus hautes questions : amélioration de la race, relèvement de la patrie, ennoblissement de l'individu et de l'humanité.

Pour passer de la théorie à la pratique, l'ancien commerçant était plus embarrassé. En fait il ne connaissait comme sports que la marche et la bicyclette. Il n'y avait pas une seule bicyclette à Gourel. Il se rabattit sur la marche.

Il organisa des promenades dominicales à entraînement progressif. Il les suivait lui-même en petite voiture. La progression consistait à aller de plus en plus vite. Tous les quarts d'heure, une minute de pas gymnastique. « Une, deux, une, deux ! » scandait M. Redoré d'une voix impérieuse.

Il suait, soufflait, s'épongeait le front, et, à l'étape, tout en offrant aux enfants des brioches et des sirops à l'eau de seltz, leur disait :

— Hein, on s'est démené aujourd'hui. J'en ai un point de côté !

Son ambition ne se borna pas là. L'adolescence aussi est un terrain favorable aux éclosions sportives. Il voulut faire de la propagande dans une usine dont les bâtiments étaient proches. Le directeur, homme de réaction et de routine, lui défendit l'entrée des établissements. Alors, chaque jour, il s'installa devant la grand'porte, à l'heure de la sortie, et il racola les plus jeunes d'entre les ouvriers. Il les prenait sous le bras, et les commères

du village saisissaient des bouts de phrases ou des mots qu'il prononçait plus haut, avec des gestes de conviction.

— L'exercice prolonge la vie… Quoi de plus beau que l'animal humain quand il est sain, agile et puissant ?… Faire rendre à ses muscles le maximum de leur énergie avec un minimum d'effort… thorax… biceps… pas gymnastique…

On se moquait de lui. Il subit des affronts. Que lui importait ? Il se sentait la foi et l'entêtement d'un apôtre. Chargé par le destin de la régénération physique de Gourel, il irait jusqu'au bout de sa tâche, malgré les obstacles, malgré les humiliations.

Il réunit quelques adeptes. Avec quelle tendresse il les choyait ! Avec quelle générosité, pour se les attacher plus complètement, il arrosait les conférences de bouteilles de bon vin, et égayait les promenades d'entraînement de longues stations au cabaret ! Il est vrai que le sport ne perdait jamais ses droits. Au cabaret, par exemple, les « poulains » de M. Redoré — il les appelait ainsi — devaient alternativement tenir leurs verres à bras tendu le plus longtemps possible, quatre, cinq, six minutes…

Raffinement fort ingénieux, il faut l'avouer, et qui stimulait les fécondes rivalités, le vainqueur ayant droit sur-le-champ à une nouvelle rasade.

Et vraiment, de la sorte, le village de Gourel finit par prendre des apparences sportives qui tranchaient sur la torpeur retardataire des villages avoisinants. On y voyait des troupes de gamins manœuvrer au pas gymnastique, des adolescents franchir à toute vitesse la distance qui séparait leur logis de l'usine.

Pour affirmer le plein succès de ses efforts et montrer chaque année à quoi l'on peut prétendre avec l'esprit de méthode et la patience, M. Redoré décida la création d'une fête annuelle. La première aurait lieu le 15 septembre. On eut deux mois pour se préparer, ce qui n'était pas trop, vu importance des prix et l'éclat que l'on voulait donner à cette fête.

Ce fut un instant solennel que celui où M. Redoré passa sous la banderole de calicot blanc qui portait en lettres noires : « Honneur à M. Redoré, l'initiateur sportif de Gourel ». Au premier rang sur l'estrade le maire, les adjoints, le curé, puis le conseil municipal, le conseil de fabrique, enfin toutes les notabilités que l'annonce d'un buffet copieux avait attirées. À l'entour, la foule.

Et cela se passa merveilleusement. D'abord une courte conférence sportive par M. Redoré, sur les jeux Olympiques, sur la tentative méritoire qu'il faisait pour les restaurer à Gourel, et sur les dimensions du stade choisi pour la circonstance. Ensuite ouverture des jeux.

Ils commencèrent par une course à cloche-pied (pied droit à l'aller, pied gauche au retour), meilleur moyen de fortifier les jambes en les utilisant alternativement (système Redoré).

Course à reculons, meilleur moyen de développer le sens de la direction, chose si importante, et de fortifier la hardiesse du coureur (système Redoré).

Course avec obstacles, saut en hauteur et en largeur, luttes athlétiques ; le programme se déroula dans l'ordre le plus parfait. Il n'y eut point d'accrocs, ou du moins que peu d'accrocs. Ainsi, au numéro du « grimpement accéléré aux arbres », le jeune Vêtu tomba d'un sapin et se cassa une jambe.

Au numéro de la « lutte olympique », les deux athlètes Duramé et Fessard, éblouis par le lot de cannes et parapluies qui constituait l'enjeu de leur match, témoignèrent d'une ardeur si cupide, d'une rage si déloyale, que Duramé eut une épaule démise et Fessard un œil crevé.

M. Redoré expliqua que c'étaient là de ces petites misères inhérentes à toute manifestation sportive sérieuse. On grogna bien un peu, on lui lança bien quelques cailloux, dont l'un lui fracassa le nez. Mais il ne sentit rien. Il était radieux. Un orgueil légitime le gonflait. Somme toute, cette journée avait été le couronnement de son labeur, une véritable apothéose.

Il n'estima point qu'il l'avait payée trop cher quand, après quelques mois de procès terminés par une transaction définitive, il dut verser 2 000 francs au jeune Vêtu pour ses jambes, 1 000 à Duramé pour son épaule, 3 000 à Fessard pour son œil, et cinq mille à la veuve Lebouteux, dont le fils, au numéro du « passage de la rivière après quatre cents mètres d'emballage », attrapa une fluxion de poitrine dont il mourut.

Il n'y eut évidemment pas de seconde fête annuelle, et plus jamais M. Redoré ne s'occupa de l'amélioration sportive de Gourel. Mais enfin il y avait consacré une année de sa vie et un bon morceau de sa fortune. Une telle conduite méritait d'être citée en exemple.

Maurice LEBLANC.

47

Le comte de Caorches n'était heureux que quand sa femme ne l'était point. Or, voici que Régine, pour la première fois depuis son mariage avec ce monstre odieux que ses parents l'avaient forcée d'épouser, voici que Régine ne semblait plus aussi malheureuse. Et le comte souffrait le martyre.

Oui, un monstre que ce Caorches, sorte de gnome effarant, à tête énorme, presque bossu, cagneux, puissant de muscles, une façon de Quasimodo, mais redoutable, sournois, haineux et âpre.

Dès l'enfance, il terrifiait par sa laideur farouche et sa cruauté les jeunes paysans de cette rude contrée basque où s'érigeait, entre les bras d'un torrent, le donjon seigneurial des Caorches. À dix ans, sans raison, par ce même instinct de meurtre qui lui faisait étrangler des bêtes à pleines mains frissonnantes, il tuait son jeune frère d'un coup de couteau — d'où cet effroyable nom de Caïn sous lequel on le désignait dans le pays. Caïn de Caorches ! syllabes rugueuses, mots évocateurs et troublants qui s'appliquaient bien à cet être de légende et de malédiction…

Orphelin à vingt ans, prodigieusement riche, Caorches mena l'existence barbare d'un noble du moyen-âge, chassant, galopant à travers plaines et bois, ravageant les moissons, traitant ses fermiers comme des vassaux taillables et corvéables à merci, réglant ses comptes à coups de bâton ou à poignées d'or, brutalisant les femmes, honni de tous — image de Satan devant qui les dévotes se signaient et murmuraient des prières.

Vivre auprès d'un tel homme et lui appartenir, c'était un supplice d'enfer. Si stupide qu'il fût, Caorches ne s'illusionna pas sur

les sentiments qu'il pouvait inspirer à Régine. Du premier jour, il la tint prisonnière dans son château, la séparant du monde entier, fou d'amour, mais d'un amour qu'il lui était impossible de manifester autrement que par de la haine.

Il n'avait d'autre idée qué de la torturer, d'autre joie que ses larmes. Tout ce qui indiquait en elle de la souffrance et du désespoir, la répulsion même qu'il lui inspirait, le tremblement nerveux qui la secouait à son approche, tout cela le délectait comme des hommages à sa toute-puissance.

Geôlier infatigable et soupçonneux, il avait renoncé aux chevauchées qui l'éloignaient trop longtemps du château, et s'était commandé une automobile, une voiture formidable, disproportionnée, monstrueuse comme lui difforme et stupéfiante, une chose de fer, rouge-sang, toute en longueur, et creusée, un peu sur la droite et très en arrière, d'un siège unique, ce qui lui donnait un air borgne et inquiétant.

Chaque jour, au galop de ces 80-chevaux, il dévorait en une heure les vingt-cinq ou trente lieues qui étaient devenues pour ainsi dire nécessaires à son appétit de mouvement et d'activité. Et repu d'espace, ivre de vitesse et de tumulte, il revenait en toute hâte s'enfermer auprès de sa victime. Ah ! l'angoisse de Régine quand elle entendait sur la grand'route les hurlements de la bête !

Et voici qu'elle n'était plus malheureuse ! La pâle et maladive créature reprenait des couleurs. La vie fleurissait en elle de nouveau. Elle souriait. Quelle fureur le jour où Caorches le surprit, ce premier sourire ! Il bondit sur elle et la saisit de ses doigts cris-

pés. Elle sourit encore. Il la regarda longtemps, avec stupéfaction, puis peu à peu desserra son étreinte. Il ne comprenait pas.

Heureuse, souriante… c'était là une de ces choses que son cerveau obscur ne pouvait s'expliquer.

Comment se faisait-il qu'elle osât sourire, qu'elle eût la force, l'idée même de sourire ? Il en conçut une inquiétude sourde, et presque du respect, comme s'il admirait sa femme d'avoir échappé miraculeusement à sa tyrannie. À son tour, il était dominé. Ce sourire… ce sourire… Parfois il lui venait l'envie de s'agenouiller quand elle souriait ainsi, et de joindre les mains pour qu'un peu de ce sourire descendit jusqu'à lui. Il lui semblait qu'il en serait mort de bonheur et d'extase.

⁂

Or, un dimanche, alors que la fête du village voisin avait attiré tous les domestiques, Caorches se disposait à sortir en automobile, quand il aperçut de la terrasse un paysan qui cherchait à se dissimuler parmi les roseaux, sur l'autre rive du torrent. Caorches descendit jusqu'aux anciens remparts et franchit une poterne basse. Arrivé près de l'homme sans que celui-ci s'en fût avisé, il le surprit qui faisait des signes du côté du château.

Il se retourna. Régine était à une fenêtre et répondait aux signaux.

L'homme prit une pierre, y fixa ostensiblement une lettre qu'il tenait en main et ramena le bras en arrière pour la lancer. D'un bond, Caorches sauta sur lui, le renversa, l'étourdit d'un coup de poing et s'empara de la lettre.

Il tremblait tellement qu'il eut du mal à la décacheter, à la déplier, à la lire… Elle contenait ces mots :

« Tout est prêt. Cent mètres avant la butte d'Escalaire, sur la route qu'il est obligé de suivre. Dès qu'il sera sorti, prends la fuite. Le messager te conduira. La chose faite, je te rejoindrai ».

Caorches resta un instant sans comprendre. Mais l'homme remua près de lui. Il le saisit à la gorge :

— Parle… sinon !…

L'homme parla. Caorches apprit ceci : tous les jours, durant sa promenade en automobile, Régine, sans souci d'être vue, en présence des domestiques, ouvrait la porte du château au baron de Gervoise.

— Mais aujourd'hui ! cria Caorches… qu'y a-t-il aujourd'hui ? Tout est prêt… quoi ? La butte d'Escalaire ? Parle… sinon…

— Cent mètres avant, au bord de votre route ordinaire, nous avons scié un arbre, le grand hêtre, vous savez… Quand on vous verra venir de loin, l'arbre s'abattra en travers de la route… Vous ne verrez pas, vous… il y a un tournant… et alors, après le tournant…

Soudain Caorches se leva. Et Régine ? Régine qui, de sa fenêtre, avait assisté à la lutte…

Il se mit à courir éperdument. L'idée que sa femme s'était peut-être enfuie le bouleversait. Elle lui échapperait ! il ne pourrait se venger ! Ah ! cette vengeance qui, tout à coup, lui apparaissait comme la fin du supplice abominable qu'il endurait !

Il avait fait le tour des remparts et approchait de la porte.

— Régine, criait-il, comme si son appel eût dû paralyser les efforts de la malheureuse… Régine… Régine !

Au même moment, elle sortait du château en toute hâte.

Elle revint sur ses pas, épouvantée, Aussitôt il la rejoignit, et sa main pesante s'abattit sur elle.

Il la tenait ! il la tenait ! elle était à lui, sa proie, sa chose ! Qu'allait-il en faire ? Ah ! il regardait autour de lui, d'un air de triomphe, et il la regarda aussi, courbée en deux, à peine vêtue, les cheveux en désordre, et si pâle, si effroyablement pâle !

Saisi de rage, il se pencha, prêt au meurtre. Mais non, c'était trop doux, cette mort ! Sa haine exigeait davantage. Il fallait que le complice eût sa part du châtiment… tout au moins qu'il y assistât… ou même qu'il en fût l'instrument…

Il poussa un cri de joie : il avait trouvé. Et, sans songer seulement qu'elle pût lui échapper, il courut aux remises, prit des cordes, des traits, et revint vers sa victime. Elle n'avait point bougé, morte de peur, incapable de résistance.

Alors il l'empoigna par ses jupes, la traîna jusqu'à l'automobile, puis, la soulevant, il l'étendit tout de son long sur l'avant de la voiture, et il la ficela à même le monstre, le dos contre l'écorce d'acier, les bras tordus et repliés de chaque côté, et la tête, la pauvre tête aux cheveux épars, la tête renversée et libre, en dehors, devant la gueule même du monstre, entre ses dents, comme un trophée !

Un tour de manivelle, la bête trembla, sursauta, impatiente et tumultueuse. D'un élan, Caorches bondit sur elle et la lâcha à travers l'espace.

Et ils s'en allèrent ainsi sur la route mystérieuse, dans le crépuscule blême d'un jour d'hiver. Caorches hurlait de rire, et de toute sa puissance, surexcitait la bête affolée, et elle redoublait d'efforts, ardente, fiévreuse, indomptable. On eût dit qu'elle partageait son désir, qu'elle était de moitié dans sa vengeance, et qu'elle avait hâte, elle aussi, d'arriver à l'obstacle, de s'y briser, et d'y jeter le maître impitoyable qui l'asservissait à sa volonté.

Et ils allaient tous deux, les deux monstres, ils allaient vers la mort, ivres de vitesse, exaspérés de haine, triomphants, comme s'ils se croyaient protégés par cette pauvre tête qui ballottait devant eux, par ce corps de femme, fragile et tendre, qui s'offrait aux premiers chocs ainsi qu'une sirène attachée à la proue d'un navire.

Àl'horizon, la butte d'Escalaire… Ils en approchaient. Un hêtre tomba, qui barra la route de son tronc dur et lisse…

Maurice LEBLANC.

48

La série d'accidents étranges qui frappa si vivement, l'an dernier, l'imagination populaire et l'indisposa contre l'automobile ne trouva sa véritable signification que peu à peu, lorsque les similitudes apparurent et que les faits, reliés les uns aux autres, se groupèrent en un faisceau de preuves éclatantes, irrécusables.

Notons-en le détail. Tout d'abord ceci, que la presse relata sans commentaires :

« 15 mars. — Aux environs de Rodez, un enfant qui gardait des troupeaux, assis au bord de la route, a été écrasé par une automobile. »

Huit jours plus tard, de Nancy :

« Les époux Verdun, maraîchers, qui se tenaient à côté de leur voiture, ont été pris en écharpe par une automobile lancée à toute vitesse. La mort a été instantanée. »

Trois semaines après :

« La Charité. — Une automobile de très grande dimension qui traversait hier, à une allure de train express, notre petite ville, a renversé deux jeunes filles. On ne peut attribuer cette catastrophe qu'à une maladresse inconcevable du conducteur, puisque les deux victimes causaient sur le seuil même de leur maison… »

Ici, première indication sur les proportions de la voiture, puis remarque sur la singularité de l'événement.

Nous continuons :

« Gonfreville. — Notre jolie bourgade a été le théâtre d'un drame vraiment inexplicable. Depuis de longues années le même mendiant, bien connu de tous les habitants, s'installe chaque dimanche au coin de l'église, où il exerce son métier lucratif. Hier, une automobile qui passait sur la place a fait un crochet inattendu et, venant raser le mur de l'église, à écrasé notre malheureux concitoyen. Chauffeur et voiture se sont enfuis aussitôt. »

Cette fois l'attention publique s'éveilla. Il y avait décidément entre ces divers accidents une corrélation trop extraordinaire

pour n'être pas prise en considération. On fit des rapprochements. On discuta.

Coup sur coup, deux nouveaux faits : à Évreux, le jour du marché, trois paysans furent renversés, broyés. Une heure après, aux portes de Chartres, une petite voiture où se trouvaient une dame et ses deux enfants était prise de biais et réduite en morceaux…

La vérité éclata. À Évreux, comme à Chartres, il y avait eu des témoins. Tous s'accordèrent sur l'aspect de l'automobile dont ils décrivirent la longueur excessive, l'avant démesuré et la couleur rouge — rouge ardent, dirent-ils, rouge de sang. Tous enfin avaient été frappés de sa manœuvre anormale, exécutée volontairement, aurait-on dit, tellement les personnes atteintes étaient en dehors de la ligne naturelle que suivait la voiture.

L'enquête que l'on entreprit aussitôt sur les premiers accidents révéla de nombreux détails dont la similitude était évidente. Il devint hors de doute que le petit berger, les deux maraîchers, les deux jeunes filles, les paysans d'Évreux et la dame de Chartres, avaient été tués dans des conditions analogues, par un procédé rigoureusement identique.

Était-il permis de supposer qu'il y avait eu dessein établi, préméditation dans l'accomplissement d'actes semblables ? Presque simultanément, quatre nouvelles victimes s'ajoutèrent aux précédentes. Les circonstances étaient les mêmes : écart brusque de la voiture qui renverse, tue et s'enfuit. La certitude s'imposait.

On se souvient de l'émoi qui souleva l'opinion. D'un bout à l'autre de la France, ce fut une explosion de colère, et un besoin avide de savoir, de pénétrer cet épouvantable mystère. Car enfin,

si l'on avait recueilli certains renseignements sur l'automobile, il n'y en avait que de très vagues sur celui qui la conduisait.

Seul, il était toujours seul, voilà ce que l'on savait. Dans le nuage de poussière qui l'enveloppait, dans l'élan vertigineux de sa course, on apercevait une sorte d'être vêtu de fourrure, accroupi, immobile à l'arrière de sa longue voiture. Les uns le disaient bossu. Des paysans prétendaient que cette soi-disant fourrure n'était autre que sa toison naturelle qu'il y avait là, non un homme, mais un monstre, une bête fauve… Inévitablement l'imagination des foules devait s'emparer de ce personnage pour en grossir les traits, le symboliser, et en faire une figure de légende.

Il y prêtait d'ailleurs singulièrement. D'où venait-il ? Qui était-il ? Quel était son but ?

Et puis, où se cachait-il ? Il ne pouvait du matin jusqu'au soir, et du soir au matin, rouler sur les grand'routes. Si fantastique qu'il fût, il mangeait, buvait, dormait, alimentait sa voiture, achetait de l'essence, de l'huile… Où ? Comment ? Personne ne l'avait encore vu, et personne, malgré les efforts individuels, les investigations des gendarmeries, l'attention vigilante de tout un pays, ne connaissait encore exactement l'automobile, ne l'avait contemplée à l'état de repos, stationnaire.

Lui, cependant, on finit par le voir. Un bûcheron raconta qu'il avait été abordé, en forêt d'Andaine, par un individu contrefait, de taille exiguë et hideux de visage, et que, sur sa prière, il avait été jusqu'au bourg voisin chercher deux bidons d'essence. L'individu l'avait payé de sa peine à louis d'or. Plusieurs dépositions du même genre se produisirent. La plus importante provint d'un fermier de la Beauce. Il déclara que le sieur Gruel avait reçu une très

grosse somme pour location de sa grange pendant huit jours à un individu possesseur d'une automobile. Interrogé, le sieur Gruel nia, mais ne put indiquer la source de l'argent que l'on trouva entre ses mains.

Dès lors la légende s'affirma : l'homme était fabuleusement riche, et c'est par monceaux d'or qu'il récompensait les services ou s'assurait la complicité momentanée de tel passant rencontré. Il se terrait dans quelque coin, au fond des forêts, en sortait peu pour ne pas multiplier les chances d'être surpris, accumulait çà et là des réserves de vivres, des provisions d'essence… puis soudain, à intervalles irréguliers, une apparition, deux, trois, quatre victimes, comme foudroyées par un éclair… et puis le silence, la vision évanouie…

« Gueule-Rouge », tel fut le nom du monstre, et l'on qualifiait de la sorte aussi bien l'être monstrueux qui s'ingéniait à tuer que la bête monstrueuse qui frappait de mort.

Gueule-Rouge ! Gueule-de-Sang ! Gueule-de-Mort ! Le pâtre la vit à travers ses landes, et le montagnard au flanc de ses rochers. Elle mordit le chemineau qui suit le bord des routes blanches, happa le gamin qui joue dans le ruisseau des petites villes, dévora les gars et les filles qui reviennent de la fête en se tenant par la main. Elle effleura les grandes cités, Bordeaux, Marseille, Lille, de son baiser sanglant. Elle hurla dans Paris… Oui, en plein jour… sur les boulevards… quelque chose qui passa, qui tua… Gueule-Rouge !

Quelle angoisse nous opprima tous ! Il semblait qu'une menace perpétuelle et inévitable nous guettait, frappant ici, frappant là, au hasard. Gueule-Rouge était partout. Il y en avait cent,

il y en avait mille, qui, toutes à la fois, poursuivaient leur œuvre de destruction.

On la traqua, on se ligua. Sur son passage supposé, annoncé par dépêche d'une commune à l'autre, on tendit des cordes. En vain ! Elle évitait tous les pièges, bifurquant, rebroussant chemin, s'aventurant même dans les sentiers, disparaissant…

Et au Nord, au Sud, à l'Orient et à l'Occident, le monstre galopait, comme un vainqueur sur le champ du carnage. Il s'amusait et ricanait. Il s'exerçait aux tours d'adresse, cueillant ses victimes, ainsi que l'on cueille des fleurs au talus des chemins.

Il allait, cauchemar effarant, bête de proie, qui tuait pour tuer, force stupide et implacable qui évoquait dans les cerveaux troublés des visions de conquérant barbare, ivre, fou, d'un Attila, fléau de Dieu !…

Maurice LEBLANC.

49

On eût dit que la ville entière s'était concentrée sur la jolie promenade dont elle a le si juste orgueil, la ville entière et les milliers d'étrangers qui affluent de toutes parts, amoureux de sa beauté, de son luxe, de la mer bleue qui la décore, du merveilleux soleil qui la baigne aux tristes jours d'hiver.

C'était la grande semaine d'automobile. Ce jour-là se disputaient les épreuves du kilomètre et du mille, sur la longue route qui suit la courbe harmonieuse de la baie,

D'un côté, adossées à la mer, se succédaient les tribunes. De l'autre, contre les hôtels, la foule était massée, noire, grouillante, contenue par une mince palissade à claire-voie, que des soldats gardaient de place en place.

Du tumulte, de la joie, des rires, des exclamations, du mouvement, des allées et venues, et puis des minutes de silence, pas un geste, la vie est comme suspendue… c'est la course qui se poursuit, une automobile qui passe.

Est-ce bien une automobile ? On ne peut distinguer aucune ligne précise, aucun détail de forme. On voit une chose qui passe, voilà tout, une chose vague, de couleur indéterminée.

On n'a pas l'impression qu'elle roule, qu'elle est adhérente à la terre, mais qu'elle se meut à une certaine distance du sol. Et de là vient qu'on ne redoute pas trop un écart de cette chose, tellement il semble qu'elle est indépendante de celui qui la conduit, de ce fragile petit être dont le cerveau pourrait si facilement se détraquer et la main se raidir. Non, lui-même n'est qu'une partie de la chose, esclave comme elle, dirigé comme elle, et tout cela obéit à une volonté extérieure, à la puissance primitive qui l'a lancé comme le canon lance l'obus, et qui, de loin, le maintient, par des lois mathématiques, dans une direction rigoureuse, inflexible, dont il ne lui est pas permis de s'écarter.

On penserait plutôt, si l'on avait le loisir de penser, à la possibilité d'une explosion. À tel point déterminé de son vol, ou par suite d'accident, la chose éclaterait, comme éclate l'obus. Et l'angoisse nous étreint. Il va se produire un événement, une catastrophe. Il n'est pas admissible que rien ne se produise…

Mais rien ne s'est produit, ni cette fois ni les autres. On respire plus à l'aise. Le programme s'interrompt un instant. Il y a de la joie encore, et des rires, et des exclamations. À l'extrémité des tribunes, une musique joue un air d'allégresse. Des officiels se promènent sur la route soigneusement goudronnée, couleur d'asphalte.

Et tout à coup, une rumeur lointaine… Le bourdonnement des voix s'apaise… On se regarde. C'est le silence anxieux, qui précède l'orage, quand un peu de vent s'élève et remue les feuilles des arbres. Qu'y a-t-il ? Quelqu'un sait peut-être ? On devine un mouvement du côté de l'Ouest, à l'endroit où la foule est moins compacte, et où les gens peuvent voir ce qui se prépare en dehors de la fête… la menace du danger… le danger… mais quoi ? On entend un grondement…

Soudain un grand cri, puis des cris encore, des personnes qui se sauvent… et puis une voix plus perçante qui domine le tumulte… Gueule-Rouge !

Et une chose arrive, un éclair sillonne l'espace, une masse rouge jaillit, s'enfonce, pénètre au cœur même de la foule…

⁂

Cette fois l'obus a dévié, l'écart s'est produit à gauche, l'obstacle de chair a été éventré, creusé par le boulet. Le trou est fait, énorme, affreux, ravin de sang encombré de cadavres, grouillant de blessés, où l'on agonise, où l'on hurle de douleur, où l'on gémit, où l'on meurt.

Et tout au bout, Gueule-Rouge se cabre, s'efforce, mord, heurte un mur et s'écrase.

Gueule-Rouge ! elle est là, inerte, inoffensive. On se précipite. Près d'elle un être ignoble se débat, le front crevé d'une large entaille d'où le sang coule. Il se crispe et se tord sur lui-même dans des convulsions. Et sa plainte est un rire, un rire de fou.

On cherche à le saisir. Mais désespérément il s'accroche à Gueule-Rouge, il la flatte, il la caresse, il l'entoure de ses deux bras, et dans un dernier sursaut de vie, avec des ricanements et des hoquets, il bégaie :

— C'est moi, oui, Caïn de Caorches... C'est moi, Gueule-Rouge... la bête... le monstre. Ah ! ce qu'on a ri tous deux ! Les hommes, les femmes, les enfants, on les visait... on tirait... pan... ça se cassait comme des pipes... En a-t-on cassé, hein, Gueule-Rouge ?... Ah ! il le fallait, il fallait tuer... tout le monde devait mourir, n'est-ce pas ?... Régine était bien morte... ma Régine à moi... Ah ! me rappelle... c'était hier, vous savez... ce matin... il y a un grand hêtre sur la route... près de la butte... le voyez-vous là-bas... il barre le chemin... Et Régine est là, entre les dents de Gueule-Rouge... Pauvre Régine !... Et moi je vais tout doucement pour la voir mourir... pour l'entendre mourir... tout doucement... Voilà le hêtre... le voilà !... Ah ! j'entends la tête qui craque... je sens la tête qui craque... Régine... ma Régine...

Maurice LEBLANC.

50

C'est dix minutes après m'être mis au lit et avoir éteint l'électricité, que j'eus l'impression de n'être point seul dans ma chambre.

Quelqu'un était là, là, à six pas de moi, devant mes yeux grands ouverts et qui fouillaient vainement l'ombre impénétrable de la nuit.

Aucun bruit ne révélait cette présence. Mais je savais. Mon intuition était plus forte, plus clairvoyante qu'une certitude. Oui, quelque chose d'insolite se passait. Le silence n'était pas naturel. Il était trop profond, trop absolu, comme si une volonté supérieure en eût accru l'intensité formidable et que tous les froissements d'étoffe, tous les craquements de parquet s'y fussent perdus.

Mais l'homme avançait, cela ne faisait pas le moindre doute. Caché jusqu'ici derrière les rideaux de la fenêtre, il les avait écartés, Dieu sait avec quelles précautions ! et il avançait vers mon lit. J'estimai qu'il devait être à quatre pas de moi, le bras levé probablement et la main armée d'un couteau.

Et soudain je sentis que la sueur coulait tout le long de mon corps.

Je suis d'une force peu commune. À la salle de boxe on me redoute. Les exercices les plus violents me sont familiers. Un soir, près des fortifications, je me suis défendu aisément contre trois agresseurs. Pourtant, là, devant ce péril invisible, inconnu, devant ce péril qui n'existait peut-être pas, je me mis à trembler comme le dernier des lâches.

Mais il existait, n'est-ce pas ? l'homme approchait, prêt à frapper. Il allait frapper. Et voilà que je m'aperçus, phénomène déconcertant, que l'une de mes mains avait glissé jusque sur le marbre de la table de nuit où se trouvait mon revolver, et que l'autre montait par un mouvement imperceptible vers le bouton

électrique. Et voilà que j'étais presque à genoux sur mon lit, et cela sans qu'une seule des ondes immobiles du silence eût été troublée, et cela malgré ma peur, malgré ma peur horrible.

Et je l'atteignis, mon revolver. Oui, je le tenais, et, parce qu'il était indispensable qu'il en fût ainsi la main qui le tenait s'arrêta de trembler. Mais l'autre, l'autre qui creusait l'ombre pour cheminer vers la muraille, ah ! la malheureuse la pauvre feuille frissonnante ! ;

Et mon cœur ! il m'ébranlait la poitrine, comme un battant de cloche. L'homme devait l'entendre. Ah ! quelle souffrance !

Et tout à coup je sentis… Mes doigts touchaient… Mes doigts qui ne tremblaient plus pouvaient faire jaillir la lumière… Cela ne dépendait que d'eux… Je tournai…

L'homme était là, en face de moi, le bras levé.

Aveuglé par la lumière, comme heurté, il eut un petit mouvement de recul, poussa un faible gémissement, et son couteau tomba.

Et il eut peur. Oui, j'affirme qu'il eut peur. Ah ! certes, pas plus que moi, c'eût été impossible. Moi, j'avais été pris de peur, comme on est pris de froid, et rien au monde, aucun secours ne m'eût délivré de cette peur… rien que la disparition de l'homme. Mais il avait peur, lui aussi, sans quoi, qu'est-ce qui l'empêchait de se jeter sur moi, ou mieux de s'enfuir ?

Mais il ne bougeait pas, et nous restions là à nous regarder comme deux fous, les yeux hagards. C'était un être chétif, à la figure verdâtre, les paupières bordées de sang, le front bas et stupide.

Et moi, j'étais vigoureux, j'étais armé, je le tenais au bout de mon revolver, je n'avais qu'à presser la gâchette. Et cependant… cependant, non, je ne pouvais pas… Pour accomplir un tel acte, il eût fallu, me semblait-il, une énergie surhumaine. Et j'avais tout au plus la force de ne pas laisser échapper mon revolver. Si je remuais un doigt, si je risquais le moindre geste, l'arme tombait, j'étais perdu.

Et la peur grandissait en moi. Et mon pauvre cœur se cognait aux parois de ma poitrine, comme un oiseau éperdu. Mon Dieu, quelle torture ! Un cœur qui bat de la sorte finit par se rompre. Allais-je mourir ? Ce que l'homme rirait ! Ah ! mon cerveau éclatait…

Et je sentis que cela ne pouvait durer. Il fallait se lever et bondir sur lui. Je fis un effort. Il recula, ses jambes fléchirent. Et il arriva cette chose extraordinaire, c'est que moi, l'athlète, le héros des salles de tir, enfin vaincu par l'effroi inexplicable que m'inspirait ce poltron, trahi par mes nerfs, suant la peur, je balbutiai :

— Là… derrière vous… les clefs qui sont sur la table… ouvrez le secrétaire… dans le tiroir à droite il y a des billets, de l'or… c'est pour vous… mais partez… partez vite…

Il me regarda un instant sans comprendre, puis se mit à rire, d'un rire imbécile qui me fit mal. Puis il prit les clefs, ouvrit le secrétaire, emplit ses poches avidement et s'en alla.

Je tombai évanoui…

Maurice LEBLANC.

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Pendant cinq ans, Jean Vivien fui obsédé par un rêve, avoir une bicyclette à lui, bien à lui, une bicyclette neuve, et non un de ces rebuts de la ferraille dont usaient certains de ses camarades de l'usine.

Et, pour cela, pendant cinq ans, Jean Vivien mit de l'argent de côté. Pauvres économies qu'entamait trop souvent la dépense de quelque partie de plaisir où il se laissait entrainer, le dimanche, faible comme les autres devant la tentation du cabaret, buvant et s'enivrant comme les autres.

Mais un jour, après bien des hauts et des bas, Jean se rendit à la ville voisine et, le cœur tout serré d'émotion, acheta une bicyclette qu'il avait choisie depuis longtemps et sur laquelle, chaque fois qu'il passait devant la vitrine du marchand, il jetait un regard d'envie. C'était une Peugeot.

Dès qu'il l'eut à lui, bien à lui, sa joie fut immense. Il la ramena sur son dos par crainte de l'abîmer. L'après-midi, sur le place du village, il y eut cercle autour d'elle.

— Fichtre, disaient les nouveaux venus en voyant le nom de la marque, fichtre, tu te mets bien, toi !

On la soupesa. On la fit tourner. On l'examina dans ses moindres détails, on compta les écrous, on scruta les mystères du pédalier, on estima les mesures du cadre, le diamètre des tubes, le renforcement de la fourche, et devant ce tribunal de vrais connaisseurs, la bicyclette de Jean fut jugée parfaite.

Bridon, le contre-maître, vieux routier déjà et dont la compétence ne se discutait pas, conclut :

— Bonne machine ! C'est rigide, ça a de la ligne, de l'œil… et puis quoi, c'est une Peugeot…

Que fut-ce lorsque Jean en eut fait l'essai lorsqu'il eut roulé plusieurs dimanches de suite, depuis l'aube jusqu'au soir ! Pas une mésaventure pas un ennui, pas même un effort. Dans le silence des chemins déserts, rien que le murmure de la chaîne qui chante indéfiniment sa douce chanson monotone.

La vie de Jean Vivien se transforma peu à peu. Jamais plus l'idée ne lui vint de perdre son temps au cabaret. À peine, au cours de ses excursions, y entrait-il pour s'y désaltérer. Le goût même des breuvages trop violents le choquait. La poitrine emplie de grand air, lavé par la rosée, par la pluie, par la brume du matin, par la pureté des crépuscules, il n'éprouvait plus que des désirs de fraîcheur. Tout ce qui dessèche, tout ce qui brûle, tout ce qui corrode, lui était désagréable.

Puis sa bicyclette lui valait une sorte de gloire. Il avait la meilleure, la plus solide, la plus roulante, la plus illustre. Le propriétaire d'une pareille machine ne pouvait être considéré que comme le plus habile et le plus endurant. On se groupa autour de lui en une association dont il fut le chef. Il organisa des promenades, ce qui l'obligeait à étudier des cartes et à s'enquérir de ce qu'il y avait de curieux ou d'instructif dans telle ville où dans telle région.

Enfin il fut quelqu'un. À diriger les autres il acquit le sens de l'autorité, travailla beaucoup et devint contre-maître. Il avait pris des habitudes d'économie qui lui permirent de se bien marier. Et

s'étant marié, le plaisir qu'il avait à se servir de sa bicyclette l'engagea à fuir l'agglomération malsaine et triste des habitations ouvrières pour demeurer à une lieue de là, dans une jolie chaumière, agréablement située et pourvue d'un jardin.

En quatre ans, il eut trois enfants. Il était infiniment heureux.

Heureux, et fort, et ordonné, et prévoyant et considéré, et tout cela grâce à elle. Aussi, comme il l'aimait ! Bonne-Amie, l'avait-il appelée. Il la soignait ainsi qu'un Arabe soigne son coursier. Il passait des heures à la faire reluire. Il l'enveloppait de linges durant les mauvais jours. Il parlait d'elle à sa femme comme d'une personne. Il la regardait avec affection, aussi content et aussi fier qu'à la première heure.

⁂

Or une grève survint, terrible et qui dura des mois, sans que rien en fît prévoir l'issue. Entre le patron et les ouvriers c'était une lutte à mort. Ni d'un côté ni de l'autre on ne céderait.

Jean, chargé de famille et confiant en son énergie, n'avait pu amasser que quelques sous. Il en vit rapidement la fin.

Sa femme tomba malade, l'aîné de ses enfants également. On dut payer des visites de médecin et prendre des médicaments chez le pharmacien.

Ce fut la gêne d'abord, puis la ruine, la misère. L'hiver était rude. Mais comment se chauffer ? Il y avait à peine de quoi se nourrir.

Et de fait un jour, on ne mangea point. On avait fait argent de tout. Il ne restait rien.

Si… Cependant… quelque chose restait, quelque chose dont personne n'osait parler, mais à qui l'on ne cessait de penser. Et ce n'est que le soir, après des heures de fièvre et de silence, que la femme de Jean lui dit :

— Tu devrais peut-être…

— Non, dit-il.

La nuit passa. Au matin, il murmura :

— C'est une vieille machine… plus de six ans que je l'ai… on n'en tirera pas cinquante francs.

La femme ne répondit pas,

Vers midi, un des enfants perdit connaissance. Alors Jean se leva et partit avec Bonne-Amie.

Oh ! cette dernière promenade ! Il la fit très vivement, de peur que le courage ne vint à lui manquer, et il avait tellement hâte aussi, en songeant à sa femme, aux visages douloureux et suppliants des petits !

Toutefois, aux portes de la ville, il s'arrêta et, assis sur le revers d'un talus, il contempla une fois encore sa fidèle compagne.

C'était donc vrai ? On allait se quitter ! Bonne-Amie passerait entre les mains d'un autre, un autre qui, certes, ne la soignerait pas comme lui, qui la brutaliserait peut-être ! Ah ! Bonne-Amie ! Il avait des remords envers elle se demandant s'il avait bien fait tout ce qu'il était possible de faire pour la sauver.

Mais l'heure avançait. Il se remit en route, la conduisant à la main, et il avait la sensation que doit éprouver celui qui mène au

supplice quelque vieux animal, serviteur fidèle et résigné. En ville il marchait la tête basse. Il avait honte.

Le marchand était sur sa porte. Brusquement, la gorge étranglée, Jean lui dit :

— Voilà… j'en ai assez… combien m'en donnez-vous ?

L'homme examina longuement la bicyclette, réfléchit et prononça :

— La machine est vieille, mais c'est une Peugeot. Un coup de vernis, et elle ne moisira pas dans ma boutique. Allons, je donne cent francs, à cause de la marque.

Jean eut un éblouissement. Cent francs ! Le double du prix qu'il espérait. Ah ! Bonne-Amie, jusqu'à la fin elle lui serait secourable. Il en eut les larmes aux yeux.

Et pendant que l'homme lui comptait l'argent, il la serra contre lui, tendrement, ardemment.

— Bonne-Amie ! Bonne-Amie ! murmurait-il.

Et il s'en alla en courant pour ne pas éclater en sanglots.

Maurice LEBLANC.

52

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

J'allais à belle allure, le volant bien en main, chacun de mes sens à son poste, l'esprit vigilant, maître des choses et de moi-

même, heureux de vivre. La route était large et droite. L'espace m'appartenait. Il n'est point de sensation de liberté plus grande et plus délicieuse.

Et soudain, d'un petit bois qui surgit à ma droite, quelque chose se précipita qui vint s'abattre à dix pas en avant de ma voiture, sous elle, puis-je dire.

Par quel miracle me fut-il possible d'éviter cet obstacle, sans pourtant que la brusquerie de l'écart me brisât contre la ligne des arbres ? Cent mètres plus loin je m'arrêtai. Malgré la rapidité de l'événement et mon trouble, j'avais eu la vision très nette d'une forme humaine qui se jetait en travers de la route, une femme, m'avait-il semblé.

Je ne m'étais point trompé. Je trouvai la malheureuse évanouie. Un peu de sang coulait d'une blessure qu'elle s'était faite au visage. Je m'assurai que ce n'était point grave. Je soulevai sa tête. Je lui fis respirer des sels. Après quelques minutes elle reprit connaissance. M'ayant regardé longtemps, d'un air étonné, qui ne comprenait pas, elle se mit tout à coup à me supplier :

— Ah ! Monsieur, emmenez-moi, emmenez-moi… il fallait me laisser mourir… pourquoi ne suis-je pas morte ?… emmenez-moi… j'ai peur… On va venir… je ne veux pas rester…

Il y avait dans sa voix et dans ses gestes une épouvante qui me frappa. Je fus sur le point de l'interroger, mais elle était debout déjà et courait vers l'automobile comme si on l'avait poursuivie. Elle monta dans la voiture et s'y installa. Je tentai de parler.

— Vraiment, mademoiselle… expliquez-moi d'abord…

Elle se pencha, me prit les deux mains et s'écria, la voix tremblante, le regard plein d'angoisse :

— Je vous en prie… il n'y a pas une minute à perdre… sauvez-moi… je vous en prie…

Nous partîmes.

Ce fut une fuite éperdue et silencieuse, fuite d'autant plus étrange que personne ne nous suivait et que personne n'aurait pu nous suivre, étant donné l'extrême vitesse à laquelle nous marchions. Plusieurs fois j'essayai de ralentir. Elle ne me le permit point.

Nous traversâmes Attigney, Rezoul, Ardouis… À Grinol, qui était le but de mon étape, ce jour-là, je lui dis :

— Nous allons nous arrêter.

Mais elle m'implora ardemment :

— Ah ! non, je vous en prie… pas encore… plus loin… bien plus loin…

Bretalloux, Cherville… J'étais brisé de fatigue. Mes bras, raidis, me faisaient mal. Cela devenait dangereux. Enfin, à Saint-Jore, elle consentit à descendre.

Nous dînâmes l'un en face de l'autre, sans échanger une seule parole. Je pus observer à mon aise. Elle avait peut-être vingt ans. Sa figure était d'une beauté très délicate qui contrastait avec l'éclat sombre, presque sauvage, de ses yeux. Toute la physionomie exprimait l'énergie, la volonté, l'obstination. Mais il y avait un grand charme et de la douceur dans ses gestes.

Après le repas, elle se leva et me tendit la main.

— Je vous remercie… et je vous demande pardon. C'est beaucoup de mal que je vous ai donné, et je devrais au moins répondre à votre bonté par de la confiance. Mais cela ne m'est pas possible.

— Votre nom ? lui demandai-je.

— Je ne puis pas vous le dire… je ne puis rien vous dire.

Je m'inclinai. Elle se retira.

⁂

Durant quatre jours je ne la vis point. Elle avait la fièvre, subissait le contre-coup de la rude épreuve.

Pourquoi suis-je resté ? Nul devoir ne m'y obligeait. Elle-même m'écrivit quelques lignes où elle me suppliait de ne pas interrompre plus longtemps mon voyage.

Cependant, le cinquième jour, j'étais là et je l'accompagnai dans les courses qu'elle fit à travers la ville pour se munir de vêtements et de tout ce qui lui était nécessaire.

Et le sixième jour nous repartîmes ensemble dans ma voiture.

Étape encore silencieuse où l'inconnue ne desserra pas les dents, toujours pâle, secouée de frissons, peureuse sans raison, inquiète dans les villes. Et il en fut de même le lendemain. Mais le surlendemain elle eut un cri d'admiration devant une plaine lumineuse qui nous apparut au sortir d'un défilé. Et le jour d'après elle prononça quelques mots. Et le jour d'après elle sourit.

Et dès lors, chaque jour, en l'éloignant du lieu même de sa souffrance, sembla l'éloigner aussi de sa souffrance elle-même. Quelque chose du passé tombait à chaque détour du chemin. Ses peines s'éparpillaient au vent comme les morceaux d'une lettre cruelle que l'on déchire et que l'on jette autour de soi.

Mais quelles peines, quelle torture affreuse lui avait donné le désir de mourir ? Quel ennemi implacable ou quelle situation intolérable avait-elle fui en fuyant avec moi ? Qui était-elle ? Une amoureuse déçue ? une criminelle ? une victime ?

Elle était douce et bonne et infiniment gracieuse, voilà les seules certitudes auxquelles je parvins peu à peu. Et elle avait de grands yeux noirs, une voix qui me troublait, des gestes harmonieux, une âme grave et simple. Le reste, toutes ces questions mystérieuses et tragiques, j'avoue que si elles m'obsédaient parfois je ne songeais pas beaucoup à les lui poser. Comme elle je m'éloignais du passé mauvais, et j'avais, comme elle, l'impression d'entrer dans un monde nouveau où il n'y avait que du bonheur, de la paix… et de l'amour.

Journées admirables ! courses exaltantes à travers la France, la Suisse et l'Italie ! Heures inoubliables où nous prîmes aux plus belles villes leurs plus beaux sourires, aux plus vertes campagnes tout ce qu'elles ont de fraicheur, d'éclat et de pureté !

Elle fut l'amie exquise, elle fut l'amoureuse jeune et naïve. Un long et doux hiver s'écoula parmi les orangers et les palmiers. Puis, au printemps, nous repartîmes. Les larges routes claires nous accueillirent de nouveau, bordées d'agaves et de platanes, ou bien de peupliers et de saules. Nous étions heureux. Nous nous aimions. Elle était ma vie, ma vie tout entière.

Et soudain, un jour, elle jeta un cri d'épouvante. Depuis quelques minutes déjà j'avais arrêté et je l'observais anxieusement. En face de nous était le petit bois d'où elle avait surgi, l'année précédente. Qu'allait-elle dire en le voyant ? Qu'allait-elle faire ?

Sa pâleur m'effraya. Elle gémit, se tournant vers moi :

— Tu savais ? C'est volontairement…

— Oui.

— Pourquoi ?

Je lui pris la main et la fis descendre, puis je la conduisis à l'endroit même de la route, près des deux arbres entre lesquels elle avait passé.

— Il faut que je sache. Qui es-tu ? Je pardonne tout d'avance, j'admets tout… mais il faut que je sache avant d'unir ma vie à la tienne. Parle… Ne dois-tu pas être ma femme ?

Il y eut dans ses yeux un peu de reproche, et elle chercha des mots de prière. Et rien n'était lamentable comme son pauvre visage contracté. Mon Dieu, comme elle souffrait ! J'insistai cependant. Elle regarda autour d'elle avec une sorte d'égarement. Elle vit la route, les deux arbres, le petit bois, chancela et tomba tout d'un coup, évanouie.

Quelques minutes après, je l'emportais dans ma voiture, par les mêmes chemins que jadis. Nous traversâmes Attigney, Rezoul, Ardouis. Rien ne m'eût arrêté. Aucune fatigue. Cette fois c'était moi qui fuyais, comme si j'avais eu peur qu'on me l'arra-

chât. Et lorsque nous fûmes arrivés à Saint-Jore, je me jetai à ses pieds.

— Reste l'inconnue… Qu'importe que je sache ?… Je t'aime telle que tu es, dans le présent et dans l'avenir, comme dans le passé que j'ignore et que j'accepte. Et puis, ne sais-je pas de toi tout ce qu'il faut savoir ? Ne t'appelles-tu pas le bonheur ? N'es-tu pas l'amour ?

Et le lendemain nous sommes repartis. Et je suis heureux…

Maurice LEBLANC.

53

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Dans ses Alpes, dans ses Pyrénées, la France a les routes les plus étranges et les plus audacieuses du monde. Creusées en plein roc, par-dessus les abîmes, elles vous donnent un vertige d'admiration. La Via Mala et le défilé du Schyn, que vante la Suisse, sont des curiosités de second ordre auprès de la route prodigieuse de la Montagne-Rouge, aux environs de Puget-Théniers, auprès de celle des Eaux-Chaudes, auprès de la fantastique vallée de la Bourne, dans le Dauphiné.

Mais le spectacle le plus inouï, le plus irréel, se trouve non loin de Grenoble, en un endroit que les touristes ne connaissent pas encore suffisamment : la vallée de la Vernaison. J'y allai l'autre été.

Je partis de Pont-en-Royans et remontai le cours du torrent. En deux heures de marche j'arrivais aux Grands-Goulets.

La route est au flanc du précipice, dans un étranglement de deux montagnes, si proches qu'avec une perche on peut toucher la paroi de la montagne opposée. À deux cents mètres, au fond du gouffre, bouilonne le torrent. À mille mètres, au-dessus, s'allongent des bandes de ciel bleu.

Et c'est, à travers d'étroits et interminables tunnels, sur des ponts de rêve, une promenade vertigineuse qui fait penser à des paysages d'enfer. On s'étonne que, de l'abîme, ne sortent pas des cris de damnés, des bouffées de valeur, des gerbes de flamme.

Or, entre deux de ces souterrains, j'aperçus un homme très pauvrement vêtu, une béquille sous le bras, et qui se penchait par-dessus le parapet, l'air attentif à quelque chose qu'il eût vu au fond du précipice.

Je regardai. Il n'y avait rien de particulier. Mais il s'approcha de moi en boitant et, du bout de sa béquille, il me désigna les rochers qui encombrent le torrent.

— Vous ne voyez pas ?... là... tout de suite contre l'éboulement ?

— En effet, m'écriai-je après un instant... C'est une roue, n'est-ce pas ? Et puis on dirait... oui... une carcasse d'automobile... mais dans quel état, mon Dieu ! elle est toute recouverte de vase et d'herbes. Depuis combien de temps est-elle là ?

— Quatre années.

— Un accident ?

— Oui, un accident effroyable, cinq personnes… Monsieur ne se rappelle pas ? toute la famille du comte de Saint-Girat… le comte, la comtesse et leurs trois filles…

— Je crois me souvenir… Et comment cela est-il arrivé ?

— On descendait trop vite. Le tournant est très court… On n'a pas pu le prendre.

J'eus un frisson. La chose horrible s'était produite là. Ah ! l'angoisse de ces quelques secondes ! la chute dans ce gouffre…

L'homme reprit :

— Ils ont tous été jetés par-dessus bord. À mon avis, ils sont morts tout de suite… il n'y a qu'une des jeunes filles, M Gabrielle, dont les jupes s'accrochèrent à un tronc d'arbre… vous voyez… au-dessous du parapet… ce sapin… Ce qu'elle a crié, la malheureuse !… Je vivrais cent ans que j'entendrais toujours ses cris… le dernier surtout, quand la branche a cédé…

— Vous étiez donc là ?

— Dame, oui.

— Et vous n'avez pu la secourir ?

— Et ma jambe ? Ah ! c'est que monsieur ne saisit pas… Mais j'étais, moi aussi, dans la voiture… Seulement j'ai eu la chance… je suis tombé sur la route…

Je commençais à comprendre. Je lui demandai :

— Vous étiez dans la voiture, comme mécanicien ?

— Oui, je conduisais.

— Vous conduisiez ! Mais alors…

Il se couvrit le visage de ses deux mains. On aurait pu croire au mouvement de ses épaules qu'il sanglotait. Pourtant, quand il releva la tête, j'eus l'impression que c'était là une comédie habituelle, un geste mécanique. Il prononça, avec une humilité affectée :

— Oui, c'est de ma faute… ou plutôt non… il n'y avait pas plus prudent que moi, le comte le disait toujours… un si brave homme que M. le comte… je l'aimais bien… Mais voilà, à la Chapelle-en-Vercors, j'avais peut-être un peu trop bu… un ami rencontré à l'auberge… un litre, deux litres… le café… les petits verres… Je n'étais pas gris, mais la tête me tournait bien un peu, et je voyais la route comme dans du brouillard… Le premier tournant, ça va, le second aussi, mais au quatrième j'ai mal calculé… alors, n'est-ce pas…

Il débitait tout cela comme une leçon apprise, et de la voix la plus indifférente, sans même songer à ce qu'il disait. Je l'interrogeai :

— Et après ?

— J'ai passé trois mois à l'hôpital de Grenoble, et puis je suis venu ici…

— Ici, pourquoi ?

— Dame, pour vivre… Je ne pouvais plus travailler.

— Je ne vois pas…

— Eh bien, et l'accident, la catastrophe ? Elle a eu lieu ici… tout le monde le sait… Les voyageurs s'arrêtent… ceux qui ne

s'arrêtent pas, je les préviens… Alors, n'est-ce pas ? les gens ont du cœur, ça leur fait quelque chose de voir le dernier survivant. Et puis je leur explique tout… je leur parle de cette pauvre famille, de M Gabrielle, qui criait… ah ! ah ! Monsieur, si vous l'aviez entendue…

Je le regardai. Aucune émotion n'altérait son visage. Il exerçait un métier, et c'est tout. Il avait conservé sa place dans la famille Saint-Gérat. La famille n'existait plus, il l'avait anéantie, mais la place subsistait.

Et pourquoi pas, après tout ? Ne faut-il pas vivre ? Parce qu'on tire son gagne-pain d'une situation un peu délicate, un peu macabre, est-ce une raison pour s'émouvoir à chaque bouchée que l'on mange, et pour se lamenter sur l'irréparable ? Sensibilité absurde, scrupules déplacés !

Je lui donnai mon aumône. Il l'accepta dignement.

D'autres touristes survinrent. Il s'en alla vers eux en clopinant, du bout de sa béquille leur montra le cadavre de l'automobile, et je l'entendis qui débitait :

— C'est ici que…

Maurice LEBLANC.

Cette lettre bouleversa M Frivolet. Aucune signature. Un assemblage de mots découpés dans un livre. Un papier fort commun, et cependant un choix d'expressions heureuses et délicates. Que de mystères !

Son cœur de jeune fille très mûre — Hermine Frivolet avait quarante ans, des charmes copieux dont sa petite taille exagérait le relief, beaucoup de bonté, de candeur et d'inélégance — son cœur était délicieusement ému. Et elle ne se lassait point de relire ces lignes précieuses.

« Mademoiselle, j'ai fait l'impossible pour étouffer le sentiment brûlant qui me dévore. Mais il n'est de guérison pour moi que dans la mort ou dans le couronnement de mon amour. J'y suis décidé. Dans un mois, jour pour jour, à huit heures précises du soir, traversez à bicyclette le bois des Ruisselles. Une main se posera sur votre épaule et vous conduira vers le bonheur.

« Excusez-moi de ne pas signer. À quoi bon ? Vous ne me connaissez pas. Et puis je suis ainsi, amoureux du mystère, ennemi du banal, avide d'émotions fortes et nouvelles. Cela vous déplaît-il ?

« Venez. Je vous attends… Je l'exige… Hermine, je le veux… »

— Il le veut il le veut, murmurait M Frivolet, anxieuse et ravie.

Elle n'avait d'ailleurs aucune hésitation ; une jeune fille bien élevée dédaigne de telles missives et ne court pas aux rendez-vous que lui donne un inconnu. Non, elle n'irait point. Mais qui était-ce ? Voilà ce qui la passionnait.

Elle avait beau se creuser la tête : il n'y avait pas à Gerville un homme, un seul, capable d'écrire une lettre aussi joliment tour-

née, pas un seul dont l'esprit fût assez romanesque pour imaginer un enlèvement aussi original. Car c'était bel et bien un enlèvement auquel on lui proposait de se prêter.

Mon Dieu ! ce mot d'enlèvement la faisait trembler des pieds à la tête. On l'aimait tellement, on la trouvait si charmante qu'on était prêt à se jeter pour elle dans les aventures les plus périlleuses et les plus extraordinaires !

Ah ! Hermine, cette récompense était due à votre vertu obstinée, à vos espoirs tenaces. Depuis assez longtemps vous attendez que l'oiseau bleu voltige autour de la fenêtre de votre chambre virginale, aux rideaux bien blancs, au parquet bien ciré, aux bonnes odeurs de lavande et d'alcool camphré ! Pourquoi, hélas ! faut-il que votre devoir de femme vous oblige à repousser impitoyablement un hommage que votre cœur, vos songes, vos désirs, toute votre âme d'amoureuse incomprise, accueillent avec tant de faveur ?

⁂

Et le lendemain M Frivolet demandait à son vieil ami Chanoine des conseils sur le choix d'une bicyclette.

Chanoine habitait, à l'extrémité de la petite ville, une délicieuse maison, claire et fleurie, dont il rêvait, depuis quinze ans, d'offrir à Hermine les meubles en palissandre, les tentures de reps, les herbiers et les collections de cailloux. Maintes fois M Frivolet avait refusé, peu soucieuse d'unir son sort à celui de ce bonhomme, assurément honnête et plein de qualités, mais d'esprit terre-à-terre, maniaque, sans idéal et sans imprévu, et puis si maigre, si totalement dénué de séduction |

Après avoir excipé de son ignorance en matière de bicyclette, Chanoine se rendit aux instances de M Frivolet, et, deux jours après, celle-ci achetait une excellente machine de dame, coquette et solide, dont elle se promit bien de ne jamais faire usage. Pourquoi s'en servir puisqu'elle s'était juré de ne pas aller à ce rendez-vous ?

Toujours avec les mêmes dispositions farouches, elle se fit confectionner un costume spécial, jupe courte et boléro. Elle était délicieuse ainsi, toute en largeur, comme ces images que reflètent les miroirs déformateurs. Sous l'indispensable canotier sa figure couperosée, à la peau tendue, avait l'air d'un petit ballon d'enfant, trop gonflé. Elle se regardait avec satisfaction.

Les leçons de bicyclette furent pénibles. Et elle se demandait, non sans étonnement, pourquoi elle se soumettait à de si rudes épreuves, alors que sa décision demeurait immuable. Efforts surhumains, fatigues inouïes, familiarités du professeur qui l'empoignait où il pouvait pour rétablir l'équilibre compromis, plaisanteries des gamins qui couraient à ses côtés, elle accepta tout, comme si elle avait eu à remplir le plus impérieux des devoirs. Et Dieu sait l'énergie qu'elle dut employer à mettre d'accord avec la notion d'équilibre la masse débordante de ses charmes ! Il y en avait toujours un petit peu trop à droite, quand il n'y en avait pas un petit peu trop à gauche.

Et cependant au bout de quinze jours Hermine Frivolet pouvait se risquer seule. Et elle eut quinze jours encore pour se perfectionner, pour acquérir toute l'aisance nécessaire. N'y a-t-il pas dans la vie des circonstances solennelles où il faut réaliser l'impossible ?

⁂

Et au jour dit Hermine était prête, et résolue, d'autre part, à ne pas bouger de chez elle. Dès le matin elle mit sa maison en ordre, régla sa bonne, prit ses dispositions suprêmes (sait-on jamais ce qui vous attend ?) À sept heures du soir elle s'enferma dans sa chambre, inflexible, cramponnée à ses devoirs. À sept heures quarante elle dégringolait l'escalier et sautait à bicyclette.

La route descend au sortir de Gerville. Elle alla si vite qu'elle dut ralentir pour ne point arriver avant la minute fixée. Et puis la nuit venait rapidement. Mais elle aperçut dans l'ombre la masse plus sombre du bois des Ruisselles, et elle tressaillit : c'était là.

Bravement elle tourna sur la route qui s'y dirige. Cependant ses jambes devenaient plus molles, et son cœur l'étouffait. Elle espérait et redoutait à la fois. L'avait-on mystifiée ? Un homme, un homme véritable, l'attendait-il, amoureux anxieux et résolu ?

Elle s'engagea dans le bois. Il lui sembla que les arbres se refermaient derrière elle comme des portes enchantées. Plus jamais elle ne sortirait de cette prison. Soudain une plainte attrista l'espace, le miaulement lugubre du chat-huant. Elle frissonna de peur et fut près de se laisser tomber. Au même instant une main se posa sur son épaule, et une voix douce murmure :

— Venez, Hermine, laissez-moi vous conduire…

Son émotion fut si violente que des larmes coulèrent de ses yeux. Elle ne put distinguer que vaguement à son côté une silhouette élégante et mince, un peu penchée sur un guidon dont luisait le nickel. L'ombre épaisse qui dissimulait sa propre rou-

geur la rassura. Elle se tut, frissonnante de sensations délicieuses, recueillie dans son bonheur.

On sortit du bois. On prit la route de Chantal, puis on tourna, et l'on tourna encore. Hermine ne s'y reconnut plus. Mais qu'importait ! Elle se fût laissé conduire au bout du monde, et sans se soucier des chemins suivis. Elle ne s'appartenait point. Elle était la proie heureuse, l'esclave de la main puissante qui l'étreignait. Oh ! le miracle de cette main ! Il lui semblait que des sources intarissables de force et d'allégresse en découlaient. Elle se sentait vaillante, légère, rajeunie, capable de tous les efforts et de toutes les prouesses.

De temps en temps la douce voix murmurait :

— Hermine… c'est vous, Hermine…

Ou bien :

— Enfin, vous êtes là, mon Hermine… paroles passionnées, déclarations ardentes qui bouleversaient M Frivolet.

Une heure entière elle glissa près de lui. Où allaient-ils, mon Dieu ? Vers quelles régions inexplorées et perdues ?

L'homme dit :

— Je vous aime !

Elle répondit :

— Moi aussi !

Oui, elle l'aimait, et d'un amour définitif. Elle avait donné toute sa vie à ce mystérieux inconnu qui lui révélait tant de choses. Il était vraiment le fiancé attendu, le maître, l'époux.

— Nous sommes arrivés, dit-il.

Ils descendirent. Il ouvrit la petite porte d'un jardin, puis la porte d'une maison et Hermine le suivait comme si elle accomplissait l'acte le plus naturel du monde. Elle était ivre de joie.

Il l'introduisit dans un salon brillamment illuminé. Sur la table un souper luxueux était servi.

Hermine chancela. La minute avait sonné de savoir, de regarder… Qui était-ce ?… Qui donc l'aimait ainsi ?

Elle se retourna. Chanoine, son vieil ami Chanoine, était devant elle. Et soudain elle comprit… Ce salon… cette maison… Cette collection de cailloux… Chanoine, après beaucoup de détours, l'avait ramenée à Gerville, chez lui !

Il tomba à ses genoux et bégaya :

— Oui, c'est moi, Mademoiselle… J'ai voulu vous prouver… que je vous aimais… Comme vous voulez être aimée… Me pardonnerez-vous ?

Elle le regardait infiniment. C'était bien Chanoine, en effet, mais c'était un autre aussi, plus jeune, plus élégant, plus passionné, et celui-ci lui semblait tout à coup le vrai et l'unique Chanoine. L'ancien, le Chanoine ennuyeux, fade, vulgaire, s'effaçait de plus en plus sous l'image vigoureuse du nouveau compagnon de ses rêves.

C'était un autre homme, ou, du moins, elle le voyait autrement depuis leur course merveilleuse. Il avait l'âme romanesque, il connaissait les mots charmeurs. Il avait su prendre comme complices la nature, la nuit, le silence, la poésie de l'espace, les par-

fums des prairies et des forêts. Il était l'amoureux, l'amoureux qui agit, qui veut, qui enlève… qui l'avait enlevée, elle, la vieille fille impatiente et solitaire.

Elle lui tendit la main :

— Relevez-vous, galant chevalier, et soupons…

Maurice LEBLANC.

55

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Àsept heures du matin, dix kilomètres après Pougues, mon moteur grippa. Il n'y avait qu'une chose à faire, puisqu'un rendez-vous urgent m'appelait le lendemain à Grenoble : c'était de laisser la voiture à mon chauffeur et d'aller prendre le train à Nevers.

Au moment même où je m'y décidais, une automobile arrivait vers nous. Nous voyant en panne, le conducteur arrêta. Je reconnus la 40-chevaux du prince de Géricourt. La veille, au Splendide Hôtel de Pougues, il dînait avec sa femme à la table voisine de la mienne.

De fait, ce fut bien lui qui descendit et m'offrit ses services. C'est un homme grand, d'une élégance irréprochable, et dont la figure, soigneusement rasée, à la façon anglaise, accuse l'énergie et l'intelligence. Son aménité me séduisit. Mis au courant de ma mésaventure, il me proposa aussitôt de m'emmener.

— Cela ne nous dérange nullement ; nous allons à Aix-les-Bains, Grenoble est tout près, et par le chemin de fer…

Il insista avec tant de bonne grâce que j'acceptai.

La princesse de Géricourt, à laquelle il me présenta, allie tous les charmes de l'esprit à la distinction la plus raffinée. D'un abord un peu froid, presque intimidante à force de réserve, elle se détend à la longue, s'échauffe et devient elle-même, c'est-à-dire cordiale, simple, tout fait bon garçon, suivant l'expression de son mari.

Placés l'un près de l'autre, au fond de la voiture, tandis que le prince et son mécanicien conduisaient alternativement, nous nous entendîmes bientôt à merveille. Beaucoup de relations nous étaient communes : les de Gray, les Cheverly, le duc de Compiègne, M d'Astour… En outre, assidue à toutes les expositions, elle connaissait mes principaux tableaux et en discutait avec un sens artistique des plus remarquables.

Nous déjeunâmes à Mâcon. Je notai chez le prince plus de brio peut-être, mais moins, de fond, une culture moins forte. Ainsi, quoique très épris de ma peinture, il en parla comme quelqu'un qui n'en aurait jamais contemplé le moindre spécimen. Au demeurant, délicieux convive, grand amateur de bourgogne et le supportant bien.

Ce qui me frappa le plus, dans le jeune couple, ce fut son exquise simplicité. Chose fort naturelle, me dira-t-on. Certes, mais ne sommes-nous pas enclins, malgré nous, à croire qu'il est difficile d'être simple quand on porte un des plus grands noms de France, et que l'on possède la plus grosse fortune territoriale du pays ?

Bref, ils me conquirent. La fin du voyage accentua notre intimité. La princesse s'y montra compagne délicieuse. Il faisait beau, le jour s'alanguissait dans la douceur d'un crépuscule admirable. Le son de notre voix s'émut.

Dirai-je qu'il y eut entre nous un peu plus que de la cordialité, et que sa manière d'être me permit de concevoir quelle espérance ? Non, et cependant, pourquoi parlions-nous avec tant de gravité ? Et quelle étrange harmonie de sentiments et de pensées nous fit vibrer devant les mêmes spectacles et mêla nos âmes dans une même exaltation !

À Aix on se sépara, mais il fut entendu qu'on se reverrait à Paris ; d'ailleurs, la princesse désirait vivement que je fisse son portrait.

Je pris le train, j'allai à Grenoble, et, mes affaires terminées, je n'eus rien de plus pressé que de revenir à Aix. Avouerai-je cette faiblesse ? La fréquentation des gens titrés ne m'est pas désagréable. Je suis de ceux à qui la particule impose encore une certaine déférence. Je déposai ma carte à la villa des Géricourt. Le lendemain je recevais une invitation à dîner pour le soir. Cette villa, ou plutôt ce palais, se trouve un peu en dehors de la ville, sur les premières assises du Mont-Renard. Des portiques à l'italienne l'entourent. Des valets en livrée en gardent le vestibule.

L'un d'eux me conduisit à travers une enfilade de salons jusqu'à une pièce plus petite où se tenaient un certain nombre personnes. À l'annonce de mon nom un monsieur et une dame se levèrent et vinrent vers moi. Le monsieur me dit qu'il avait été très heureux d'apprendre par ma carte que j'étais de passage à Aix et qu'il se faisait honneur d'avoir à sa table un peintre dont il avait

entendu parler avec éloge. Puis il me présenta à sa femme, la princesse de Géricourt, qui n'eut pas à mon égard moins de condescendance.

J'étais absolument interloqué. Le prince et la princesse ces gens-là ! Ce petit gros homme commun et suffisant, et cette petite femme vulgaire et prétentieuse ! Mais alors, les autres ?...

Je n'osai rien dire et dus paraître quelque peu stupide. D'ailleurs, quand il fut bien constaté que je n'apportais à la conversation générale — quelle conversation ! — aucun élément d'intérêt, on ne s'occupa plus de moi.

On passa dans la salle à manger. Placé entre deux vieilles dames aimables et bavardes, je ne soufflai mot. J'étais au supplice. Et c'est alors, après le potage, qu'ayant porté mes yeux par hasard du côté du maître de la maison, j'aperçus, planté derrière lui, rigide et austère, impeccable dans sa tenue de larbin, mon compagnon de voyage, le charitable et obligeant monsieur qui m'avait recueilli sur la route.

Nos regards se rencontrèrent. Il sourit discrètement. Moi, je me sentis rougir.

J'étais profondément et bêtement humilié. Étroitesse d'esprit ! Ce grand et beau garçon au visage ouvert ne valait-il pas le pitoyable personnage dont il avait tenu le rôle ?

Après le repas je profitai des allées et venues pour m'esquiver.

La femme de chambre, qui m'aidait à mettre mon pardessus, me dit à l'oreille :

— Demain, Hippolyte et moi, nous ferons une promenade en automobile, pendant que les maîtres seront aux thermes. Si le cœur en dit à Monsieur…

Je me retournai. C'était ma compagne de voyage, celle dont l'âme avait vibré à l'unisson de la mienne, la grande dame dont je me réjouissais d'exposer le portrait au prochain Salon.

Furieux, je lui arrachai ma canne des mains et m'enfuis.

Maurice LEBLANC.

56

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— Certes non, s'écria Gérard, les femmes ne sont pas sportives au sens ordinaire du mot, au sens pour ainsi dire extérieur, ornemental et frivole. Mais combien elles le sont plus que nous si ce mot signifie courage physique, endurance, tenacité, énergie indomptable ! Qu'une femme se trouve en présence d'événements qui la menacent, qui l'attaquent par exemple au plus profond de sa vie sentimentale, dans sa tendresse de mère, dans son amour d'amante ou d'épouse, vous la verrez mettre en action des qualités vraiment stupéfiantes d'audace et de sang-froid, et déployer une force, oui, une force musculaire proportionnellement beaucoup plus grande que la force déployée par l'homme dans un effort sportif.

Écoutez ceci. L'histoire est d'hier, presque, et scrupuleusement véridique. Je vous la raconterai sans détails, de la façon très

sobre et très précise dont elle se passa.

Donc je revenais de Dieppe en chemin de fer, par la ligne de Pontoise. J'étais seul. Il faisait chaud, j'avais baissé les deux glaces. À Gisors le train s'arrête quelques minutes. Un monsieur monta, jeune, élégamment vêtu, de visage peut-être un peu dur, mais beau et régulier.

M'en ayant demandé la permission, il alluma une cigarette, puis déplia un journal qu'il se mit à lire.

Le train siffla. Au moment même où il s'ébranlait, la portière s'ouvrit brusquement et une femme se précipita dans notre compartiment.

— Vous ! s'écria le jeune homme, vous ! mais c'est de la folie…

Il avait eu un geste pour lui barrer le passage, mais elle s'était jetée sur la banquette et ne bougeait pas, suffoquée, les deux mains crispées à sa poitrine, comme si elle cherchait à comprimer les battements de son cœur. Elle était fort jolie, mais peut-être point, me sembla-t-il, de toute première jeunesse… à moins que ce ne fût son extrême émotion qui lui creusât ainsi la figure.

Il répéta avec une irritation visible :

— C'est de la folie. Quoi ? que prétendez-vous ?… Et lui, où est-il ?

Elle balbutia, la voix étranglée :

— En automobile… Après votre départ du château, j'ai prétexté une commission importante à vous donner pour ma mère, à Paris ; il m'a conduite à la gare… le train partait…

— Alors il vous a vue monter… il sait…

— Oui.

Il frappa du pied, incapable de dissimuler sa colère. La dame se mit à pleurer.

Il était clair que ma présence ne les gênait nullement et qu'ils se trouvaient dans une de ces situations où rien ne peut suspendre le cours de vos paroles ni vous distraire un instant du drame qui vous obsède.

— Non, non, s'écria le jeune homme, c'est trop ! J'étais parti… vous aviez accepté ce départ… eh bien…

Elle murmura :

— Je ne pouvais pas… Tout de suite cela m'a paru impossible… vous partir… non… j'ai perdu la tête…

— Et alors, maintenant ?

Elle lui prit la main avec un geste de passion.

— Maintenant, je ne vous quitterai pas… Comment pourrais-je revenir ? Il sait… je ne vous quitterai plus…

Il se dégagea vivement.

— Eh ! ma chère amie, tout cela est parfait… mais enfin… enfin… vous auriez dû…

Un accès de désespoir la courba. Elle sanglotait, la tête entre ses mains, et bégayait :

— Ah ! comme c'est mal !… Si j'avais prévu !… J'étais si heureuse…

Il se leva. Le train ralentissait. On devait approcher d'une station.

S'inclinant sur elle, il lui dit :

— Et s'il nous a suivis ? Il peut très bien nous avoir dépassés… et nous attendre là…

On s'arrêta. Un employé annonça : « Chaumont ». Le jeune homme baissa le rideau de la fenêtre de gauche et, l'écartant un peu, il examina les abords de la gare. Puis il dit :

— Veuillez donc regarder de l'autre côté… la route doit longer la voie.

Elle obéit. Et tandis qu'elle observait je m'aperçus que, tout en la surveillant, il glissait son bras hors du compartiment et, de sa main restée libre, tournait avec précaution le loquet intérieur.

Mon cœur battit étrangement, je l'avoue. La pauvre femme ! Mais que faire ? L'avertir ? Je fus sur le point de parler…

— Vous ne voyez rien ? demanda-t-il.

Le train repartait. Il ouvrit doucement, descendit sur le marchepied, et referma sans bruit.

— Personne, répondit-elle… à moins que… non, ce n'est pas lui…

On sortait de la gare. On en fut loin bientôt. Elle se retourna.

— Pierre !

Ah ! ce cri de détresse ! l'angoisse horrible de ce visage !…

Elle se précipita vers la portière. Le rideau baissé la gênant, elle l'arracha d'un coup. Puis je la vis que se penchait. La portière s'ouvrit.

— Que faites-vous ! m'écriai-je, vous n'allez pas descendre à cette vitesse ?

Je lui saisis le bras et l'écartai assez brutalement.

— Laissez-moi… Vous n'avez pas le droit… Je veux…

— Mais non, non, ce serait absurde… autant vous tuer…

J'avais réussi à l'entraîner jusqu'à l'extrémité du wagon. Mais elle se débattait avec désespoir. Et ce fut la lutte entre nous. Oui, une vraie lutte où je déployai toute ma force, où mes muscles se tendirent à la limite de leur puissance.

Nous roulâmes sur la banquette. Sa résistance m'exaspérait. Moi, un homme solide, vous le savez, et bien entraîné, moi, mis en échec par cette femme ! J'apportais à ce duel une sorte de rage. Mais elle, mon Dieu, quelle énergie surhumaine l'animait et la transformait ? J'aurais dû la réduire, la dompter… Pourtant, pourtant… je la sentais qui m'échappait… Un effort encore, et elle serait libre… Je me raidis. Mais voilà soudain, qu'elle me saisit à la gorge, et que cinq doigts nerveux, impitoyables, durs comme des griffes, m'étreignirent. Je lâchai prise.

D'un bond elle fut hors de ma portée. Oserait-elle sauter ? Non. Nous roulions à toute vitesse. Elle n'oserait pas.

Elle sauta.

Je m'étais relevé, un peu étourdi. Je m'approchai avec une certaine crainte de la portière ouverte par où elle s'était élancée,

comme dans un abîme, et je regardai.

Je fus stupéfait. Là-bas, une femme franchissait un talus, traversait une prairie, et courait éperdument… Ô miracle de l'amour qui bouleverse les lois ordinaires et donne aux plus faibles tout ce qu'il leur faut pour vaincre et dominer le destin !…

Maurice LEBLANC.

57

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Tous les soirs, en ces premiers jours d'automne qui nous réunissaient dans le grand salon du château, nous demandions à notre voisin, M. de Beautrelet, de nous conter quelqu'une de ces affaires criminelles auxquelles il fut mêlé jadis comme juge d'instruction. Il les contait merveilleusement, sans longueur, sans habileté apparente, en petites phrases sèches qui nous faisaient frissonner.

Ce soir-là, nous dûmes le prier plus longtemps. Peut-être trouvait-il un peu indiscret le tribut quotidien qu'on lui imposait. À la fin, cependant, ces dames y mirent une telle insistance qu'il lui fallut s'exécuter. Et il dit :

— J'hésitais, par égard pour vos nerfs, mesdames, car le crime auquel je pense en ce moment est certes la chose la plus horrible et la plus mystérieuse qu'il m'ait été donné de voir au cours de ma longue carrière. Mais, puisque vous l'exigez…

Il réfléchit, puis commença :

— Tout d'abord, je dois dire que l'affaire date de deux années seulement. Le mois précédent j'avais donné ma démission. Ce n'est donc pas comme magistrat que j'y fus mêlé, mais comme simple témoin, presque comme acteur. J'assistai à la chose, je la vis… je la vois encore…

C'était en juillet, dans un des coins les plus perdus de la France — et c'est là sans doute pourquoi ce crime extraordinaire ne fit pas plus de bruit. Je passais l'été chez un de mes amis, célibataire, riche, et dont le plaisir est de recevoir dans son très beau château des Cévennes les meilleures familles des villes avoisinantes. Or, après que plusieurs séries d'invités eurent défilé devant moi, il arriva une certaine M Andrey, dont la beauté déjà mûre était célèbre dans le pays. Ses deux filles, Henriette et Suzanne, l'accompagnaient, ainsi qu'un jeune homme, Maxime Bermont, le fiancé de l'une d'elles. Mais le fiancé de laquelle je n'aurais su le dire, tant il montrait auprès des deux sœurs une égale assiduité.

— Maxime Bermont vint en automobile. Mon ami avait la sienne. On fit de grandes excursions. C'est au cours de l'une de ces excursions… Mais soyons précis…

On partit ce matin-là à neuf heures et l'on déjeuna vers midi. Le repas fut très gai. Mon ami à beaucoup d'esprit, de l'esprit un peu bruyant et qui fait rire. Les deux sœurs s'amusaient comme des folles. Leur fiancé était tendre et plein d'entrain. Je dois dire cependant qu'il y eut entre elles et lui, vers la fin, une petite pique, pas très grave, mais assez pour que la mère se levât, prit à part le jeune homme, et tentât de rétablir la paix. Il ne sembla pas s'y prêter de bonne grâce. J'entendis qu'elle disait :

— Je le veux, vous comprenez, n'est-ce pas, Maxime, je veux qu'il en soit ainsi… sans quoi…

Que voulait-elle ? Et le jeune homme céda-t-il ? Je serais disposé à croire que non, car, lorsqu'il fut question du retour, vers trois heures, aucune de ces dames ne voulut l'accompagner, alors que, le matin, M Andrey et sa fille Henriette avaient effectué le trajet dans son automobile. Mon ami et moi, déjà installés, nous vîmes la discussion, qui nous parut même assez vive. Enfin, ces trois dames nous rejoignirent et, sans un mot, montèrent dans le large tonneau de notre voiture.

On partit. Maxime, seul avec son mécanicien, nous suivait à quelque distance.

Que dire de ce retour ? Rien, car en vérité il ne se passa rien, rien du moins qui mérite d'être cité. Ceci, tout au plus : vingt ou vingt-cinq minutes après le départ, M Andrey, incommodée par le vent et la poussière, demanda qu'on descendit la seconde glace, derrière nous. Puis, avec l'aide de ses deux filles, elle ajusta les rideaux autour de la voiture, de telle sorte que nous fûmes entièrement séparés de nos compagnes. Je note ce détail. Mais à quoi bon ! suffit-il à expliquer ?…

Nous allions très vite. Je suppose, sans pouvoir l'affirmer, que Maxime nous suivait de près, puisque sa voiture était, comme la nôtre, une vingt-quatre chevaux. Pas une fois je ne me retournai. D'ailleurs, les rideaux m'eussent empêché de le voir. Mais, par quel étrange hasard ne me suis-je point retourné pour voir ces dames ?

Donc, je ne puis rien dire. Des champs, des arbres, une grande route blanche, et cela pendant deux heures, voilà tous mes souve-

nirs. Et il m'est encore impossible de croire qu'il se soit passé quelque chose… surtout cela…

C'est à l'arrivée seulement… Je sautai de la voiture. Mon ami me dit :

— Ouvre la portière, veux-tu ?

Je fis le tour, et soudain je poussai un cri : il y avait du sang qui coulait sur le vernis de la caisse, sur le marchepied, des filets de sang qui coulaient parmi la poussière et tombaient sur la route, D'un coup j'ouvris.

Je ne ferai pas de phrases, n'est-ce pas ? La chose brutale, toute simple, telle qu'elle m'apparut… À droite et à gauche, deux cadavres, ceux d'Henriette et de Suzanne, et en quel état ! baignés de sang, mutilés, le visage méconnaissable et comme écrasé par quelque instrument formidable.

Au milieu, leur mère, à genoux, de buste ployé en deux. Nous voulûmes la relever. Vision horrible ! la tête était presque entièrement détachée du tronc, oui, coupée nettement et proprement, comme si la chose avait été faite par un opérateur exercé, sur une table de dissection.

Et tout cela avait eu lieu derrière nous, contre nous, en notre présence ! Et aucun bruit, aucun mouvement, rien ne nous avait avertis du drame terrifiant qu'il était matériellement impossible que nous n'eussions pas vu, impossible que nous n'eussions pas entendu. Et pourtant…

Vraiment, l'on aurait dit — ce fut l'expression dont se servit par la suite mon ami — on aurait dit la mise en scène adroitement préparée d'un prestidigitateur : tout s'effectue derrière le

rideau et à proximité du public, et quand le rideau se relève, on constate des disparitions, des changements, la délivrance de telle personne enfermée dans une armoire, l'emprisonnement de telle autre. C'était à la fois sinistre et absurde, macabre et presque risible, œuvre de quelque fou furieux, à laquelle on eût pu croire que les victimes s'étaient prêtées de bonne grâce, en souriant, et comme on s'offre à faire partie d'un tableau vivant destiné à charmer ou à terrifier les spectateurs.

Nous nous regardâmes, épouvantés. Les domestiques, des gens du château arrivaient et poussaient des cris d'effroi. Mon ami murmura :

— Maxime Bermont…

De fait, lui seul, étant donné la vitesse égale de son automobile, aurait pu… Mais non, cela n'était pas admissible. Pour qu'un acte se produise, il faut qu'un certain nombre de circonstances se trouvent réunies qui le rendent réalisable.

Or, l'hypothèse qui nous venait à l'esprit involontairement était si dénuée de toute vraisemblance que nous n'aurions même pas su la formuler.

Et cependant que faisait Maxime ? Où était-il ? Mon ami me dit :

— Vite, repars, mon chauffeur va te conduire. Peut-être trouveras-tu en route quelque indice…

Je repris le chemin que nous avions suivi. Au bout de vingt minutes, après un tournant, nous arrêtâmes subitement.

Sur le bord de la route, contre le talus, il y avait une automobile renversée, brisée, tordue. À côté deux corps gisaient.

Je descendis. C'étaient Maxime et son mécanicien. Ils étaient morts. L'homme ne présentait aucune blessure apparente. Mais Maxime — et c'est là ce qui achève de donner à l'aventure toute son horreur tragique — Maxime avait été frappé entre les deux épaules de trois coups de couteau.

L'enquête fut longue. Avec mon collègue, le juge d'instruction, nous la poursuivîmes patiemment et minutieusement. En vain. Des recherches sur le passé des victimes ne nous en apprirent pas davantage. Tout au plus ce potin : Maxime Bermont aurait été, deux ans auparavant, l'ami très intime de M Andrey, la mère d'Henriette et de Suzanne. Voilà tout. Et pourtant je vous jure que je n'ai pas épargné ni mon temps, ni mes forces, ni mon intelligence. Mais, que voulez-vous, il y a de ces choses dont il semble que la destinée est de rester pour nous un inviolable secret. Celle-ci est au nombre de ces choses.

M. de Beautrelet se leva.

— Eh bien ? lui dit-on.

— Eh bien, quoi ?

— Mais la suite ? la vérité sur le drame ?

— La vérité ? Mais je l'ignore. Vous me demandez une histoire de crime : je vous en raconte une. Je ne puis pourtant pas vous donner le mot d'une énigme que je n'ai pu déchiffrer.

Il nous salua et sortit.

Nous nous regardions, assez décontenancés. S'était-il moqué de nous ? Avait-il imaginé ce récit de toutes pièces, pour nous mystifier et nous punir avec esprit de notre insistance quotidienne ?

Maurice LEBLANC.

58

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Lorsque Germaine manifesta le désir d'avoir une bicyclette, M. Dorge, son époux, marchand de drap à la Charité, ouvrit de grands yeux. Une bicyclette ! Pourquoi faire, mon Dieu ? Quel besoin subit de mouvement et de plein air ! Est-ce que lui, M. Dorge, ne se contentait point, après avoir passé toute la semaine entre les quatre murs de son magasin, d'un petit tour sur les bords de la Loire, le dimanche, et s'en portait-il moins bien ? Une bicyclette ! Drôle d'idée tout de même…

Une fois de plus s'affirma le désaccord absolu qui faisait de M. et M Dorge ce qu'on appelle des époux mal assortis : M. Dorge routinier, casanier, maniaque, apathique, M Dorge alerte et joyeuse, fantasque et originale, l'un étroit d'épaules et de cerveau, mal bâti et disgracieux, l'autre hardie, charmante et vivante. Depuis trois ans qu'ils étaient mariés, et malgré leurs efforts réciproques, ils n'avaient pu se découvrir un seul goût qui leur fût commun, une seule pensée qui les rattachât l'un à l'autre.

Cependant M. Dorge ne désespérait pas, car il aimait sa femme et la savait honnête et bonne. Cette fois encore, après bien

des hésitations, quelques bouderies suivies de raccommodements, il céda, et Germaine eut sa bicyclette.

Elle partit un jour sur la grand route qui mène à Nevers. Elle avait une jupe qui dessinait ses hanches rondes et un corsage de mousseline à travers lequel on apercevait des nœuds de faveurs bleu ciel.

Elle disparut au tournant du chemin. Et ce fut pour M. Dorge une souffrance imprévue. Il lui semblait tout à coup qu'elle était en dehors de sa portée, vraiment inaccessible, perdue à jamais. Reviendrait-elle ?

Une heure cruelle s'écoula. Germaine revint. Ses joues étaient roses, ses yeux brillaient de contentement, les boucles blondes de ses cheveux voltigeaient autour de son visage. M. Dorge ne l'avait jamais vue aussi jolie.

Elle sortit de nouveau le lendemain, et le surlendemain, et les jours suivants, et chaque jour sa promenade se prolongeait un peu plus, et elle revenait avec plus de fièvre dans le regard et une expression de bonheur plus frémissante.

Il lui demandait timidement, au retour :

— Où as-tu été ?

Elle répondait :

— À Pougues… À Sainte-Colombe… Dans la forêt d'Aubigny… Dans les bois de la Bertrange…

Un matin elle partit et ne rentra que le soir. Elle avait déjeûné à Sancerre.

— Mais cela fait plus de quinze lieues !

Il ne comprenait point que de telles prouesses fussent possibles. Et puis quel plaisir-y trouvait-elle ? On se promène, on va s'asseoir à dix kilomètres de sa maison, soit. Mais des douze ou quinze lieues, cela suppose que l'on est soutenu par des motifs… attiré par des buts… Ah ! les mauvaises pensées qui effleuraient M. Dorge et qu'il devait combattre !…

Elles étaient plus fortes que lui, et malgré son respect et sa confiance il ne put bientôt se soustraire à l'obsession des doutes les plus injurieux pour Germaine. Ah ! comme il regrettait d'avoir cédé à son caprice ! Il détestait cette maudite bicyclette qui emmenait sa femme dans des régions inconnues. Par ce fait qu'elle s'en allait très loin, il avait l'impression qu'elle s'éloignait aussi de lui moralement, et que, de ces voyages-là, elle ne revenait pas. Elle possédait l'instrument de liberté. Un mari ? un intérieur ? des devoirs ? Nullement. Grâce aux deux petites roues étincelantes, elle était libre, affranchie.

Il souffrit beaucoup. Il interrogeait les jolis yeux souriants. Il étudiait les détails de sa toilette. Il tâchait de surprendre quelque signe qui le renseignât. Avait-elle été réellement, comme elle le disait, jusqu'à Nevers, jusqu'à Sainte-Colombe ? ou bien… Et puis, en admettant qu'elle ne mentit point, était-elle seule dans ces courses à travers le pays ? ou bien…

Ce fut en vérité sans trop savoir la raison à laquelle il obéissait qu'il acheta une bicyclette, lui aussi. Il l'acheta d'occasion, n'en souffla mot à personne, la mit en garde chez le mécanicien de l'endroit, prit des leçons en cachette, et s'exerça le matin, avant que sa femme fût levée, et sur les routes les plus désertes.

Que voulait-il au juste ? L'accompagner ? Il n'eût osé le lui offrir. La surveiller alors ? Mais combien c'était chose peu aisée ! À tout hasard il s'entraînait… Une fois elle rentra sans le voile de gaze dont elle enveloppait son chapeau aux heures de soleil.

— Où l'as-tu perdu ? demanda-t-il.

— J'ai dû le perdre tout près d'ici, en sortant du bois de Raveau.

— Tu t'es arrêtée ?

— Oui, non loin de la ferme des Quatre-Vents.

Il s'y rendit, aussitôt, ne trouva rien, mais apprit qu'une dame et un monsieur s'étaient promenés à la lisière du bois. Le signalement de la dame correspondait à celui de Germaine.

Il la questionna. Elle parut très étonnée et répondit de l'air le plus naturel qu'elle ne s'était promenée avec personne, ni ce jour-là ni aucun autre. Il ne la crut point.

Maintenant il ne doutait plus, et la certitude de la trahison l'exaspérait. Il se sentait capable de tout, oui, de tout, se disait-il, avec des frémissements de rage et des accès de véritable haine contre sa femme. Il lui semblait que tout son amour s'évanouissait, laissant place à un âpre désir de vengeance.

Un soir elle arriva à dix heures. Elle était très lasse, et se coucha sans un mot. Le lendemain elle ne sortit pas. Le surlendemain elle reçut une lettre que M. Dorge réussit à lire. C'était une lettre écrite par une amie de Nevers, laquelle reprochait à Germaine de n'être pas venue, selon sa promesse, et la suppliait de se rendre auprès d'elle au cours de l'après-midi.

La preuve était là. Cette amie, complice, servait d'intermédiaire aux deux coupables.

Àune heure, Germaine s'habilla, prit sa bicyclette et partit. Trois minutes plus tard M. Dorge enfourchait la sienne et se lançait à la poursuite de sa femme. Il s'était muni d'un revolver.

Une chose le déconcerta : Germaine ne se dirigeait pas du côté de Nevers. Elle franchit la Loire, tourna quelques kilomètres plus loin, à Sancergues, et s'engagea résolument sur la route de Saint-Amand. Quelles pouvaient bien être ses intentions ?

La route était presque en droite ligne. Heureusement, car M. Dorge, obligé, pour n'être pas aperçu, de se tenir à une certaine distance, eût perdu sa femme de vue. Cependant quelques gouttes de pluie tombaient, de sorte qu'à la rigueur il pouvait se guider d'après la trace des roues.

Germaine traversa Garigny, descendit un instant pour contempler le château de Dois , gagna Mornay-Berry et se jeta dans une suite de chemins secondaires qui lui permirent de passer devant plusieurs châteaux, de côtoyer les étangs de Boute-Auvergne et de Léguilly.

À Laguerche, M. Dorge s'inquiéta. Une route directe s'offrait pour Nevers. Elle la suivit d'abord, puis la quitta, et s'aventura dans les bois de Bourrain et des Ribaudières. Elle allait au hasard, flânait, se hâtait, ralentissait, montait des côtes à pied, en escaladait d'autres, et les plus dures, à bicyclette, s'abandonnait aux descentes, s'amusait enfin.

Et la voici maintenant qui roulait le long du canal latéral et retournait vers la Charité. Et elle roulait à une allure régulière et

douce. Et durant une heure, deux heures presque, il la vit devant lui, petite silhouette légère qui glissait au bord de l'eau tranquille.

Il arriva loin derrière elle, exténué. Elle avait eu le temps de prendre son tub. Elle était fraîche et reposée. Il lui demanda :

— Eh bien, d'où viens-tu ?

— J'ai été par Sancergues jusqu'à Laguerche. Ce que j'ai vu de jolis châteaux ! Des merveilles ! Et le retour par le chemin de halage, c'était délicieux !

Donc, elle ne mentait pas. Elle parlait même avec une telle bonne foi, tant de naturel et de simplicité, qu'il eut la conviction soudaine et profonde qu'elle ne mentait jamais au sujet de ces promenades. Oui, elle se promenait bien, ainsi qu'elle le disait, par plaisir, par besoin de mouvement et de sensations neuves, par amour de la vitesse, de l'espace, du grand air.

Certes il mesura mieux que jamais l'abîme qui le séparait de sa femme. Les bonheurs qu'elle éprouvait lui étaient défendus. Leurs âmes vivaient dans des régions différentes, Germaine s'enthousiasmant pour des spectacles qui l'ennuyaient, lui, et palpitant d'émotion qu'il ne pouvait ressentir. Mais, tout de même, s'il était privé de ces joies, comme il les devinait bonnes, saines, généreuses, fortifiantes ! et comme il se réjouissait que Germaine en aimât la volupté !

Il eut envié de s'agenouiller devant elle et de lui demander pardon. Des larmes montaient à ses yeux, larmes de bonheur et d'espoir. Elle était très loin de lui, plus loin que jamais. Mais, par l'amour, n'arriverait-il point jusqu'à elle ?

Maurice LEBLANC.

59

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Dès qu'il passa devant moi, suspendu au haut de ses béquilles escorté d'un domestique, je le reconnus. C'était bien Fréval, Armand Fréval, mon ancien camarade de lit au régiment.

Et je me souvins tout à coup : cinq ans auparavant, Fréval avait eu les jambes broyées dans un accident de chemin de fer.

Il s'installa sur une chaise-longue, un peu à gauche de la terrasse qui s'arrondit devant l'hôtel Beaurivage. L'endroit est doux et charmant, bien connu de tous les fervents de Lausanne et du lac de Genève. Des arbres soigneusement taillés tendent au dessus des fauteuils et des rocking-chairs un voile épais de fraicheur et d'ombre. Des fleurs et des arbustes d'essence rare ornent la pente des pelouses. En face c'est Évian, c'est la ligne hautaine des montagnes de Savoie.

Autour de nous, des groupes d'étrangers prenaient le café et fumaient, des Anglais, des Russes, des Français surtout, des Parisiennes que signalait leur élégance. Fréval regardait distraitement, tout en roulant une cigarette. Soudain nos yeux se rencontrèrent. Il hésita un moment, puis se rappela et sourit. J'allai vers lui.

Nous refîmes connaissance, et j'y eus grand plaisir. C'est un esprit distingué, original et grave, en même temps qu'une nature fort sensible. Nous parlâmes du régiment, ainsi que des années qui s'étaient écoulées depuis notre séparation. De lui-même il me raconta l'accident qui l'avait mutilé. Je notai que ses yeux se

mouillèrent de larmes : jadis Fréval était un passionné d'exercice, un fervent de l'énergie et de la force.

Je le revis le soir dans le hall de l'hôtel, durant le concert, puis le lendemain et le surlendemain sur la terrasse.

Mais l'après-midi du troisième jour, comme nous étions assis tout en bas du parc, près de la route qui borde l'eau, une automobile d'aspect robuste, chargée de valises et d'un attirail complet d'ascensionniste, piolets, cordes, etc., s'arrêta devant nous. Une femme la conduisait, accompagnée d'un mécanicien.

Fréval tressaillit et murmura :

— Marceline.

Il fit un effort pour se lever.

— Ne bouge pas, s'écria-t-elle, en se hâtant de descendre, ne bouge pas, je t'en prie.

Elle accourut, releva ses voiles, se pencha sur mon ami et l'embrassa longuement — un peu plus longuement peut-être qu'il ne l'eût fallu en présence d'un étranger.

Fréval se tourna vers moi :

— Ma femme.

Sa femme ! Il était donc marié ? M'ayant tendu la main, elle dit en riant à son mari :

— Hein ! tu ne m'attendais pas sitôt ? Ah ! ce que la voiture a marché ! Quand on pense que j'étais encore à Chamonix à midi !

— Et cette ascension ?

— Eh bien ! je l'ai faite.

— Jusqu'au sommet ?

— Jusqu'au sommet, avec mes deux guides. Et puis, tu sais, le Mont-Blanc, ce n'est rien. Ah ! parle-moi du Mont-Cervin ou du Mont-Rose.

Fréval me dit :

— C'est sa quatrième ascension.

Elle rectifia :

— La quatrième, cette année.

Elle était grande, d'allures dégagées, très belle, avec quelque chose d'un peu mâle dans la voix et dans les gestes, mais joyeuse et vive cependant, l'air d'une enfant qui s'amuse. Et elle s'arrêtait souvent pour prendre la main de son mari, pour le regarder silencieusement. Elle l'embrassa même de nouveau. Il lui demanda :

— Et maintenant ?

— Maintenant, je reste… je ne te quitte plus… Ah ! non, c'est assez comme cela,

Après un moment je les laissai.

Le soir, ils ne se montrèrent pas. Le lendemain je les aperçus à l'extrémité de la terrasse. Je n'osai les déranger.

Et chaque jour il en fut ainsi. Ils semblaient rechercher la solitude. On les trouvait en quelque coin de l'admirable parc, sous les cèdres séculaires, près du tennis, près de la vasque où pleure

un jet d'eau. Elle paraissait pleine d'attention pour son mari, maternelle et amoureuse à la fois.

« De jeunes mariés », disait-on. À la tombée de la nuit, le domestique venait chercher Fréval. Il rentrait. Sa femme marchait à ses côtés. Il la regardait avec tendresse, avec orgueil aussi.

Un jour je l'avisai dans le hall. Elle n'était pas la.

— Tu es donc seul aujourd'hui ?

— Marceline est sur le lac. Je lui ai offert un canot à pétrole. Elle l'essaye aujourd'hui.

Durant toute la semaine elle disparut chaque après-midi. Puis, durant une autre semaine, elle ne bougea point. Puis elle disparut encore, et Fréval me dit :

— Marceline est partie jusqu'à Interlaken. Elle veut faire l'ascension de la Jungfrau et de je ne sais quel pic.

Mais quinze jours plus tard, après une semaine de repos à Beaurivage, nouvelle absence.

— Oh ! un simple tour en auto, me dit-il… Les lacs d'Italie, par le Simplon.

Sa voix tremblait un peu. J'eus l'impression qu'il aurait peut-être quelque plaisir à se confier, ainsi qu'aux heures où la peine que l'on éprouve est trop lourde. Et la curiosité me poussant — car est-il besoin de dire que le genre d'existence que menaient les Fréval m'intriguait au plus haut point ? — je m'écriai :

— Tout de même, tu m'avoueras que vous formez un couple plutôt anormal, ta femme et toi…

Il y eut entre nous un long silence. Puis Fréval rejeta loin de lui les couvertures qui dissimulaient ses jambes mutilées, et il prononça :

— Suis-je donc un être normal, moi ?

Un silence encore nous sépara. Le soleil descendait dans le ciel pâli.

La cloche du dîner sonna. À travers les vitres de la véranda on apercevait les petites tables du restaurant, garnies de fleurs précieuses, éclairées par la lueur rouge des abat-jour. Des jeunes gens se promenaient sur la terrasse, en smoking, le torse large, l'apparence vigoureuse. Deux jeunes filles passèrent en riant. Il y avait partout un air de joie luxueuse, de jeunesse, de belle santé.

Fréval me prit la main et me dit sourdement :

— Alors, parce que je suis malade, infirme, il faudrait que ma femme vécût une vie de malade, d'infirme ? Mais ce serait monstrueux ! Ce n'est pas moi que Marceline a épousé c'est un être jeune, solide, complet, agile et souple comme elle. Le destin a foudroyé cet être, soit. Mais elle reste debout, elle, elle est jeune, et solide, normale enfin. Elle a gardé les goûts de sport que je m'étais plu à lui donner, le besoin du grand air, du mouvement, de la vitesse, des sensations hardies et brutales. De quel droit lui demanderais-je de me sacrifier tout cela ?

Il ajouta à voix basse.

— Et par quoi pourrais-je le remplacer ?

Il baissa la tête. La pression de sa main se fit plus nerveuse. Il reprit :

— J'ai le bonheur inespéré que son amour n'a pas faibli. Elle m'aime, oui, elle m'aime comme je suis. Mais puis-je croire qu'elle m'aimerait si elle était condamnée à être le témoin perpétuel de ma déchéance ? Ne finirais-je pas par lui inspirer une pitié humiliante, du mépris ? Ne se lasserait-elle pas d'être enchaînée ? N'aurait-elle pas d'autres rêves, d'autres désirs ?

— D'autres rêves ?

— Eh ! tu me comprends… La plus aimante peut être tentée… Du moins, ses rêves à elle, je les connais… C'est moi jadis qui les ai éveillés, rêves de force, d'allégresse, d'espace, d'immensité… Et il me semble maintenant — est-ce une illusion ? — qu'ils la protègent… oui, qu'elle est plus vaillante et plus consciente quand elle est livrée à elle-même, seule, responsable de sa vie, dirigeant son automobile, commandant son yacht, escaladant une montagne. Il me semble que c'est une école de dignité et que cela lui confère un souci d'elle-même qu'elle n'aurait peut-être pas, près de moi, quand tel homme passe qui nous regarde tous deux, qui me regarde avec compassion, tel homme qu'elle peut comparer à l'infirme que je suis. Il me semble que la nature, les grandes routes, les fleuves, la mer, que tout ce qui est beau et pur se fait mon complice pour me la conserver hautaine et loyale… Et je ne me trompe pas, non, je ne me trompe pas… Si tu savais avec quelle joie d'amoureuse elle revient vers moi, toute frémissante d'espace, toute saturée de plein air et de liberté !… Et moi… mon Dieu, avec quelle émotion je l'attends ! et comme je suis heureux des quelques jours, des semaines qu'elle m'accorde !

Je ne fus pas dupe de l'exaltation de ses paroles. J'avais l'intuition trop précise de son amertume secrète, et je ne pus m'empêcher de reprendre :

— Ainsi, tu es heureux ?

— Heureux, oui… du moins autant que mon destin me permet de l'être… Ah ! certes, il y a des heures atroces, pendant les séparations. Je me dis que les femmes ne sont pas habituées à tant de liberté, que c'est un vin qui les grise aisément… Et alors je me désespère… j'ai peur… je me demande si elle reviendra… Mais cela, vois-tu, c'est ma part de souffrance, ma part légitime. Tant pis pour moi si je suis un blessé, un déchu ! Si je ne goûte qu'un bonheur mêlé de craintes et d'angoisses, c'est encore du bonheur… Et vraiment je n'ai pas le droit de me plaindre…

Il se tut. En face le contour des montagnes se découpait plus nettement. Le ciel avait cette douceur de tons, cette délicatesse de nuances pâles, très tendres, infiniment subtiles et légères, et diverses, qui donne à cette rive du lac, lorsque le jour va s'éteindre, un charme si particulier…

Maurice LEBLANC.

60

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

M. Gadon s'arrêta net au rond-point des Ternes.

— Non, décidément, mon cher Breviquet, il faut que je parle. Cette idée m'étouffe à la fin. Breviquet, depuis combien de temps nous connaissons-nous et parcourons-nous ensemble la route qui va de nos domiciles respectifs des Ternes au bureau de la rue Lamartine, où nous sommes employés comme copistes ?

— Depuis dix-neuf ans, mon cher Gadon.

— Depuis dix-neuf ans, deux fois par jour. Et de quelle manière, en voiture, en omnibus, ou à pied ?

— À pied, bien entendu.

— Je voulais vous le faire dire. Eh bien, Breviquet, vous n'en avez pas assez ?

Ils se regardèrent en silence. Gadon portait sur des jambes infiniment trop longues un petit buste absolument projeté en arrière, ce qui l'obligeait à ramener de toutes ses forces en avant une tête qui semblait toujours disposée à lui tomber sur les talons.

Breviquet était court, gros, et perdu dans des vêtements si vastes qu'on les eût dit taillés pour quelqu'un de bien plus gros encore que lui.

Il murmura :

— Je ne vous comprends pas.

Le bras de Gadon se détendit vers un bicycliste qui passait :

— Supposez que cet homme soit accompagné d'un ami, que cet instrument soit un tandem au lieu d'une bicyclette, et que ces deux amis ce soit vous, Breviquet, et moi, Gadon. Ne serait-ce pas un mode de locomotion plus agréable que d'arpenter les rues comme nous le faisons ?

— Certes.

— Qui nous en empêche ? Nous avons mis chacun quelques sous de côté. Pour cent cinquante francs on a un excellent tan-

dem d'occasion. Eh ! mon Dieu, payons-nous ce plaisir à la fois commode et hygiénique. Qu'en dites-vous ?

Il prononça encore beaucoup d'autres paroles judicieuses, car il s'était toujours réservé l'emploi de discoureur dans le ménage Gadon-Breviquet, ainsi qu'on les désignait au bureau, tellement était parfaite leur union et indissolubles leurs liens d'amitié.

Breviquet l'écouta sans mot dire. Il réfléchissait, se rendait compte. Allait-il approuver ? Et voilà tout à coup qu'il se laissa choir sur un banc en pleurant.

C'était une nature essentiellement impressionnable, une vraie sensitive, disait son ami. La plus légère émotion, moins que cela, le fait de comprendre, de s'arrêter à une décision, de partager l'avis de quelqu'un, lui arrachait des larmes. Il pleurait comme d'autres rient, parlent, chantent, se mouchent, éternuent.

Dans ces cas-là Gadon n'insistait pas. Il savait Breviquet convaincu.

Mais au déjeuner — ils mangeaient ensemble dans une crémerie-restaurant du faubourg Montmartre — la chose fut reprise, pesée, examinée sous toutes ses faces, puis, en fin de compte, irrévocablement adoptée.

Le dimanche suivant, le ménage Gadon-Breviquet possédait un tandem.

⁂

Il leur fallut un mois de leçons matinales le long des fortifications pour acquérir le sens de l'équilibre, un autre mois pour se perfectionner. Mais quelles heures délicieuses ! et comme les

journées leur paraissaient brèves après cela ! Leur amitié y gagnait des forces nouvelles.

— Encore un goût de plus qui nous est commun, remarquaient-ils.

Et ils étaient flattés que ce fût un goût de sport, un de ces plaisirs réservés aux jeunes, aux fortunés, et non point à de pauvres diables de copistes.

Et un matin, comme ils avaient évolué avec la plus grande aisance de la porte des Ternes à la porte Champerret, Gadon s'écria soudain :

— Je me sens sûr de moi, Breviquet, et vous ?

— Absolument,

— Eh bien, si on poussait jusqu'au bureau ?

— Allons-y ! murmura Breviquet en sanglotant.

Ce fut un coup d'audace. Ils faillirent plus d'une fois le payer cher. Gadon, qui dirigeait, perdait la tête dès qu'une voiture le croisait de trop près. Les rails, les pavés gras, les tournants, tout le terrifiait. Cependant il se tenait très droit, l'air d'un mannequin avec sa redingote noire et son vieux haute-forme.

Quant à Breviquet, courbé sur son guidon, son chapeau de paille comme collé aux reins de son co-équipier, il sanglotait.

Ils arrivèrent en sueur, et tellement émus qu'ils revinrent à pied le soir, en poussant leur tandem. Et durant quinze jours il en fut ainsi. Ils n'osaient plus. Cet instrument leur paraissait la chose au monde la plus dangereuse. Ils n'étaient point même

sans quelque crainte lorsqu'ils le promenaient à travers les rues menaçantes. Trois fois il leur fit le tour de tomber, et ils s'écroulèrent par dessus lui, à plat ventre, saccageant les rayons et voilant les roues.

Ils ne se découragèrent point. De nouvelles tentatives furent plus heureuses, et il advint que le trajet s'effectua dans des conditions normales. Gadon s'assouplit, se familiarisa avec les pavés gras et les rails. Breviquet ne pleurait plus. Tout allait bien. Et cependant…

Et cependant il y avait quelque chose… Ce n'était pas tout à fait cela… Ils s'attendaient à un plaisir plus complet, plus assuré… Enfin ils ne savaient pas. Mais vraiment, quand ils entraient au bureau de la rue Lamartine et que leurs collègues s'extasiaient sur la performance quotidienne du ménage Gadon-Breviquet, le triomphe de Gadon-Breviquet n'était point sans mélange.

Gadon attribuait cette déception à Breviquet, lequel en accusait intérieurement Gadon. Et, de fait, aucun d'eux n'avait absolument tort. Pourquoi Gadon s'obstinait-il à toujours obliquer dans un sens contraire à celui que prévoyait Breviquet ? À cela Gadon répondait qu'il avait la direction. Soit, se disait Breviquet, mais qu'il oblique alors dans le bon sens !

De cette divergence de vues résultait un certain flottement dans la conduite du tandem, des fluctuations périlleuses. Ils ignoraient la belle ligne droite et, bien que la cherchant opiniâtrement, ils avaient l'impression qu'ils ne la connaîtraient jamais.

Le choix de l'itinéraire était également motif à malentendu. L'un n'admettait que l'avenue de Villiers, l'autre que le boulevard Péreire et la rue de Rome. Ils décidèrent d'alterner, mais chacun

alors, alternativement, montrait de l'humeur et imputait à l'autre les incidents fâcheux.

Le dimanche, un tour au Bois était obligatoire. Gadon préférait le matin, Breviquet l'après-midi. Là encore on alterna. Les promenades furent moroses. Un seul en jouissait, dont la gaîté tombait vite.

Et la question de la vitesse ! Gadon, plutôt sprinter, aimait las élans brusques, suivis de repos. Breviquet, stayer dans l'âme, prônait les lentes et longues ballades régulières. Gadon était partisan des routes larges, du soleil, même de la poussière, Breviquet des allées ombreuses, des ciels couverts, même de la pluie.

Et ainsi peu à peu ils s'aperçurent qu'ils étaient en désaccord perpétuel, et ce désaccord, ils ne tardèrent pas à s'en rendre compte, ne se bornait point aux choses sportives, à ce qui concernait le tandem, mais à toutes les choses de la vie, aux plus essentielles comme aux plus insignifiantes. Comment avaient-ils pu s'illusionner et croire à la parité de leurs natures et de leurs caractères ? Quelques habitudes communes, oui, nécessitées par les conditions identiques de leur existence… Mais, pour le reste, pouvait-on être plus dissemblable ?

Gadon, c'était la viande très cuite, le vin blanc, les cigares ; Breviquet la viande saignante, le vin rouge, la pipe d'écume. L'un se servait, pour écrire, de plumes ordinaires, l'autre de plumes d'oie. L'un ne portait que des chaussettes de laine, l'autre ne les comprenait qu'en coton.

On eût dit que leurs yeux s'ouvraient tout à coup à des vérités éternelles. Ils ne se reconnaissaient plus. Deux amants, las de

leur amour, ne font point l'un sur l'autre des découvertes plus navrantes et plus cruelles.

Les froissements étaient inévitables ; il y en eut. Des querelles devaient s'ensuivre : elles furent nombreuses.

Un jour enfin Breviquet déclara en pleurant que le restaurant-crémerie du faubourg Montmartre ne lui plaisait plus.

— Libre à vous, répondit Gadon.

C'était la rupture, et la plus grave, celle qui consiste à ne plus manger ensemble.

Un autre jour Gadon prit au bureau la place d'un collègue congédié. De la sorte il tourna le dos à Breviquet.

Ils ne se parlaient plus. Ils ne se regardaient plus. Décidément ils s'étaient trompés l'un sur l'autre. Gadon considérait Breviquet comme un imbécile, et Breviquet n'avait pas assez de mépris pour cet idiot de Gadon.

Seul le tandem les obligeait encore à une certaine réserve. On ne remise pas ainsi un instrument qui vous coûta si cher. Ils s'en servaient toujours pour descendre rue Lamartine et remonter aux Ternes. Étrange promenade, silencieuse, farouche…

Un matin une voiture les prit de biais et les renversa. Ils ne se firent aucun mal, mais le tandem gisait, cassé, brisé, tordu.

— Imbécile ! cria Breviquet.

— Idiot ! hurla Gadon.

Ils se précipitèrent l'un sur l'autre, prêts à la lutte, des injures aux lèvres. Gadon leva le poing. Breviquet leva le poing. Ils se

mesurèrent un instant du regard, pleins de rage et de haine.

Puis, soudain, sans un mot, ils s'en allèrent, chacun de son côté. Et le tandem Gadon-Breviquet resta là, dans la rue, parmi les gens attroupés, abandonné, piteux, hors d'usage.

Maurice LEBLANC.

61

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Àneuf heures du soir je traversai le pont de Saint-Cloud et m'engageai sur la route qui longe la Seine, vers le Bois. Cette journée de bicyclette m'avait un peu fatigué. Je fus très content d'entendre derrière moi le grondement d'une automobile et de constater, quand elle me dépassa, qu'elle roulait à une allure fort modérée. Je la suivis.

Aussitôt tout effort cessa. J'avais l'impression d'être porté dans un grand courant qui m'entraînait, moi et toutes les choses autour de moi. Et la route elle-même, au lieu d'user mon énergie, coulait comme un fleuve rapide. J'étais allégé, rafraîchi.

Nous franchîmes la porte du Bois. Plus loin je devinai les tribunes de Longchamp, plus loin Bagatelle.

Et soudain un arrêt brusque. Je n'eus que le temps de faire un écart et de sauter à terre. Je m'approchai, comptant bien que ce n'était là qu'une alerte et que nous allions aussitôt repartir.

Et c'est alors seulement que je m'aperçus de ceci : l'automobile qui m'entraînait était une voiture d'ambulance.

Le mécanicien descendit. Je lui demandai :

— Qu'y a-t-il ?

Au même instant, un guichet s'ouvrit de l'intérieur, et l'infirmier murmura :

— Eh bien, quoi ?

— Un pneumatique crevé.

— Sommes-nous loin de Paris ?

— Cinq minutes.

— Quelle malchance ! Ça ne va pas bien ici… une hémorragie… je n'ai pas ce qu'il faut… j'ai peur…

J'offris mes services. Mais le guichet se referma. Je dis au mécanicien :

— Je pourrais aller, jusqu'à Neuilly, chez le premier pharmacien.

— Donnez-moi un coup de main plutôt. C'est l'affaire d'un moment.

Un gémissement sourd partit de la voiture. J'eus un frisson. Cet être qui souffrait, qui agonisait, là, dans la nuit, presque sans soins…

L'homme s'était mis à l'ouvrage. Assez inhabile, je ne lui fus d'aucune utilité. Je projetai sur la roue la lueur d'une lanterne, et si maladroitement même qu'il me pria de le laisser travailler.

Alors j'attendis, le cœur serré.

Certes, il ne se passa pas plus de quinze minutes, mais comme elles me parurent longues ! Parfois, dans la voiture, un gémissement, un râle plutôt… Cela devenait intolérable. N'y avait-il donc rien à tenter ? Il me semblait que les deux hommes étaient bien insouciants. Mais moi, malgré leur refus, ne pouvais-je chercher du secours ? J'hésitai. Mon Dieu ! comme on est veule et lâche en ces circonstances !

— Ça y est, dit le mécanicien, nous allons pouvoir…

Un cri déchirant l'interrompit, un cri lamentable. Et, de nouveau, le silence. Mes jambes tremblaient sous moi. L'homme ne bougeait pas… n'osait bouger… attendait… Et moi aussi, j'attendais… Oh ! quelle horreur !

Le guichet s'ouvrit. L'infirmier murmura :

— C'est fini.

— Morte ?

— Oui.

— Ah ! fit l'homme en se signant.

Il monta sur son siège et mit la voiture en marche.

Une seconde je restai. Puis j'eus peur, tout seul, oui, peur, et je rattrapai l'automobile… quoique cela, plutôt, eût dû m'impressionner.

Selon la route qu'elle prendra, pensai-je, je la quitterai soit à la porte Maillot, soit à l'Étoile, et de là, par l'avenue Hoche et les boulevards extérieurs, je gagnerai la place Clichy.

Et je suivis machinalement. J'étais si las et c'était si commode cette voiture complaisante qui m'entraînait dans son sillage ! Et justement elle monta l'avenue de la Grande-Armée, traversa la place de l'Étoile et s'engagea dans l'avenue Hoche, puis sur les boulevards extérieurs, de sorte que je n'eus qu'à m'abandonner… et cependant, cependant il y avait dans tout cela quelque chose qui m'était pénible…

Et soudain, place Clichy, je dus faire un effort pour ne pas tomber : la voiture prenait la rue de Saint-Pétersbourg. Allait-elle tourner ensuite par la rue de Florence, la rue de Florence où j'habite ?

Une angoisse absurde m'étreignit. La voiture tourna. Mais il était impossible qu'elle s'arrêtât au numéro 35 ! devant la maison dont j'occupe, avec ma femme et mon fils, le troisième étage !…

Elle s'y arrêta. Je courus vers la porte. Je le répète, c'était absurde. Il n'y avait aucun motif pour que ma femme ou mon fils eussent été ce jour-là à Saint-Cloud, alors qu'ils n'y allaient jamais.

Je montai précipitamment les trois étages. Je sonnai… je tirai la clef de ma poche… J'étais fou… Étrange folie, car enfin… dix autres locataires…

Mon fils ouvrit.

— Ta mère ? lui dis-je, haletant.

— Maman ?

— Oui, elle est ici ?

— Mais non, maman est partie à cinq heures… Vous ne l'avez pas vue ?

— Pourquoi l'aurais-je vue ?

— Elle a pris le train pour aller au-devant de vous… pour vous faire une surprise… Vous deviez passer à six heures…

— À six heures… où ?… réponds… où est-elle partie ?

— Mais… à Saint-Cloud…

Maurice LEBLANC.

62

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Une lettre fixée autour d'une pierre tomba dans mon automobile…

Presque chaque jour, j'étais obligé de prendre le chemin étroit qui longeait les murs du vieux château, et de faire, au pied d'une petite tour détachée à la pointe extrême de ces murs, un virage lent et difficile. C'est par l'unique meurtrière de cette petite tour, je m'en rendis compte aussitôt, que la pierre avait dû m'être lancée.

Cent pas plus loin, ayant arrêté, je lus :

« Monsieur, je suis enfermée, malheureuse. Consentiriez-vous à risquer votre vie pour me sauver ? »

Je me renseignai au village voisin. Le château appartenait depuis l'hiver dernier au comte de Laubérun, qui vivait là avec sa femme, ses jeunes enfants et ses deux sœurs. Sauf le comte, qui sortait souvent en automobile, et que j'avais en effet rencontré maintes fois, tout ce monde ne franchissait que rarement enceinte du grand parc. Ils ne connaissaient personne. Je n'appris rien de plus sur eux.

Le lendemain, je passai près de la tour et levai la tête. Une lettre jaillit de la meurtrière. Je lus :

« Ainsi donc, je puis compter sur vous. Soyez béni. De la prudence. Je prépare tout ».

Deux jours durant, rien. Je fus déçu. J'avoue que l'aventure m'intriguait. Une femme à sauver, ma vie à risquer, du mystère, il n'en fallait pas davantage pour surexciter mon imagination de très jeune homme. Après tout, c'est moi, et non un autre, que l'on avait choisi.

Le cinquième jour, une lettre et un paquet me furent lancés. Dans la lettre, ces mots :

« Demain matin, six heures, à l'ancienne porte du Saut-de-Loup. »

Dans le paquet, entre deux cartons, une photographie.

Je n'oublierai jamais l'émotion violente que j'éprouvai devant ce portrait de femme. Ni l'extrême beauté du visage, ni la séduction adorable du sourire, ni la grâce des épaules nues, ne suffisent à expliquer un trouble aussi profond. Je sentis réellement ce qu'on est convenu d'appeler le coup de foudre, et, chose étrange, je le sentis en face d'une simple image.

Mais qui était-ce ? Quelle hâte j'avais de le savoir ! Au village, où je montrais la photographie, prétendant l'avoir trouvée sur la route, on me dit aussitôt :

— Mais c'est la comtesse de Laubérun.

Et dès que je le sus, je me rendis compte que cela m'était absolument indifférent, que tout m'était indifférent, le nom de cette femme, sa situation sociale, les obstacles qui nous séparaient. Une seule chose m'importait, c'était de la voir, de la ravir à tous, au monde entier.

La nuit s'écoula, interminable. Il me semblait impossible, qu'à la dernière minute, il ne surgît pas un événement qui détruisit à jamais mon espoir.

Enfin l'heure sonna. Je montai dans mon automobile et j'allai me poster non loin du Saut-de-Loup. Il y avait à un reste des anciens fossés, un peu d'eau endormie que franchissait un pont de bois fermé par une petite porte moisie.

J'attendis quelques instants. Le jour commençait à peine à se lever. L'horloge de l'église tinta six fois. Au dernier coup, la porte s'ouvrit. La comtesse courut vers moi.

Je distinguai tout au plus, dans l'ombre des grands arbres qui nous entouraient, sa silhouette légère et rapide. Elle me parut petite. D'amples vêtements, un voile, l'enveloppaient, cachant sa taille et son visage.

Je m'inclinai devant elle. Mais elle s'abattit sur mon épaule en murmurant :

— Vite, vite… j'ai peur… on m'a entendue… on va nous poursuivre… ah ! sauvez-moi…

Je l'emportai dans mes bras. Quelques secondes après, nous partîmes.

Les arbres noirs, le chemin étroit, la petite tour, le vieux parc, nous laissâmes tout cela derrière nous. Devant, bientôt, ce fut la route solitaire, des champs à droite et à gauche, l'espace libre.

Une allégresse singulière me souleva. J'eus la sensation exaltante d'un triomphe. En quelques jours, j'avais conquis ce que d'autres mettent des années à conquérir : le bonheur, l'amour…

Elle se taisait. Moi, ivre de joie, je me mis à parler, jetant des mots, des mots incohérents, fous, passionnés. Et je la regardais, sans souci des dangers de la route, m'abandonnant au hasard.

Elle posa doucement sa main sur mon bras et me dis :

— J'ai peur…

— Peur d'un accident, d'une chute ?

— Non… mais on doit nous suivre.

Elle se retourna, et, soudain, je la vis qui s'affaissait sur elle-même, avec un gémissement.

— Nous sommes perdus… les voilà…

— Allons donc, vous vous trompez…

Elle ne se trompait pas. M'étant retourné à mon tour, j'aperçus, peut-être à cinq cents mètres de nous, une automobile.

⁂

Ma nature me porte aux décisions brusques et nettes. Je savais l'automobile du comte bien supérieure à la mienne comme vitesse. À quoi bon lutter ? Rien ne me parut plus humiliant que cette chasse où j'aurais été, inévitablement, mathématiquement rejoint, comme un gibier que l'on force.

J'arrêtai. Elle ne protesta point. Elle pleurait. Je lui dis :

— Je vous supplie d'avoir confiance, madame, je réponds de tout.

L'autre voiture approchait. Je descendis et marchai résolument à sa rencontre.

Àdix pas de moi elle fit halte. Un homme et une femme en descendirent. L'homme s'avança. Je reconnus le comte de Laubérun. Il hésita, puis chercha à m'éviter pour aller vers la comtesse. Je lui barrai le chemin.

— Monsieur, je vous avertis que madame s'est mise sous ma protection. Je remplirai mon devoir envers et contre tout, quoi qu'il advienne.

Il me regarda et, ce qui me surprit, son regard n'avait point de colère, un peu d'ironie plutôt. Il dit simplement :

— Et si je passe quand même ?

Je tirai mon revolver.

Un éclat de rire accueillit ce geste. La compagne du comte s'était approchée. Une écharpe de gaze lui couvrait la figure. Elle me prit le bras et m'entraîna du côté de la comtesse.

— Je vois, Monsieur, que votre passion ne connaît pas d'obstacle. Mais quel est votre but ? Sans doute consacrer votre vie à madame… l'épouser un jour ?

— Oui… certes…

— Soit, je vous accorde sa main.

Elle se pencha sur la comtesse qui pleurait près de la voiture, blottie au fond de ses vêtements, et lui dit :

— Élisabeth, monsieur nous fait l'honneur de te demander en mariage. Je ne doute pas de ton consentement, n'est-ce pas ?

Un sanglot étouffé lui répondit. Alors, d'un mouvement assez autoritaire, elle écarta les voiles qui dissimulaient la comtesse.

Et je vis, toute rouge, confuse, les joues ruisselantes de larmes, une enfant, une fillette d'une douzaine d'années.

Le comte nous avait rejoints. Il me dit : — Je vous présente ma fille, Monsieur, une petite personne un peu romanesque, qui se plaît beaucoup dans les vieux donjons, où elle imagine de belles aventures, des enlèvements. Le dernier conte de fées qu'elle avait lu l'avait beaucoup frappée, et nous savions qu'elle attendait avec impatience la venue de l'Oiseau bleu.

Irrité de ce persiflage, je fus près de lui tourner le dos. La rage, la déception me retinrent.

— En ce cas, Monsieur, je dois vous rendre ce portrait qui ne m'appartient pas.

Il examina le portrait et s'écria :

— Tu as donc bien peu confiance en tes charmes, Élisabeth, que tu empruntes ceux de ta mère pour enflammer le zèle de tes soupirants ?

Àson tour, la compagne du comte se dévoila. C'était bien l'admirable femme que représentait la photographie.

Je la saluai respectueusement, prononçai quelques mots d'excuse, et m'éloignai.

⁂

Il y a cinq ans de cela. J'ai voyagé. Bien souvent mes rêves ont évoqué une image radieuse. Ce n'est point celle d'Élisabeth, ni celle de sa mère, mais une image qui tient de l'une et de l'autre.

Le mois dernier, un invincible attrait m'a ramené.

Chaque jour, je passe sous la vieille tour. Hier, comme jadis, un paquet me fut lancé. Entre deux cartons, c'était un portrait. Le voici devant moi. C'est le portrait d'Élisabeth, mais d'une Élisabeth grave et magnifique. C'est aussi celui de sa mère, mais si jeune, si fraîche, si souriante !

Et je pense avec émotion que tous les jours maintenant rapprocheront Élisabeth davantage de mon rêve, et que l'enfant que j'ai ravie est devenue la femme que j'aime depuis cinq ans…

Maurice LEBLANC.

63

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Après cinq années d'amour sans espoir, voici que j'épouse la baronne d'Anglois. J'avoue que mon bonheur m'étonne moi-même. Car enfin… Et puis, tant d'obstacles me séparaient d'elle ! Mais tout cela est si mystérieux… Jamais je ne comprendrai… jamais je ne saurai…

Il y a un an, le mari de Charlotte, le baron d'Anglois, qui habitait le château de la Varaine, situé à quatre lieues du mien, fut trouvé dans son lit, mort, frappé de deux coups de couteau.

Je n'oublierai pas l'émotion que me causa cette nouvelle affreuse. Bien qu'il fût marié à celle que j'aimais, et que je le haïsse de toute la jalousie d'un amoureux rebuté, je me défendais mal contre sa bonne humeur, sa gaieté franche et sympathique. L'avant-veille encore il était venu me chercher en automobile et m'avait reconduit le soir.

Je suivis l'enquête de très près. On établit d'abord sans peine que le criminel devait connaître les habitudes du baron, heure de son coucher, la négligence avec laquelle il fermait les volets de sa chambre. Le mobile du crime restait obscur. Ni le portefeuille n'avait été volé, ni le secrétaire forcé. S'agissait-il de vengeance ?

Cette nuit-là il pleuvait. On chercha sur la terre mouillée, au-dessous du balcon que l'assassin avait dû franchir, des traces de pas. Ce furent des traces de roues que l'on découvrit, les traces absolument distinctes de deux roues de bicyclette. Oui, l'homme était venu à bicyclette, s'était jeté résolument au travers des plates-bandes qui longent le rez-de-chaussée, et là, sans des-

cendre, afin que l'empreinte de ses chaussures ne pût être relevée, il avait appuyé sa machine contre le mur, s'était hissé sur la selle, et avait réussi de la sorte à saisir les barreaux inférieurs du balcon.

Donc, de ce côté, aucun doute. D''ailleurs on retrouva, en remuant le sol, une de ces petites capsules de métal que l'on visse aux valves des pneumatiques, et, plus loin, sur l'herbe, une clef anglaise.

Ànoter aussi que l'enveloppe était recouverte d'une bande striée antidérapante, système Gravane.

Avec de tels éléments l'enquête semblait facile. Pourtant elle n'aboutit à aucun résultat. Les traces de la bicyclette, à l'aller comme au retour, se perdaient à quelque distance du parc. On recensa dans un rayon de dix lieues tous les possesseurs de machine. On en interrogea un certain nombre. Recherches inutiles. L'affaire fut classée.

De mon côté j'attendais. La bienséance m'interdisait de reparaître au château avant quelque temps. Je savais la baronne profondément affectée par la mort tragique de son mari. Ce n'était point l'heure de l'importuner de mon amour.

Or, à ma grande surprise, ce fut elle qui me relança. Le dixième mois, je reçus une lettre où elle me reprochait mon indifférence à son égard et me pressait de venir au château.

Je n'y allai pas. Et, en vérité, je ne saurais dire pourquoi, car mes sentiments n'avaient point changé.

Une seconde lettre m'arriva, plus aimable encore : « Je vous attends demain mardi sans faute », me disait-elle.

Le lendemain, après le déjeuner, je résolus de me rendre à son invitation. Et c'est alors qu'il se passa ce fait bizarre :

Le cheval que j'avais coutume de monter étant malade, j'appelai Armande, une vieille bonne qui m'a vu naître, et dont le dévouement est sans limites.

— Que diable est devenue ma bicyclette ? Voici des mois que je ne m'en suis pas servi.

Armande parut stupéfaite. Elle me regarda longuement, puis répondit d'un ton sec :

— Je ne sais pas.

Je passai mes mains sur mon front. Il fait brûlant. Je souffrais beaucoup.

Puis, d'un trait, sans hésiter, je franchis les deux étages qui me séparaient des combles, suivis un long couloir, et ouvris la porte d'une petite mansarde dont je portais sur moi l'énorme clef. Là, derrière un entassement d'objets et de meubles brisés, gisait une bicyclette.

Je la descendis dans la cour et la nettoyai, car elle était couverte de boue séchée. Puis je gonflai le pneumatique de devant. El comme je me disposais à ajuster le raccord de la pompe à l'autre roue, un cri m'échappa : la petite capsule de la valve manquait.

— Eh bien, quoi ? pensai-je, cela ne prouve rien. Ah ! ce serait autre chose si la clef anglaise manquait aussi.

J'ouvris fiévreusement la sacoche. Il n'y avait pas de clef anglaise.

Mes jambes fléchirent. Je dus m'asseoir sur un banc, et je fermai les yeux dans la crainte de voir ce que je ne voulais pas voir, la marque du pneumatique, et je la vis cependant, je vis parmi les rayures de l'enveloppe ce nom : Gravane.

Ainsi donc, cette bicyclette était celle dont on s'était servi. Mais qui s'en était servi ? Aucun de mes domestiques ne savait monter… D'ailleurs, quel intérêt ? Et puis, personne ne connaissait l'endroit où elle était cachée depuis le jour…

Mais, au fait, comment le savais-je, moi ? Et par quel étrange, par quel mystérieux phénomène la clef de cette mansarde se trouvait-elle en ma possession ?

J'interrogeai Armande. Elle m'examina comme la première fois, mais avec un regard triste et plein de pitié.

— Monsieur, elle est dans votre poche depuis… depuis le jour…

Et précipitamment elle s'écria :

— Mais personne ne le sait que moi, Monsieur… j'ai vu rentrer monsieur par hasard ce matin-là… et je jure que je n'ai rien dit… j'aime trop Monsieur…

Ainsi, d'après cette femme, le coupable c'était…

Je me mis à pleurer désespérément. Toute la journée je pleurai. Tant de preuves s'accumulaient qu'il ne me semblait pas possible d'échapper à une accusation aussi formidable. Il est vrai qu'on ne songeait pas à m'accuser… ou du moins les autres ne songeaient pas… Mais moi… est-ce que, dans les ténèbres de mon

cerveau, toute une suite d'événements n'était pas en train de s'enchaîner avec la plus effroyable logique ?

Car enfin, admettons que cette nuit-là j'aie subi une crise de folie, que j'aie agi en état d'inconscience..... ou bien encore... au fait, tout enfant, n'étais-je pas sujet à des accès de somnambulisme ?... D'ailleurs, il y a bien des gens qui me jugent un peu bizarre, d'aucuns même détraqué.

Alors, qui sait ? J'aimais cette femme d'une telle passion ! je haïssais cet homme d'une telle haine ! Rien d'impossible à ce que j'aie combiné ce crime... à ce que je l'aie exécuté... à ce que je l'aie oublié...

Oublié ? En suis-je bien sûr ? Tant de cauchemars, depuis, ont agité mes nuits, cauchemars où la même vision revenait sans cesse... un balcon que j'escalade... un homme qui dort... ma main qui se lève et qui frappe... Ah ! l'exécrable vision !

Je tombai malade.

Ce fut Charlotte qui me soigna, une Charlotte toute nouvelle, douce, affectueuse. Enfin je pus lui parler de mon amour à cœur ouvert. Elle l'accueillit avec bonne grâce. Elle aussi m'aimait, je le sentis.

Bien entendu, je ne fis aucune allusion à cette histoire stupide de mansarde et de bicyclette. Ce n'est pas à dire que je n'y pense plus... Non, j'y pense même beaucoup trop. Mais quoi ! ce sont là de ces petites obsessions auxquelles sont sujets les mieux équilibrés d'entre nous. Lorsque Charlotte sera ma femme — dans quelques jours — je me reprendrai tout à fait.

Une seule chose m'étonne : pourquoi Charlotte me regarde-t-elle parfois avec ces yeux étranges ? Pourquoi cette tendresse subite chez celle qui me montrait jadis plutôt de l'aversion ?

Elle me dit souvent :

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Mais vous m'aimez par dessus tout ? Vous êtes capable de n'importe quelle action pour me conquérir ? pour me garder ?... Ah ! comme c'est bon d'être aimée ainsi !

Et elle se jette dans mes bras en frissonnant. Et je sens, contre ma poitrine, son petit cœur qui bat, son petit cœur pervers de femme...

Maurice LEBLANC.

64

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Fou de joie, Paul Desson ouvrit la porte de la mansarde.

— Julie, ça y est ! j'ai gagné !... Ma série, la finale, tout ce que j'ai voulu ! Chaltier battu d'une roue ! Henrion de trois longueurs !... Hein, qu'en dis-tu ? trois cents balles...

Il s'abattit dans les bras de sa femme, et ils pleurèrent tous deux, longtemps.

Trois ans auparavant, Paul, commis de magasin dans une petite ville de province, tout jeune, frais, naïf, s'était épris de Julie, caissière à l'Estaminet Royal. Quoique vieille déjà — plus de qua-

rante ans — et flétrie, elle sut se l'attacher à force de douceur et de tendresse. Après dix-huit mois de liaison il l'épousait.

Paul Desson était un passionné de la bicyclette. Quelques succès remportés aux courses de l'endroit le grisèrent. Un jour, ayant pour toute fortune une machine gagnée dans un championnat régional, il résolut de tenter la gloire sur les vélodromes parisiens. Le ménage vint s'établir à Levallois-Perret.

Et voici qu'après d'obscurs débuts, après une existence de privations et de misère où Julie avait dû se mettre au travail pour permettre à Paul un entraînement régulier et du repos, voici que tout à coup Paul se révélait.

— C'est fini, la débine, s'écria-t-il ; on va lâcher la mansarde et s'offrir un palais du côté d'Auteuil. Et puis toi, tu sais, plus de travail, tu t'esquintes à la fin.

Elle sourit.

— Je m'ennuierai à ne rien faire.

— J'ai un emploi : tu surveilleras mon entraînement. Pourquoi pas ? Personne ne connaît comme toi mes forces, mon tempérament, personne ne me soignera. mieux… Et à toi je t'obéirai… tandis qu'aux autres…

Deux jours plus tard, et tous les jours qui suivirent, les fidèles du Parc-aux-Princes auraient pu remarquer, un peu à l'écart, appuyée contre la balustrade qui entoure la piste, une femme à cheveux grisonnants, habillée de façon plus que simple, et qui cherchait à passer inaperçue. Il eût fallu une certaine attention pour noter les petits signes qu'elle échangeait avec Desson. Elle arri-

vait toujours seule, s'en allait, et ne paraissait jamais au quartier des coureurs.

Ainsi l'avait-elle voulu.

— Tu comprends bien, mon Paul, que ma place n'est pas là… tous ces jeunes gens m'intimident… je suis gênée…

Et c'est ainsi, discrètement et de loin, qu'elle assista et contribua aux progrès de son mari. Sévère, méthodique, minutieuse, devinant par instinct de femme tout ce qu'il pouvait supporter d'efforts, les plaisirs, les distractions, la dose de liberté qu'il lui fallait, elle l'amena peu à peu au plus haut point de sa forme. La veille du match bruyamment annoncé qui devait le mettre aux prises avec Harden, ses partisans étaient presque aussi nombreux que ceux du célèbre Américain.

Quant à lui, il n'avait pas confiance. Et combien de fois, au cours de la semaine qui précéda ce match, elle dut le remonter et lui imposer la certitude de la victoire ! On la vit alors, à diverses reprises, en compagnie de son mari, et l'on sut que la dame d'un certain âge qui se tenait si exactement à son poste d'observation était là pour Desson et qu'elle dirigeait son entraînement.

Et la course eut lieu devant une foule énorme. L'Américain gagna de peu la première manche, Paul la seconde, et facilement.

La belle fut, si l'on peut ainsi parler, écoutée dans le plus grand silence. À deux cents mètres du but Paul démarra. l'Américain le rejoignit, le dépassa, mais Paul, en un effort suprême, bondit, sembla laisser son rival sur place et le battit d'une longueur et demie.

Une ovation formidable accueillit son triomphe. Il dut faire deux fois le tour de la piste. En traversant le pesage il fut acclamé par une bande de fanatiques et porté jusqu'à sa cabine.

Julie s'y trouvait déjà. Surprise, elle voulut se lever, mais elle ne le put et retomba sur sa chaise en sanglotant. Paul la serra contre lui. On les regardait avec émotion. Quelqu'un dit à voix basse :

— C'est M Desson.

— M Desson ?

— Oui, sa mère.

Un reporter se détacha des groupes et, s'adressant à Julie :

— Vous devez être contente, Madame ; voici votre fils au premier rang.

Elle leva la tête, ne comprenant pas. Il insista :

— Au tout premier rang. Et pour une mère…

Cette fois Paul entendit, Il allait protester. Julie lui serra la main brusquement et répondit :

— En effet, Monsieur, je suis très contente.

Le soir, lorsqu'ils furent seuls, Paul lui demanda la raison de sa conduite. Elle balbutia :

— Oui, n'est-ce pas, c'est drôle… J'ai eu honte… Moi, ta femme, avec mes cheveux gris ! On m'aurait trouvée ridicule… Me vois-tu répliquer d'un air pincé : « Je ne suis pas la mère, je suis la femme de Paul Desson. »

Le lendemain le journaliste rapporta dans son article la scène touchante qui s'était passée entre la mère et le fils. Paul voulut écrire. Julie n'eut pas de mal à l'en dissuader.

Et c'est ainsi que la chose s'accrédita.

Personne aujourd'hui, dans le monde des coureurs, n'admettrait le moindre doute sur la nature des liens qui réunissent Paul et Julie.

D'ailleurs comment en serait-il autrement ? Est-ce qu'une femme laisserait à son mari l'indépendance que Julie laisse à Paul ? Est-ce que celui-ci, célèbre maintenant, ne répond pas souvent — trop souvent, hélas ! pour le cœur douloureux de son amie — aux billets doux qu'elle reçoit ?

« Maman Julie », comme il l'appelle. Et ce nom lui est resté. Moins timide depuis qu'elle peut s'effacer derrière le rôle de mère, elle ne craint plus de se montrer avec Paul aux séances d'entraînement. Elle connaît tous ses camarades. Elle leur parle. Pour eux aussi, c'est « Maman Julie », et beaucoup envient Desson d'avoir cette « maman » si prévenante, si attentive, si courageuse et si réconfortante.

Quelquefois Paul a des remords. Elle le prend dans ses bras.

— Tais-toi, mon Paul, tout est mieux ainsi. Tu es jeune, on te recherche, on t'adule… Vrai, cela te ferait du tort d'être le mari d'une vieille femme comme moi. Mais oui, crois-moi… tu comprends que tes succès n'auront qu'un temps… Un jour tu feras comme les autres… On t'offrira une place à la tête de quelque maison de cycles ou d'automobiles. Eh bien, je serais un embarras dans ta vie… Peut-être aurais-tu honte de moi… tu me renie-

rais… tandis que tu ne renieras jamais « maman Julie »… Et puis, je t'assure, je suis plus heureuse…

Maurice LEBLANC.

65

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

La route va droit à l'abîme. Au moment où elle s'y jette, un virage brusque la courbe à gauche et la dirige vers la profonde valleuse de Brametot.

Le point de vue est célèbre. Louise exigea de son mari qu'on s'y arrêtât jusqu'à ce que l'automobile des Langeval, moins rapide que la leur, les eût rejoints.

Bernard grogna, selon son habitude, et ne voulut pas descendre. Louise sauta de voiture et courut au bord de la falaise.

Elle tombe à pic sur des champs de galet, où se hérissent, çà et là, d'énormes rochers blancs. La grande mer s'étale au delà, emplit l'horizon, se déploie le long des côtes. On la voit partout, à l'infini, changeante et vivante, bleue, verte, grise, sombre et radieuse, couleur d'argent, couleur de ciel, couleur de soleil.

Àdroite c'est Fécamp, plus loin Dieppe, plus loin d'autres plages à peines visibles. À gauche c'est Étretat. Et dans le fond de la valleuse le petit village de Brametot se couche parmi les grands arbres.

Louise revint, grisée de lumière, un peu lasse aussi, car la chaleur était accablante.

— C'est merveilleux, dit-elle, aie donc le courage de descendre.

Ne recevant pas de réponse, elle regarda Bernard. Il n'avait point bougé de sa place. Il dormait.

Alors elle prit son ombrelle et s'assit à gauche de la route, au revers d'un talus.

Au bout de quelques minutes elle tira de sa poche une lettre, une longue lettre de douze pages, qu'elle se mit à lire. De temps à autre un sourire heureux découvrait ses dents blanches. À la fin elle porta les feuilles à sa bouche et les baisa ardemment, passionnément.

Puis elle relut la lettre. Cette fois elle pleura. Puis, l'ayant dissimulée dans son corsage, elle resta longtemps rêveuse.

Elle songeait au passé, à ses espoirs de jeune fille, aux déceptions de son mariage, aux joies aiguës et violentes, si douloureuses aussi, que la vie lui avait offertes depuis quelques mois.

Une cloche sonna midi, tout en bas, à l'église de Brametot.

— Les Langeval tardent bien à venir, se dit-elle.

Leur ami Georges les accompagnait. Elle frémit en pensant à lui. Georges ! ce nom lui caressait les lèvres, l'emplissait de bonheur. Georges ! ce doux enfant qui l'aimait au point de lui écrire chaque jour, et malgré leurs entrevues quotidiennes, de longues lettres d'adoration !

Elle imagina le déjeuner qui allait les réunir tous les cinq en quelque auberge de village. Georges serait là, près d'elle…

Bernard y serait également, soupçonneux et jaloux comme à l'ordinaire…

Un mouvement de révolte la souleva. Elle regarda son mari. Il dormait encore, accoudé au volant, la tête oscillant de droite et de gauche, congestionné, ridicule.

Pour la première fois elle sentit qu'elle le haïssait, mais d'une haine implacable et féroce. Jamais elle n'avait éprouvé ce sentiment. Et voilà soudain qu'elle découvrait en lui le plus cruel et le plus dangereux des ennemis.

Nerveusement elle arracha une tige de genêt qui se balançait près d'elle et en froissa les feuilles et les fleurs.

— Je le déteste ! s'écria-t-elle, je le hais.

Elle se leva et marcha vers la falaise. Mais tout à coup elle s'arrêta, les yeux fixes, le corps secoué de frissons. Ah ! l'abominable, la monstrueuse idée !

Elle fondit en larmes, la tête cachée entre ses mains. Elle ne voulait pas penser à cela, elle ne le voulait pas.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Lentement Louise retourna près de la voiture et, montée sur le marchepied de gauche, elle examina Bernard en silence. Il ronflait maintenant, la bouche mi-ouverte, le visage rouge, le cou trop serré par son col.

Elle murmura :

— Bernard !

Puis, plus fort :

— Bernard !

Il ne se réveilla point.

Elle tressaillit. À son insu elle avait porté la main sur l'interrupteur. Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que cela signifiait ? N'était-ce pas simplement un jeu, un passe-temps ? Si elle agissait ainsi, c'était pour voir, tout au plus. Que le contact fût établi, il ne s'ensuivait pas… Elle tourna le bouton. Le contact s'établit.

Aussitôt, rapidement, elle passa devant la voiture. Un coup de manivelle.

Àmoitié réveillé par les premières explosions, Bernard murmura :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien… dors… je m'amuse… je vérifie la mise en marche.

Il se rendormit. Maintenant elle était à son côté, contre lui. Avec quelle angoisse elle la surveillait, les yeux fixés sur les paupières closes, comme si elle eût cherché à les clore irrémédiablement.

Elle ne pensait plus. Elle ne luttait plus. Elle obéissait. Des forces la contraignaient à certains gestes. Et ces gestes elle les accomplissait automatiquement. De la main gauche, lentement, mais avec une énergie surhumaine, elle pesa sur la pédale de débrayage. De la main droite elle poussa le levier de changement de vitesse.

Seulement alors elle eut conscience de ce qu'elle faisait. Et elle eût bien voulu, oui, vraiment, il lui semblait qu'elle eût voulu empêcher la chose de se produire.

Mais n'était-il pas trop tard ? Y avait-il au monde une puissance capable de s'opposer au relèvement de cette pédale, et par conséquent ?... Il eût fallu que sa main eût une énergie ! Et justement les muscles de ses bras fléchissait. Sa main devenait insensible, inerte.

Elle lâcha brusquement la pédale et se releva d'un coup.

La voiture, libérée, s'en alla, s'en alla. vers l'abîme... Bernard s'agita... Un grand cri... Tout disparut.

Et Louise courut, chancela et tomba évanouie sur le bord de la falaise, exactement comme quelqu'un qui aurait sauté de voiture au moment où un infortuné compagnon, victime d'un accident épouvantable, était précipité dans le vide !...

Maurice LEBLANC.

66

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Paul Archain est resté longtemps pour moi un véritable problème, pour tous ceux d'ailleurs qui considèrent comme un problème des plus compliqués et des plus attachants les rapports du cerveau et de la matière, de l'intelligence pure et de la force brutale.

Paul Archain, nous le connaissons tous. Il y a six ans, il se révélait par ce double coup de maître, qui met bien en lumière son étonnante personnalité ; au mois d'avril il publiait les Passionnés, ce recueil de contes admirables, dont la forme exquise, la philosophie profonde, l'invention pittoresque et charmante, conquirent les foules autant que l'élite, et le rendirent célèbre du jour au lendemain ; au mois de juillet il gagnait sur la piste de Buffalo le Championnat de France amateurs.

La coïncidence de ces deux événements lui valut une gloire bien plus retentissante que s'il n'eût été que très grand écrivain ou que coureur invincible. Cette gloire, du reste, il la justifia par des manifestations répétées de son double mérite. Depuis six ans il n'a cessé de prouver qu'il en était digne.

La simple énumération de ses triomphes littéraires et sportifs en dit plus que de longues phrases. Rappelez-vous. En 1900 Archain publie son premier volume, Les Cimes, qui consacrent sa réputation, bat, sur la piste, le fameux amateur anglais Huxley, et remporte le Championnat international d'escrime.

En 1901, apparition du Livre de Joie, son chef-d'œuvre : Grand Prix de Paris à Vincennes, champion de patinage à Amsterdam.

L'année suivante, les deux cents représentations de la Tunique de Nessus, sa première pièce, le Raid hippique de Marseille-Paris.

L'année suivante, l'année où il triomphe avec la Toison d'Or, ce drame merveilleux, Archain, tourné au professionnalisme, gagne le Championnat du Monde à Copenhague, enlève la Coupe

Gordon Bennett, le Circuit des Ardennes et le Grand Prix de Monaco aux courses de canots automobiles.

Telles sont les lignes principales de sa double carrière.

Dirai-je ses succès d'homme ? Paul Archain est grand, élégant, de gestes harmonieux, de visage à la fois très doux et très mâle. Chose inouïe : c'est un modeste. De là sans doute la vive sympathie qu'il inspire. Ceux qui le connaissent n'ont pas seulement pour son génie un respect religieux, pour ses prouesses une admiration sans bornes. Ils ont également pour lui une amitié affectueuse.

Et ils éprouvent aussi, à le fréquenter, une stupéfaction infinie, car Paul Archain n'est pas intelligent. Intelligent, peut-être le paraîtrait-il s'il n'était qu'athlète et sportsman. Mais il est, ne l'oublions pas, il est surtout l'auteur des Cimes et de la Toison d'Or, et, comme tel, il paraît lourd, vulgaire, d'aucuns disent franchement bête.

De fait, jamais un mot, jamais une réflexion qui révèle la qualité de son esprit. Jamais un éclair, jamais d'imprévu. Il semble ne point penser, ou du moins ce qu'il exprime de pensée est d'un ordre tellement inférieur qu'on en est toujours déconcerté. Ce n'est que préoccupations sportives, soucis d'entraînement, éloges de la force, discussions insignifiantes sur de petits points techniques.

Et l'on ne comprend pas. Comment ce cerveau-là peut-il secréter de belles idées ? Par quel miracle, les ayant sécrétées, peut-il ensuite les transformer en phrases divines ? Il suffit donc, quand on a du génie, de s'enfermer chaque soir, de neuf heures à minuit, comme le fait Paul Archain, et d'ouvrir telle case mysté-

rieuse d'où s'échappent des trésors toujours renouvelés, des pierres précieuses, des diamants, des perles, de l'or, toujours de l'or ?...

. . . . . .

. . . . . .

⁂

L'été dernier je fis au Bois, à la suite d'incidents qu'il est inutile de raconter, la connaissance d'un jeune homme dont j'avais souvent remarqué la présence aux environs de la porte de Madrid, sur les bords ombreux du petit lac.

Il était chétif, voûté et d'une pâleur extraordinaire. Il marchait péniblement. Son cœur, me dit-il, s'arrêtait parfois de battre durant dix ou quinze secondes, puis repartait avec une telle violence qu'il en était ébranlé.

Je ne le vis jamais que seul. D'ailleurs, je sus par lui qu'il vivait dans une solitude presque complète, et, sauf deux heures de sortie quotidienne, étendu dans sa chambre, sur une chaise-longue, parmi ses livres et ses papiers.

Son nom, sa situation sociale, sa demeure, je les ignorais. Il n'inspirait d'ailleurs aucune curiosité frivole, par cela seul qu'il était lui-même l'être le plus intéressant que l'on pût rencontrer. Esprit original et brillant, intelligence subtile et profonde, sachant tout, ayant tout lu, il avait une conversation grave, lourde d'idées, qui vous rendait désireux de savoir davantage et de mieux penser.

Et il arriva qu'un jour, tandis que nous causions, mon ami inconnu se trouva mal. Une voiture passait. Avec l'aide du cocher je l'y installai, et, prenant dans son carnet une carte de visite, je donnai son adresse : avenue du Roule, à Neuilly.

Maxime Arnould — ainsi se nommait-il — habitait un rez-de-chaussée, au fond d'un jardin. Transporté sur son lit, il s'éveilla, me vit, balbutia quelques mots de remerciement et s'endormit.

Alors je regardai autour de moi. Et tout de suite un portrait me frappa : celui de Paul Archain. Et aussitôt, à droite, à gauche, contre les murs, sur les tables, sur la cheminée, je vis des tas d'autres portraits de Paul Archain : Paul Archain en cycliste, en chauffeur, en escrimeur, en patineur, en cavalier, en gymnaste, en alpiniste.

— C'est un véritable culte ! pensai-je.

Et j'aperçus, entre les deux fenêtres, une petite vitrine où il y avait tous les livres de Paul Archain, vêtus de reliures magnifiques. Et sur l'un des rayons s'alignaient les manuscrits mêmes de ces œuvres, reliés en parchemin.

J'en pris un, poussé par une curiosité un peu indiscrète. C'était le manuscrit des Passionnés. Je l'ouvris. À la première page je lus ces mots, tracés à l'encre rouge : « Les Passionnés, par Maxime Arnould ».

Maxime Arnoud ! Pourquoi ce prénom, pourquoi ce nom en tête d'une œuvre de Paul Archain ?

J'examinai les autres manuscrits. Ils portaient la même mention.

— Vous ne comprenez pas ?

Je me retournai. Assis sur son lit Maxime me regardait. Je vins près de lui. Il me dit, avec un reproche affectueux :

— Loin de moi vous comprendrez… vous saurez mon secret en partie… Alors autant vous expliquer…

Et très bas il prononça :

— Paul est mon frère… Il s'appelle Paul Arnould… Archain est un pseudonyme…

— Mais les Passionnés ? les Cimes ? la Toison d'Or ?

Il rougit, hésita, puis murmura :

— Les livres, les pièces, tout est de moi.

Il se recoucha, las de cet effort. Je crus qu'il dormait de nouveau. Mais au bout d'un instant il reprit, d'une voix à peine perceptible :

— C'est le hasard qui a fait les choses… au début… J'étais souffrant, j'ai prié Paul de chercher un éditeur pour mes premiers contes. Mais je ne voulais pas signer… non… je suis timide, sauvage. Le bruit autour de mon nom me ferait horreur. Paul me dit : « Il faudra pourtant une signature quelconque ». — « Celle que tu voudras », lui répondis-je. Alors il donna la sienne.

J'eus un mouvement. Il reprit :

— Eh bien quoi ? Il a eu raison… C'était le seul moyen d'assurer ma tranquillité. À la longue n'aurait-on pas fini par arriver jusqu'à moi ? Tout est bien ainsi. Et je suis heureux… heureux et fier… oui, fier de mon Paul aimé. Je l'aime tant ! Tous les soirs il

vient ici, à neuf heures, et il me raconte sa vie, ses exploits, les victoires qu'il remporte grâce à sa souplesse, à l'énergie de ses muscles, et celles qu'il doit à l'effort de mon cerveau. Et celles-là sont bien à moi, il me les offre, il me les dédie humblement, et, par lui, j'en savoure l'ivresse. Il est ma joie et mon orgueil, il est ma beauté et ma santé. Paul Archain représente un être complet, fait de lui et de moi, du meilleur de nous deux, de son corps puissant et de ma pensée ardente. Tout est bien ainsi. La nature avait donné à l'un la grâce et la force, à l'autre l'intelligence et l'esprit. Ne croyez-vous pas qu'il est plus intéressant de montrer au monde un Paul Archain paré de tous les dons, que de lui offrir ces deux spectacles affligeants : un cérébral physiquement déchu, et un merveilleux athlète de cerveau plutôt… plutôt moyen ?

Il se tut. J'eus l'impression que ces dernières paroles n'avaient pas été prononcées sans quelque dédain.

Maurice LEBLANC.

67

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

La serrure sauta. L'homme s'introduisit dans la remise. À tâtons, il s'assura que la voiturette était à sa place. Il en alluma les lanternes, établit le contact, vérifia la mise en marche, puis, certain que tout allait bien, il sortit l'automobile dans la cour.

Au moment de partir, il jeta un regard du côté du jardin. Aucune lumière n'éclairait la vaste maison. Il se dit :

— Y a pas d'erreur… ils sont tous à l'église… même que j'y ai vu la cuisinière et les larbins… Alors, quoi ?… une petite visite par là…

Il traversa le jardin et monta les degrés du perron. À l'aide de fausses clefs, il n'eut pas de mal à forcer la porte. À droite du vestibule — il le savait, ayant servi l'an dernier comme mécanicien — à droite s'ouvraient les salons ; à gauche, la salle à manger, le billard et deux chambres. Il hésita, puis il prit à gauche, se souvenant d'un secrétaire situé de ce côté…

Il fut très étonné de trouver dans la dernière chambre une lampe allumée. Pourtant il n'y avait personne. En hâte, il fractura le secrétaire et, pour simplifier la besogne, vida rapidement les tiroirs sur le lit, se réservant d'en trier le contenu.

Àce moment, quelqu'un entra, une bonne. Voyant l'homme, elle poussa un cri d'épouvante et s'évanouit.

Vivement il empoigna la pendule et les chandeliers et les jeta sur le lit, ainsi qu'une coupe d'argent, un coffret ancien et deux vases. En un tour de main, il rabattit les draps sur les objets entassés, noua solidement les quatre bouts, chargea le paquet sur son épaule, quitta la maison, rejoignit la voiture, la mit en mouvement, et bientôt vira sur la grande route.

La cloche de l'église retentit. Il évita la rue principale et gagna les bords de la Seine. Il les suivit jusqu'au pont d'Asnières. La rue de Villiers le conduisit près des fortifications. Il demeurait par là, dans l'une de ces petites baraques qui avoisinent la Porte des Ternes.

Son intention était de déposer d'abord son chargement chez lui, puis de se rendre avenue de Neuilly, où plusieurs de ses camarades, associés, tenaient un garage auquel il avait déjà fourni personnellement quelques automobiles achetées au même prix. On les maquillait. Le commerce était lucratif.

Sa baraque se trouvait à l'écart et non dénuée de tout confortable. Il s'y enferma, désireux de considérer son butin. D'un œil satisfait, avec la fierté légitime que provoque la réussite de toute entreprise, il en fit l'inventaire.

Les jolis flambeaux d'abord apparurent, en argent sans aucun doute, puis la pendule mignonne, émaillée, ornée de pierreries, puis le coffret à incrustations luxueuses.

Mais, soudain, ses yeux se dressèrent, un hurlement s'étrangla dans sa gorge. Là, là, devant lui, quelque chose remuait. C'était une grosse couverture piquée, emportée par mégarde avec les draps. Elle remuait ! Se dominant, du bout des doigts, il eut le courage de la déployer. Certitude horrible : en elle une chose s'agitait.

Et, en effet, l'ayant entièrement déroulée, il aperçut un petit enfant…

…Un petit enfant en chemise, dont les grosses jambes à bourrelets de graisse se démenaient en l'air, un petit enfant vivant.

Il n'y comprenait rien. Certes, la vérité s'imposait à lui : dans son trouble, il n'avait pas remarqué la présence du petit sur le lit, parmi les couvertures, et, pressé par le retour de la bonne, la nourrice probablement, il avait emporté l'enfant au milieu des objets dérobés.

Mais, cette vérité, sa conscience ne l'acceptait pas. Cela lui semblait bien plutôt un miracle… Oui, un miracle déconcertant. Comment ce morceau d'être n'avait-il pas été asphyxié dans la prison des draps et des étoffes ? Comment le choc des objets ne l'avait-il pas tué, ou du moins meurtri ?

Durant des minutes, il le contempla stupidement. Puis ses mains se résignèrent à le prendre. Il le palpa, le caressa avec une crainte respectueuse. La chair rose était intacte. L'enfant semblait simplement s'éveiller. Quel prodige !

Il l'assit et l'étendit sur ses genoux. Le menu corps se détira en mouvements gracieux, la bouche indécise s'ouvrit en un long bâillement, et les yeux clignotèrent gênés par la clarté de la bougie.

Àvoix basse, mystérieusement, l'homme murmura :

— Qui donc es-tu ?

Une riposte, faite en termes précis, ne l'eût pas étonné. Qui était-ce, cet étranger qui pénétrait dans sa vie de façon si inattendue ?

L'enfant, au bout d'un instant, se mit à crier. « Il a froid, peut-être ! » se dit l'individu. Il l'enveloppa de couvertures, mais, comme les cris continuaient, provoqués vraisemblablement par la faim, il fut très embarrassé, car il n'avait nul aliment à lui offrir. Alors il le berça doucement et il lui chantait de monotones chansons, et le petit s'endormit.

Et des idées bizarres émurent le cerveau de l'homme. De l'abîme de son passé surgit la vision d'heures semblables, où sa mère le dorlotait en une triste mansarde. Elle avait une voix bri-

sée dont les notes somnolentes lui tintaient encore à l'oreille. Et elle lui parlait d'un petit enfant qui, certains jours, rend visite aux petits enfants et leur apporte des jouets, des cadeaux, des surprises. C'est l'enfant Noël. L'enfant Noël ! Quel souvenir ! Il court sur les toits, il entre par les cheminées, il cherche les sabots.

La vision de l'homme se précisa. L'enfant Noël venait jusqu'à lui, montait sur ses genoux et s'y installait. Il l'avait là, sous les yeux, sous la main.

Les pensées devenaient confuses en son cerveau surexcité. La certitude du miracle grandissait. L'enfant volé, l'enfant divin, cela ne faisait qu'un. Et une grande honte l'envahit du butin qui s'étalait au milieu de la chambre.

Le petit cria de nouveau. Il devait avoir très faim et très froid. L'homme réfléchit à peine. Il se leva…

⁂

Sous le ciel bas et lourd de neige le même paquet écrasant son dos, il traversa le jardin désert, après avoir remisé l'automobile. Mais avec quelle précaution, cette fois, avec quel respect, il tenait sur son bras gauche, chaudement enveloppé, l'enfant Noël !

La porte de la maison n'était pas fermée. Tout de suite il perçut du bruit, l'agitation de gens terrifiés. Pourtant il n'hésita point.

Il franchit le vestibule sans rencontrer personne. À la porte de la chambre, ayant jeté le paquet, il frappa.

— Entrez !

Il entra. Le père et la mère étaient là, seuls. La mère pleurait. Il dit :

— Voilà l'enfant, voilà tout…

Deux cris de joie lui répondirent. D'un bond la mère s'élança et lui arracha le petit. Et le père cherchait sa part de caresses, à genoux devant sa femme et son enfant.

Et l'on ne s'occupait pas de l'homme. Il voulut s'en aller. Il ne le put. Quelque chose le retenait, un charme inexplicable.

Un timbre retentit. Le domestique vint annoncer :

— C'est le commissaire de police.

— Une seconde, dit le père.

Il s'approcha de l'homme et le reconnut :

— Ah ! c'est vous ! Pourquoi rapportez-vous l'enfant et tous ces objets ?

— Je ne sais pas… ou plutôt oui, je sais… voyez-vous…

Il tâcha d'expliquer. Il raconta les choses, son étonnement…

Le père réfléchit et dit :

— Pas un mot… Je vais vous cacher.

Il le dissimula derrière des tentures.

Et l'homme ne fut nullement surpris de cette miséricorde. Car, en vérité, tout cela n'était que miracle, prodige de Noël, fantaisie mystérieuse de l'enfant divin qui court sur les toits, se glisse par

les cheminées et se blottit dans les couvertures, parmi l'entassement des pendules et des candélabres volés.

Maurice LEBLANC.

68

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

La comtesse Berthe donnait ses ordres avec tant de bonne grâce, il y avait en elle une telle douceur, un charme si simple et si profond, qu'après quatre mois de service chez les de Graneuse, comme mécanicien, Étienne s'aperçut qu'il était infiniment plus heureux qu'il n'eût dû l'être. Il ne se rendait pas un compte exact de ce qu'il éprouvait, ni ne cherchait à le préciser. De l'amour ? Il eût bien ri si l'on eût prononcé ce mot pour expliquer ses sentiments. C'était beaucoup moins, et combien plus à la fois ! C'était la joie de la voir, l'espérance qu'un jour il aurait l'occasion de se dévouer à elle, de la sauver de quelque grand péril.

Et en son imagination de brave garçon, un peu naïf, mais si honnête et si respectueux, il se laissait aller à des rêves magnifiques où la comtesse lui demandait le sacrifice de ses gages, de ses économies, de sa vie elle-même, et où il immolerait tout cela comme des choses insignifiantes, en souriant.

Et quel plaisir d'être celui qui la conduisait de porte en porte, dans ses courses et ses visites ! Comme il était fier de cette mission de confiance ! Et comme il sentait le poids effroyable de la responsabilité qui lui incombait ! La comtesse était là, près de lui, dans le cadre luxueux et capitonné du landaulet. À travers les en-

combrements et les pièges de la rue, ils glissaient, tous deux seuls, l'un près de l'autre. Il avait la garde de cette existence précieuse. Par excès de prudence il évitait les tournants brusques et les allures trop vives. Le soir, quand il la ramenait devant le perron de l'hôtel, il ne doutait point que, grâce à lui, elle n'eût échappé aux pires catastrophes.

Vie délicieuse ! Le matin, dès l'aurore, il faisait la toilette de sa voiture. Son collègue, attaché spécialement au service du comte, se moquait de son zèle. Que lui importait ! Il était heureux.

⁂

Et voici qu'une après-midi la comtesse Berthe, qui avait laissé son automobile non loin du Tir aux Pigeons, revint une heure après en compagnie d'un jeune homme dont Étienne avait remarqué la présence assidue à l'hôtel de Graneuse depuis quelque temps, le baron d'Astry. Elle paraissait très agitée. Le jeune homme lui dit :

— Ne refusez pas… je serais si content…

Elle murmura :

— Eh bien, soit… mais vous me promettez… Étienne, le tour du Bois, et vous arrêterez à la porte Dauphine.

Il fut rapide, le tour du Bois. Douze minutes après, d'Astry était déposé devant le Pavillon Chinois. Mais comme Étienne avait souffert !

Et comme il souffrit par la suite ! Car chaque jour ce fut à un nouveau rendez-vous qu'il dut conduire sa maîtresse. Les Buttes-Chaumont, le parc Montsouris, le Jardin des Plantes, le Luxem-

bourg… partout il stationna, tandis que la comtesse et le baron se promenaient lentement dans les allées désertes. Versailles, Saint-Germain, Pontoise, l'Isle-Adam, bientôt les environs de Paris n'eurent plus de secrets pour lui. Il en connut toutes les routes. Il en traversa tous les villages.

Martyre affreux ! Calvaire épouvantable ! Les mains crispées au volant, les yeux fixés sur l'horizon, il tâchait d'oublier, de ne pas penser. Vains efforts ! Il les savait là, tous les deux. Protégés par les vitres closes, ils pouvaient parler sans qu'il les entendît. Leurs regards pouvaient se mêler, leurs doigts se frôler, sans qu'il les vît.

Et par les grand'routes ensoleillées, au milieu des forêts charmantes, le long des rivières poétiques, il était maintenant celui qui menait leur bonheur et leur assurait l'isolement favorable. Il les protégeait. Il les guidait.

Nulle colère ne le souleva jamais contre eux. Comment en eût-il voulu à la douce comtesse ? Mais souvent il pleurait, et ses larmes roulaient jusqu'aux boutons d'or de sa livrée. Quelquefois, un tronc d'arbre, l'angle d'un mur, la paroi d'un rocher lui apparaissaient comme des buts impérieux vers lesquels il devait foncer. En l'espace d'une seconde il en accepta l'idée… c'était irrévocable… tout serait fini… Et l'on passait droit, sans que la voiture eût seulement dévié.

⁂

Et un jour, brusquement, la glace s'abattit derrière lui.

— Vite, Étienne… le plus vite possible… Nous sommes perdus.

Il resta un moment interdit. Cependant la comtesse et d'Astry s'affolaient, tournés contre la vitre du fond.

— Ah ! le voilà… le voilà… il gagne… sûrement il a vu… il a reconnu…

Alors Étienne comprit. Le comte les poursuivait. Cela ne l'étonna point, son camarade lui ayant fait le matin même plusieurs allusions dont il n'avait pas tout d'abord saisi le sens exact.

— Mille francs pour vous s'il ne nous atteint pas, s'écria le baron.

Étienne freina violemment. La voiture s'arrêta presque.

— Mais vous êtes fou ! hurla d'Astry.

Une voix douce implora :

— Oh ! Étienne, je vous en supplie…

Il fut sur le point de crier :

— Non, non, nous ne bougerons pas.

Et en lui-même il répétait rageusement : « J'arrête… je veux arrêter… je veux que l'autre arrive… les surprenne… »

Mais l'allure avait repris et il l'augmentait progressivement, tout en s'efforçant d'exécuter les gestes contraires.

La jeune femme murmura :

— Il approche… nous sommes perdus, n'est-ce pas, Étienne ? il nous rattrapera…

— C'est une 20-chevaux… rien à faire !

— Mais c'est horrible, s'écria d'Astry d'une voix étranglée par la peur… Tenez, il gagne du terrain… je vois sa figure… il est seul… Ah ! il n'est pas à cinquante mètres…

Et la comtesse implora de nouveau :

— Étienne, je vous en supplie !

Cette prière désespéra Étienne. Mon Dieu, s'il avait pu la sauver !

Soudain, à dix longueurs de voiture, il aperçut devant lui un chemin qui coupait la route à angle droit. Tourner ? s'enfuir par là ? Trop tard, hélas ! À cette allure, c'eût été de la folie !

Il tourna. Deux cris retentirent. L'aile extérieure creusa un sillon dans le talus d'en face. L'espace d'une seconde ils eurent l'impression que la voiture hésitait. Elle se souleva, puis, redressée, fila…

Tout de suite Étienne dit :

— Pas possible que l'autre tourne… elle a trop d'élan.

— La voici, fit la jeune femme… Non, elle passe.

— Parbleu ! dit Étienne.

La route serpentait entre deux remblais qui la dissimulaient. Un carrefour se présenta, puis un autre. Ils étaient sauvés.

En vue d'un petit bois Étienne arrêta net, sauta de son siège, et ouvrit la portière.

— Pour plus de sûreté, que Monsieur le baron descende et se jette dans le bois. Alors je réponds de tout.

Le jeune homme obéit. Tout tremblant encore il tira son portefeuille. Étienne le saisit à l'épaule et le poussa rudement.

— Allons, filez par là… au galop.

Il referma la portière. La comtesse se pencha.

— Étienne…

Leurs yeux se rencontrèrent. Il frissonne et rougit. Qu'allait-elle dire ?

Elle lui tendit la main, et lorsqu'il l'eut prise entre les deux siennes, elle ne la retira pas aussitôt.

— Je vous remercie ! dit-elle.

Il sentit que c'était là plus qu'un remerciement, et qu'en agissant ainsi elle n'ignorait pas que nulle récompense au monde ne lui eût donné plus de joie. Elle savait donc ? Elle avait donc deviné ?…

Ils partirent. Ils ne furent pas rejoints.

Le soir, à l'hôtel de Graneuse, le comte fit mander Étienne et lui dit :

— Je vous ai aperçu tantôt, en automobile. Vos virages sont trop courts, mon garçon. Je trouve dangereux de vous laisser au service de madame. Vous ferez vos huit jours.

Étienne monta dans sa chambre. Il passa, la nuit à sa fenêtre. Quand le jour vint il prit son rasoir et se coupa la gorge.

Maurice LEBLANC.

69

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Des amis m'attendaient pour déjeuner. L'heure du rendez-vous était passée, et vingt kilomètres encore me séparaient de l'étape. Je marchais donc aussi vite que mon automobile le permettait, lorsque j'aperçus, peut-être à, cinq cents pas devant moi, une personne à cheval.

Presque aussitôt je me rendis compte que c'était une amazone et qu'elle venait à ma rencontre.

Je n'eus même point l'idée de ralentir. La route est spacieuse, deux bandes de gazon en doublent la largeur, et l'amazone suivait à gauche un petit sentier tracé dans ce gazon. En outre, je l'affirme sur ce que j'ai de plus sacré au monde, le cheval, à mon approche, ne donna aucun signe d'inquiétude.

Je passai donc, et ce fut subit, inattendu. La bête fit un écart. J'entendis un cri. Je me retournai, j'eus la vision d'une chute et j'arrêtai brusquement.

Aussitôt je me mis à courir. La dame gisait au pied d'un arbre, inanimée. Du sang coulait sur son front, Elle avait dû être projetée contre l'arbre.

Je me penchai. Je vis ses yeux fixes, je touchai ses mains, j'interrogeai son cœur. Elle était morte.

Au loin le cheval galopait.

Je ne dirai point les sentiments qui m'étreignirent en face de cette femme dont le destin, m'avait fait le meurtrier involontaire.

Je ne dirai point mon angoisse, mon affolement, mes remords. Non. Je veux exposer les choses, celle-là et les autres qui s'ensuivirent, je veux les exposer simplement, dans leur horreur tragique. Elles n'ont besoin d'aucun commentaire.

Après un moment de stupeur, j'essuyai son visage. Elle me parut très belle en sa pâleur de morte. À l'arrangement de ses cheveux, à la délicatesse de ses formes, je jugeai que c'était une jeune fille. Aucun indice ne put m'indiquer son nom ni le lieu de sa demeure.

Sur la route il n'y avait personne. À l'horizon des campagnes personne. Je consultai ma carte, le plus proche village se trouvait à une lieue et demie. Je résolus d'y transporter la jeune fille.

Je la couvris de mon vêtement et me dirigeai vers l'automobile pour la ramener vers elle.

En toute hâte j'établis le contact et tournai la manivelle de mise en marche. Aucune explosion ne se produisit.

Durant dix minutes je m'acharnai. En vain. Je vérifiai les bougies, je réglai le trembleur, je cherchai toutes les causes possibles de panne. Cela dura bien une demi-heure. Quel supplice !

Et soudain, ayant tourné la tête, j'aperçus le cheval qui broutait paisiblement auprès de la jeune fille. Et aussitôt une idée me frappa. Je n'hésitai point. D'ailleurs, il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

La bride du cheval traînait à terre. Il se laissa approcher, puis conduire jusqu'à la voiture. À l'aide de cordes je l'y attelai.

Puis je revins vers la morte, la soulevai et, l'emportant dans mes bras, je la déposai sur le siège, sur l'unique siège qui se trouvait auprès du mien.

Ou, pour mieux dire, je l'y assis, un peu à la renverse, et solidement attachée, cela va de soi. Et nous partîmes…

Je m'efforce de tracer ces lignes d'une main qui ne tremble pas, Mais mon cœur tremble, lui, et je suis couvert de sueur rien qu'à l'évocation de cette promenade lugubre.

Nous allons, nous allons au petit pas. La selle au dos, la bête tire de biais. Je dirige, je retiens, je laisse aller. Ma compagne a l'air de dormir.

Parfois je suis près d'arrêter. N'est-ce pas un sacrilège ce que je fais là ? Mais non, mais non, il n'est pas possible d'agir autrement. Alors ?

Et nous allons. Deux, trois kilomètres. Toujours personne dans les champs.

Mais un chemin se présente sur la droite, un chemin qui file entre deux rangées d'arbres, et qui descend dans une vallée étroite. Le cheval s'y engage de lui-même. Nul doute : c'est de ce côté que se trouve la maison, le château…

Et de fait les arbres se multiplient, disposés en quinconces, bien taillés. Des toits apparaissent au loin. J'ai peur…

J'ai peur, car bientôt j'arriverai, il me faudra annoncer la chose. Et comment l'annoncer ? Au moyen de quelles phrases, douces, fuyantes, mensongères, mystérieuses, de ces phrases qui font pressentir l'atroce vérité et donnent le frisson du malheur.

La route aboutissait à la grille d'un parc. Un sentier la traverse à cent pas de cette grille, et par ce sentier quelqu'un passa qui ne me vit point.

Je l'appelai, puis, sautant de voiture, me jetai à sa poursuite.

Il s'arrêta. C'était un homme encore jeune, en tenue de chasse, le fusil sur l'épaule.

Tout haletant je lui dis :

— Monsieur, je vous en prie, tirez-moi d'embarras… J'ai recueilli sur la grand'route une dame, une jeune fille… je ne sais qui elle est… où la conduire…

— Une jeune fille ?

— Oui… tombée de cheval.

— Blessée peut-être ? Morte ?

— Oui, morte… Mais venez… suivez-moi.

Je partis en courant vers la voiture. Mais il me devança. Qu'avait-il à se hâter de la sorte ?

Un soupçon horrible me saisit.

Il bondit sur le marchepied, souleva le vêtement dont j'avais enveloppé la jeune fille, et poussa un hurlement de douleur.

Et tout de suite, il l'arracha du siège. Il l'étendit sur un talus de mousse, et, à genoux devant elle, il lui couvrait les mains de baisers.

Puis il revint à moi. Son visage m'effraya, tellement les traits en étaient bouleversés. Et il me dit d'un ton saccadé :

— C'est ma fille… notre dernière fille… nous en avions trois… toutes trois mortes… Allez… vite… par là… allez prévenir sa mère… prévenez-la doucement… elle arrive par ici… par ce sentier… elle me suivait… Oh ! ma dernière fille !… allez donc !…

Je m'éloignai rapidement. Je n'avais pas fait cent pas qu'un coup de feu retentit.

Il s'était tué.

Et en même temps j'aperçus, tout au bout du sentier qu'il m'avait désigné, j'aperçus une dame qui s'avançait lentement, comme une personne qui se promène, en cueillant de grandes fougères.

Alors, sans réfléchir, je me précipitai vers ma voiture. Je dételai le cheval. Au premier essai la mise en marche s'effectua.

Et fou d'épouvante, les cheveux dressés sur la tête, je m'enfuis, laissant là les deux cadavres qui gisaient à l'extrémité du chemin par où s'en venait la mère, tout doucement, les bras chargés de grandes fougères…

Maurice LEBLANC.

70

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Fervannes, le romancier célèbre, aussi connu par ses aventures que par ses livres, continua :

— Et dans l'enveloppe que je reçus, pas autre chose que ceci : la feuille d'état-major, numéro 19, ou plutôt le quart de cette feuille, c'est-à-dire Yvetot sud-est.

Et sur la carte, tout simplement une croix au crayon rouge dont les deux lignes se rencontraient au point d'intersection des deux routes qui vont, l'une de Rouen au Havre, l'autre d'Yvetot à Neuf-Châtel.

J'examinai l'enveloppe. Elle portait le timbre de Doudeville, localité située à une douzaine de kilomètres de l'endroit désigné par la croix.

L'adresse était écrite, il n'y avait pas de doute, par une main de femme.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Certes, je le sais par de nombreuses lettres, les légendes du pays de Caux que j'ai recueillies et publiées, m'ont valu une petite renommée spéciale dans cette région. Mais pourquoi ce message anonyme et mystérieux ?

Je le déchirai.

Le lendemain le courrier m'apportait une enveloppe identique. Je l'ouvris : même carte d'état-major, même croix au crayon rouge.

Le surlendemain, nouvel envoi. Et les jours suivants également.

J'avouerai que cette obstination ne laissait pas de m'intriguer. L'adresse eût révélé une écriture d'homme, que j'aurais cru à une mystification, et les choses en seraient restées là. Mais c'était une écriture de femme !

Une femme ! La lettre d'une inconnue ! Malgré soi on s'émeut de toucher à ce que toucha les mains d'une femme, de regarder les lignes qu'elle traça. Qui est-elle ? pourquoi s'occupe-t-elle de vous ? Que peut-on espérer de cette amie invisible et lointaine ?

Je ne suis pas fat. Cependant il me fallait bien admettre que tout cela avait une apparence de rendez-vous, c'est que l'on s'intéressait à moi, que je plaisais… Dame !

Le onzième jour, je consultai l'indicateur et marquai le train le plus commode, le train d'une heure vingt, celui que ma correspondante s'attendait évidemment que je prisse.

Je ne le pris point, et le douzième jour non plus, ni le treizième. Mais le quatorzième, la croix au crayon rouge était soulignée brutalement de trois barres. Je ne pus résister. Une curiosité trop forte me poussait. Je partis.

J'arrivai à Motteville à quatre heures trente. Trois ou quatre kilomètres me séparaient du carrefour indiqué. J'avais emporté ma bicyclette ; ce fut l'affaire d'une douzaine de minutes.

Àmesure que j'approchais, cependant, une inquiétude grandissait en moi. Ma conduite me semblait pas trop naïve. Aurais-je dû m'embarquer dans cette aventure sans renseignements précis ? Qui me certifiait que j'avais compris le signe énigmatique, et qu'il y aurait quelqu'un là, à l'embranchement des deux routes, et justement à cette heure de la journée ?

Il y avait quelqu'un, une femme.

Je le confesse, mon émotion fut profonde en la voyant. J'eus l'impression d'un succès, d'une victoire sur le destin, comme si

j'avais violenté l'ordre des choses en devinant ce qu'il n'était point facile de deviner.

Elle aussi, l'inconnue avait sa bicyclette. Je n'eus pas le temps de distinguer ses traits, car, dès qu'elle m'aperçut, d'un geste elle me fit signe de la suivre et se mit en selle.

Et je la suivis.

Elle continua la route que j'avais prise, la route nationale. Elle était charmante à regarder, de taille fine, d'allure souple et jeune. Les plis de sa jupe, ramenés du même côté, lui donnaient une silhouette gracieuse d'amazone. En vérité, ma conduite ne me paraissait plus si ridicule.

Nous atteignîmes les premières maisons d'Yvetot. L'un derrière l'autre, moi peut-être à vingt-cinq mètres d'elle, nous traversâmes la petite ville, très lentement, quelque peu cahotés par les pavés inégaux.

Sur la place principale, j'eus une surprise. Il y avait là, assis à la terrasse d'un café, une vingtaine de personnes, hommes et femmes, qui se levèrent tous, et saluèrent mon inconnue en agitant chapeaux, cannes et mouchoirs. Elle remercia par une inclinaison de tête.

Nous sortîmes d'Yvetot, et tout de suite ce fut une série de routes étroites et sinueuses où je perdis toute idée d'orientation. Je vis des noms, Baons-le-Comte, Veauville. Cette promenade allait-elle continuer longtemps de la sorte ? Où me conduisait-on ? et dans quel but ?

Pour moi il n'y avait qu'un but : aborder l'inconnue, lier conversation avec elle. Mais, à chaque instant, elle se retournait

et me faisait signe de prendre patience et d'être prudent. Sans aucun doute un danger nous menaçait.

À Étoutteville, nouvelle surprise : des gens encore, attablés au café, qui se lèvent au passage de la jeune femme et l'acclament. Elle les salue.

Quelques minutes après, un poteau indicateur m'apprit que nous roulions dans ma direction de Doudeville, et que nous en étions à quatre kilomètres. Cela m'étonna. Pourquoi avait-elle choisi cette route détournée et plus longue ? Et puis c'était donc au lieu même d'où les lettres m'étaient adressées que nous allions ? au lieu où elle demeurait ?

De plus en plus intrigué, à la fois inquiet et ravi de ce mystère, séduit par la grâce de mon inconnue, je goûtais violemment l'étrangeté de l'aventure. D'ailleurs, je m'attendais à tout. Les périls les plus graves ne m'ont pas déconcerté. J'avais pris mon revolver.

Et le clocher surgit entre les hautes futaies dont les fermes s'entourent. N'allait-elle pas s'arrêter ? Ne pourrais-je la rejoindre et lui parler avant de pénétrer dans le bourg ? Je le tentai. D'un geste impérieux elle me signifia de garder ma distance.

Une petite côte, puis une descente assez brusque au milieu des maisons, puis la place du Marché. Et là encore des gens se tenaient à la terrasse d'une auberge, mais des gens en bien plus grand nombre, qui reçurent la jeune femme avec de véritables ovations.

Elle sauta de machine. J'en fis autant, et me dirigeai vers l'une des tables inoccupées, comme un touriste désireux de se

rafraîchir.

Quelle fut ma stupéfaction quand l'inconnue s'approcha de moi, ouvertement, sans la moindre gêne, escortée de la bande de ses amis. L'un de ceux-ci s'en détacha. Elle me dit :

— M. Fervannes, voulez-vous me permettre de vous présenter mon mari, Victor Duroussel, commerçant et conseiller municipal ?

Tour à tour elle me présenta Anthime Vêtu et sa dame, le pharmacien Postel, M. Bourquereux, épicier, et beaucoup d'autres dont le nom m'échappa.

J'étais confondu. Je saluais mécaniquement, je balbutiais des mots quelconques, tout en essayant de comprendre. En vérité, je devais faire piètre figure.

Mais Victor Duroussel s'écria :

— Maintenant que la connaissance est faite, si l'on débouchait quelques bouteilles de cidre !

On s'assit en tumulte autour de moi. M. Bourquereux fut mon voisin. Il me dit, en me tapant sur la jambe :

— Ainsi, ça y est, vous êtes venu ?

Le pharmacien Postel objecta :

— M. Fervannes ne sait peut-être pas !

Je le regardai d'un air stupide. Alors Duroussel demanda à sa femme :

— Tu n'as donc pas expliqué à monsieur.

Elle répondit :

— Non, je n'ai pas eu le temps, et puis il était convenu que je ne dirais rien.

Tout le monde éclata de rire. Et Duroussel prit la parole.

— C'est une idée de ma femme… Figurez-vous qu'elle est entichée de vos livres. Elle lit tous vos articles dans les journaux. Et puis, le mois dernier, il est venu quelqu'un de Paris qui nous a raconté des tas de choses sur vous, des aventures à n'en pas finir… Alors ma femme a dit comme ça : « Moi, je le ferais bien venir pour moi. » Vous pensez si on a ri. Là-dessus elle a parié la chose que vous la suivriez à vingt pas de distance, depuis la route nationale jusqu'à Yvetot, et puis de là ici par Étoutteville, et sans la connaître, rien que pour savoir qui envoyait chaque jour une carte avec une croix rouge. On a parié. Elle a prévenu des amis à Yvetot, des amis à Étoutteville… Et vous voilà… Ah ! c'est qu'elle connaît bien les hommes, la gredine ! Elle me l'avait dit : « Tu verras, il voudra voir quelle est la femme qui lui écrit. Je ne lui donne pas quinze jours pour venir. » Et vous voilà !

De nouveau on s'esclaffa. Je frémissais de colère. Lequel des rieurs allais-je gifler ? Victor Duroussel ? M. Bouquereux, qui se tenait les côtes ?

Mais non, tous ces gens riaient de si bon cœur. Il n'y avait aucune méchanceté dans leur allégresse. Ils avaient fait une bonne farce, et ils se réjouissaient, trouvant très drôle la déconvenue du Parisien, En vérité, se fâcher eût été stupide.

Je regardai M Duroussel. Si elle avait été jolie, j'aurais tenu ma vengeance. Elle ne l'était point, je pus m'en rendre compte.

Elle avait des taches de rousseur, un nez trop court, une bouche peu appétissante.

Allons, il fallait faire contre fortune bon cœur. J'appelai la servante et commandai deux bouteilles de champagne.

Maurice LEBLANC.

71

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Nous causions sport en présence de quelques dames, et nous les interrogions tour à tour sur leurs goûts et leurs préférences. Cette question principalement leur fut posée : « La femme admire-t-elle l'effort, la prouesse ? »

M Arnold, cette jolie veuve qui, depuis la mort de son mari, mène en plein jour une vie si noble et si pure, nous dit :

— Je crois que, d'une façon générale, la femme manque de finesse en matière sportive. Ce que nous admirons surtout, c'est la victoire. Nous applaudissons le vainqueur non point tant parce qu'il a accompli un exploit que parce qu'il est celui qui a triomphé. C'est pourquoi les records nous laissent indifférentes. La femme se considère toujours plus ou moins comme une reine de tournoi qui va décerner la palme au chevalier le plus adroit ou le plus fort.

— Mais cependant, lui dis-je, l'énergie, la résistance sont des qualités que vous appréciez ?

— Oui, si elles se manifestent par quelque chose d'anormal et d'exceptionnel. L'élan d'un coureur qui passe le but ne nous passionne pas. Mais si cet homme a couru pendant des heures, pendant des jours, s'il vient de loin, de très loin, s'il a supporté des fatigues inouïes, alors notre sensibilité s'émeut et notre imagination s'exalte. Voyez-vous, ce qui nous trouble, ce n'est pas l'acte de courage et de force raffiné, civilisé, catalogué, chronométré, c'est l'acte grossier, brutal, primitif, au besoin monstrueux et révoltant. Ainsi…

Elle s'interrompit. Nous la pressâmes de questions, soupçonnant qu'elle hésitait à nous raconter quelque aventure personnelle. Enfin, elle reprit avec un peu d'embarras d'abord, puis avec une émotion que le souvenir ravivait :

— J'ai inspiré, voilà cinq ans bientôt, un amour violent, presque sauvage. J'étais encore en deuil et j'habitais la campagne. À deux kilomètres de ma villa vint s'établir, je ne sais à la suite de quels événements, un gentilhomme basque, sans fortune, sans famille, M. d'Arsac. Je le rencontrai plusieurs fois sur la route ou à travers champs. Puis un jour il eut l'occasion de me ramener un de mes chevaux qui s'était échappé.

M. d'Arsac était petit, mince, de mine maladive et d'apparence frêle. C'est sans doute par là qu'il sut endormir ma défiance et qu'il réussit, non pas à entrer dans mon intimité, mais du moins à entretenir avec moi des relations de voisinage assez fréquentes et, je l'avoue, qui n'étaient pas sans quelque agrément. La solitude n'est supportable que si on peut la rompre de temps à autre, et M. d'Arsac avait une conversation intéressante, des manières fort distinguées et une réserve parfaite.

Quelle fut ma surprise, un jour où je l'avais reçu au salon, en le voyant tomber à mes genoux, et cela tout à coup, sans aucun préambule, comme s'il était pris d'un accès de folie. Et il se roulait à terre, et il criait, et il me demandait pardon, et il suppliait…

Je n'en revenais pas. Il m'aurait fait quelque déclaration banale et discrète que je l'aurais éconduit sur-le-champ. Mais cette scène de désespoir mélodramatique me stupéfiait. Des reproches eussent été absolument ridicules. Je ne savais que dire.

Àla fin je lui ordonnai de se lever. Il obéit. Je murmurai :

— Vous êtes un bon comédien.

— Un comédien !

Il s'avança vers moi, indigné. J'eus peur. Cependant, au fond, je ne doutais pas que tout cela ne fût joué. S'il avait été sincère, un indice quelconque m'eût éclairée depuis longtemps sur cet amour formidable. Et puis, il y avait dans sa voix, à ce moment, dans son attitude, quelque chose de faux et de théâtral qui me gênait.

Soudain il se calma, vint s'asseoir à mes côtés, et me dit d'un ton impérieux :

— Je veux que vous me croyiez, il le faut, je l'exige !

Je ne répondis pas. Il me regarda avec des yeux étranges, et il reprit :

— Que puis-je faire pour que vous me croyiez ?… Je suis prêt à tout…

Après un instant il se leva. Je le sentais embarrassé. Visiblement il ne savait comment sortir de cette situation.

Il marcha de long en large, puis s'arrêta devant une panoplie que mon mari s'était amusé autrefois à disposer avec des armes rapportées de voyage. Il prit une petite hache à manche ciselé, en essaya le fil sur son ongle, et revint près de moi.

Il semblait très grave. Il me dit posément, sans émotion :

— Je ne vous demande rien que de croire à mon amour. Si vous ne me répondez pas : « J'y crois », je vais accomplir un acte stupide, mais qui vous prouvera que je suis sincère. Répondez.

Je ne répondis pas.

Vivement il allongea l'index de sa main gauche sur le bord de la table et, d'un coup de hache, le trancha net.

Je me trouvai mal. Quand je repris mes sens, M. d'Arsac avait disparu.

⁂

— Certes, reprit M Arnold, et ce curieux personnage ne l'avait point dissimulé, l'acte était stupide, barbare, d'une sauvagerie révoltante et ne pouvait m'inspirer que du dégoût. N'importe ! C'était là un de ces actes qui nous frappent au plus profond de nous-mêmes. Il ne m'était plus possible de douter que cet homme fût extraordinairement courageux, et en outre qu'il m'aimât jusqu'à l'absurdité, jusqu'à l'héroïsme. Je le détestais, mais il forçait mon estime. De quoi n'était-il pas capable ? Je frissonnais en pensant à lui.

Il eut le bon goût de ne pas chercher à me revoir. Je lui en sus gré, mais cela m'irritait aussi. D'ailleurs, je n'admis pas un instant l'idée qu'il ne fit pas quelque nouvelle tentative. Et cette idée m'épouvantait.

Or, un jour, je reçus ces mots de lui :

« Je ne peux pas vivre ainsi, je ne le peux plus. Vous savez que je vous aime, mais je veux davantage. Dès que vous aurez cette lettre, venez sans réfléchir, venez, je vous en prie… Sinon la main qui trace ces lignes n'en tracera plus jamais d'autres. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Cette main, c'est vous qui l'aurez tranchée, comme déjà… une fois… »

M Arnold se tut. Elle semblait bouleversée. Sans doute avait-elle regret de rappeler ces souvenirs pénibles.

Nous n'osâmes l'interroger, malgré la curiosité anxieuse qui nous étreignait. Ce ne fut que le soir, au dîner, qu'une de ces dames lui dit à brûle-pourpoint :

— À propos, ma chère, ce M. d'Arsac dont vous nous parliez tantôt, je le connais. L'année dernière je l'ai vu chez Molier. Il faisait de la barre fixe.

M Arnold rougit, garda le silence durant quelques secondes, puis, levant la tête, elle dit simplement et gravement :

— C'est donc qu'il a conservé ses deux mains.

Maurice LEBLANC.

Le docteur Daurenne nous raconta cette plaisante aventure :

Cela date de l'automne dernier. Je revenais en automobile des bords de la Loire, où j'avais été chasser durant quelques jours. À l'endroit le plus désert des plaines de Sologne, une panne me surprit. Nous n'en avions pas encore découvert la cause, mon mécanicien et moi, lorsque survint une automobile qui suivait la même direction que nous.

Entre voyageurs qui se trouvent en pays perdu, on compatit plus facilement à l'infortune d'un collègue. La voiture s'arrêta. Un monsieur en descendit, couvert comme moi d'une ample peau de bique.

Je lui expliquai ma situation et la nécessité où j'étais d'arriver le soir même à Paris pour dîner. Très aimablement il m'offrit une place. Mon mécanicien se tirerait d'affaire comme il pourrait. J'acceptai.

Un chauffeur conduisait sa voiture. Il s'assit près de lui, tandis que moi je prenais place dans le tonneau, auprès de sa femme, ou plutôt auprès de l'amas de fourrures et de voiles qui représentait sa femme.

Tout cela fut effectué rapidement. Eux aussi ils étaient pressés. Il n'y eut pas de présentation, et je jugeai inutile, du moins jusqu'à nouvel ordre, d'adresser la parole à ma voisine. Elle ne m'y conviait d'ailleurs pas, préoccupée surtout, me sembla-t-il,

de se garantir contre un petit vent glacé qui nous prenait en écharpe.

Et tous quatre, sous le masque, sous le déguisement des peaux et des casquettes rabattues, nous roulâmes en silence.

Une demi-heure passa. L'automobile était une quatorze-chevaux. Nous avancions.

Je jouissais profondément du charme infini de la vitesse, la pensée pour ainsi dire fluide, éparse, répandue autour de moi et mêlée aux choses.

Soudain, un chien bondit d'un côté à l'autre de la route. Il y eut un écart brusque. La voiture entra de biais dans un talus de sable qui amortit son élan, et nous fûmes projetés assez doucement sur de la terre très molle.

Aussitôt debout je m'occupai de mes compagnons. Les deux hommes se relevèrent, sains et saufs, mais la femme ne bougeait pas.

Très inquiet, le mari se pencha sur elle. Elle n'était qu'évanouie. Il l'entendit même qui prononçait quelques mots. M'autorisant de mon titre de docteur, je proposai mes soins, mais nous résolûmes d'abord de la transporter dans une auberge qui se trouvait justement à proximité.

Le trajet lui fut pénible. Elle ne cessa de gémir, comme une personne qui souffre beaucoup. On ne l'avait pas étendue sur un lit qu'elle perdit de nouveau connaissance.

Je priai son mari de la dévêtir, car elle devait avoir du mal à respirer sous ses fourrures. Moi-même je rabattis son capuchon

et détachai le masque de dentelles et de mica qui lui couvrait le visage.

Un cri de stupéfaction m'échappa. J'avais reconnu…

Il faut que je vous rappelle… Mais vous savez tous, n'est-ce pas, l'histoire de mon mariage, le désaccord qui se produisit entre ma femme et moi après quelques années d'union parfaite, puis notre divorce, l'an dernier. Et vous comprenez… cette femme que je soignais était la mienne.

C'était aussi celle de M. Paul Chantelin, son second mari. Effrayé par mon exclamation, il s'était relevé.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? Quelque chose de grave ?

J'hésitais à répondre. Il me supplia d'une voix anxieuse :

— Oh ! je vous en prie, docteur, dites-moi la vérité… ma femme m'est plus chère que tout… Est-ce que vous prévoyez une complication ?

— Non, non, affirmai-je, soyez tranquille.

Il acheva d'enlever le corsage. Je lui saisis le bras et murmurai :

— Je suis le docteur Daurenne.

— Ah ! fit-il abasourdi.

Il regarda ma femme, ou plutôt la sienne, puis me regarda. Je tournai la tête et m'éloignai.

Àce moment elle se plaignit.

— Qu'est-ce que tu as ? s'écria-t-il. Tu souffres ?

Il y eut un silence ; puis, de nouveau, des plaintes. Alors il vint à moi et me dit !

— Docteur, ayez l'obligeance de soigner M Chantelin ; je vous en serais très reconnaissant.

Je m'approchai. Ma femme avait de petites contractions nerveuses. Je prononçai, hésitant :

— Il faudrait… il faudrait que je la…

— Faites tout ce qu'il faut faire, docteur, je vous confie M Chantelin.

Il insistait avec une intention visible sur ma qualité de docteur et sur le nom de M Chantelin, pour bien établir qu'en tout ceci il ne s'agissait que de soins médicaux donnés à une malade.

Il m'implora de nouveau :

— Je vous en prie, docteur, je vous en prie…

Alors je me penchai sur la malade et l'auscultai.

Je fus tout de suite rassuré : je reconnaissais ce battement de cœur irrégulier, intermittent, que j'avais eu si souvent l'occasion de constater lorsque ma femme avait une émotion trop violente. Ce n'était rien. Il fallait simplement attendre. Nous attendîmes, et, machinalement, suivant une habitude ancienne que j'avais prise en de semblables circonstances, je me mis à lui caresser le front et les cheveux.

D'ordinaire ces sortes de passes magnétiques, très douces, l'apaisaient, puis la réveillaient. Et, de fait, elle sembla se calmer, et puis elle ouvrit les yeux.

Elle me vit et ne parut pas étonnée. Sans aucun doute elle n'avait pas conscience de l'heure présente et croyait vivre dans le passé. Elle murmura mon nom :

— C'est toi, René…

Mais la vue de son mari la troubla.

— Qu'y a-t-il ? Où sommes-nous ?

Son regard nous interrogeait alternativement. M. Chantelin expliqua :

— Rappelle-toi… l'accident… c'était Monsieur qui était avec nous… Il a eu l'obligeance…

Peu à peu la lumière se fit en son esprit. Elle eut un sourire malicieux, et, tout en se rajustant, elle me dit :

— Je vous remercie, docteur.

Je les quittai.

Une heure après mon automobile arrivait. Je fus bien aise de pouvoir rendre à M. et M Chantelin la politesse que j'avais reçue d'eux. Sur mon invitation ils prirent place dans le tonneau et, sans autre incident, je ramenai jusqu'à leur domicile ma femme et son mari.

Maurice LEBLANC.

— Décidément, grand'mère, t'es pas sportive pour deux sous !

— Moi, pas sportive ?

— Dame ! je tire sur la guide de droite et tu tournes à gauche… T'appelles ça du sport ? Et puis, t'as une allure qu'est ni du trot, ni du pas. Faudrait pourtant choisir.

Grand'mère aurait bien voulu choisir le pas. Mais les claquements de fouet de Jacques, les hue, les dia, étaient si nombreux qu'elle n'osait point ralentir. Et, les deux bras serrés par les guides, sous la conduite impérieuse de son petit-fils, elle trottinait autour de la pelouse, devant la maison qu'ils habitaient à l'extrémité du village depuis la mort des parents de Jacques.

— Mais non, s'écria-t-il, pas par là, puisque j'tire ni à droite ni à gauche.

— On a sonné.

— Alors, quoi ! tu vas ouvrir ? Comme si un cheval savait tourner une clef.

— Eh bien, ouvre, toi.

Jacques tourna la clef, tira la porte et resta stupéfait : Gravely, le mécanicien de la bourgade voisine, était là. Il tenait par le guidon une petite bicyclette d'enfant, légère, mignonne, étincelante.

— Mais, grand'mère, c'est celle que nous avons vue dimanche dans la vitrine, celle que j'avais envie.

— Et que je t'offre pour ta fête, qui est demain. M. Gravely vient justement te donner ta première leçon.

Il la regarda. Elle ne riait pas. Il rougit de plaisir, comprenant que c'était vrai, qu'il aurait une bicyclette à lui, qu'il en avait une. Et il se jeta dans les bras de sa grand'mère,

Elle lui dit :

— Pour le coup, j'espère que tu me trouves sportive.

Gravely donna sa première leçon. Le lendemain Jacques alla prendre la seconde, Ce fut suffisant. Il savait se tenir à bicyclette.

Dès lors grand'mère put se reposer de ses fatigues de cheval. Assise confortablement à la fenêtre de sa salle à manger, elle assistait aux évolutions de son petit-fils sur la route. Il avait le droit de rouler de la maison à l'église et de l'église à la maison, de sorte qu'elle ne le perdait pas de vue. Et elle se réjouissait de son adresse et de son élégance.

il arriva ce qui devait arriver : après une quinzaine de ce manège, Jacques avait épuisé toutes les joies que l'on peut trouver à mesurer trente fois par jour les huit cents mètres d'un même ruban de route. Il réclama plus d'indépendance, l'imprévu des longues promenades.

Grand'mère refusa net.

— Non non, j'aurais trop peur… Pense donc, tu n'as pas sept ans !

Jacques se dit que c'était là précisément un âge respectable où l'on est digne de toutes les libertés, mais comme il adorait sa grand-mère, il n'insista pas.

Seulement, peu à peu, il se lassa de cet exercice fastidieux d'écureuil en cage. Les tas de cailloux, les bornes kilométriques,

les arbres du chemin lui étaient aussi familiers que les billes d'agate et les toupies qu'il avait dans sa poche. La bicyclette fut à peu près remisée et grand'mère élevée de nouveau à la dignité de cheval. Elle lui reprocha ses goûts versatiles.

— Voyons, tu aimais tout cela ! tu étais si content de mon cadeau !

Ce qui lui attira un jour cette réponse :

— Eh bien, si tu veux que j'y aille, achètes-en une, et on sortira ensemble,

— Moi, une bicyclette ! Moi, une vieille femme, qui porte des lunettes et des jupes !

— Ben quoi ! Monsieur le curé porte aussi des lunettes et des jupes, et il vient sur sa machine pour me donner mes leçons.

Quoique irréfutable, l'argument ne convainquit pas grand'mère.

Mais Jacques avait été si vivement séduit par cette idée de promenades, émise au hasard, qu'il ne cessa de revenir à la charge. Les prières, les raisonnements les plus judicieux sur l'excellence du sport à tout âge, la nécessité pour un petit-fils d'avoir une grand'mère sportive, rien n'ayant prise sur la bonne dame, il employa la ruse.

Tout d'abord elle fut déchue de son rôle de cheval. On ne jouerait plus au cheval.

— Et pourquoi donc, Jacques ?

— Cela m'ennuie.

Et le ballon aussi l'ennuya, et le croquet et le volant, tous les jeux enfin où elle lui servait de partenaire du matin au soir.

Elle fut désespérée. Il ne sortait plus. Pris d'une ardeur subite pour le travail, il apprenait ses leçons et faisait ses devoirs, chose vraiment stupéfiante, et passait ses heures de récréation à lire, étendu sur un fauteuil.

Àce régime il perdit ses belles couleurs. C'était trop. Grand'-mère céda.

Ne voulant pas mettre cher, elle choisit une marque tout à fait inconnue.

La question du costume fut vite résolue : une vieille jupe raccourcie ferait l'affaire.

Et Gravely commença les leçons. Ce qu'elles furent pénibles : Jacques n'en revenait pas.

— Mais enfin, grand'mère, moi, au bout de deux fois, je savais.

— Que veux-tu ? Pas sportive pour deux sous, ta pauvre vieille…

Jacques avait l'impression confuse qu'elle disait vrai. Elle était si drôle là-dessus, si maladroite, si lourde ! Gravely suait sang et eau pour la maintenir en équilibre. Il fallut un bon mois avant qu'il osât la livrer à elle-même. Et elle n'en menait pas large la première fois où elle ne l'entendit plus courir derrière elle.

Ce qui la stimulait, c'était la joie de Jacques.

— Grand'mère, avant huit jours, nous allons à Beauval et nous revenons par Issigny.

Or, elle eut lieu, cette première promenade. Tous deux, prêts à l'heure, bien équipés, Jacques ardent et fébrile, grand'mère résignée, ils partirent.

Il poussait des cris d'enthousiasme. Il lui semblait qu'il n'avait jamais vu ces pays-là, que ces routes étaient toutes nouvelles, spécialement aménagées pour eux, bien plus roulantes que les autres.

Entre Beauval et Issigny, cependant, il y a une mauvaise descente, hérissée de cailloux. Grand'mère heurta l'un de ces cailloux, décrivit quelques zigzags et tomba.

Jacques se précipita à son secours, mais il ne put la relever, Elle avait la jambe droite cassée.

⁂

Le mal fut plus grave qu'on ne le supposait tout d'abord. Durant trois mois elle dut garder le lit. Jacques ne la quitta pour ainsi dire pas. C'était lui la cause de tout cela, il le savait, et pour réparer sa faute il s'imposait auprès de la malade les tâches les plus ennuyeuses, comme de lui lire chaque matin son journal et la longue litanie de ses prières.

Enfin, le docteur déclara qu'elle ne pourrait plus marcher qu'avec des béquilles.

Jacques pleura quand il la vit ainsi, suspendue sur ces deux abominables instruments.

— Si encore tu avais une petite voiture, un fauteuil roulant !

— Eh ! mon Dieu, qui est-ce qui s'occuperait de moi ? La bonne a assez à faire.

Quinze jours plus tard elle put descendre de sa chambre. À la porte du jardin, un vieux fauteuil juché sur trois roues l'attendait.

Interdite, elle regarda Jacques. Il s'écria :

— Eh bien oui, c'est moi… moi et Gravely. Il l'avait d'occasion… une bonne occasion ! Pense donc, il nous le laisse contre nos deux bicyclettes.

— Mais c'est absurde ! Qui me poussera ?

— Moi, parbleu ! Crois-tu que j'aurai pas la force ? Et puis, quand j'serai fatigué j'tirerai… C'est bien moins fatigant… Tu sais, j'ai mes guides d'autrefois… mais oui, c'est moi qui ferai le cheval maintenant… Ah ! ne dis pas non, ça c'est du sport… Voyons, montre-nous une bonne fois que t'es une grand mère sportive…

Maurice LEBLANC.

74

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Mes troubles nerveux continuant, j'allai voir à Paris une de nos sommités médicales. Au cours de la consultation, je parlai de mon automobile. Le docteur fit la grimace.

— Je ne vous conseille pas d'abuser de ce genre de locomotion.

— Oh ! non, docteur, simplement pour la surveillance de mes fermes, qui sont situées aux quatre points opposés du village où j'habite.

— Du moins, vous ne conduisez pas vous-même ?

— Mais si.

— Oh ! pour cela, je vous l'interdis. La conduite d'une automobile exige une tension, un effort, qui peut vous être préjudiciable au dernier point. Prenez un chauffeur.

— C'est un supplément de frais…

— Que voulez-vous ! La chose en vaut la peine…

Je repris le train, fort déconfit. Ma femme, dès qu'elle en eut connaissance, fut désolée de l'interdiction. Nous avions un peu obéré notre budget pour acheter cette voiture. Quelle perte si on la revendait ! Il valait encore mieux, quelle que fût la dépense, s'offrir le luxe d'un mécanicien, dans les prix doux, bien entendu.

J'engageai un petit domestique que je dressai. Il était fort intelligent et d'une grande adresse. À notre première sortie il heurta et démolit une charrette de paysan. J'eus à payer deux cents francs de dommages-intérêts.

Je m'assurai les services d'un autre jeune homme. Au bout d'un mois d'exercice quotidien celui-ci n'avait pas encore compris que les deux pédales sont deux choses que l'on ne peut pas employer indifféremment l'une pour l'autre.

Un chauffeur, un vrai chauffeur de Paris, sollicité par lettre, demanda cent cinquante francs et carte blanche pour l'achat et la consommation de l'essence.

Tous ces ennuis n'étaient point pour apaiser mon système nerveux. Je devenais morose, irritable. C'est alors que ma femme me dit :

— Eh bien ! qui m'empêcherait de conduire, moi ?

Cette proposition me stupéfia. Céline était une créature faible, sans initiative ni énergie, que j'avais pris l'habitude de considérer comme incapable de la moindre résolution. Excellente épouse, d'ailleurs, bonne ménagère, mais si nonchalante, si veule, si molle, si heureuse de se laisser guider dans toutes les circonstances de la vie. Ah ! en voilà une qui ne songeait pas à revendiquer les droits de la femme, et à qui l'autorité du mari semblait indiscutable et naturelle !

Cependant, en y réfléchissant, son idée n'avait rien d'absurde en principe. Et comme, d'autre part, elle réunissait tous les avantages, j'acceptai. Mais, je l'avoue, ma confiance dans les aptitudes de Céline était mince.

⁂

Je me trompais. Après les premières explications, je m'aperçus, non sans surprise, que Céline comprenait à merveille. La manœuvre lui fut tout de suite familière. De force il n'en est pas besoin. En quelques semaines l'élève atteignit à une habileté qu'il m'avait fallu personnellement des mois pour conquérir.

Je n'en revenais pas. Pareille sûreté chez ce petit être frêle ! Tant de décision dans ce caractère incertain ! Du premier coup, elle mena sa voilure avec une tranquillité de vieux chauffeur, et toutes ces qualités de coup d'œil, de sang-froid, de justesse, d'audace, de prudence, qui ne viennent qu'après un long apprentis-

sage, on eût dit qu'elles s'éveillaient en elle au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir.

Cela me parut délicieux. Notre automobile ne fut pas seulement affectée à des courses utiles entre mes diverses fermes. De charmantes promenades me firent connaître tout le pays à vingt lieues à la ronde. Céline, infatigable, proposait chaque jour une nouvelle excursion. Tout chemin ignoré lui semblait indispensable à parcourir. Elle s'y engageait au hasard. Et le mieux, c'est qu'après les détours les plus compliqués elle ne se perdait jamais. Le sens de la direction se développait en elle également.

Mais d'ailleurs, le sens de toutes les choses se développait en elle. Sa nature s'affirmait de la façon la plus catégorique. Plus de flâneries. Elle devenait active et curieuse. Souvent sa volonté se heurtait à la mienne, et je n'avais pas toujours le dessus, loin de là. Je finis même par avoir le dessous d'une manière à peu près constante. J'avais beau me rebiffer. Il fallait céder. C'est qu'elle savait commander maintenant, la mâtine ! exiger, se faire obéir et servir !

Et il arriva peu à peu, sans qu'il me fût possible de résister à cet envahissement progressif, qu'elle s'empara de toute l'autorité domestique. Elle fut tout, je ne fus plus rien. Accoutumée à tourner à droite quand elle le voulait, à gauche quand elle le préférait, à ralentir ou à précipiter l'allure, tandis que moi je restais à ses côtés, inactif et soumis, elle nous considéra, par un phénomène très explicable, sous un aspect absolument différent : elle comme le principe d'énergie qui mettait tout en mouvement, moi comme un rouage inutile et encombrant.

Et nous en sommes là. Certes, on s'entend admirablement, mais à la condition qu'elle parle et que je me taise, qu'elle ordonne et que je me résigne. Elle est celle qui dirige, je suis celui qui se laisse diriger. Elle a le verbe haut, les gestes dominateurs. Bref, si je puis m'exprimer ainsi, dans le voyage que nous accomplissons ensemble à travers la vie, elle a pris le volant que ma main débile avait dû lui confier, et elle conduit, choisit, vire, s'arrête, marche à sa guise. Je la regarde faire.

Le plus vexant, c'est que nous ne sommes plus seuls sur la route, je veux dire dans notre automobile, dans mon automobile. Elle y admet n'importe qui, la femme du notaire, le curé.

Depuis un mois principalement, nous pilotons du matin au soir le nouveau médecin. Il est charmant, tout jeune, mais un peu indiscret. Nous l'accompagnons chez tous ses malades, et nous attendons à la porte. Quelquefois même Céline me dépose à la barrière de l'une de mes fermes et le mène jusqu'à la ville voisine, où il a des clients très riches. Et que je ne m'avise pas de protester. Sinon colère, reproches et bouderie.

Àpart cela la vie n'est pas mauvaise.

Maurice LEBLANC.

75

La duchesse de B... passe pour l'une des plus jolies femmes de notre époque. On cite la splendeur de ses trente ans. Sa beauté est un dogme qui n'a pas d'incrédules, et que ses rivales elles-mêmes n'oseraient contester. Nous en parlons tous avec une

sorte de fierté, comme s'il en rejaillissait quelque chose sur nous, sur Paris, sur la France entière. C'est un patrimoine, une beauté nationale qui nous appartient à tous.

Et, de fait, la duchesse est merveilleusement belle. Je l'ai vue un soir de bal. Sa fraîcheur de toute jeune fille m'étonna. Elle a le teint des enfants bien portants. Le grain de sa peau est d'une finesse incomparable. Le visage est à la fois souriant et noble, expressif et régulier, parfait et vivant.

On l'en dit orgueilleuse. Elle serait sage par indifférence à tout ce qui n'est pas sa beauté. Cette beauté, elle l'aime. C'est sa seule passion, son unique amour, sa raison d'être. Elle s'y consacre. Elle s'y dévoue…

⁂

Une automobile descendait rapidement l'avenue Malakoff. Une autre filait à toute allure sur l'avenue du Bois. Elles se croisèrent. Chacun des deux mécaniciens fit une fausse manœuvre. Le choc eut lieu…

Mais tout d'abord je veux affirmer que ceci n'est pas un conte. Je relate simplement ce que j'ai vu moi-même, la semaine passée, vers onze heures et demie, à l'angle des deux avenues. Comment les journaux n'ont-ils pas parlé de cet accident ? Il y avait là cependant une matière à potins d'une saveur toute particulière. Je ne serais point surpris que leur silence eût été sollicité.

Donc, la rencontre se produisit. Elle fut violente. La voiture qui débouchait de l'avenue Malakoff, énorme et puissante, prit l'autre en écharpe, par le devant, la fit pirouetter, et alla s'échouer sur la pelouse opposée.

Tout cela parut l'affaire d'une seconde. Après le premier moment d'effroi, des promeneurs, des agents, se précipitèrent. On releva les deux mécaniciens, assez grièvement blessés, et on les emporta.

Tout de suite il fut constaté qu'il n'y avait personne dans la grosse voiture. Mais dans le landau électrique renversé au milieu de la chaussée ?

On s'approcha, sans trop d'appréhension, car l'avant seul avait été touché, et, d'autre part, on n'entendait aucun cri, aucune plainte. À moins de supposer que le choc eût étourdi la personne, ou les personnes enfermées…

La machine gisait sur le flanc, inanimée, morte. On regarda par la glace brisée.

Il y avait quelqu'un, une dame, une dame qui ne bougeait pas.

On organisa le sauvetage.

J'étais là, au premier rang des curieux. Près de moi, un monsieur dit :

— Je reconnais l'automobile : c'est celle de la duchesse de B…

Je la reconnus aussi. Chaque matin, la duchesse de B… passe et repasse sur l'avenue dans son landau.

Quand le temps le permet, ce landau est découvert, mais elle s'enveloppe en ce cas de voiles si épais qu'on ne peut discerner son visage.

Cependant, on jugea plus simple de redresser la voiture. Ce fut aisé. Il n'y avait plus qu'à retirer là duchesse, Mais pourquoi ne

l'entendait-on pas ? Était-elle morte ? évanouie ?

On parvint jusqu'à elle. Je la vis alors, immobile, pliée en deux, les poings collés sur sa figure. Et soudain, dès qu'on l'approcha, voilà qu'elle se mit à protester.

— Allez-vous-en… laissez-moi… je n'ai besoin de personne.

Quelqu'un s'avança :

— Je suis docteur, Madame, et si vous me permettez…

— Non, non, qu'on me laisse… C'est abominable ! on n'a pas le droit de m'importuner… je n'ai rien…

Elle devait pourtant avoir « quelque chose », car sa voix faiblit, sa résistance devint moins énergique. Le médecin dit :

— Elle se trouve mal… il lui faut de l'air.

Les ressorts étant faussés, on ne put rabattre la capote. Alors les coussins furent enlevés et disposés sur le trottoir, et l'on y transporta la duchesse.

Bien qu'elle eût perdu connaissance, elle semblait se défendre encore, raidie, figée dans la même posture. On eut toutes les peines du monde à écarter ses poings. Ils se crispaient contre son visage, s'y incrustaient, rigides, comme si elle avait été prise de sommeil hypnotique.

On y parvint cependant.

Et je compris : la duchesse était laide ! Laide, non, le mot est injuste, mais elle n'est pas belle. Surtout elle n'a point cette divine fraîcheur dont on la croit parée. Je peux l'affirmer, puisque je l'ai vue à l'état naturel, « non faite », alors que les fards de la

veille, mal essuyés, que le rouge, le noir, le bleu, le rose, coulaient, salissaient la peau. Et quelle peau, mon Dieu ! rude, terreuse, flétrie, vieille déjà !

Oui, en vérité, la duchesse de B... est laide... Vingt personnes ont pu s'en rendre compte comme moi, l'autre matin.

Quelle leçon pour les jolies femmes de Paris, qui s'imaginent être à l'abri de toute indiscrétion lorsqu'elles ont entouré des voiles impénétrables de l'automobiliste leur visage du matin, leur beauté naturelle, pas encore « faite ».

Maurice LEBLANC.

76

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Pendant deux ans, M. et M Chapain et M. et M Vigoux, respectivement herboristes et quincailliers à Saint-Gravet, se réunirent tous les soirs dans un noble but. On faisait une partie de rami. À la fin de la soirée les perdants glissaient leurs pièces d'argent et leurs sous dans la fente d'une énorme tire-lire en fer-blanc. Le produit de cette cagnotte devait couvrir les frais d'un séjour que l'un des deux couples ferait à Paris. Mais lequel des deux couples ? Ah ! ce voyage, comme ils en parlèrent ! Quels rêves il suscita !

Le moment venu, la tire-lire fut ouverte. On tira au sort. Les Chapain furent favorisés. Les Vigoux, stupéfaits, leur vouèrent immédiatement une haine mortelle.

⁂

Au mois de décembre, Chapain et sa femme débarquèrent à Paris. Ils y passèrent trois semaines d'autant plus délicieuses qu'il leur semblait les passer aux frais de leurs amis Vigoux. Dîners fins aux bouillons Duval, fauteuils de foyer à Cluny et à Déjazet, emplettes à la Samaritaine, omnibus, bateaux-mouches, entrées au Salon de l'Automobile, note d'hôtel, les autres, restés là-bas devant leur comptoir, réglèrent tout. Chapain, de rire, s'en tenait les côtes. M Chapain écrivait chaque jour à M Vigoux sur carte postale illustrée le programme de la veille, spectacles, menus, etc.

Ces trois semaines resteront dans le souvenir des Chapain comme le point culminant de leur vie.

Ils rentrèrent à Saint-Gravet pour les fêtes de Noël. Ils ne rapportaient rien aux Vigoux, « ayant eu juste de quoi », comme ils leur dirent.

— Et vous comprenez que nous ne voulions pas y être de notre poche.

— Il vous suffisait d'y être de la nôtre, susurra M Vigoux d'une petite voix acide.

Le lendemain, M. Chapain, en lisant son journal, vit la « Liste des numéros gagnants de la Loterie du Salon de l'Automobile ».

— Tiens, mais on nous a donné une enveloppe à l'entrée ! Regarde donc le numéro, chérie.

Chérie regarda et poussa un cri. Ils avaient gagné le gros lot, une automobile Asseline, huit-chevaux…

⁂

Ou, du moins, le numéro 24 257 gagne le gros lot. Or, à qui appartient le numéro 24 257 ? Au seul ménage Chapain, ou bien, par moitié, aux deux ménages Chapain et Vigoux ?

Voilà la question que M. Vigoux lança un matin au saut du lit, après deux jours d'affreux désespoir et trois nuits d'insomnie torturante.

La nouvelle les avait atterrés. Les Chapain auraient une automobile de 7 000 francs, une automobile payée avec leur argent à eux, Vigoux ! Car, cela ne faiait pas de doute, on prenait ces 7 000 francs dans leur poche. Ils avaient véritablement 7 000 francs de moins dans leur poche.

Non, cela ne pouvait pas être ! cela ne serait pas ! On ne dépouille pas les gens de la sorte. D'ailleurs, l'exclamation de M. Vigoux résumait la situation à merveille : qui gagnait réellement l'automobile ?

M. Vigoux ne prit que le temps de passer un pantalon et une veste, et courut chez Chapain.

Chapain éclata de rire quand il eut connaissance du doute émis par son ami.

— Ah çà ! vous êtes fou, mon cher ! çà ne tient pas debout.

— Alors vous refusez d'examiner la question à ce point de vue ?

— Absolument.

C'était l'inévitable fâcherie. L'après-midi, les deux femmes, s'étant rencontrées, se dirent des injures. On ne se salua plus.

Deux semaines plus tard l'automobile arrivait.

On alla en foule la chercher à la gare. On en avait tant parlé depuis que la querelle Chapain-Vigoux passionnait la petite ville, les uns tenant pour le quincailler, les autres pour l'herboriste !

Le cortège, à la suite de la voiture, que remorquait un des chevaux de l'omnibus, se dirigea vers une remise que les Chapain avaient louée.

Là, coup de théâtre. Le juge de paix, qui venait sur la requête du sieur Vigoux, attendait. Dès que l'automobile fut introduite dans la remise, il apposa les scellés sur les portes.

La thèse des Vigoux ne manquait pas d'une certaine justesse.

— Nous formons une cagnotte destinée à payer à l'un des deux couples un séjour à Paris. On tire au sort. La cagnotte échoit aux Chapain. N'est-il pas évident que les Chapain ont gagné strictement l'argent de cette cagnotte, c'est-à-dire le moyen de se payer un séjour à Paris, comprenant billets de chemin de fer, notes d'hôtel, distractions, théâtres etc. ? Dans toutes leurs conventions, les Chapain et les Vigoux n'ont jamais envisagé d'autres bénéfices que ceux énoncés ci-dessus.

Àquoi les Chapain ripostaient :

— Nous avons gagné la cagnotte avec tout ce qu'elle représente de satisfactions possibles. Tant mieux pour nous si l'un des actes que nous avons accomplis grâce à cette cagnotte à des conséquences imprévues et heureuses. D'ailleurs, comment le

pourriez-vous empêcher ? Moi, Chapain, j'entre dans un bouillon Duval, mon diner me coûte trois francs. Or, ce dîner me profite, se résout en un supplément de force et d'énergie. Allez-vous me réclamer la moitié de cette force ? Poserez-vous les scellés sur cette énergie ?

— J'admets jusqu'à un certain point, concédait Vigoux…

En vérité, le litige était épineux. Le juge de paix, à qui on s'en remit, le trancha d'une façon qui satisfit tous les gens sensés : les Chapain garderaient l'automobile en nue-propriété, mais les Vigoux en auraient au même titre qu'eux l'usufruit, sous la seule condition de supporter moitié des frais.

⁂

Et voilà comment tous les dimanches : — en semaine on n'était jamais libre — M. et M Chapain et leurs ennemis, M. et M Vigoux, se promenèrent dans leur automobile.

Promenade lugubre ! On ne s'adressait pas la parole. À l'étape on se précipitait dans les deux auberges concurrentes. S'il y avait panne, comme les deux ménages étaient de service tour à tour, l'un d'eux s'asseyait au revers du talus et regardait, ironique, l'autre s'acharner, se désespérer, se salir, écumer et suer autour de la voiture.

Et les haussements d'épaules ! et les petits rires ! et les mots chuchotés ! et les exclamations furieuses pour un virage trop brusque.

Deux fois Chapain et Vigoux en sont venus aux mains.

Actuellement il y a un peu d'accalmie.

Dimanche dernier, en effet, l'automobile a exécuté une charge à fond contre la barrière d'un passage à niveau.

Elle en est sortie victorieuse, mais les quatre promeneurs ont été réunis dans une chute commune. Le garde a dû les recueillir en assez fâcheux état.

Les Vigoux principalement n'en mènent pas large.

Mais ils sont absolument décidés à ne pas mourir. Et ils y arriveront, tellement la peur que les Chapain ne jouissent paisiblement de l'automobile leur donne de la résistance et de la force.

Vigoux l'a déclaré à sa femme, entre deux crises :

— Si l'un de nous meurt, je resterai du moins là pour défendre nos droits.

Maurice LEBLANC.

77

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Il faut être bon. Je suis bon. Je le suis par raisonnement, et tout autant, sinon davantage, par tempérament. Mon instinct m'ordonne la bonté, me condamne à la bonté la plus absolue. Donc, c'est entendu, je suis bon.

Mais enfin il y a une limite au delà de laquelle la bonté devient de la bêtise. Et, pour ce qui est du cas présent, j'avoue tout crûment que j'en ai par-dessus la tête d'être bon, que j'envie la dureté des méchants, et que je voudrais être cruel et implacable pour

sortir de la situation absurde, folle, invraisemblable, où m'a placé mon insipide bonté.

⁂

C'est en mai, il y a donc onze mois, que le hasard de mes vagabondages à travers la France me fit passer, en automobile, près du village de Clairfeuille. Il y a là un tournant un peu court. Je le pris trop brusquement. Les roues effleurèrent le talus, un soubresaut se produisit, et mon mécanicien, qui était assis sur le marche-pied, fut projeté hors de la voiture.

Il se cassa la jambe.

L'accident eut lieu juste en face d'un ancien château légué par son dernier propriétaire au département, et transformé en hôpital. Cela tombait à merveille. Dix minutes plus tard, deux infirmiers transportaient Aristide, mon mécanicien, dans un dortoir parfaitement aménagé.

Une opération fut jugée nécessaire. On la fit le lendemain. Moi je couchai à l'auberge de Clairfeuille. Mais le surlendemain, quand j'allai dire adieu au malade, il me supplia de ne-pas l'abandonner. Un mois dans cette vieille bâtisse, parmi des gens qu'il ne connaissait pas, c'était trop triste. Il en mourrait. Tandis que si son maître condescendait à lui rendre chaque jour une petite visite, quelle consolation ! Comme les heures lui sembleraient brèves !

Je suis bon. La prière de ce brave garçon me toucha. J'y accédai, mais comme l'auberge ne m'offrait qu'un bien-être fort relatif, et que le pays me plaisait infiniment, je louai pour la saison

d'été une jolie maison blanche qui se trouvait à proximité de Clairfeuille.

J'y passai des jours agréables que marquait l'accomplissement régulier d'un devoir qui m'était doux. Chaque après-midi je tenais compagnie à Aristide.

Que d'excellentes natures on découvre parmi le peuple ! Loyal, dévoué, d'humeur joyeuse, Aristide méritait vraiment qu'on s'attachât à lui. Je m'y attachai. Et tout le monde autour de lui s'y attacha, ses voisins de lit, ses camarades de dortoir. Il se forma un petit cercle d'amis empressés où moi-même je me trouvai fort à l'aise. Je m'attardait souvent auprès d'eux par plaisir. C'était délicieux, le contact de ces âmes simples !

Au bout d'un mois Aristide se levait et commençait à marcher, appuyé sur une canne. Je me mis aussitôt à sa disposition pour l'emmener en automobile. Il eut la gentillesse d'accepter.

Cette promenade se renouvela quotidiennement. Mais, le huitième jour, Aristide se présenta sur le perron au bas duquel je l'attendais, avec un personnage en uniforme de malade, robe de chambre et couvre-chef en laine marron sale. Je reconnus son voisin de lit. Aristide s'écria :

— Le père Vêtu meurt d'envie de faire un tour en automobile. J'ai pensé que Monsieur ne verrait pas d'inconvénient à ce que je monte avec lui dans le tonneau.

Comment donc ! j'étais enchanté au contraire. Ma voiture n'avait pas de mission plus belle que de porter ce digne vieillard. Je lui offris les joies du cinquante à l'heure. Au retour il daigna me remercier en quelques mots qui me firent rougir d'orgueil.

Le lendemain, l'autre voisin d'Aristide ayant manifesté la même envie flatteuse, j'y souscrivis de tout cœur. C'était un excellent phtisique, d'une pâleur cadavérique et distinguée, que le vent glaça si bien que je dus lui prêter mon pardessus.

Le surlendemain, promenade en automobile avec le sieur Bondin, catarrhe et crachements.

Le jour d'après, promenade avec le sieur Juillet, eczéma et furoncles.

Mais le cinquième jour grande réjouissance : Aristide m'amena deux de ses amis : Louis le néphrétique et Raymond le cardiaque. Dès lors il ne fut plus question que de couples. Deux par deux, tous les habitants du dortoir y passèrent.

Je ne dis point que cet empressement ne me paraissait pas un peu exagéré et que la ballade quotidienne ne se transformait pas en une véritable corvée, chaque fois plus énervante et plus fastidieuse. Mais je suis bon, n'est-ce pas ? Et quand on est bon, il est de ces devoirs auxquels l'on n'a pas le droit de se dérober.

Et comment résister au désir de tous ces braves gens ? C'était une telle fête pour eux | Et un tel bienfait au point de vue hygiénique ! Le directeur ne cessait de m'en remercier.

— C'est la santé qu'ils vous doivent.

Et ceux de la salle voisine me durent aussi la santé, et ceux de la salle dite Broca, et de la salle dite Dupuytren. Et les femmes eurent leur tour. Et les petits enfants. Et tous, tous, les estropiés, les cancéreux, les ataxiques, les épileptiques, les avariés, tous, deux par deux, se prélassèrent dans les fauteuils de ma 14-che-

vaux. L'avis général fut que ces fauteuils étaient merveilleusement capitonnés.

Et tout l'été je véhiculai l'hôpital à travers les grasses campagnes et les profondes forêts. Au milieu de l'excursion, petite halte à l'auberge. Rafraîchissements.

On est bon ou on ne l'est pas. Quand on est bon, qu'importe de passer aux yeux des gens pour un chauffeur attaché au service d'un hôpital, de perdre tout son temps à conduire des individus mal rasés, en capotes sales, qui sentent mauvais, et de qui l'on peut attraper de dangereuses maladies ?

J'enrageais.

⁂

Et j'enrage encore… et combien plus ! Les mois se passent ; nous sommes maintenant en octobre, et je n'ai pas quitté Clairfeuille. Trois fois j'ai donné congé de ma maison, et trois fois des pétitions signées de mes chers amis m'ont été remises par Aristide.

« Vous qui êtes la bonté même, daignez prendre en considération… etc. »

Naturellement j'ai cédé. D'ailleurs, bien qu'on ait certains égards pour moi, on ne laisse pas de me faire entendre, par des insinuations fort précises, que je ne dois pas en prendre trop à mon aise, qu'il est des habitudes de politesse et de courtoisie auxquelles on doit obéir, et que l'exactitude, en particulier, est un des devoirs du parfait chauffeur…

Ce matin, j'ai reçu de mon ami le tuberculeux un petit mot très bien tourné, ma foi. Au nom de ses collègues en tuberculose, il me demande si je n'ai pas l'intention de changer, pour l'hiver, mon tonneau en une limousine, ou mieux, un omnibus confortable (avec bouillottes d'eau chaude). Une bronchite s'attrape facilement, et dame !...

J'ai télégraphié aussitôt au constructeur G... J'aurai une 24-chevaux fermée d'ici trois semaines.

Que voulez-vous ? On est bon ou on ne l'est pas. Moi, je suis bon.

Maurice LEBLANC.

78

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— L'espace, la vitesse, la pureté excessive de l'air, surexcitent à un tel point mes sentiments qu'il me semble que nul être au monde ne peut sentir avec autant de violence que moi. Ainsi, mon amour pour vous, ma chère Victorine...

— Forcez un peu l'allure, mon ami. Il y a derrière nous un homme, à bicyclette, qui a dû nous rattraper vers le milieu de la côte et qui se fait entraîner par votre automobile.

— Il ne tiendra pas. Ma voiture n'a que six chevaux, mais ils en valent bien huit ou dix d'une autre marque.

— Si cet individu nous reconnaissait ?

— Soyez tranquille, ma chère Victorine, vos voiles vous cachent absolument. Quant à moi, qui me connaît dans le pays ? J'ai choisi une maison à trois lieues de la vôtre, j'ai refusé d'être présenté à votre mari, et c'est la première fois aujourd'hui que nous risquons cette promenade depuis si longtemps promise.

— J'ai peur.

— Mais il ne faut pas avoir peur. Allons, ma chère Victorine, appuyez votre tête sur mon épaule, bien doucement, pour ne pas déranger la direction. Vous savez que je vous aime éperdument et que mon amour pour vous…

— J'ai de plus en plus peur.

— Mais, sapristi, c'est absurde. Vous n'avez rien à craindre avec moi, ma chère Victorine. Mon amour pour vous…

— Il est toujours là.

— Qui ?

— L'homme. Je n'ose pas me retourner, mais je le pressens.

— Retournez-vous, nom d'un chien, ma chère Victorine, et que votre peur se dissipe. C'est quelque ouvrier qui s'entraîne pour un handicap régional… Vous le voyez ?

— Mal… Il est courbé sur son guidon. Je ne vois que son dos… et ses cheveux, des cheveux roux… Ah ! mon Dieu… mon Dieu… c'est Léopold… mon mari…

— Eh bien quoi, qu'avez-vous ? Ah ! Je vous en conjure, ne vous trouvez pas mal… Faites attentions ma chère Victorine, vous allez provoquer un accident.

D'un bras irrésistible je l'écartai de moi et la renversai sur son siège. Elle était évanouie.

⁂

Je suis un homme de sang-froid. Dans les situations les plus graves je ne perds jamais la tête. Je ne la perdis donc pas, mais j'avoue que je passai à un fichu moment.

Que faire ? Arrêter et soigner ma compagne ? Mais alors il y avait dix chances contre une pour que le mari s'arrêtât aussi, ou, s'il ne s'arrêtait pas, pour qu'il reconnût au passage sa femme, dont les voiles s'étaient défaits, et que sa posture assez anormale recommandait à l'attention.

D'ailleurs, qui m'assurait qu'il ne l'avait pas reconnue déjà et qu'il ne nous suivait pas ?

Je continuai donc. Je tâchai même d'accélérer, dans l'espoir qu'il se fatiguerait. Espoir vain ! je pus le constater quelques minutes après. C'était décidément un rude athlète. Car, enfin, si ma voiture n'a que six chevaux…

Et soudain je réfléchis que l'essence ne tarderait pas à manquer. En ce cas, je serais obligé de faire halte, de remplir le réservoir…

Non, je devais agir, et le plus tôt possible. Il est de ces minutes solennelles où l'on doit trouver coûte que coûte la solution indispensable, l'unique solution qui correspond à la nécessité du moment.

En outre, vraiment, ne fallait-il pas m'occuper un peu de ma chère Victorine ? Sa tête branlait. Son buste s'inclinait. Ce n'est

que par d'énergiques bourrades en pleine poitrine que j'arrivais à la renfoncer dans son coin. Une seconde d'inattention de ma part, et elle passerait par-dessus bord.

Il fallait agir. Il fallait trouver.

Et subitement, à gestes rageurs, de deux coups violents sur les freins, j'arrêtai, net, en quelques mètres…

Ma compagne fut projetée en avant, puis, très doucement, glissa par-dessus bord.

Mais l'homme, du moins… avais-je réussi ?

Je sautai de la voiture. Il gisait à terre, inanimé. J'avais trop bien réussi.

⁂

Nous étions en rase campagne. À perte de vue, pas un paysan. Une ferme très loin. Un clocher plus loin encore.

Sur la route l'homme évanoui, près de sa bicyclette tordue. À côté, sa femme évanouie.

…À ce moment elle poussa quelques gémissements. Je m'approchai. Elle ouvrit les yeux, puis les referma…

Il n'y avait pas d'hésitation possible. Remonter dans mon automobile, et filer en toute hâte, non pas pour soigner ma chère Victorine, dont l'état ne m'inspirait aucune inquiétude, mais pour la tirer de ce mauvais pas, je n'avais pas d'autre parti à prendre.

J'en pris un fort différent.

Je me penchai sur l'homme. Du sang coulait de son front. Je l'essuyai avec mon mouchoir et distinguai ses traits. Il était jeune et de figure agréable. Mais quelle pâleur ! Il lui eût fallu des soins, à lui, de l'eau fraîche, un docteur…

Je le soulevai dans mes bras et le portai dans l'automobile, à la place qu'avait occupée sa femme. Puis j'allai vers elle et je l'installai confortablement sur le revers du talus, en lui disant qu'elle n'avait pas autre chose à faire qu'à se réveiller et à se débrouiller comme elle pourrait.

Et tranquillement, avec la conscience paisible du monsieur qui accomplit son devoir, j'emmenai le mari et laissai ma chère Victorine en rase campagne, quelque peu contusionnée, et à quatre bonnes lieues de chez elle.

Maurice LEBLANC.

79

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

J'avais quatorze ans. Le jour où l'on me donna ce grand bicycle de 1 m. 32, que j'ambitionnais depuis des mois, ma tante Suzanne, qui habitait une campagne située à sept lieues de la ville, passait l'après-midi chez nous. C'était un vendredi.

Et le soir, en montant dans sa calèche, tante Suzanne dit à mes parents :

« — Vous savez, dimanche je serai seule, mon mari s'absente deux jours. Avis à ceux qui m'aiment ! »

L'allusion était directe, n'est-ce pas ? Qui donc aimait tante Suzanne, sinon moi, son neveu, moi, dont elle n'avait pas pu ne pas remarquer les soupirs, les airs dolents, les regards d'admiration passionnée, moi, dont l'amour, évidemment, avait fini par troubler son cœur de jeune femme.

— J'irai, pensai-je.

Et comme il n'y avait alors ni diligence ni chemin de fer pour se rendre à Thibermesnil, je résolus d'y aller sur mon bicycle. Je ne savais pas m'y tenir ? Je saurais.

⁂

Et le dimanche, à six heures du matin, après une journée d'apprentissage laborieux, où j'avais acquis tant bien que mal une notion bien incertaine de l'équilibre, je partis audacieusement.

Les cinq heures qu'il me fallut pour effectuer la route sont restées dans ma mémoire comme un des souvenirs les plus poignants et les plus tragiques de ma vie. Ce fut un calvaire. Insuffisamment préparé, je n'avais pas fait trois cents mètres que j'échouai contre une petite voiture à bras pleine de légumes et de fruits.

Quelques minutes après, à la barrière de la ville, j'étais précipité dans une des guérites de l'octroi.

Et les chutes se succédèrent. Je ne doute pas qu'il y en ait eu plus de deux douzaines. Et combien effroyables, du haut de cet instrument vertigineux ! J'ai encore l'impression de culbutes inouïes sur des tas de cailloux et dans des fossés fleuris d'orties.

Comment n'y ai-je pas trouvé la mort ? Comment ne m'y suis-je pas cassé un membre ou deux ? C'est un mystère. Plusieurs fois je restai étendu, sans mouvement.

Et le difficile ensuite était de grimper sur mon bicycle. Seul je ne le pouvais pas. Il me fallait une borne, un marchepied, et, s'il n'y en avait pas, le secours d'un paysan. Alors j'attendais, brisé de fatigue, désespéré, jusqu'à ce que, hissé de nouveau sur l'infernal engin, j'en dégringolasse encore, après quelques kilomètres, pour embrasser les épines d'une haie ou serrer éperdument le tronc d'un arbre.

Souvenir d'angoisse et de torture, mais aussi souvenir qui me charme et dont je ne puis m'empêcher de concevoir une certaine fierté.

J'aimais, et j'allais vers mon amour malgré tous les obstacles et tous les périls. Rien ne m'arrêtait. Il me semblait que si mes jambes se fussent brisées, j'eusse marché quand même et que j'eusse gagné le but suprême.

Il me fallait aller, et j'allais. Mon corps n'était que contusions. Mes mains, mes genoux me brûlaient, ensanglantés, pleins de poussière et de graviers. Et je n'en pouvais plus. Ma tête éclatait. Des griffes de fer m'étreignaient à la nuque.

Mais, là-bas, au seuil de la jolie maison blanche aux volets roses, est-ce que tante Suzanne ne m'attendait pas, impatiente et radieuse ?

Et j'allais…

⁂

Il y a dans ma mémoire, vers la dernière heure, une lacune. J'avance, j'avance, mais comme en rêve. Je tombe, je me relève, mais comme si tout cela se passait dans un cauchemar. Je n'y vois plus, je ne sens plus.

Cependant la jolie maison blanche est dans mon souvenir ce jour-là. Je l'aperçois au loin, attirante et mystérieuse. La voici. J'approche. J'arrive… et puis… tout tourne… tout se brouille dans mon cerveau… je ne sais plus…

Des heures se sont écoulées. J'ouvre les yeux. Il me semble que je sors d'un long, d'un très long sommeil. Et de fait, autour de moi, je reconnais le cadre familier de la petite chambre que j'occupe d'ordinaire à Thibermesnil, les rideaux d'andrinople, les vieux meubles disgracieux qui datent, de Louis-Philippe.

Et je reconnais aussi tante Suzanne. Elle est assise dans un fauteuil et elle brode. Son doux visage se tourne vers moi. Elle sourit.

— Allons, grand paresseux, il est six heures du soir et tu es encore au lit ! Dépêchons-nous, je t'attends dans la salle à manger.

Cinq minutes après, je la rejoignis. Le dîner était prêt. J'y fis grand honneur.

Il n'y eut aucune explication entre nous. Elle me dit simplement, qu'elle avait télégraphié à ma mère pour la rassurer, et que nous allions partir en voiture. Elle me reconduisait.

Nous ne parlâmes plus. De temps à autre, je la regardais gravement. Elle souriait, les joues un peu plus roses que d'habitude. Un peu d'émotion se dégageait de notre silence.

Le retour en voiture fut délicieux. Pas un mot ne fut prononcé. Au-dessus de nous le grand ciel profond s'éclairait d'étoiles. La lune surgit des collines boisées. Je me mis à pleurer.

Et sa main effleura mes yeux et se mouilla de mes larmes…

⁂

Ces jours-ci, j'ai passé en automobile par Thibermesnil.

Depuis des années et des années, je n'avais pas vu tante Suzanne. Elle a des cheveux gris maintenant. Son mari est mort. Elle vit seule, dans la bonne paix des campagnes, toujours charmante, toujours jeune de sourire et de regard.

Elle m'a montré les changements qu'elle avait apportés à sa maison, la nouvelle buanderie, les celliers, le potager, les serres.

Àcôté de l'orangerie, il y a une petite pièce étroite. Elle hésita à en pousser la porte, puis, se décidant, l'ouvrit.

Parmi des instruments de jardinage, au fond, accroché au mur, j'aperçus mon bicycle, mon grand diable de bicycle à la roue tordue, aux rayons cassés, tel enfin qu'on avait dû le ramasser à cent pas de la maison, lors de ma dernière chute.

Tante Suzanne dit en rougissant :

— Je l'ai gardé…

Et dans ces quelques mots, dans son air un peu mélancolique, je sentis toute l'âme honnête et pure de la femme qui, le long de sa vie irréprochable, conserve précieusement, unique révélation de l'amour, le pauvre petit souvenir d'un enfant qui l'aima… huit jours peut-être…

80

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— La panne, mais c'est la raison d'être de l'automobile ! Sans la panne l'automobile serait la chose du monde la plus monotone et la plus fastidieuse.

Je regardai Angesty avec un certain étonnement. Je le sais d'esprit assez paradoxal, mais l'éloge de la panne dans la bouche d'un chauffeur aussi convaincu, cela me dépassait quelque peu.

— Alors, lui dis-je, en ce moment même où nous roulons fort agréablement dans votre 14-chevaux, vous n'êtes pas sans espérer qu'une panne interrompra la jolie excursion à laquelle vous m'avez convié ?

— Si je l'espère ! mais j'y compte absolument, comme chaque fois où je me mets en route. Voilà cinq ans que je pratique ce délicieux sport, et j'avoue que si je n'avais pas eu la chance d'accumuler panne sur panne, il y a longtemps que j'y aurais renoncé. Comment, rouler pendant des heures et des journées sans autre arrêt que les haltes prévues ! Se dire : « J'irai de cette ville où je suis dans cette ville qui en est séparée par un intervalle de cent-cinquante kilomètres », et y aller comme ça, tout de go, sans incident ! Mais, pour Dieu, qu'on m'explique le charme de cette randonnée insipide !

Soit, j'y consens, il y a la vitesse, la griserie d'être emporté dans l'espace à une allure exceptionnelle, la joie de respirer plus largement, de sentir plus profondément, de poser ses yeux sur des spectacles continuellement renouvelés, et vingt autres voluptés dont on ne cesse de nous rebattre les oreilles.

Mais tout cela, c'est éternellement la même chose. Il arrive un moment où l'on éprouve lesdites voluptés d'une façon mille fois moins intense, pour cette bonne raison qu'on les a déjà mille fois éprouvées. La vérité est qu'on n'y pense plus. Le corps peut se réjouir, mais non plus l'âme. La joie est devenue inconsciente, inexistante. Soyons franc ! On s'embête.

Ou du moins on s'embêterait s'il n'y avait pas la crainte sourde et vivifiante de la panne. Mais il y a cette crainte, mais il y a la panne elle-même, et tout est bien.

— Mais enfin, m'écriai-je, qu'y trouvez-vous donc de si extraordinaire ?

— L'imprévu, déclara Angesty d'une voix grave, c'est-à-dire la possibilité des événements les plus adorables, les plus baroques, les plus fous, les plus tristes, les plus joyeux, enfin les plus inattendus. Une panne survient ? On ne sait jamais, vous entendez, jamais, ce qui va se produire.

— Mais si, on cherche la cause, on la trouve, et l'on repart.

— Ou bien on ne la trouve pas, et on ne repart point. Et alors survient l'imprévu.

— Quel imprévu ?

— Est-ce que je sais, moi ? Il y a l'aventure romanesque : on est recueilli, comme je l'ai été, par une dame qui passe, et… vous devinez la suite. Il y a l'aventure douloureuse : un confrère, qui a pitié de vous, s'arrête, vous offre son concours, réussit, et s'en va sur votre automobile, vous laissant la sienne, un clou. Il y a…

Àcet instant précis notre voiture ralentit brusquement. Le moteur eut des bruits inquiétants. Cent mètres plus loin, entraînés par un reste d'élan qui s'affaiblissait à chaque tour de roue, nous expirions au bord du chemin,

⁂

Angesty sauta à terre, tira un cigare de sa poche, l'alluma et s'assit sur le talus en poussant un soupir de satisfaction.

— Enfin, on va donc rigoler !

— Comment, lui dis-je, vous n'essayez pas…

Il éclata de rire.

— Essayer quoi ? De trouver le motif de notre panne ? Mais est-ce que vous vous imaginez que j'ai la moindre notion sur ces mécaniques-là, ou même que je veuille en avoir ? À quoi bon avoir une panne, si je sais y remédier ? Vous n'avez donc pas remarqué que je n'emmène jamais mon mécanicien ?

— Alors ?

— Attendons.

— Mais il n'arrivera rien.

— Il arrive toujours quelque chose, mon cher. Je vous prédis, moi, qu'avant une demi-heure il arrivera quelque chose d'imprévu, de comique ou de tragique, de drôle ou de navrant. Croyez-en, ma vieille expérience.

Je m'assis à ses côtés, d'assez mauvaise humeur.

Au bout de vingt minutes nous en étions, bien entendu, au même point. D'ailleurs, la campagne était absolument déserte, et ce n'est pas du ciel que le secours espéré pouvait nous tomber.

Enfin, impatienté, je pris un parti. Sans être de première force, j'ai assez voyagé en automobile pour ne pas manquer d'une certaine expérience. Il suffit d'un hasard quelquefois. Je me mis résolument à ouvrage.

Je cherchai, je tâtonnai, je vérifiai les bougies, les trembleurs, je dévissai, je démontai, je me glissai sous la voiture.

Cela dura bien quarante minutes, quarante minutes fort désagréables, je l'avoue, car le soleil me tombait droit sur la nuque.

Mais je fus récompensé de ma peine. Soudain le bruit de la mise en marche crépita joyeusement.

Et presque aussitôt une main s'abattait sur mon épaule, et Angesty s'écriait en riant :

— Eh bien ! que vous avais-je dit ? Cet imprévu, ce quelque chose que je vous avais annoncé ?

— Je ne saisis pas.

— Comment, je vous invite à faire une excursion en automobile, ce qui est toujours un plaisir, n'est-ce pas ? Et voilà une

demi-heure que vous êtes là à vous éreinter, sous le soleil et dans la poussière, tandis que moi je fume un bon cigare à l'ombre d'un arbre. Et vous ne trouvez pas cela du dernier comique ? Et vous ne voyez pas tout ce qu'il y a de charmant, de primesautier, d'original, enfin d'imprévu dans l'aventure ? Mais, sans cette panne bénie nous serions déjà rendus au terme de notre course, tout bêtement. Ah ! mon cher, la panne !

Je le regardai sans un mot, avec une envie folle de lui sauter à la gorge. Il dut avoir un instant la sensation que l'imprévu comique dont le destin gratifiait sa panne pourrait bien tourner au tragique. Il se tut.

Mais, au fait, n'en eût-il pas été ravi ? Combien ma colère eût corsé l'aventure !

Cependant, je jugeai qu'il valait mieux me sécher, endosser mon pardessus et m'efforcer avant tout d'éviter le fâcheux refroidissement. Car, en vérité, la sueur me coulait par tout le corps.

Maurice LEBLANC.

81

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Je ne connais rien dans l'antiquité légendaire qui soit plus effroyablement tragique que la vie de l'infortunée comtesse d'Argant. La fatalité qui s'acharna sur les Atrides ou sur Œdipe ne fut pas plus inflexible ni plus absurde. Ici comme là, l'épouvante est

la même. Les dieux frappent comme des fous. La créature humaine est un jouet contre lequel s'exerce leur cruauté perverse.

Et peut-être le destin de la comtesse d'Argant surpasse-t-il en atrocité tout ce qu'a pu imaginer le sombre génie d'un Sophocle. Il le surpasse en ce qu'il n'est même pas mystérieux. La grande ombre du mystère ne l'a jamais enveloppé, ne lui a jamais caché le redoutable avenir,

Œdipe ne savait pas, ne voyait pas où il allait. M d'Argant ne put se réfugier dans l'illusion. Chez elle, le malheur revient à date trop fixe pour qu'il soit possible d'espérer. Il ne rôde pas sournoisement autour de la demeure, attendant la minute propice pour se présenter. Non. À l'heure dite, il ouvre la porte et il entre.

L'imprévu n'existe pas pour la comtesse. Chaque douleur est d'autant plus terrible qu'elle était attendue ! Tout cela prend des apparences géométriques. Et, dans la période normale de sa vie comme dans la période torturante, les événement se produisent, non point comme des événements humains soumis aux vicissitudes du hasard, mais comme des phénomènes physiques régis par l'ordre inéluctable et régulier des lois universelles.

Cette vie, la voici, sans aucun commentaire qui en interrompe l'exposé.

D'ailleurs, en l'occurrence, une douzaine de dates, chacune accompagnée de trois mots, suffiraient à donner le grand frisson d'épouvante.

⁂

En 1868, elle devenait la femme de Guillaume d'Argant, qu'elle aimait et qui l'aimait.

En 1870, le jour même où naquit leur premier fils, Henri, la guerre était déclarée, et Guillaume partait pour la frontière. Fait prisonnier à Sedan, enfermé dans les forteresses d'Allemagne, il ne revint qu'après deux années d'absence.

Quatre ans après la naissance d'Henri, Georges vint au monde. Puis, quatre ans après Philippe. Puis trois ans et demi plus tard, Jacques et quatre ans et demi plus tard Pierre.

Nous sommes en 1885. Durant cinq ans, la comtesse, que son mari jusqu'ici n'avait pas été sans délaisser quelquefois, connut la paix et le bonheur. Le comte s'assagit. Il est fier de ses cinq beaux garçons, tous solides et vigoureux, hardis et passionnés.

Il les habitue aux exercices du corps. Il est leur maître d'armes, leur écuyer, leur professeur d'énergie. Qui ne se souvient de les avoir vus galoper tous les six au Bois en 1890 ? L'aîné a vingt ans, le plus jeune en a cinq, et, sur son poney, il n'est peut-être pas le moins intrépide.

« Argant, ardent », n'est-ce pas la devise que portaient les ancêtres du comte ?

Un jour, à la tête de sa petite troupe, il chargeait dans une des allées cavalières. Son cheval fit un écart. Le comte tomba. On le releva mort.

⁂

La veuve eut un chagrin profond. Mais elle avait cinq enfants. Leurs caresses, leur affection, son orgueil de mère, adoucirent peu à peu la blessure. Elle se sacrifia entièrement à eux, elle vécut pour eux, fière elle aussi de leur force et de leur audace.

En mémoire du père, elle encourageait leurs volontés et leurs rêves sportifs. Bicyclette, football, chasse, canotage, alpinisme, chacun suivant son âge et ses goûts, ils firent tout ce qui leur plaisait.

Trois ans, jour pour jour, après la mort du comte, Henri, le fils aîné, tirait dans une salle d'escrime du boulevard Haussmann. L'épée de son adversaire l'atteignit au cou. Elle était démouchetée. Henri tomba mort.

Trois ans après, en 1896, le second fils, Georges, courant à une réunion d'amateurs cyclistes à Buffalo, toucha si violemment la roue d'arrière du tandem qui l'entraînait, qu'il fut projeté à terre. Il se brisa le crâne.

Le destin se révélait. De quatre ans en quatre ans, une naissance. De trois ans en trois ans une mort. Cette affreuse prévision allait-elle se réaliser ?

Dans quelle angoisse M d'Argant dut-elle attendre l'échéance fatidique, cette année 1899, qui mathématiquement devait encore lui arracher un de ses fils, Philippe sans doute, puisque la mort semblait suivre l'ordre du temps ?

L'année passa. Pour la première fois, depuis des mois et des mois, la comtesse eut un sourire en embrassant le 1 janvier 1900, les trois enfants qui lui restaient.

Le lendemain, Philippe était tué dans un accident d'automobile.

Trente mois plus tard, Jacques, le quatrième, trouvait la mort au cours d'une ascension en Suisse.

⁂

L'an passé, Pierre, le dernier survivant, l'héritier du titre et de la fortune des Argant, entrait dans sa vingtième année.

Sur sa tête, la comtesse avait reporté toutes ses tendresses exaspérées, tous les élans de son pauvre cœur meurtri. Elle ne lui souriait pas. Non. Elle ne pouvait plus sourire. Mais il lui arrivait de verser des larmes plus douces quand elle le regardait. Car elle trouvait encore des larmes en elle.

Et il lui semblait qu'elle avait peut-être enfin le droit d'espérer. Pierre avait été gravement malade de la poitrine. Pierre avait perdu beaucoup de ses forces, et, autant par affaiblissement de santé que par amour pour sa mère, il avait renoncé à toute espèce d'exercice.

Et puis, il avait peur, lui aussi, peur de l'année fatale qui approchait, peur de l'horrible destin…

Ils passèrent l'hiver à Beaulieu, dans une propriété que baignait l'eau de la Méditerranée.

De temps à autre, pour toute distraction, Pierre allait à Monte-Carlo. Il y jouait, il s'y promenait.

Une après-midi, la comtesse était étendue sur une chaise-longue, au bout du joli jardin qui domine la mer. Elle regardait rêveusement un canot automobile qui piquait vers Beaulieu, en coupant les vagues, des vagues assez méchantes.

Le canot s'approcha. Il portait trois hommes. L'un d'eux agita son mouchoir. Elle reconnut Pierre. Au même moment, il y eut

comme un coup de vent, qui secoua la mer… Le canot plongea, disparut…

La comtesse ne poussa pas un cri. Elle ferma les yeux, pour ne pas voir, pour ne pas voir ! Puis elle s'enfuit, courut sur la grand'-route, courut jusqu'à la gare.

Un train passait. Elle y monta.

On ne l'a plus revue. On ne sait où elle est. On ne sait rien d'elle. Quelque part, dans un coin du monde, elle cache sa douleur, elle vit avec ses morts.

⁂

Et il y a quelque chose de plus terrible, que tout cela, auprès de quoi je trouve la mort de ce mari et la mort de ces fils des événements presque naturels, quelque chose qui donne au destin de cette femme une grandeur farouche, unique, sacrée, surhumaine. Il y a ceci : Pierre n'est pas mort, Pierre a été sauvé, et sa mère ne le sait pas !…

Maurice LEBLANC.

82

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Cela se passa en plein jour. Il est vrai que la route de Cherville à Grandpré traverse un pays absolument désert, et qu'il n'est pas d'endroit mieux conditionné pour un guet-apens. N'importe ! Il

faut une jolie dose de hardiesse à celui qui se met ainsi, sous le soleil de midi, à l'affût du voyageur isolé.

Je descendais donc la longue côte du Col-Rouge, les deux freins bien en main, et assez lentement, car des coudes brusques et continuels obligent à beaucoup de prudence.

Après l'un de ces tournants, un petit bois s'offrit, qui dévalait sur les bords escarpés de la route.

Et soudain j'eus l'impression d'une corde qui se raidissait devant moi, à hauteur de mon guidon. Je tombai.

La chute fut brutale. Je restai un moment étourdi, non point blessé, mais incapable du moindre effort.

Et en même temps j'assistai à ce spectacle : Du petit bois un homme avait bondi. D'un geste il ramassa ma bicyclette, l'enfourcha et s'enfuit à toute allure.

Je réussis à me soulever sur mon coude.

Et ce fut aussi rapide, aussi brusque que cela l'avait été pour moi. Cent mètres plus loin, l'homme faisait un écart, zigzaguait un instant, puis s'écroulait au pied d'un poteau télégraphique.

⁂

Je crois que la profonde satisfaction que j'éprouvai en voyant cet immédiat et juste châtiment contribua fort à me remettre d'aplomb sur mes jambes et à cicatriser radicalement les égratignures que j'avais pu me faire. C'était vraiment délicieux de rentrer ainsi en possession de ma chère bicyclette. Pourvu qu'elle ne fût pas brisée !

Elle ne l'était pas, je m'en rendis compte tout d'abord. Je n'avais donc plus qu'à l'enfourcher à mon tour et à filer.

Le désir légitime d'ajouter ma correction personnelle à celle que le destin avait infligée à mon voleur me porta vers lui.

Il gisait sans mouvement. Mais je pus m'assurer aussitôt qu'il n'était pas évanoui. À mon approche il ouvrit les yeux et prononça :

— Soyez tranquille, je ne chercherai pas à m'échapper. Pour sûr, j'ai la jambe cassée… la droite…

Je touchai sa jambe. Il poussa un cri et devint d'une pâleur mortelle. Je lui dis :

— C'est bien. Je vais aller jusqu'à Grandpré et avertir la gendarmerie. On enverra sans doute une charrette.

Il ne répondait pas. Je m'éloignai et relevai ma machine. Pourtant je ne partis point. Non. Cela m'eût été absolument impossible. Ce n'est pas pour si peu qu'on livre à la justice un enfant de vingt ans — il devait avoir à peu près cet âge.

Oh ! certes, ma bicyclette m'eût été dérobée qu'aucun châtiment ne m'eût paru assez rigoureux pour un tel crime. Mais elle était là, je la tenais. N'ayant donc subi aucun dommage, rien ne s'opposait à ce que je fusse indulgent.

D'autre part, je ne pouvais pas le laisser là sur la route, blessé, sans soins. Que faire ? Des soins, j'étais incapable de lui en donner.

Je l'interrogeai. Il me dit qu'il habitait au hameau de Fougron, deux kilomètres avant Grandpré. Son père était garde-barrière.

Lui, il travaillait au village.

— Et tu voles les bicyclettes ?

— Oh ! fit-il, j'en avais tellement envie d'une !

Il dit cela du ton convaincu d'un amoureux qui parlerait d'une femme à laquelle il ne peut prétendre.

— De sorte que tu n'as pas pu résister… ?

— Je n'ai pas pu… Voilà des années que j'y pense. Mais il fallait de l'argent… Le père a été malade… j'ai dû le nourrir… Et plus ça allait plus j'en voulais une… Alors…

Alors il avait essayé de s'approprier la mienne. Cette envie, plus forte que tout, me toucha au plus profond de mon âme de cycliste fervent. Il est bien que l'on éprouve de ces envies-là. Et si l'on ne recule devant rien pour les satisfaire, on fait preuve ainsi d'une volonté et d'une énergie qui ne sont pas du ressort de tout le monde.

J'abandonnai toute idée de vengeance. D'ailleurs il avait une figure si douce et si sympathique, une de ces bonnes figures d'ouvrier qui respirent l'honnêteté et la droiture.

Je me sentis subitement tout disposé faire quelque chose pour lui. L'essentiel était d'abord de ne pas le laisser crever au milieu de la route.

Je lui demandai, après une minute de réflexion ;

— Écoute, je vais essayer de te tirer de là. Es-tu en état de te tenir sur ma bicyclette ?

— Pour aller où ?

— Chez ton père.

— Et vous ?

— Je te conduirai.

— À pied ?

— À pied.

⁂

Une demi-heure plus tard mon nouvel ami, Denis Guilbain, assis sur ma bicyclette, sa jambe malade étendue sur des branches fixées à la fourche, glissait sans secousse vers sa demeure.

Et moi je le poussais vaillamment, une des mains au guidon, l'autre aux ressorts de la selle. Et je ne manquais pas de suer à grosses gouttes.

⁂

Denis Guilbain est un excellent garçon, travailleur, exact, consciencieux, dévoué, sans défaut, me semble-t-il.

Et la meilleure preuve de l'estime où je le tiens, c'est que, l'an dernier, ayant acheté une automobile, je le fis placer dans un garage, et qu'après quatre mois d'apprentissage il est entré chez moi à titre de mécanicien.

Ce n'est pas pour dire qu'il faut voler pour être un honnête homme, et je ne conseille à personne d'attendre, pour engager un mécanicien, qu'il s'en présente un au coin de quelque bois… Mais

cependant… enfin, quoi ! que voulez-vous de plus ?… Je suis enchanté de lui.

Maurice LEBLANC.

83

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Le jour où Victor Danjou, l'ancien champion des 100 kilomètres, signa son engagement avec la maison Beuzeville-Bréauté, pour courir les Éliminatoires françaises au Circuit des Cévennes, Catherine, sa femme, brisa une glace, renversa une salière, et accomplit encore deux ou trois actes où l'esprit le moins prévenu n'aurait pas hésité à voir des avertissements redoutables.

Déjà superstitieuse, Catherine fut vivement frappée de ces présages. Elle supplia son mari de ne pas braver le destin, alors qu'il s'exprimait d'une façon aussi claire. Victor n'eut pas demandé mieux que de ne pas le braver, mais outre que c'était un honnête garçon, qui faisait honneur à sa signature, il tenait à consacrer définitivement sa réputation de conducteur habile, audacieux et prudent.

Ces raisons me convainquirent point Catherine, qui resta inquiète et tourmentée. Que fut-ce, quand elle apprit que le tirage au sort pour l'ordre des départs avait assigné le numéro treize à son mari !

Pour le coup, c'était trop. Elle éclata en pleurs.

— Tu ne partiras pas ! tu ne peux pas partir ! Autant dire tout de suite que tu veux te tuer… C'est un véritable suicide…

Victor ne put nier que de telles coïncidences l'impressionnaient aussi de façon fort désagréable. Cependant, comme il le dit, quand le vin est tiré, il faut le boire.

— Mais je te le jure, c'est la dernière fois. J'ai neuf chances sur dix de gagner avec ma Beuzeville. Alors c'est la fortune, et on ira planter des choux à la campagne.

Elle dut céder. Mais par quelles heures atroces passa la malheureuse ! Pour elle, c'était une affaire réglée. Les choses mystérieuses ne donnent pas leur avis avec tant de précision sans des motifs sérieux. Elle regardait Victor avec des yeux pleins de larmes et une grande pitié. À son âge ! en pleine santé ! Quelle catastrophe ! Pour un peu elle eût commandé des vêtements de deuil.

Elle passa les deux derniers jours à l'auberge de Cordat, où la maison Beuzeville-Bréauté avait établi son quartier général. Elle les passa en pleurs et en prières. Victor Danjou, absolument déballé par son chagrin, avait fini par ne plus douter d'une issue fatale. Il regardait son automobile avec le regard désespéré d'un homme qui contemplerait son cercueil. Il partit la mort dans l'âme.

⁂

Catherine hésita longtemps avant de se poster sur le parcours. Sa présence serait-elle pour son mari une cause de chance ou de guigne ? Hésitation absurde, puisque le dénouement était connu d'avance. Un seul devoir importait : être là quand son mari aurait

besoin de ses soins, le tenir dans ses bras, étancher son sang, adoucir ses derniers moments…

Le circuit comptait plus de cent trente kilomètres. Mais un pressentiment lui ordonna de se tenir au virage d'Arbur, à ce terrible tournant en descente qui précède la ligne de l'arrivée. C'était inévitablement en cet endroit que l'accident aurait lieu.

Il n'eut pas lieu au premier tour. Son mari, maître déjà de cinq de ses concurrents, vira le huitième, et sans le moindre accroc.

Au second tour, Victor avait encore gagné deux places, et le doute n'était pas possible : son temps était de beaucoup le meilleur, la course lui appartenait.

Une troisième fois elle le vit, ou plutôt elle le devina, car malgré toutes les précautions, de la poussière surgissait du sol ou se détachait des talus voisins. Le virage fut exécuté à une allure vertigineuse. Il était loin déjà quand elle eut conscience qu'il n'y avait plus de danger.

Et des minutes interminables s'écoulèrent, trente, quarante, soixante… Catherine ne vivait plus. Il lui semblait que son existence était suspendue et que son cœur ne recommencerait pas à battre avant qu'elle ne pressât son mari contre elle.

Grémain, Girardy passèrent. Puis ce serait Vermont, lequel, au dernier tour, précédait Danjou. Et Vermont passa. Donc quelques instants encore, et…

— Danjou ! Danjou !

Autour d'elle, des exclamations soudaines s'élevèrent. Danjou ! Et, de fait, au débouché d'un vallon boisé, une voiture

apparaissait, enveloppée d'un petit nuage. Elle grandit, s'approcha.

Cinq cents mètres la séparaient du virage d'Arbur, situé lui-même à dix-huit cent mères du but. C'était le triomphe certain. À moins que… au virage…

Une telle souffrance envahit Catherine qu'elle eut envie de se jeter sur la route au passage de la voiture, et de mourir avec celui qu'elle aimait.

Elle ferma les yeux. Elle se boucha les oreilles. Elle se courba, la tête entre les mains. Non, elle ne voulait pas entendre le bruit infernal. Non, elle ne voulait pas voir ce qui allait se produire, ce qui se produisait…

⁂

Elle entendit quand même. Un grand cri, des cris encore, toute une rumeur… Elle ouvrit les yeux.

L'automobile gisait à vingt pas d'elle, renversée, comme une bête qui agonise, les pattes en l'air et qui se débat, et, tout près, deux hommes étendus, immobiles.

Folle d'épouvante, elle se dressa, retomba sans force, puis, tout à coup, dans un élan d'énergie, elle se précipita. Un flot de gens entourait déjà la voiture. Elle le fendit, impérieuse, irrésistible, les bras en avant, la voix rauque.

Un des deux hommes, le mécanicien, était relevé, mort. Et l'autre, on l'emportait, mort aussi.

Elle courut. Elle souleva le voile dont on avait recouvert le cadavre, et elle resta stupéfaite : ce n'était pas Victor !

Ce n'était pas son mari. C'était Lafenestre, le coureur des Delavigne. Lafenestre qui, arrêté par des pannes, hors de course, avait-on cru, achevait son deuxième tour.

Elle contempla ce visage livide, où coulaient deux filets de sang. Une joie indicible, formidable, la gonflait. Cela bouillonnait en elle comme un ferment trop violent, et soudain elle éclata de rire, mais d'un rire abondant et sonore, qui lui détendait les nerfs.

On protesta avec indignation. Elle regarda les gens d'un air étonné et dit :

— Ce n'est pas mon mari… J'avais pensé que c'était lui, Victor Danjou, et ce n'est pas lui… alors, vous comprenez combien je suis heureuse !…

Et elle rit encore, comme on rit aux bonnes minutes de la vie.

— Mais, taisez-vous donc, c'est atroce !

Quelqu'un lui tordait le bras, une femme à cheveux gris, à figure convulsée, qui répéta :

— Mais, taisez-vous ! Lafenestre, c'est mon fils… mon fils… allez-vous vous taire !

Elle eut pitié de la malheureuse, mais tout de même rien ne pouvait empêcher, n'est-ce pas, que Victor ne fût vivant, et elle dit d'une voix très douce :

— Il faut me pardonner, Madame, pensez donc ! j'étais persuadée que c'était Victor, et ce n'est pas lui. Ah si vous saviez comme je suis contente !

Au même moment, une chose effleura la foule effrayée, une trombe. On reconnut la voiture de Danjou. Catherine la suivit des yeux. Une minute après, son mari arrivait là-bas, vainqueur.

Et elle battit des mains. Un bonheur surnaturel la soulevait. Elle rit de nouveau, largement, de toute son âme et de toute sa vie. Elle rit près du cadavre et en présence de la mère qui pleurait, Elle rit comme il est naturel que rient les pauvres créatures humaines qui viennent d'échapper aux coups du destin.

Maurice LEBLANC.

84

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Il y avait trente ans que M. et M Duroseau tenaient, passage Montmartre, un petit magasin de jouets pour enfants. Et comme M. Duroseau avait succédé à son père et que Bertrande Duroseau était la fille d'une voisine, on peut avancer qu'après plus d'un demi-siècle d'existence, le couple Duroseau n'avait pour ainsi dire point vu la lumière du jour, ni respiré la fraîcheur de l'air.

Ils habitaient en effet le coin le plus obscur, l'angle le plus rentré du passage. Il leur fallait faire cent cinquante-trois pas pour apercevoir la couleur du ciel. Aussi était-ce là un spectacle qu'ils ne s'offraient qu'à de rares occasions, aux grandes fêtes et cer-

tains dimanches, le soir, à l'heure où l'on contemple le ciel à la clarté des réverbères.

Quand il y avait une grande tempête et que le vent faisait rage sur les boulevards et dans la rue Montmartre, les petits drapeaux de leur étalage frissonnaient un peu, et les Duroseau soupiraient avec satisfaction :

« On respire bien aujourd'hui. »

Ils ne voyaient rien au delà de leur comptoir, et leur horizon s'arrêtait à la boutique d'en face. Libres de soucis et de joies, ils n'étaient ni heureux ni malheureux. En réalité, ils ne vivaient pas plus que les soldats de plomb ou les polichinelles que le hasard les avait destinés à vendre. Ils avaient gagné de l'argent, assez même pour agrandir leur magasin, prendre un commis et mettre quelques sous de côté. Que pouvaient-ils rêver de plus ?

C'est à ce ménage assoupi, sans ambition ni désir, qu'un parent éloigné, M. Libertin, auquel ils allaient rendre visite tous les premiers de l'an, légua — par quelle attention ironique ! — une petite voiture automobile Ducollet, de huit chevaux, presque neuve.

« Et ils ne pourront la revendre, ajoutait une clause du testament, avant d'avoir effectué le voyage de Paris-Brest et retour, sur ladite automobile, seuls, sans mécanicien. »

⁂

Six mois après, un matin, M. Duroseau et sa femme, Bertrande, partaient d'un garage de la Porte Maillot. Est-il besoin de dire qu'ils partaient à contrecœur et avec les plus noirs pressenti-

ments ? On ne se lance pas sans appréhension dans une aventure aussi périlleuse.

Mais la nécessité, une inflexible et cruelle nécessité, les contraignait. Farouchement résolus à se débarrasser de leur automobile et à toucher ainsi les trois ou quatre mille francs que cette vente représentait, ils avaient bien été obligés de se plier à la condition imposée : accomplir ce voyage, ce formidable voyage.

Non point que M. Duroseau s'effrayât beaucoup des difficultés mécaniques qu'il aurait à résoudre. Quand on est accoutumé au maniement quotidien des jouets pour enfants, quand on sait démonter, réparer et remonter ces organismes délicats que sont les tramways et les chemins de fer en boîte, on n'est pas plus bête qu'un autre. Mais ce qu'il y avait de redoutable, c'étaient les péripéties d'un voyage, le changement d'habitudes, l'absence, la vie déréglée, les fatigues surhumaines, tout ce qu'il y à d'imprévu le long des grandes routes.

— Il s'agit de cinq mille francs, Duroseau répétait de temps à autre Bertrande.

Et cette idée suffisait à réconforter M. Duroseau.

Et vraiment ils n'eurent rien à regretter les premières heures. La sortie de Paris s'effectua merveilleusement. Les rails furent bénévoles. Les pavés glissants ne cherchèrent point à les faire déraper. Les chiens ne mirent pas leur ambition à se jeter sous les roues. Les charrettes s'écartèrent. Pas de panne. Pas d'incident.

— Ma foi, ma bonne, si ça continue comme ça, il n'y aura que demi-mal.

Et en arrivant à Rambouillet, M. Duroseau télégraphia à Ruménois, le fidèle commis auquel on avait confié la direction de la boutique, celui que le patron appelait son bras droit, son alter ego :

« Tout va bien, santé parfaite, moral excellent. »

On déjeuna, on prit un repos mérité, puis on visita le parc et le château dont les splendeurs furent vivement appréciées, Puis le départ.

La seconde étape ne démentit point les espoirs légitimes qu'avait suscités la première. On passa sans encombre à travers tous les périls. Bertrande même eut l'audace de se demander si ces périls n'étaient pas un peu chimériques.

On jeta un coup d'œil sur Maintenon. L'endroit fut proclamé délicieux.

Mais Chartres eut la palme. La cathédrale, l'église souterraine, la vieille ville intéressèrent beaucoup le ménage. Après le dîner, Duroseau écrivit à son bras droit :

« Il y a vraiment des choses fort curieuses ici-bas, et dont nous ne soupçonnons pas l'existence, passage Montmartre. Je vous citerai particulièrement… »

Le lendemain, journée magnifique. Les Duroseau, amplement rassasiés par les beautés architecturales qu'ils avaient admirées, s'exaltèrent aux spectacles de la nature. Ces beautés-là on ne s'en lasse pas. La nature est inépuisable. On le leur avait bien dit, mais ils ne le croyaient pas. Ils furent enthousiasmés.

La vitesse aussi les enchanta.

— C'est adorable, c'est féerique, c'est divin ! s'exclamait Bertrande, employant des épithètes inusitées pour exprimer des sensations nouvelles.

Àpeine s'ils s'arrêtèrent. Foin des monuments, des ruines et des curiosités banales ! Enivrés par l'espace, ils ne rêvaient plus que de s'y livrer sans réserve. Le grand air les surexcitait ; ils s'en abreuvaient et s'en nourrissaient comme de quelque chose d'exceptionnel qu'on ne pouvait trouver qu'à cette heure même, en cet endroit de la route, et qui leur était spécialement réservé.

Et le jour suivant ils allèrent encore, étonnés et ravis. Ils regardaient. Ils entendaient. Ils se servaient de leurs yeux et de leurs oreilles avec la surprise d'enfants qui surprendraient tout d'un coup le miracle de ce qu'ils sentent.

Il y a donc des formes, des couleurs, des bruits autres que ceux que l'on peut percevoir dans les rues de Paris ! L'air a donc une odeur particulière, un goût différent, selon qu'on l'aspire à l'aurore ou au crépuscule !

— Et ces arbres, femme chérie, vois donc ces beaux arbres !

— Et cette rivière |

— Et ces prairies !

Les vallons, les plateaux, les collines défilaient sous le voile bleu du grand ciel, avec leurs robes vertes ornées de fleurs, de tant de fleurs éclatantes et superbes. Et tout cela était gracieux, amusant, majestueux, tranquille et mouvementé. Ils n'en revenaient pas.

Pauvres vieilles gens qui s'éveillaient à la vie, à l'heure où la vie commence à s'envelopper d'ombre.

⁂

… « Tout ce que je viens de vous écrire est irrévocable, mon cher Ruménois. Je ne vous dirai pas que ma femme et moi nous y avons beaucoup réfléchi, puisque l'idée ne nous en a pris qu'en sortant de Brest, c'est-à-dire hier, sur le chemin de retour. Mais, que ce soit réfléchi ou non, raisonnable ou absurde, c'est ainsi. Rien ne nous fera changer d'avis.

« Par conséquent, étudiez l'affaire, vous savez ce qu'elle vaut, vous avez les livres entre les mains. Si cela vous convient, et j'en suis persuadé, je vous laisse les capitaux nécessaires. Vous me rembourserez à votre guise, selon les arrangements que nous arrêterons par lettre.

« Quant à revenir à Paris, madame Duroseau et moi, non, cela non. L'idée seule de retourner au passage, de nous enfermer entre quatre murs, nous rend malades. J'étouffe, rien que d'y penser. Et dire que nous avons vécu là plus d'un demi-siècle !

« En revenant, nous avons vu dans l'Orne, entre Alençon et Pré-en-Pail, une petite maison avec un verger, un potager et deux acres de terre. Elle est à vendre. Sans doute l'achèterons-nous. Et nous aurons des poules, et des lapins, et une vache, et des fleurs. Et l'on ira au marché avec son automobile, et on se promènera, et on ne fera rien, et on se couchera dans l'herbe…

« Ah ! Ruménois, je dois vous paraître fou. Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ? Moi, non plus. Je suis un peu ivre depuis le départ. Ma femme aussi. Quand je dis que je ne comprends pas,

si, je comprends… bien des choses… beaucoup de choses nouvelles… mais que je ne saurais pas expliquer. Il n'y en à qu'une qui soit bien claire : c'est que nous ne retournerons pas à Paris, jamais. Nous aurions peur de rester là-bas. Il nous semble que nous nous sommes évadés d'une affreuse prison. Comment aurions-nous la bêtise de revenir nous-mêmes nous y enfermer ? Jamais, jamais ! Autant mourir ! Et nous voulons vivre, madame Duroseau et moi. Il nous reste si peu de temps !…

Maurice LEBLANC.

85

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Dalsème nous dit :

— Quand mes nerfs trop tendus me tourmentent, quand je sens mon cerveau moins docile, il est un coin merveilleux où je vais chercher l'apaisement et le calme.

Val-Mont s'érige parmi les jardins et les bois, à sept cents mètres d'altitude, au-dessus de la baie de Montreux. Maison de repos où tout concourt au repos, où tout est aménagé pour le délassement du corps, de la pensée, de la volonté.

Les chambres s'ouvrent toutes au midi. Chacune d'elles est précédée d'une terrasse bien séparée, close de tous côtés, sauf vers l'espace. On dirait les alvéoles d'une ruche. L'air, le soleil, la lumière y pénètrent à flots.

C'est là que j'aime à me réfugier. On y respire mieux que nulle part ailleurs. On y voit les paysages les plus souriants et les plus sympathiques qui soient, ceux qu'a immortalisés Jean-Jacques. Les montagnes ont les formes les plus harmonieuses. Entre l'eau bleue du lac et l'eau bleue du ciel, les rêves prennent une douceur incomparable. Il flotte des odeurs qui vous grisent. Sur ces rives favorisées, la nature à quelque chose de voluptueux et d'oriental.

On s'isole ou l'on se réunit aux autres, à sa guise. Pour moi, je vis dans une solitude farouche et délicieuse. Ne point parler et n'entendre parler personne, quelle joie profonde ! Nul écho ne parvient du dehors. Les peines et les soucis s'arrêtent au seuil de Val-Mont.

Chaque matin, de terrasse en terrasse, passe le docteur Widmer. Il me plairait de voir en lui ce qu'on pourrait appeler un directeur de volonté, comme on dit un directeur de conscience. C'est entre ses mains qu'en arrivant, on dépose sa volonté. D'une intelligence aiguë, d'une intuition vraiment surprenante, il vous dirige comme il faudrait qu'on se dirigeât si l'on avait la connaissance exacte son tempérament. Il semble qu'il possède une balance mystérieuse et infaillible où il pèse vos forces du jour, le nombre de pas que vous êtes capable de faire, le poids des aliments que vous pouvez assimiler. Il pense pour vous, il veut pour vous. Là, on vit tout simplement, on vit à la façon d'une plante que soignerait un jardinier miraculeux. Et c'est exquis.

⁂

Au dernier séjour que je fis à Val-Mont en avril, le soir de mon arrivée, je restai tard sur ma terrasse. Les lampes électriques

étaient éteintes dans le jardin. Tous les pensionnaires étaient remontés. On dormait.

Çà et là, sur le lac, des groupes de lumières brillaient. C'était Villeneuve et Montreux, c'était le Bouveret et Saint-Gingolph. La lune planait au-dessus des montagnes, emplissant l'espace d'une grande paix radieuse.

Un bruit attira mon attention ; je me rendis compte que mon voisin de droite s'attardait, lui aussi, à respirer la fraîcheur de la nuit. Il devait fumer, car une odeur de tabac me parvint. Puis il y eut un long silence. Le sommeil me gagnai, je me levai.

Àce moment, une ombre se profila sur la droite. M'étant avancé, je vis mon voisin qui enjambait le balcon de sa terrasse.

Je me penchai. Il descendit, je ne sais trop comment, se laissa tomber sur la corniche très proéminente qui entoure le premier étage et disparut.

J'avoue que l'aventure m'étonna. Si tant est que l'on vienne à Val-Mont, ce n'est point pour courir les routes la nuit, et une pareille équipée est vraiment en dehors de tout ce que l'on peut imaginer de la part des fidèles du docteur.

Cependant, je n'eus pas la patience d'attendre le retour de cet original, et je me couchai.

Quelle ne fut point ma surprise, le lendemain, lorsque, en sortant de ma chambre, je me trouvai face à face avec Paul Marcillan. Il sortait de la chambre de droite.

— Comment, vous ! m'écriai-je.

— Comment, vous ! répondit-il.

— Et vous habitez cette chambre-ci ?

— Et vous habitez celle-là ?

— Mais vous n'êtes pas malade ? lui demandai-je.

— Pardonnez-moi, très malade.

J'éclatai de rire. Marcillan est le type de l'athlète, et de l'athlète dont les facultés intellectuelles ne troublent pas l'excellent équilibre. Nous le connaissons tous, nous savons ses exploits de cycliste — n'est-il pas champion du monde amateur ? — ses mérites d'escrimeur, de pugiliste, d'alpiniste. C'est l'homme réellement fort, conscient et orgueilleux de sa force, l'entretenant et la développant.

Soudain, il me prit par le bras.

— Sapristi, je devrais être étendu au soleil.

Il m'entraîna dehors jusqu'à une sorte d'esplanade qu'entoure un demi-cirque de rochers et où les rayons du soleil s'accumulent, s'entassent, se réfléchissent comme des images que se renverraient les mille facettes d'un miroir.

Àpeine s'était-il installé sur un rocking-chair et enveloppé de couvertures qu'une dame s'avança, très pâle et d'une maigreur extrême.

— Ma femme, dit-il, en me présentant.

Elle lui demanda, de ses nouvelles de cet air d'intérêt un peu apitoyé que l'on prend avec les petits enfants qui souffrent, lui dicta toute une liste de prescriptions, rajusta ses couvertures, et, m'ayant salué, s'éloigna à pas lents.

— Ma foi, je m'y perds, m'écriai-je ; vous avez pourtant une mine resplendissante ?

— Et elle ? me dit-il vivement, en montrant du doigt celle qui s'en allait.

— En effet, je reconnais que M Marcillan… Cependant les soins que vous prenez, ce n'est point pour elle ?…

— Pour elle, si, je vous l'affirme.

— Expliquez-vous.

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Ma femme et moi, nous nous aimons beaucoup. Après quelques années de mariage, sa santé a rapidement décliné. Avec l'insouciance de ceux qui se portent bien, je n'en ai tenu aucun compte, et notre vie à continué comme auparavant, vie de fatigue et de surmenage, jusqu'au jour où Thérèse tomba tout à fait. Je voulus qu'elle se soignât, mais je me heurtai à une nature affreusement impressionnable, que l'idée seule de se soigner terrifiait. Consulter un médecin lui donne à croire aussitôt qu'elle est perdue. Elle se frappe. Elle s'affole. En un mot, elle est de ces malades qu'on ne peut guérir qu'en leur persuadant qu'ils ne sont pas malades.

C'est ainsi que j'ai été amené à simuler des troubles nerveux, des malaises, et que ma femme, au comble du tourment, s'est mise en tête, un beau jour, de me conduire ici. Je me suis laissé faire, et maintenant je me soigne. Il faut à Thérèse le soleil et le grand air : je me cuis au soleil et je m'emplis de grand air. Il lui faut l'isolement et le silence : nous habitons deux chambres séparées, je ne vois personne et je ne desserre pas les dents.

— Mais, le docteur, que dit-il ?

— Le docteur est un esprit trop avisé et un psychologue trop fin pour ne pas profiter de l'aide que je lui apporte. Il maintient Thérèse dans une certaine inquiétude à mon égard. Il lui recommande de surveiller mon repos, de m'éviter toute excitation nerveuse. Bref, il joue avec ce grand ressort qu'est, chez la femme, l'instinct du dévouement. Grâce à lui, Thérèse a la conviction qu'elle se dévoue à mon salut. Elle est donc sauvée.

— Et si, un soir, lui dis-je, elle s'avisait d'ouvrir sa fenêtre au moment où vous dégringolez le long de votre terrasse, que penserait-elle ?

Il me regarda en riant.

— Ah ! vous avez surpris… Eh bien, oui. Mais ce n'est pas ce que vous croyez. Non, c'est uniquement pour me dégourdir les jambes. N'oublions pas que je me porte à merveille, moi, et que l'exercice m'est indispensable. Alors, je marche, je cours. Ma bicyclette m'attend à Montreux, et je file jusqu'à Lausanne, jusqu'à Nyon. Ou bien j'escalade les montagnes, je vais à Caux, j'atteins les Avants. Enfin, je me dépense, j'use l'excès de mes forces, je me fatigue le plus que je peux, de manière à ce que le repos du jour ne me soit pas trop pénible. Que voulez-vous ! pour un homme de ma trempe, ce n'est pas précisément récréatif de rester étendu sur une chaise-longue, et je vous jure qu'il y a des heures où je m'ennuie considérablement. Seulement, voilà, j'aime Thérèse.

Je lui dis avec un peu d'émotion :

— Vous savez, Marcillan, c'est très beau ce que vous faites là.

— Bah ! s'écria-t-il, tout est facile quand on aime. Et puis, quoi, dans la vie, il s'agit d'avoir bon cœur. N'est-il pas juste, puisque Thérèse porte le fardeau de la maladie, que ce soit moi qui joue le rôle du malade ? Combien l'existence serait plus lourde pour elle, si elle savait que le sacrifice est de mon côté !

Et il ajouta :

— Voyez-vous, il ne faut point montrer sa force à ceux qui sont faibles, pas plus que ses richesses aux misérables, et son bonheur aux malheureux…

Maurice LEBLANC.

86

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

C'est en 1901 qu'Anselme Bardin se révéla, et tout de suite il brilla au premier rang. En avril il gagnait la Coupe du Printemps au Parc des Princes. En juillet, sur la piste de Vincennes, il réglait facilement, dans la finale du Grand Prix, Bridger et Sellenick. En août il remportait à Vienne le Championnat du Monde.

C'était la gloire, Anselme Bardin inscrivait son nom parmi les rois du cycle.

Royauté dont il était fier et à laquelle il s'attacha dès l'abord avec un orgueil presque maladif. Il se crut le champion définitif, l'athlète exceptionnel, sans rival.

Sa femme, Juliette, autant par conviction que par amour — car elle l'aimait beaucoup — l'entretenait dans cet état d'esprit. Pour eux l'avenir n'était qu'une suite de triomphes, la conquête de la fortune, une sorte de souveraineté sportive et incontestée.

Et voilà qu'en octobre un jeune Bordelais qui avait acquis dans le Sud-Ouest une grande réputation, Michel Laborde, vint disputer à Paris la Coupe d'Automne.

Il gagna sa série. Il gagna sa demi-finale. Dans la finale, à trois cents mètres du but, il attaquait hardiment Anselme Bardin.

On crut un moment que celui que l'on nommait déjà le coureur national allait être distancé. En tout cas, sa victoire fut difficile, pour les uns même douteuse.

Anselme Bardin avait un rival.

Huit jours après, dans un match avec Laborde, il était battu.

Il prit sa revanche la semaine suivante, mais perdit la belle le jour de la Toussaint.

Ses partisans, lui-même, alléguèrent un déclin de forme. Peut-être. L'excuse était plausible. N'empêche que ce Laborde était extraordinaire, moins puissant que Bardin, mais plus fin, plus délié, et doué d'une pointe de vitesse contre laquelle il semblait que rien ne pouvait prévaloir.

Un peu plus de sang-froid et une meilleure tactique, et Laborde battra Bardin, comme il voudra, tel fut l'avis des plus compétents, de Bernan-Tristard, par exemple.

— Ce sera le coureur national de l'an prochain, opina Polamelle.

Anselme ne dérageait pas. Du jour au lendemain, il se prit à haïr Laborde d'une haine féroce. Certes, il l'eût rencontré en quelque endroit solitaire qu'il se fût jeté sur lui. Il lui refusa la main. Il ne le salua plus.

Au fond, malgré son immense vanité, et quoiqu'il ne voulût pas se l'avouer, il avait senti la valeur réelle de son concurrent. Et il avait peur. Il ne croyait plus à sa supériorité. La fortune lui échappait.

Tout le mois de décembre et le mois de janvier, il les passa chez lui, malade. Et vers le commencement de février une nouvelle stupéfiante se répandit dans le petit monde des coureurs : Juliette, la femme de Bardin, s'était enfuie avec Laborde. Elle l'accompagnait en Algérie et sur la Côte d'Azur, où divers engagements le sollicitaient.

⁂

La conduite d'Anselme étonna tous ceux qui connaissaient sa nature vindicative et violente. Il ne demanda pas le divorce. Il ne poursuivit pas les coupables. Il continua de vivre comme par le passé. On aurait dit que ce départ était pour lui comme non avenu.

Et pourtant, combien il devait souffrir dans son amour-propre ! Juliette partie avec son ennemi mortel ! L'abandon de sa femme, n'était-ce pas le signe certain, l'affirmation publique de sa déchéance ? Elle quittait le vaincu pour aller vers le vainqueur. Le plus fort l'emportait.

La saison sportive commença. Anselme se mit tard à l'entraînement. Mais dès qu'il parut sur la piste, il retrouva ses succès de

l'année précédente. On l'opposa successivement aux meilleurs sprinters d'Europe et d'Amérique ; il les battit tous. Il gagna le Grand Prix.

Seulement, il y avait une ombre à cette gloire : Laborde n'était pas là.

Il courait à l'étranger.

Chose bizarre, Laborde ne paraissait pas tenir les magnifiques promesses de ses débuts. Sa qualité ne s'affirmait point aussi nettement qu'on l'attendait. Il subit plusieurs défaites, à Berlin, à Milan, à Cologne.

Cependant il décrocha, à Copenhague, le Championnat du Monde, mais difficilement, et contre des adversaires de second plan.

— Patience, disait-on, c'est un garçon qui à besoin de se former... Vous le verrez dans son match avec Bardin.

Ce match, c'était le rêve de tout sportsman et de tout directeur de vélodrome.

Mais les deux intéressés ne semblaient guère disposés à le courir. L'un ne quitta point Paris, l'autre la province ou l'étranger, et les propositions les plus alléchantes ne purent les décider à se rencontrer.

Et l'hiver arriva, puis le printemps. Bardin s'entraîna, mais ne courut point. Quant à Laborde, il s'était installé à Bordeaux. Ses compatriotes disaient merveille de ses premiers tours de piste.

Et, fout à coup, une grande nouvelle : à la réunion de Pâques, match au Parc des Princes, entre Bardin et Laborde !

Ce match, nous l'avons tous en mémoire, et je n'en rappellerai pas les détails. Laborde n'exista pas. Dans les deux manches, on eut l'impression que Bardin le laissait sur place. Mais ce qui frappa le plus les fidèles du vélodrome, ce fut la tenue même, l'apparence de Laborde. Il était méconnaissable.

— Ce n'est pas lui, on nous l'a changé ! s'écria Bernan-Tristard.

Pâle, maigre, les yeux caves, le dos voûté, le malheureux fit pitié.

Et il se passa ceci : À la sortie, Anselme Bardin prit place dans une voiture de remise qui l'attendait. Au même moment Laborde et Juliette s'en allaient. Bardin salua. Et brusquement Juliette quitta le bras de Laborde, monta dans la voiture, et s'assit aux côtés de son mari.

Fouette, cocher !

⁂

Telle est l'histoire connue de tous, l'histoire pour ainsi dire publique de cette fameuse rivalité.

Mais il est quelque chose qui lui donne son véritable caractère, implacable et tragique, cruel et douloureux.

Ce quelque chose, je le sais de toute certitude. D'abord, un de mes amis qui habite la même maison que Bardin a vu plusieurs fois Juliette entrer furtivement chez son mari dans le temps même de sa liaison avec Laborde. D'autre part, en un jour de détente, Bardin a lâché un mot effrayant qui donne bien la clef de sa conduite :

— Bah ! quand on a un ennemi, tous les moyens sont bons pour s'en débarrasser.

Le moyen, en cette occurrence, ce fut Juliette. Et je ne sais pas trop qui l'on doit le plus admirer et détester, du mari qui veut ou de la femme qui agit. Effarante complicité ! Et quel étrange état d'âme que celui de ce couple chez qui l'amour-propre fut plus fort que l'amour !

Et ce pauvre Laborde ?... On n'a plus entendu parler de lui. Il boit, paraît-il, pour oublier celle qui l'a détruit en quelques mois avec tant d'infernale perversité.

Quant à Bardin, délivré de son adversaire, nous avons pu suivre ses triomphes depuis deux ans. Son match récent, avec Kramer prouve une fois de plus. qu'on ne saurait lui opposer un seul rival digne de lui.

Maurice LEBLANC.

87

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Durant deux lustres, M. Lesuper, professeur de quatrième à Saint-Jore, fils et petit-fils d'universitaires, eut périodiquement une stupéfaction douloureuse : son fils, Horace Lesuper, remportait chaque année le prix de gymnastique.

Il ne remportait d'ailleurs que celui-là, étant farouchement rebelle à toute étude, littéraire, scientifique ou autre. Vainement,

M. Lesuper multipliait-il les répétitions et les conseils, Horace s'acharnait à rester le dernier dans toutes les classes qu'il suivait.

Mais, en gymnastique, il n'avait point de rival, et la gloire que lui valaient auprès de ses camarades son adresse à tous les exercices du corps et sa supériorité dans tous les jeux compensait grandement à ses yeux les reproches humiliants qu'il subissait au foyer paternel.

M. Lesuper n'en revenait pas. Que signifiait cela ? On est premier en version grecque ou en thème latin, voire même, ce qui est d'un degré inférieur, en mathématiques ou en chimie. Mais premier en gymnastique, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que Thucydide ou Cicéron ont laissé dans l'histoire la moindre trace de leurs aptitudes athlétiques ? Il importe peu que Corneille ait eu du souffle et du jarret. Il a écrit le Cid : c'est suffisant.

M. Lesuper finit par éprouver pour son fils le plus profond mépris. Un garçon qui ne se distingue que par son biceps restera toute sa vie un propre à rien. La source des vertus réside dans les livres à l'usage des écoliers. Celui qui sait la règle du « que retranché » et traduit le Conciones avec un dictionnaire peut prétendre à tout. Horace serait un fainéant, capable de tous les méfaits.

L'événement prouva le bien-fondé de ces craintes. Le jour de ses examens, Horace disparut. Le soir, son père apprit qu'il avait disputé sur le mail une course de bicyclettes.

M. Lesuper n'hésita point. Il maudit son fils à l'aide des imprécations antiques les plus célèbres. Horace ne put sans doute supporter le poids de tels outrages. Dans la nuit, il s'enfuit de la

maison paternelle, emportant la somme de trois francs soixante, et laissant un mot d'éternel adieu.

— Je n'ai plus de fils ! s'écria M. Lesuper

⁂

Il n'eut plus de fils. Il n'eut plus personne dans la vie, et la vie lui fut très lourde.

C'est une occupation très importante que de morigéner l'être qui prend ses repas en face de vous, de lui tenir des discours sur sa paresse et son insouciance, et de lui citer en exemple les héros de Plutarque. Privé de cette distraction, M. Lesuper sentit le vide de son existence. Bien souvent son cœur se gonfla d'amertume.

Deux ans, trois ans se passèrent dans la solitude. Puis survint une catastrophe. Le banquier chez lequel il avait placé toutes ses économies s'enfuit. Sur ses conseils, M. Lesuper avait engagé quelques spéculations. Ce fut la ruine. Il dut prélever chaque année sur son traitement de professeur pour payer ses dettes.

Et la vie s'écoula, étroite, mesquine, morose, sans sourire ni joie.

Un à un il vendit ses livres, ses chers livres enrichis de notes. Quelle tristesse !

Et un jour il reçut de Bordeaux une lettre chargée qui contenait un billet de cent francs et ces lignes écrites par son fils :

« Mon cher père, il y a longtemps que je veux t'écrire et que je n'ose pas. J'ai assez bien réussi. Je suis coureur cycliste. C'est une carrière qui ne te plaira pas beaucoup, mais sois tranquille, j'ai

trop de respect pour le nom que tu portes et je cours sous un autre nom. Aujourd'hui je t'envoie cela : achète des livres avec, ça me fera plaisir, ou bien donne-le aux pauvres… »

M. Lesuper déchira la lettre, jeta les cent francs dans un tiroir et n'y toucha pas.

Quinze jours après, autre lettre chargée, timbrée de Nancy, mais sans un mot d'explication.

Et ainsi, de quinzaine en quinzaine, de mois en mois, M. Lesuper reçut cinquante, cent francs, deux cents francs. Cela venait de tous les coins de la France, de Dunkerque ou de Tarbes de Brest ou de Nice. Parfois un mot accompagnait l'envoi : « Mon cher père, ça va de mieux en mieux ; aujourd'hui j'ai gagné la course scratch. Ci-joint, tant. Si tu n'en as pas l'emploi, mets-le de côté pour les mauvais jours. »

En une année, il expédia deux mille francs. Cependant il n'y en avait que dix-sept cents dans le tiroir : M. Lesuper avait dû prendre quinze louis.

Le jour même où il fit ce prélèvement, M. Lesuper, qui avait fini par savoir le nom sous lequel courait son fils, le remercia par lettre, lui dit qu'il oubliait le passé et qu'il retirait sa malédiction.

Et quelque temps après, un dimanche matin, M. Lesuper débarquait à Paris. À quatre heures, au vélodrome Buffalo, il y avait match entre l'Américain Madison et le jeune Antoine Lepreux, autrement dit Horace Lesuper.

⁂

Ce match, nous l'avons tous présent à la mémoire, et nous nous rappelons l'enthousiasme du public lorsque Lepreux gagna la première manche, son désappointement lorsqu'il fut battu d'un quart de roue à la seconde manche, et les ovations interminables qui saluèrent le triomphe définitif du nouveau champion.

Mais quel étonnement pour M. Lesuper ! cette foule exaltée ! ces chapeaux qui s'agitaient ! ces hurlements de joie !

Et tout cela pour son fils, en l'honneur de son fils !

Malgré lui il passait par les mêmes émotions que la foule, il souffrit de la défaite, il applaudit, il cria d'allégresse après la victoire.

Et lorsqu'un groupe de jeunes gens se rua sur Horace et le porta jusqu'au quartier des coureurs en l'acclamant, des larmes mouillèrent les yeux de M. Lesuper.

Il n'y résista, pas. Il alla, lui aussi, vers la cabine où l'on s'entassait. De nature peu sentimentale, il ne serra point son fils contre lui pour l'embrasser, mais il lui pressa les mains fortement.

Et, un instant plus tard, ils partirent ensemble, en voiture. Et Horace, dans l'ivresse de son triomphe, riant, bégayant, lui disait :

« — Ça y est… c'est le succès, c'est l'argent… les gros prix… toute la boutique, quoi ! Et alors, sais-tu ce que tu devrais faire ? Je suis seul, pas de femme, pas d'ami sur qui je puisse compter… Eh bien, qui t'empêche ?… Tu perds ton temps là-bas, tu t'éreintes dans un métier qui ne rapporte rien… lâche donc tout ça ! Tu t'occuperas de mes engagements, tu correspondras, tu si-

gneras… bref tu seras mon manager, une position que plus d'un guigne déjà, je t'en réponds ! Ça te va-t-il ? Non, mettons qu'il n'y ait rien de dit. Seulement tu voudras bien garder l'argent, n'est-ce pas ? Je t'enverrai tout ce que je pourrai… de jolies sommes maintenant ! Tu te paieras des douceurs avec, et tu placeras le reste à ta guise… »

⁂

De retour à Saint-Jore, le lendemain, M. Lesuper reprit sa vie de travail. Mais il la reprit plein de cœur et de vaillance. Tout était changé. Désormais, c'était la sécurité, le bien-être, la foi dans l'avenir.

Tous les lundis, il lisait les journaux sportifs, et presque toujours il y trouvait la récit d'un nouvel exploit d'Antoine Lepreux. Et le mardi ou le mercredi, la moitié, les deux tiers du prix gagné s'en venaient à Saint-Jore.

Et vraiment aucun motif cupide ne se mêlait à son bonheur. M. Lesuper avait l'âme trop haute pour de si vilains calculs. S'il était heureux, c'est qu'au fond il aimait bien son fils, et qu'il se réjouissait d'avoir découvert en lui un bon et brave garçon, plein d'excellentes qualités, affectueux et loyal.

Souvent le jeune champion venait se reposer à Saint-Jore. M. Lesuper se promenait avec lui sous les ormes du mail. Un certain orgueil le redressait. Et il se disait :

« Tout de même, on peut ignorer le latin et le grec, on peut s'adonner au culte de la force brutale, courir, s'exhiber en public, et n'être point pour cela un mauvais garnement. La noblesse du

cœur n'a rien à voir avec la profession que le destin vous impose… »

Maurice LEBLANC.

88

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Au Bois, M Angély, 28 ans, veuve. D'Estrignat, 35 ans. Ils se connaissent depuis quelques mois. Vive sympathie. Flirt, mais aucune émotion ne les a réunis encore dans un même désir de s'aimer.

Elle. — Alors, c'est décidé, vous partez demain matin en auto pour Dieppe ?

Lui. — À neuf heures.

Elle. — Par Rouen ?

Lui. — Par Pontoise.

Elle. — Et vous arriverez ?

Lui. — Vers sept heures du soir.

Elle. — Comment ! dix heures pour un trajet si court ! Et avec votre vingt-quatre chevaux ! L'année dernière, j'ai mis cinq heures avec une quatorze-vingt.

Lui. — C'est que l'automobile est pour vous, comme pour tout le monde d'ailleurs, un moyen de locomotion, un chemin de fer individuel. Étant donné, le point A et le point B, aller du point A

au point B dans le plus petit espace de temps possible… et par la route la plus banale.

Elle. — Que faites-vous donc, vous ?

Lui. — Moi ? Je m'arrête. Entre le point A et le point B, il y a toujours des points qui valent la peine qu'on s'y arrête.

Elle. — Je ne vois pourtant, entre Paris et Dieppe, ni grotte, ni précipice, ni chaîne de montagnes, ni cascade bouillonnante.

Lui. — Et les petites villes ? Sachez ceci : il n'y a pas une seule route en France au bord de laquelle ne repose, de dix lieues en dix lieues, quelqu'une de ces vieilles petites villes charmantes et passionnantes où il est si bon de se promener un instant, ne fût-ce qu'une heure. Toutes, elles offrent quelque chose à notre admiration, un portail d'église, un donjon en ruines, l'ombre d'un jardin séculaire. Toutes elles ont un parfum spécial et suranné qu'il est délicieux de respirer.

Elle. — Je ne demande pas mieux. Mais, sur la route en question, en dehors de Pontoise, qui ne manque pas d'un certain pittoresque, j'avoue que…

Lui. — Et Gisors ? Et Gournay ? Et Forges ? Et, si l'on veut s'écarter de quelques kilomètres, la paisible et dolente Neufchâtel ?

Elle. — J'ai traversé toutes ces bourgades…

Lui. — Et vous n'avez rien vu ? Eh bien, accordez-moi une grande joie : puisque vous devez partir aussi dans deux ou trois jours, je vous attendrai, nous ferons le voyage ensemble. Voulez-vous ? Oh ! il n'y a aucun piège dans ma proposition. Simplement

le désir de vous convaincre, d'ouvrir vos yeux. Allons, c'est accepté ?

⁂

Ils virent, assise sur ses abruptes falaises qu'enlace une rivière, Pontoise, antique cité qui à gardé les traces d'un passé redoutable. Suzanne Angély en aima le jardin public. Il a de la grâce et de la majesté. Il est amusant et mystérieux, naïf et compliqué. Il a des pelouses régulières, bordées d'arbres symétriques et bien taillés, et des coins de verdure profonde où les chemins s'enchevêtrent.

Au bras de d'Estrignat, dans les allées désertes, elle comprit tout ce qu'il y a d'intime et d'attendrissant dans un vieux jardin de province, où jouèrent ceux qui sont morts depuis des siècles, où ils se promenèrent, où ils aimèrent…

Ils virent Trie-le-Château, et la façade romaine de son église, et la tour ronde où Jean-Jacques habita.

Ils virent Gisors, ville héroïque, vingt fois prise et reprise, tour à tour anglaise et française, ligueuse et frondeuse, qui peut s'enorgueillir d'avoir ouvert ses portes à Philippe-Auguste, à Henri IV, à Louis XIV. Elle dort maintenant au pied de son château, ruine formidable et tragique.

Ils le visitèrent, mais rien ne leur plut comme l'esplanade magnifique qui s'étend entre ses murs. Tout autour c'est la très haute enceinte, fortifiée de tours massives. Au milieu, sur une butte, s'érige le donjon. Et à l'abri des puissantes murailles, le jardin est infiniment paisible. De belles fleurs y sourient. Il y flotte des odeurs violentes.

Le passé féodal revit ici. D'Estrignat l'évoqua. Ils assistèrent aux longs sièges sanglants, aux assauts, aux pillages, aux tueries, aux incendies. Les plus grands noms de France sont mêlés à l'histoire de ces combats et de ces meurtres, les Mayenne, les Longueville, les Berry, les Penthièvre, les La Rochefoucauld.

Tout cela se conserve dans l'enceinte de pierre comme des souvenirs que l'on retrouve au fond d'un coffret précieux, fleurs séchées, rubans fanés… Ce sont des reliques que le temps n'atteint pas. Ceux qui ont le don de frémir au contact des choses défuntes les contemplent avec piété.

D'Estrignat et Suzanne se sentirent très seuls parmi les ruines imposantes, et la solitude leur fut très douce.

⁂

Gournay aussi peut s'enorgueillir de sa noblesse et de son ardeur à travers les siècles. Elle aussi s'illustra dans les guerres contre l'Anglais et connut les discordes religieuses. Mais les vestiges des grandes époques ont disparu. Plus de château. Les remparts sont transformés en promenades pacifiques. De l'eau vive coule dans les fossés.

Et c'est là le charme incomparable de la petite ville, ce boulevard qui l'enveloppe d'un cercle d'ormes et de tilleuls, couronné de verdure où s'enchâsse, de loin en loin, quelque débris de tour. Les jardins des maisons descendent au bord de l'eau, jardins antiques, peuplés de statues en plâtre, habillés de buis et de fleurs démodées.

Ils rêvèrent longtemps sur l'un des bancs de la promenade, en face de la porte Ibert, et Suzanne dit en souriant :

— J'avoue que les joies de l'automobile me semblaient tout autres.

— Elles sont autres, s'écria d'Estrignat, et je ne les nie pas, au contraire, personne plus que moi ne s'exaltant à l'ivresse du mouvement et aux voluptés de l'espace. Mais est-ce une raison pour ne point goûter celles-ci, d'une saveur si agréable et si particulière ? En allant de Paris à Dieppe ou à tel autre endroit par le chemin de fer, vous n'auriez jamais l'idée ni le courage de descendre du train pour rêver au passé d'une vieille petite ville et chercher ces sensations délicates que l'on éprouve dans ces sortes de pèlerinages. Mais quand il s'agit tout bonnement d'éteindre son moteur, il est trop bête de négliger des motifs si proches de s'émouvoir et d'admirer.

— Alors l'automobile pour vous comprend ces haltes ?

— L'automobile, pour moi, comprend surtout ces haltes.

Il y eut un silence, et il murmura :

— Soyez franche : à vivre ainsi l'un près de l'autre, et à regarder simplement autour de nous, ne pensez-vous pas que je me suis plus approché de vous que par beaucoup de mots, par beaucoup d'aveux ?...

Elle rougit et ne répondit point.

⁂

Il y a un lac discret et mystérieux à Forges-les-Eaux. Le soir, à la clarté de la lune, ils s'y promenèrent en barque.

Ils n'arrivèrent à Dieppe que le lendemain.

Suzanne apprit par là que l'automobile comprend aussi des haltes imprévues.

On annonce son mariage avec M. d'Estrignat.

Maurice LEBLANC.

89

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

L'an dernier, sur la route de Saint-Omer à Boulogne, à l'endroit le plus désert de cette rude contrée, un paysan trouva, vers six heures du matin, une automobile brisée, tordue, morte, pourrait-on dire. Elle gisait au pied d'un arbre, et l'arbre portait une blessure profonde.

Comme il n'y avait personne aux alentours, le paysan se dit que les voyageurs étaient partis chercher du secours jusqu'à la ville voisine, et il passa son chemin.

Mais le soir, en revenant de son travail, il aperçut l'automobile à la même place, et il l'y vit encore le matin suivant. Alors, ayant au préalable débarrassé la voiture de tout ce qui lui paraissait de bonne prise, il avertit le garde champêtre de son village.

La gendarmerie, prévenue aussitôt, arriva sur les lieux. On fit une enquête. On fouilla les environs. On s'adressa à tous les aubergistes et à tous les hôteliers du pays. Ce fut en vain. Aucun indice ne put être recueilli.

C'était une 14-chevaux Gradivelle. Le parquet s'informa auprès de Varnier, l'ancien champion cycliste, directeur de la maison Gradivelle,

Varnier consulta ses registres et répondit que le numéro 1 325 avait été livré trois mois auparavant à un Anglais de passage à Paris, lequel Anglais se faisait appeler Percy Whitehead.

On rechercha partout le nommé Whitehead. Il demeura introuvable.

⁂

Six semaines plus tard, des membres du Club Alpin Niçois excursionnaient dans les gorges du Var. Soudain l'un d'eux poussa un cri. Ses camarades accoururent. Au fond du défilé sauvage de l'Échaudan on apercevait les débris d'une automobile.

Ils descendirent, à travers les rochers, jusqu'au lit du torrent. Un sentiment d'angoisse profonde les étreignait : trouveraient-ils des victimes ?

Après quelques minutes d'investigations, il furent rassurés. Il n'y avait ni blessés, ni cadavres sur les pentes de l'abîme.

Ils prirent le nom et le numéro de la voiture. C'était une Gradivelle, numéro 810. Le nom du propriétaire n'y était pas inscrit.

L'enquête aussitôt commencée établit que, l'avant-veille, une automobile venant de Nice avec trois voyageurs avait fait le tour de Roquestéron et traversé Puget-Théniers, Touët-de-Beuil et Malaussène. À partir de là, aucun renseignement. Il était hors de doute qu'elle n'avait point passé à Saint-Martin-du-Var.

Soit. Mais les trois voyageurs ? Pas plus que la première fois l'enquête ne donna de résultat. Après examen de ses livres, Varnier, le directeur des Gradivelle, répondit que le numéro 810 avait été vendu à un monsieur Samoin, également de passage à Paris. Varnier s'en souvenait parfaitement. C'était un grand blond, qui portait monocle et avait un accent méridional. Il se disait de Toulouse, affirma l'un des contremaîtres.

À Toulouse on retrouva les traces d'un M. Samoin. Mais il était mort depuis deux ans.

⁂

Au mois d'octobre, les habitants du Mont-Saint-Michel virent un curieux spectacle. Au pied des hauts remparts sur lesquels s'érige la merveille, apparaissait la partie supérieure d'une automobile, dont les roues et la moitié de la caisse et du moteur étaient engagées dans les sables.

Comme il fut facile de le constater, cette voiture avait échoué la veille avant la marée montante, et la mer l'avait recouverte durant la nuit. De fait, on apprit qu'elle avait passé vers quatre heures du soir à Genêts, sur la côte normande, et qu'elle s'était engagée à travers les sables malgré les représentations de l'hôtelier. Une dame la conduisait, accompagnée de deux messieurs.

C'était une Gradivelle 12 chevaux.

Varnier l'avait vendue au directeur d'un garage de Lille, lequel, deux semaines après, la revendait à un Américain de passage en France.

Qu'était devenu cet Américain ? Qu'étaient devenus les trois voyageurs du Mont-Saint-Michel ? On ne parvint pas à le savoir.

⁂

En avril dernier se tint l'assemblée générale des actionnaires de la maison Gradivelle et C. Ils étaient au nombre de douze. Le président ouvrit la séance et s'exprima en ces termes :

« Avant d'entrer dans des détails plus précis sur l'état prospère de notre maison, je veux remercier et féliciter notre directeur, M. Varnier, de l'initiative intelligente qu'il a prise. Vous vous rappelez qu'à notre dernière assemblée son projet ne nous avait qu'à moitié souri, mais que, cependant, nous lui avions laissé carte blanche. L'événement lui a donné pleinement raison.

« Il a donc organisé le triple accident de Saint-Omer, des gorges du Var et du Mont-Saint-Michel, et il a tout réglé avec une telle adresse, une telle précision, tant de prévoyance et de logique, que personne n'a même entrevu la plus petite parcelle de vérité. La justice, impuissante, a dû classer ces trois affaires.

« Le résultat, vous le savez. Le nom des Gradivelle, jusqu'ici obscur et seulement connu des initiés, s'est révélé d'un coup au grand public. L'agitation produite par ce triple mystère l'a mis en pleine clarté. Les journaux de Paris et de la province, les journaux des moindres villes, l'ont imprimé vingt fois dans leurs colonnes. Et les acheteurs ont afflué chez nous.

« Je dis, messieurs, que la réclame ainsi comprise… »

Maurice LEBLANC.

J'activai l'allure. Nous étions à la fin de mai, il était temps de commencer un entraînement en vue des grandes excursions de l'été. Je contournai rapidement la Cascade, remontai la côte qui domine l'hippodrome de Longchamp et redescendis vers Boulogne.

Soudain, je fis deux ou trois embardées. Il me sembla que mon guidon cherchait à s'échapper de mes mains. M'étant penché, je m'aperçus que mon pneu d'avant était dégonflé. Je sautai à terre.

Au même moment j'entendis un éclat de rire, ou plutôt je crus l'entendre, car il n'y avait personne sur la route.

J'ai pour principe, quand ma bicyclette se détraque — à moins que ce ne soit en rase campagne, auquel cas je me mets à l'œuvre — j'ai pour principe de prendre immédiatement ladite bicyclette à la main et de marcher jusqu'à là plus prochaine station de voitures ou de chemin de fer. C'est plus vite fait. Ainsi opérai-je.

Le lendemain je repartis avec ardeur vers Longchamp. Or, pour la seconde fois, et à peu près au même endroit, mon pneumatique rendit l'âme. Et, comme la veille, un éclat de rire accueillit ma mésaventure.

Autour de moi, personne.

C'était assez étrange. Le jour suivant, je retournai là-bas, mais du haut de la côte, j'aperçus, à deux cents mètres en avant, et juste à la place maudite, deux cyclistes arrêtés de chaque côté de la route, et qui réparaient leurs machines.

Une certaine anxiété m'étreignit. Allais-je, moi aussi, crever et pour la troisième fois ?

Je passai entre les deux infortunés ; cinquante mètres plus loin, un sifflement prolongé, mon pneumatique expirait.

Et, tout de suite, l'éclat de rire.

Je lâchai brusquement ma bicyclette et courus vers le haut talus qui borde la route sur la gauche. En trois bonds je l'escaladai. Il y avait là, vautré parmi les buissons et les herbes, un homme. Mais quel homme ! Une sorte d'être inachevé, à tête formidable, et dont les jambes — peut-on appeler des jambes ces deux loques molles et ballottantes ? — pendaient comme des choses inutiles au-dessous d'un buste contrefait, tout déjeté de la droite vers la gauche.

Tel je le vis quand il se fut relevé et accroché sur ses deux béquilles. Et son aspect me stupéfia au point qu'au premier instant, je restai silencieux en face de lui. Durant quelques secondes nous nous regardâmes. Il avait des yeux dont je n'oublierai jamais l'expression, sournoise, inquiète, très vive d'ailleurs, et plutôt intelligente, mais d'une méchanceté extraordinaire. Et tous les détails de la figure, le front fuyant, la bouche tordue, le nez aplati contribuaient à augmenter cet air de méchanceté vraiment impressionnant.

Je lui dis :

— C'est vous qui avez ri ? C'est vous qui riez chaque fois de la sorte ?

Il eut un sourire — quel sourire !

— Parbleu, oui, C'est moi ! Croyez-vous que ce n'est pas drôle de vous voir tous déboucher de là-haut avec vos bonnes petites jambes qui tricotent si joyeusement, et le nez au vent, et tant de satisfaction et de plaisir, et puis tout à coup, pfffft… monsieur manque de tomber, monsieur n'avance plus, monsieur est obligé de descendre… Et la rage de monsieur quand il contemple son malheureux boyau de caoutchouc ! Non, vous savez, on ne perd pas son temps, à se poster là, au balcon, pour voir vos mines déconfites, et il y a de quoi rire !

Il rit, et c'était atroce de l'entendre ce rire, un rire haineux, le rire de l'envie, le rire de celui qui ne peut pas contre celui qui peut, le rire du disgracié, le rire du paria, le rire du damné.

Je balbutiai, mal à l'aise devant lui :

— Eh bien, si je vous y reprends !…

Il éclata de rire, me tourna le dos, et s'en alla…

⁂

En l'espace de cinq ans, il m'arriva trois fois encore de crever aux environs de Paris — dans la côte de Suresnes, — dans l'allée des Érables, — autour du lac Supérieur, — et chaque fois j'entendis l'affreux rire de l'estropié.

Et les six fois, ce fut la même sorte de clou que je retrouvai figé dans l'enveloppe de mon pneumatique, un clou à sabot, à tête carrée.

⁂

Cette année, en juillet, je revenais d'Alsace en automobile. Je couchai à Nancy. Le lendemain matin, je repartis de bonne heure.

Sur la route, je trouvai toutes les villes, tous les villages pleins d'animation et de gaîté. Il y avait des drapeaux, des arcs de triomphe. On attendait les « Tour de France ». C'était la première étape, Paris-Nancy.

Àmesure que j'avançais, les curieux se massaient en groupes plus compacts. Puis je croisai des automobiles, puis des cyclistes, les coureurs de tête.

Et c'est alors que je rencontrai les premières victimes.

Je vis Clergy, un des meilleurs, et qui pouvait espérer à bon droit une des premières places, sur le bord du chemin, il réparait sa chambre à air. On me montra Darier, un champion celui-là, qui pédalait à force, retardé par une crevaison — et Jalin, qui roulait sur la jante, et Verdoux, qui abandonnait, et d'autres encore, épaves désespérées.

Mais il y eut une côte, puis un plateau, et comme je longeais un bois, un spectacle s'offrit à moi, qui me fit arrêter brusquement.

Un coureur était là, au revers d'un talus, devant sa bicyclette inutile. Il pleurait.

Et près de lui, il y avait le monstre, l'estropié. Et j'entendis le monstre qui consolait le coureur !

— Allons, mon petit, ne te fais pas tant de bile ! Tu comptais gagner, dis-tu ? Bah ! ce sera pour un autre jour. Tu n'auras pas

toujours la déveine de crever deux fois en cent mètres… Qui sait ! tu retrouveras peut-être une maison qui te prêtera encore une machine… Ce sera difficile, mais enfin !… Allons, ne pleure pas…

Ah ! je vous assure que je n'ai jamais rien vu au monde de plus effrayant que cet abominable individu penché sur le pauvre garçon, le couvant des yeux, buvant ses larmes, se repaissant de son chagrin, Était-il heureux ! Quelle joie horrible et barbare !

Je n'eus pas la présence d'esprit de sauter sur lui et de le prendre à la gorge. Ce fut un tort. Pendant que j'interrogeais le coureur, le vilain bonhomme disparut.

Cyclistes, mes amis, si vous rencontrez sur votre chemin un gnome affreux, à la tête formidable, aux jambes mortes, et qui rit de vos peines, n'hésitez pas à le saisir au collet. C'est lui qui sème des clous par les routes de France !

Maurice LEBLANC.

91

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

L'accident se produisit à trois lieues du château que j'habite avec ma femme et mes enfants. J'en fus donc aussitôt averti.

L'automobile avait pénétré dans le talus, puis s'était renversée sur le côté. À quelques mètres gisait le jeune comte de Gasser, mort. On l'avait transporté aussitôt à l'auberge voisine.

Sa famille, qui demeurait dans les environs, fut prévenue, et l'on manda le médecin le plus proche.

Tout allait donc se passer le plus naturellement du monde, lorsque ce médecin, non content de signer le certificat, voulut, pour la régularité, indiquer la cause même de la mort. Il examina le cadavre, et, à son grand étonnement, constata, dans la région du cœur, une blessure, un petit trou rond, bien net, qui révélait sans doute possible que le comte de Gasser avait été atteint par une balle.

Et c'est cette balle — le médecin n'eut point de peine à le prouver — qui avait tué le malheureux. Ce n'est qu'après que l'automobile, abandonnée à elle-même, avait été s'échouer contre le talus.

La justice se saisit sans plus tarder de l'affaire. Le crime était évident. On trouva le buisson où le meurtrier s'était blotti pour tirer sur sa victime. On releva sur la terre humide des traces qui se dirigeaient vers ce buisson.

Mais ce qui compliquait les choses, c'est que le comte de Gasser n'avait pas été dévalisé. Le vol n'était donc point le motif du meurtre. Il fallait supposer la vengeance… ou bien quoi ?

Dès le début on chercha à reconstituer le parcours effectué par l'automobile en cette étape suprême.

Et, tout de suite, une, deux, trois dépositions établirent ce fait : le comte, en partant de chez lui, s'était dirigé vers ma demeure. Il y avait passé une heure et demie. Il en arrivait quand l'accident s'était produit.

Et, coup sur coup, ces autres révélations d'une importance capitale et que vingt témoins attestèrent : tous les jours, tandis que je chassais ou me promenais à cheval et que mes deux fils prenaient leurs leçons au bout du parc, dans la petite maisonnette réservée à leur précepteur, le comte venait au château. Et cela ouvertement, au vu et au su de tous, sans souci des méchantes langues…

Cet état de choses durait depuis deux mois. On en riait à l'office, et le bruit commençait à s'en répandre dans les châteaux voisins.

Quatre fois en quinze jours, le juge d'instruction se rendit chez moi. Il perquisitionna. Il interrogea les domestiques.

Une piste lui parut d'abord digne d'intérêt : celle d'un braconnier avec lequel M. de Gasser avait eu maille à partir. Mais cet homme fournit un alibi. Il s'écoula ensuite deux semaines, et un jour je reçus une convocation.

⁂

Après quelques préambules, le juge me tendit une feuille de papier froissée et salie en me disant :

— Voici, Monsieur, une lettre anonyme qui paraît vous avoir été adressée quinze jours avant le crime. Veuillez en prendre connaissance.

Je lus :

« Vous êtes prévenu de la visite quotidienne que le comte de Gasser fait en votre château. La raison en est facile à deviner. L'i-

gnorez-vous, ou bien êtes-vous complice ? Quand on porte votre nom, on agit. »

Je rendis ce papier.

— Il se peut que cette lettre m'ait été adressée, mais je ne l'ai pas reçue.

— Soit, dit le juge, j'avoue en effet que l'enveloppe n'a pas été retrouvée. Mais… la situation… à laquelle cette lettre… fait allusion… vous était-elle connue ?

— Je ne comprends pas.

Il s'expliqua, assez embarrassé. Je levai les épaules et m'écriai :

— Potins de domestiques, calomnies abominables et dont un homme de ma sorte ne tient pas compte.

— Moi, reprit-il, au bout d'un instant, je suis obligé d'en tenir compte. Et alors, voyez comme tout devient clair ! À deux heures vous partez pour la chasse. À trois heures vous êtes au carrefour des Treize-Chemins, où votre présence a été signalée. À quatre heures moins dix, vous vous dissimulez dans le buisson, juste trois minutes avant que le comte de Gasser…

Je me dressai d'un bond, indigné.

Il me coupa la parole.

— Monsieur, je vous prie de me dire ce qu'est devenue la carabine Fleichman qui se trouvait ordinairement suspendue dans votre cabinet de travail. La balle qui a tué est une balle d'un calibre identique à celui de cette arme.

Je répondis avec étonnement :

— Elle a disparu il y a plus de six semaines. Dix personnes témoigneront qu'elle m'a été volée.

— Ne l'avez-vous pas fait disparaître vous-même en prévision de ce qui allait arriver ?

J'éclatai de rire.

— Ma foi, de cette façon, il est évident que tout s'explique. Ce qui est moins compréhensible, c'est que, de trois heures à trois heures cinquante, j'aie pu parcourir les quinze ou seize kilomètres peut-être qui séparent le carrefour des Treize-Chemins du fameux buisson. Quinze kilomètres à pied en cinquante minutes, et par des sentiers peu recommandables, souvent à peine tracés, n'est-ce pas une prouesse bien extraordinaire ?

Il réfléchit une minute, puis conclut :

— C'est précisément pour cela, Monsieur, que vous êtes encore en liberté.

— Et que j'y resterai, espérons-le.

⁂

Et, de fait, je n'ai plus entendu parler de rien. La vie continue, calme et monotone. Mes fils grandissent et travaillent. Ce sont deux beaux garçons, dignes du nom qu'ils portent, et dont nulle pensée mauvaise n'a encore terni l'âme pure, Ma femme est un peu pâle, mais forte et grave.

Moi, je chasse, je monte à cheval, je surveille l'exploitation de nos domaines. Et le temps s'accumule sur le passé.

Quelquefois le hasard m'amène du côté de la Fosse-aux-Loups. Aussitôt je m'en éloigne avec un frisson. C'est là, dans une fente de rocher encombrée de broussailles et entourée de marais insalubres, c'est là que se trouvent cachées ma carabine Fleichman et la bicyclette avec laquelle j'ai parcouru en cinquante minutes quinze kilomètres de sentiers pierreux, à peine tracés.

Dieu fera, je veux le croire, que nul ne découvrira jamais la vérité…

Maurice LEBLANC.

92

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Dès le mois de juin, l'an dernier, je m'installai dans une maisonnette de ce joli village d'Ambrumesnil. Bien entendu, parmi mes bagages, se trouvait la bicyclette que je venais d'acheter.

C'était ma douzième bicyclette, mais c'était aussi la plus jolie, la plus riche et la plus parfaite de toutes celles qui ont contribué à la satisfaction de ma vie. Roue libre, trois multiplications, deux freins sur jante, bref, le dernier mot de la construction la plus récente.

L'éclat fulgurant de son nickel fascina les habitants d'Ambrumesnil. Leur village, situé en dehors des routes fréquentées, n'était traversé que par de rares bicyclettes, ternes et quelconques. La mienne, si lumineuse, les éblouit.

Elle éblouit surtout mes voisins, deux jeunes ouvriers, les frères Gréaume qui, chaque matin, s'en allaient à pied jusqu'aux usines de Bruchy, et qui, chaque soir, s'en revenaient également à pied. Or, cinq kilomètres, à la fraîcheur de l'aube, ce n'est peut-être pas excessif ; mais cinq kilomètres, après une rude journée d'atelier, cela n'a rien que de fatigant, de monotone et d'inutile.

Et il me semblait, aux coups d'œil admiratifs que les frères Gréaume jetaient sur ma machine, quand je les rencontrais le soir par les chemins poussiéreux, qu'ils enviaient l'aisance de ma marche et la rapidité de mon élan.

Et si je repassais ensuite, vers sept heures, devant la porte de la maison où ils soupaient, harassés et silencieux, auprès de leur vieille mère, j'allais plus vite, un peu gêné, de même qu'on hâte le pas, secrètement confus, pour s'éloigner plus vite du mendiant qui vous implore.

Scrupules enfantins, sensibilité ridicule, je le reconnais. Mais je suis ainsi fait. Les gâteaux me paraissent moins bons quand une figure pâle d'enfant est collée à la vitrine de la pâtisserie où je les mange.

⁂

Aussi, étais-je tout disposé, le dimanche où Victor, l'aîné des Gréaume, en extase devant ma bicyclette, me demanda… Mais non, soyons franc, c'est moi qui la lui proposai, c'est moi qui lui dis :

— Vous savez, Victor, si cela vous plaisait de faire un petit tour ?

— Mais je ne sais pas monter.

— Bah ! il y en a pour dix minutes. L'important est de regarder devant soi, à vingt mètres en avant ; essayez donc.

Il essaya, tenu par moi. La leçon dura une partie de l'après-midi,

Elle recommença le dimanche suivant, avec l'autre frère, Georges.

Au bout de trois dimanches, ils savaient.

Et, un jour de semaine où j'étais un peu las, je dis à Victor :

— Demain, je ne me servirai pas de ma bicyclette, elle est à votre disposition.

Victor la prit donc pour aller à l'usine et s'en revenir.

Une autre fois ce fut le tour de Georges.

Et ils étaient si joyeux, ces jours-là, si gais et si allègres, quand ils rentraient le soir !

D'autres ouvriers d'Ambrumesnil travaillaient à l'usine de Bruchy. Il y en avait un qui était jeune et de caractère audacieux. Il me pria tout nettement de lui prêter ma bicyclette. Je fus trop content d'accéder à son désir. Victor lui donna une leçon, et il vola de ses propres ailes.

Un autre fit comme lui, puis un autre, puis un autre. Ils furent bientôt six, autant qu'il y a de jours de travail dans la semaine.

⁂

Le dimanche, par exemple, je reconquérais mon droit de possession et d'usage. Quelquefois aussi, dans la semaine, je descen-

dais à pied à Bruchy, prenais notre bicyclette à l'usine, faisais une promenade, et l'ayant ramenée consciencieusement, remontais à pied vers Ambrumesnil.

J'étais vraiment heureux. Je n'ai jamais pu voir un ouvrier sur une bicyclette sans que les larmes me vinssent aux yeux. C'est un attendrissement de précurseur, une émotion d'homme qui a tiré de cet instrument ses plus grandes joies, et qui voudrait que ces joies fussent goûtées par tous : par l'ouvrier, par le paysan, par le plus humble de ses frères. Il lui semble que c'est autant d'heureux qu'il rencontre, et qu'il n'est point tout à fait étranger à ce bonheur.

Je restai quinze jours de plus que je ne le voulais à la campagne, vingt jours, trente jours. Je ne pouvais me résoudre à les priver de ma bicyclette. C'eût été mal, vraiment mal ; c'eût été cruel.

Et je ne m'y décidai qu'après avoir convaincu Victor et Georges — au prix de quels efforts ! — de faire, eux aussi, l'acquisition d'une machine. Ils en achetèrent une, puis deux. Et mes quatre autres amis, entraînés par l'exemple, en achetèrent également quatre.

Il serait plus juste de dire que ce fut moi qui les achetai. Oh ! une simple avance… Mes moyens ne me permettent pas davantage. Je leur avançai donc le premier versement. Pour le reste, ils devaient le payer à tempérament, en vingt mois. Mais j'étais responsable.

Eh bien ! je vais vous dire une chose qui vous étonnera beaucoup : il y a un an de cela ; or, depuis un an, les douze versements ont été effectués régulièrement, sans un jour de retard, par cha-

cun de mes six ouvriers. Et qui plus est, chacun d'eux a commencé à me rembourser mes premières avances.

Et je vous dirai encore ceci, c'est que je n'ai jamais douté qu'il en fût autrement, la bicyclette étant, selon moi, une source inépuisable de vertus, de grâces et de miracles.

Et toutes les fois où vous voudrez agir de la sorte, je me porte garant que vous en serez récompensés de la même façon.

Maurice LEBLANC.

93

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Le jour où je résolus de me tuer… Et, en vérité, pouvais-je faire autrement, ayant perdu à la fois ma femme, mon meilleur ami et ma fortune ? Soyez sûrs que beaucoup à ma place en seraient devenus fous. Un moment même j'ai eu peur… Je souffrais trop… ma tête s'en allait, et je voyais bien, au visage étonné des gens qui m'écoutaient, que l'on se demandait si j'avais toute ma raison.

Je l'ai, toute ma raison. Il faut l'avoir pour se résoudre à la mort avec un tel sang-froid et une volonté si claire. Je m'y résolus donc, et, tout de suite, mon genre de suicide se précisa, inéluctable et logique. Un homme de sport comme moi ne pouvait mourir que par accident sportif. Un vieux chauffeur de ma trempe ne pouvait mourir que par l'automobile.

Et cela devait se produire immédiatement. J'avais un tel dégoût de la vie ! Oh ! l'abominable vie, méchante, sournoise, perfide, sinistre ! Vraiment, ce serait lui jouer un bon tour que de lui fausser compagnie, alors qu'elle me réservait encore tant de larmes et de profondes blessures.

Et je sortis de ma triste mansarde…

⁂

Les Champs-Élysées !… Ils étaient éblouissants de soleil et de gaieté. Parfait ! Mon cadavre ne ferait pas mal dans ce milieu d'élégance. Les belles dames en pâliraient d'effroi. Du sang, du sang sur leur avenue !

Oui, ce serait là. Et je regardai vers l'Arc de Triomphe. Il en descendait, comme de petites mécaniques vomies par sa bouche géante, des multitudes d'automobiles. Dix, vingt, trente… il y en avait toujours, des grosses, de plus grosses, d'énormes. Et tout cela passait devant moi. Je n'avais plus qu'à vouloir. Mais laquelle ? Celle-ci, toute rouge déjà ? Celle-là, toute noire, en grand deuil ? Celle-là, toute bleue, heureuse et riante ? Celle-là, toute en cuivre, éclatante ? Celle-là… celle-là ?…

Le meurtrier serait-il ce monsieur en chapeau ? Ce mécanicien en casquette ? ce vieillard ? ce jeune homme ?

Mais qu'importait ! Le premier venu… D'où que la mort me vînt, elle serait toujours aussi bonne. Allons !

… Ils étaient deux : lui, trente ans, joli garçon, riche ; elle, vingt ans, gracieuse et charmante. Ils venaient de se marier, un mariage d'amour, ont raconté les journaux. Comme c'est triste ! Mais aussi, c'est de sa faute, à ce malheureux. Il était cependant

bien visible que, si je me jetais sous les roues de son automobile, ce n'était pas par distraction. Alors, pourquoi a-t-il voulu m'éviter ? Pourquoi cet écart brusque et maladroit qui les a précipités l'un et l'autre sur ce lourd camion et les a tués net, les a tués, eux, au lieu de moi ?

J'en fus péniblement affecté. Le destin me poursuivait avec une cruauté tragique. Cette épreuve ajoutée à tant d'autres ! Ma hâte d'en finir n'en devint que plus violente. Il fallait échapper au remords.

⁂

Trois jours après j'étais sur la route de Versailles. Que de souvenirs sur cette route, si souvent parcourue en mes jours heureux ! Ma femme !... Mon ami !...

Elles apparaissaient au tournant, semblaient hésiter, puis s'élançaient comme grisées par cet espace libre ouvert devant elles. Et elles faisaient un vacarme joyeux. Et c'était délicieux de les voir.

Mais il en vint une, formidable, monstrueuse, semeuse d'épouvante et de mort, invincible fléau. Ah ! celle-là saurait bien me délivrer de la vie odieuse !

... Ils étaient cinq : le père et la mère, les deux fils — dix-sept et dix-neuf ans — et le mécanicien. Et ce fut la même chose, le même affolement incompréhensible devant ce corps en travers de la route. Un mur à droite : trois d'entre eux s'y brisent le crâne. Les deux autres meurent je ne sais comment.

... Forêt de Saint-Germain. L'endroit me plaît. L'agonie sera douce ici, sur la terre humide et parfumée.

Cette fois ce furent deux Anglais. Comme les autres, ils se jetèrent de côté. L'un mourut. L'autre… l'autre, j'ignore.

… Entre Port-Royal et Dampierre, deux vieilles dames et un adolescent, qui conduit.

… Enghien. Trois personnes.

… Poissy. Quatre.

… Mais, mon Dieu, que tous ces gens sont stupides ! Tous, tous, sans exception, ils ont le même mouvement irréfléchi et absurde, le même coup de volant brutal. Deux seulement ont pu se redresser, se sauver. Les autres…

… Melun. Une dame et sa fille.

… Pontoise… Je ne sais plus…

… Il se produit en moi un sentiment étrange. Comment l'expliquer ? Je n'ose pas, ou plutôt j'ai honte, après tout ce que j'ai dit. Pourtant, il faut l'avouer, d'autant plus que je saurai surmonter cette petite faiblesse. Eh bien ! voilà : j'ai comme un peur vague de mourir. Oui, j'ai peur.

⁂

Ah ! c'est que, vous pouvez m'en croire, cela semble si horrible ! Ce n'est pas du tout ce que j'imaginais : la fin d'un mal. Non, c'est le commencement d'un mal. On souffre, je vous le jure. Ah ! ce que l'on souffre ! J'en ai tenu dans mes bras, voyez-vous, qui hurlaient. D'autres ne disaient rien, et c'était plus atroce encore. Ou bien, de petits gémissements… Et les yeux de tous ces êtres ! Et leurs bouches tordues ! Et leurs visages blêmes !

Pauvres jeunes filles dont j'ai senti la dernière convulsion… Pauvres mères… Et tout cela souffrait, criait, pleurait, râlait. Et tout cela est mort. Ils étaient, et ils ne sont plus, et ils ne seront plus jamais. C'est fini. Leurs chairs pourrissent.

Et alors… et alors il se passe ceci, qu'en face de la mort je me mets peu à peu à aimer de nouveau la vie. La vie est meilleure peut-être. L'autre est si noire, si affreuse. Il y a de bonnes heures dans la vie. On respire, on sourit, on rêve, on se rappelle, on espère. Mais quand on est mort ?…

Oui, le goût de la vie revient en moi, comme les forces au convalescent. La vie a son charme. Certes, je ne l'aime pas. Mais que je voie encore sous mes yeux des corps se raidir, des regards s'éteindre, et que j'entende encore le râle sourd de l'agonie, et que je devine le supplice des moribonds, leur angoisse suprême, j'aimerai la vie, j'aimerai la vie, et je vivrai !

… Bois de Vincennes. Deux jeunes gens. Oh ! la mort, c'est la grande ennemie…

Maurice LEBLANC.

94

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— Pourquoi je viens vous relancer, mon cher Théroult, s'écria M. Brasil, je vais vous le dire en quelques mots. Voici. Il y a trois ans, la maison Rivard-Brasil a gagné les Éliminatoires au Circuit de l'Argonne et ramené en France la Coupe Gordon Bennett. Il y

a deux ans, la maison Rivard-Brasil a gagné les Éliminatoires au Circuit d'Auvergne, et conservé à la France la Coupe Gordon Bennett. Or, dans ces quatre épreuves, celui qui conduisit nos quatre voitures à la victoire fut…

— Léon Théroult, ici présent.

— Lequel Léon Théroult, jugeant qu'il avait mis assez d'argent de côté, prit sa retraite et plante des choux à Garches.

— Ce dont il se félicite chaque jour.

— Toujours est-il que, l'année dernière, la maison Rivard-Brasil, quoique privée de son meilleur pilote, n'en a pas moins tenté la chance cinq fois, au Circuit de Provence, en Italie, en Belgique, au Circuit de Savoie et en Amérique. Et les cinq fois…

— Elle a été battue régulièrement.

— Régulièrement, je l'accorde. Nous avions peut-être les meilleures voitures, mais nous n'avions pas le meilleur conducteur, ni surtout le conducteur le plus heureux. C'est pourquoi, mon cher Théroult, je viens vous demander d'être notre champion dans la grande Internationale qui se courra le 24 juin de cette année, sur le Circuit des Cévennes, entre les quinze plus importantes maisons du monde, à raison de deux voitures par maison.

— Impossible, Monsieur Brasil, vous savez bien…

— Je sais, je sais. Mais laissez-moi vous dire que nous avons construit une voiture qui, théoriquement et pratiquement, est imbattable. En vous choisissant nous écartons la seule possibilité de défaite : la malchance.

Théroult se leva, prit un journal dans un tiroir, et prononça :

— Monsieur Brasil, voici ce que je répondais, il y a deux ans, à un rédacteur de l'Auto :

« Voyons, réfléchissez un peu. À courir j'ai tout à perdre, peu à gagner. Côté gain, il n'y a que la question d'argent, et encore à condition de continuer la passe de quatre pas ordinaire que j'ai eu la veine de réussir.

« Côté perte, j'ai d'abord un avantage énorme à rester sur mes lauriers, c'est évident, puisqu'ainsi je laisse debout un record qu'on ne battra peut-être jamais. Mais, allez-vous me dire, ça c'est de la gloire, et au fond vous devez avoir couru pour autre chose ? Le fait est que la gloire je m'en « bats l'œil », comme on dit dans le grand monde. Le principal, c'est encore la galette. Or, aujourd'hui que me voilà riche, que j'ai une brave bourgeoise que j'aime et qui me le rend, pourquoi voulez-vous que j'aille me casser le cou, et ainsi ne pas profiter de ce que j'ai gagné ? »

M. Brasil se leva, et, les yeux dans les yeux, lui dit :

— La somme que nous vous offrons vous décidera peut-être.

— En vérité ! Et cette somme est de… ?

— Cent mille francs.

Théroult tressaillit, puis ricana :

— Oui, si j'arrive premier, c'est-à-dire si je marche comme un fou… Mais combien, si je n'arrive que second, ou troisième, ou si je reste en panne ?

— Cent mille.

— Je ne comprends pas.

— Nous vous offrons cent mille francs pour courir, sans nous occuper de la place que vous prendrez. Réfléchissez. Cent mille francs rien que pour courir !

⁂

Le 24 juin, à 5 heures, la première voiture s'avança sur la ligne du départ. Le numéro 1 c'était Théroult.

Théroult avait succombé à la tentation. Que risquait-il ? Il ne partait, selon son contrat, que l'argent en poche. Il s'agissait donc tout simplement de faire une petite promenade de six cents kilomètres, à belle allure certes, mais prudemment, en ralentissant aux virages et aux endroits dangereux, en tenant constamment sa droite et en ayant soin de ne dépasser que les voitures arrêtées.

Il partit très vite d'abord, soucieux de l'impression qu'il laissait derrière lui. Mais, après le tournant, il se modéra.

— Une ballade à la papa, dit-il à son mécanicien, lequel était de connivence avec lui.

— Bien entendu, on ne va pas se rompre les os, puisque la galette est versée.

Un coup de trompe, du bruit, une automobile qui passe…

— Ça, c'est Lanza. Ce qu'il doit être content de nous régler !

— Bah ! il y a deux ans, c'était nous. Aujourd'hui c'est lui.

Encore un appel de trompe, du vacarme, et une automobile.

— Ça, c'est l'Allemand. Nom d'un chien, ce qu'il file !

— Si vite qu'il file, il n'y aurait qu'à vouloir pour lui brûler la politesse.

— Bien sûr.

Deux rivaux encore les dépassèrent, le représentant des Rex et celui des Fenlair. Et Théroult murmurait :

— Toi, mon petit, tu fais le malin. Mais il me suffirait de pousser un peu, un tout petit peu, et tu n'existerais pas.

— Bien sûr, approuvait le mécanicien, et c'est tout de même vexant. Mais quoi, on ne va pourtant pas se tuer.

D'autres encore survinrent. À la fin du premier tour, Théroult passait septième devant les tribunes. Et il passa assez piteusement, plutôt mécontent de lui.

— Ce qu'on doit se fiche de nous. Nous faisons cependant du bon 90.

— Oui, mais on pourrait faire du 150. Tenez, voilà Billing, l'Américain.

— Billing, avec sa brouette ? Ah ! celui-là, par exemple, il nous embête. Tu prendras la file, mon bonhomme.

Il activa, mais l'Américain poussait ferme. Théroult, crispé, jura :

— Nom de d..., il ne sera pas dit que ce fiacre aura raison d'une Rivard-Brasil.

En une minute l'intervalle s'agrandit. Cinq minutes encore, et la voiture américaine disparaissait. Mais une autre apparaissait, devant Théroult cette fois, la dernière qui l'avait dépassé.

— C'est Chênassis. Si on lui reprenait sa place, à ce mauvais coucheur-là !

Mais pour lui reprendre sa place il aurait fallu « lâcher tout », comme disait Théroult, et lâcher tout c'était faire du 150. Il n'osa pas.

— Non, c'est trop bête, s'écria-t-il, maintenons la distance, et, s'il faiblit, je le brûle.

Chênassis ne faiblit pas, et, durant plus d'un tour, Théroult le suivit à trois cents mètres.

De temps à autre il jurait et sacrait. Cela ne changeait rien aux choses. Il eût fallu donner le petit coup de pouce. Décidément, il n'osait pas.

— À quoi bon ? répétait-il, j'ai la galette.

Soudain un coup de trompe.

— Ah ! zut alors, grogna le mécanicien, c'est Billing… Le voilà… Allons, il faut se ranger…

— Me ranger ! hurla Théroult, j'aimerais mieux crever.

La Rivard-Brasil sembla faire un bond, plonger dans l'espace. Aussitôt ils rejoignirent Chênassis.

— Faut-il ? demanda Théroult.

— Eh ! parbleu, dit l'autre.

Ils passèrent Chênassis.

Et dès lors ils ne s'arrêtèrent plus.

Emportés dans une sorte de tourbillon, ivres, fous, la tête arrachée, oppressés, martyrisés, ils allèrent.

Plus un mot. Les dents serrées, les doigts raidis au volant, Théroult n'avait plus qu'une idée, un instinct plutôt : voir un rival devant lui, le rattraper, le dépasser.

Il vit l'Allemand, il vit la Fenlair, il vit la Rex. Il les rattrapa, il les dépassa.

Restait l'Italien.

— Je l'aurai, se dit-il rageusement, et j'arriverai premier… je serai le premier… Théroult doit arriver premier, ou se briser le crâne.

Sur les talus des foules l'acclamaient frénétiquement. Des chapeaux s'agitaient. Qu'avait-il de mieux à faire que de contenter ces foules et de mériter les applaudissements ? Et le lendemain son nom serait dans tous les journaux.

Les virages, les endroits dangereux, il se moquait de tout. Pas une fois il n'eut l'impression du péril.

Au dernier tour il passa l'Italien.

Il franchit la ligne d'arrivée avec sept minutes d'avance sur lui, après avoir eu trente-trois minutes de retard.

⁂

Parmi les ovations, au milieu des clameurs, des vociférations, Théroult se jeta dans les bras de M. Brasil. Ils s'embrassèrent en pleurant. Et Théroult confessa :

— Vous savez, patron, je suis parti les mains dans mes poches. J'avais l'argent. Pourquoi me fouler ?

Et le patron lui dit :

— Je le savais bien, Théroult, mais j'étais sûr qu'un brave garçon comme vous, qui a du cœur et de l'amour-propre, se réveillerait au moment voulu. Je ne m'étais pas trompé.

Et, lui serrant encore les mains, il s'écria :

— Dites donc, Théroult, je croyais que l'on s'en « battait l'œil » de la gloire ? Au fond, voyez-vous, au fin fond, il n'y a encore que pour ça que l'on « marche ».

Maurice LEBLANC.

95

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Au déjeuner qui réunit, chez le comte de Laptot, Jean d'Estrevel et Urbain Lauzier, il sembla à tous les convives que Diane, la fille aînée du comte, se décidait enfin pour Jean d'Estrevel.

Depuis un mois la lutte était circonscrite entre ces deux prétendants, l'un de bonne noblesse, élégant, passionnément épris, sentimental et rêveur, mais pauvre ; l'autre un peu vulgaire, fils de parvenus, pas du tout romanesque, mais riche, puissamment riche.

Avec l'un, c'était l'amour, les joies douces dans l'intimité du petit manoir provincial, et deux mois l'hiver à Paris ; avec l'autre,

c'était… c'était la fortune et tout ce qu'elle représente de plaisirs, de satisfactions orgueilleuses et de sécurité.

Et Diane hésitait. Elle avait certes un cœur, et dont le choix secret ne lui était pas inconnu ; certes, elle se laissait troubler, comme toutes les femmes, par les tendres paroles et par les visions harmonieuses du bonheur à deux. Mais elle avait aussi, comme toutes les femmes, des goûts de luxe, des besoins de confort, et une peur confuse de tout ce qui est privation, gêne et médiocrité. Et Diane hésitait, tour à tour portée vers l'un et vers l'autre, selon la couleur de ses rêves ou le conseil de ses réflexions changeantes.

Mais, ce jour-là, la domination ardente de Jean d'Estrevel la séduisit. Elle s'émut au son de cette voix grave et persuasive, elle rougit sous le regard à la fois timide et volontaire, et il y eut entre eux, derrière les palmiers et les lauriers de la serre, un échange de mots que d'Estrevel aurait presque pu considérer comme un accord.

Àla flamme de ses yeux, à la fièvre de ses gestes, on connut son triomphe.

Urbain Lauzier en souffrit, dans sa vanité d'homme que le destin n'avait pas accoutumé aux défaites. Et puis, il aimait Diane à sa façon, comme un bel objet inutile dont l'acquisition était nécessaire à ses ambitions mondaines.

⁂

Cependant l'heure avançait. Les invités s'apprêtaient à partir. Diane proposa aux deux jeunes gens de les retrouver au Salon de l'Automobile. Ils acceptèrent. Et, une heure plus tard, un coupé

de remise amenait le comte et sa fille devant la porte du Grand Palais.

Lauzier les attendait. On eut dit que ce milieu de luxe et de richesse lui donnait plus d'allure, lui convenait davantage. Il s'y sentait à l'aise, comme chez lui, et, prenant le bras du comte, il le dirigea, parmi les stands avec la désinvolture d'un habitué que tout le monde salue et d'un acheteur que l'on prend au sérieux.

D'Estrevel les avait rejoints, empressé, rayonnant d'espoir et de certitude, et tout de suite il avait accaparé la jeune fille et lui disait de ces phrases quelconques, auxquelles l'amour sait donner une telle signification de tendresse et de dévouement. Mais, chose bizarre, Diane lui répondait à peine, distraite, attirée par les expositions, intéressée par les mille voitures diverses, par les formes nouvelles, les carrosseries inattendues, les inventions commodes, l'ingéniosité des perfectionnements.

Et peu à peu ce fut aux paroles de Lauzier qu'elle prêta attention, et ce fut à elle, plutôt qu'à son père, qu'il prodigua, lui, les explications techniques. Ils s'en allèrent par les avenues encombrées, suivis du comte et de d'Estrevel. Ils s'arrêtaient, marchaient et s'arrêtaient encore, et Lauzier se gonflait d'importance, fier de son rôle de cicerone.

Jean d'Estrevel cependant souffrait infiniment.

⁂

Mais un stand les retînt, celui des Gauloises ; Lauzier semblait en extase, médusé d'admiration. Quelles lignes ! quel fini ! quelle précision ! quelle rigueur ! Les Gauloises étaient bien les reines du Salon.

— Les reines ! répéta Diane. Ainsi cette limousine…

Elle n'avait cessé de la regarder. Le spectacle de la large et puissante voiture l'absorbait. Elle se voyait étendue sur ces confortables coussins, tandis qu'autour d'elle, par les vitres claires, se déroulaient les visions de la rue. Et elle pensait aux femmes qui ont de ces voitures…

Lauzier dit :

— Elle vous plaît beaucoup ? C'est leur nouveau modèle de soixante chevaux.

— Elle est merveilleuse.

Il appela le directeur :

— Quand pouvez-vous livrer la même voiture ?

— Avec cette carrosserie ?

— Oui.

— Demain. Nous avons pris nos précautions.

— Demain donc, entendu. Voici mon adresse.

Il tendit sa carte. Diana fit un geste. Le procédé choquait, comme si Lauzier lui avait offert brutalement une parure de diamants. Il la prévînt :

— Vous me permettrez bien, je l'espère, d'avoir dans mes remises une voiture qui vous plaît ?

Et il ajouta entre ses dents, de manière à n'être entendu que de la jeune fille :

— Elle ne sortira que le jour où vous consentirez à vous en servir.

Au stand suivant, il acheta le mail automobile que lançait la maison Varange.

— Indispensable pour la vie de château, dit-il à Diane avec un gros rire.

— Mais vous n'avez pas de château, que je sache ?

— J'attends vos ordres.

Elle se tut. La promenade s'acheva sans incidents. Le comte et Lauzier continuaient à parler. D'Estrevel épiait anxieusement la jeune fille. Diane demeurait silencieuse.

Elle avançait lentement, les yeux vagues. La féerie des lumières l'éblouissait. L'orchestre se mit à jouer, et la musique lui parut un hommage qui s'adressait à elle. Et tout cela, musique et lumières, et la foule, et les voitures somptueuses, où reluisent l'or des cuivres et l'argent des aciers, elle eut l'impression que tout cela lui était nécessaire. Elle était faite pour cela, comme d'autres le sont pour la vie intime et discrète.

On arrivait auprès de la sortie. D'Estrevel lui offrit la main. Elle y mit la sienne, mollement, et me vit point la pâleur effrayante du jeune homme.

Lauzier s'inclina devant elle. Elle lui sourit. C'était la défaite de l'Amour…

Maurice LEBLANC.

Un peu las, je rangeai ma luge au bord de route et regardai passer devant moi, le long du ruban de neige qui descendait en serpentant de Caux à Glion, la théorie des lugeurs. Isolés ou groupés par deux, par trois ou par quatre, ils glissaient à une telle vitesse qu'on distinguait à peine, parmi la poussière de neige soulevée, l'armature des petits traîneaux qui les portaient. Un cri spécial, un « aaaaah » aigu et prolongé, marquait leur passage. Et d'autres venaient, et d'autres encore.

Au-dessous, masquant Montreux et le lac de Genève, c'était la mer étrange du brouillard, la mer fantastique, irréelle, gonflée de vagues de brume immobiles et gigantesques. Et sur cette mer, sur l'immensité blanche des montagnes, un soleil d'été éblouissant, presque brutal.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

— Ah ! Devraine, m'écriai-je, après une seconde d'hésitation.

Ancien camarade de sport aux temps héroïques de la bicyclette, Devraine avait émigré en Angleterre, et je ne l'avais point vu depuis dix ans. On se serra les mains énergiquement, car une bonne amitié nous liait jadis, et Devraine était un garçon sympathique, un peu original, mais franc et serviable. Puis nous remontâmes vers Caux en bavardant, tous deux traînant notre luge au bout d'une corde. Et, reprenant sa question, à mon tour je lui demandai :

— Et toi, que fais-tu là ?

— Mais du sport, bien entendu. Qu'y a-t-il d'intéressant ici-bas en dehors du sport ? Et parmi les sports y en a-t-il un seul qui puisse lutter avec les sports d'hiver, le patinage, le bob-sleigh, le sky ?

— Certes, lui dis-je, je ne connais rien qui vaille la sensation de cette dégringolade vertigineuse au flanc d'une montagne. C'est la vitesse la plus grisante, la plus facile en même temps. Mais j'avoue que c'est un peu bref, et que, quand je suis arrivé tout en bas, et qu'il me faut prendre, pour remonter à Caux, le train des lugeurs, mon enthousiasme est singulièrement refroidi.

— Ah ! s'écria-t-il, comme tu es bien Français ! Il vous faut toujours vos aises. Vous n'aimez que le commode, ce qui ne coûte pas de peine. Vous craignez tout ce qui est violent, âpre, excessif. Pourquoi votre beau monde de Paris a-t-il abandonné la bicyclette pour l'automobile, sinon parce que l'une nécessite autant d'efforts et de persévérance que l'autre en exige peu ?

— Mais n'es-tu pas Français ?

— Je l'ai été.

— Allons donc !

— Je me suis fait naturaliser Anglais.

— Pas possible ?

⁂

Il me prit le bras et me dit :

— Mon cher, quand on n'a qu'un but, qu'une idée et qu'une joie, le sport, on est Anglais ou bien l'on renonce au sport. Seul,

ce peuple-là connaît, comprend, aime et pratique le sport. C'est un instinct national. Vous autres, vous vous amusez à faire du sport, eux ils le vivent, ils le respirent. Ils l'aiment, comme vous aimez… comme vous aimez la femme, par exemple.

— On peut aimer l'un et l'autre, hasardai-je.

— Ah ! voilà, s'écria-t-il, voilà bien votre erreur et votre faiblesse de mêler deux sentiments tout à fait indépendants. Encore un des motifs de votre engouement pour l'automobile : c'est un sport où la femme peut vous suivre ! Elle se promène avec vous, elle voyage avec vous. La femme, toujours la femme ! Quel rapport y a-t-il entre la femme et le sport ? Aucun, n'est-ce pas ? Cependant, un jour, il se trouve, à la tête d'un journal de sport, un directeur intelligent, actif, qui a l'excellente idée de réunir autour de lui quelques écrivains et de leur demander des nouvelles sportives. Que se passe-t-il ? C'est que, toi comme les autres, sur dix nouvelles sportives vous nous en offrez neuf où la femme parvient à se glisser. Elle est au premier plan ou dans l'ombre, mais elle est là, idole et maîtresse.

Je ne pus m'empêcher de rire :

— Que veux-tu ? Si le public…

— Eh ! justement, on donne au public ce qu'il préfère. Chez nous autres Anglais, je te jure bien qu'on lui donne autre chose, parce que c'est autre chose qu'il demande. Tiens, un petit fait. Nous sommes aujourd'hui le 27 décembre, en pleines vacances de Noël et du premier de l'an. Que font tes jeunes Français de dix-huit à vingt-cinq ans parmi ceux qui disposent de quelque loisir ? Café, théâtre, visites, et autres amusements qu'il est inutile de préciser. Eh bien ! regarde autour de nous tous ces

jeunes hommes qui patinent, qui lugent, qui marchent, qui courent… Des Anglais, rien que des Anglais. La plupart n'avaient que dix ou quinze jours de liberté : de leur île brumeuse ils se sont rués vers ce coin de soleil et de gaîté. À partir du 15 décembre, toutes les places de sleeping de Paris à Lausanne étaient retenues jusqu'à la veille de Noël, et toutes, tu entends, toutes par des Anglais. Et cela pour profiter de la neige et de la glace.

— Et pour danser le soir dans les grands hôtels, car les jeunes misses pullulent ici également.

— Ils s'en moquent, crois-le bien. Le peuple, dont le jeu national est le foot-ball — tu admettras que le foot-ball n'est pas un jeu de femmes — ce peuple-là ne subordonne à la femme ni ses plaisirs, ni ses habitudes, ni la santé de ses enfants.

— Dis donc, c'est un jeu auquel nous ne sommes pas non plus si étrangers.

— Et voilà pourquoi, malgré tout, je ne désespère pas absolument de vous. Le foot-ball, vois-tu, c'est la pierre de touche, c'est le sport sans phrases, le sport pour le sport. Vos tout jeunes gens en effet l'aiment et le pratiquent. Encore une génération, et vous serez sauvés. En attendant, la vieille idole féminine pèse sur vous, et vous corrompt moralement… et physiquement.

⁂

Devraine dit encore beaucoup d'autres choses où le paradoxe se mêlait à la vérité, et je passai avec lui une heure fort agréable. Quel drôle de garçon, si vivant, si amateur de la vie dans ses manifestations les plus violentes !

Je dus lui promettre de revenir le lendemain, et je revins en effet de Montreux où j'étais installé.

Mais quand je le fis demander, le portier de l'hôtel me regarda et me dit :

— Monsieur n'est pas parent de M. Devraine ?

— Non, son ami simplement.

— Ah ! bien…

Et je sus que Devraine, surpris par le mari d'une Anglaise qu'il aimait follement, avait été tué, la nuit précédente, d'un coup de revolver.

Pauvre Devraine ! À quoi bon se faire naturaliser anglais, si cela ne vous met pas à l'abri des grandes amours et des catastrophes professionnelles !…

Maurice LEBLANC.

97

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Le deuxième et le quatrième vendredi de chaque mois, Henriette Gernal passait l'après-midi chez sa sœur, dont c'était le jour de réception. Ce vendredi de mars, dans le vaste salon encombré de monde, elle se sentit un peu lasse, fatiguée du bruit et du mouvement, désireuse de solitude. Elle résolut de se retirer.

Elle dit au valet de chambre de prévenir Paul, son chauffeur. Une minute après l'automobile pénétrait sous la voûte d'entrée et s'arrêtait devant la porte du vestibule. M Gernal monta et dit à Paul :

— Vous ferez le tour du lac.

C'était une limousine Étoile d'Or, puissante et confortable. En quelques secondes on atteignit l'Arc de Triomphe, puis on fila vers le Bois. Henriette s'était renversée sur les coussins, et, bien installée, le cerveau confus, elle savourait la douceur et l'apaisement de cette promenade. Elle aima les sapins noirs qui se reflètent dans le lac. Elle aima l'eau mélancolique et les rochers qui surplombent l'île. Et l'ombre du soir se mêlait à la lumière affaiblie du jour.

En face des tribunes d'Auteuil, elle frappa un coup léger à la vitre. C'était le signal convenu pour le retour. Paul n'entendit pas. Elle frappa un second coup, plus fort. Il ne se retourna point. Et à l'instant même où cela se produisait Henriette se rendait compte que l'allure était tout à fait contraire au train habituel, si modéré.

— Ah çà ! mais, se dit-elle, il est fou.

Elle baissa rapidement la glace et s'écria :

— Qu'est-ce que vous avez donc, Paul ? Nous marchons beaucoup trop vite. Et puis voilà deux fois que je frappe. Vous n'entendez donc pas ?

Ces dernières paroles s'étranglèrent dans sa gorge. Un phénomène incompréhensible la bouleversait ; elle n'était pas absolument sûre que l'homme qui se trouvait sur le siège fût son chauffeur Paul. Et à peine eut-elle conçu un doute que ce doute se

changea immédiatement en une certitude effarante. Non, ce n'était pas Paul. C'était bien la livrée gros-bleu de Paul, et son képi de drap, mais Paul n'avait point cette coupe de cheveux, ni cette forme d'épaules, ni cette tenue générale. Enfin, ce n'était pas lui.

Haletante de terreur, elle ne bougea pourtant point. Elle n'osait pas, elle sentit qu'elle n'oserait jamais adresser un seul mot à cet homme. Qui était-ce ? Que voulait-il ? Où l'emmenait-il ?

Elle jeta un coup d'œil sur la portière. Descendre ? Mais c'eût été de l'aberration. On marchait maintenant à toute vitesse. Et puis pourquoi n'avait-il pas allumé les phares ? Pourquoi ne les allumait-il pas ? La nuit, l'épaisse nuit jetait devant la voiture mille obstacles. Elle fut sur le point de le supplier. Qu'il ralentisse ! Qu'il arrête ! Elle lui eût volontiers promis de ne pas s'enfuir… elle resterait… elle obéirait à tout, pourvu que l'on ralentît ! Mais, malgré ses efforts, elle ne put parler. Elle avait peur ! Oh ! comme elle avait peur !

⁂

Quelle route suivaient-ils ? On avait traversé Boulogne, et Saint-Cloud, et Ville-d'Avray. Mais au lieu de continuer du côté de Versailles, voici que la voiture escalada une rampe vers la droite, et l'on passa des villages qu'elle ne reconnut pas, et toujours à cette allure désordonnée.

Et l'homme ne tournait pas la tête. Les coudes légèrement écartés, à peine s'il remuait, et l'on filait au milieu des charrettes, au milieu des ouvriers qui s'en retournaient par groupes le long des chemins. Henriette, de temps à autre, avait une petite

étreinte au cœur : cette charrette, on allait la heurter… cette femme, on allait l'écraser… Non, la voiture passait, souple et onduleuse.

Et soudain Henriette fut très étonnée. On suivait une large avenue pavée, et il lui sembla que c'était l'avenue de Neuilly. Avait-il donc l'intention de rentrer ? Elle ouvrit une fenêtre pour appeler quand on stationnerait devant l'octroi. Mais avec une audace incroyable l'homme s'engagea dans le passage réservé à la sortie de Paris, et l'on franchit la porte, d'un coup, pour ainsi dire.

De nouveau elle revit l'Arc de Triomphe et les Champs-Élysées. Puis ce fut la rue Royale, et le boulevard Malesherbes, et d'autres rues, et d'autres boulevards, et jamais on ne s'arrêtait, l'homme évitant les carrefours encombrés et les voies trop étroites. Pourtant, à chaque seconde, c'étaient de nouveaux obstacles, des risques d'accidents continuels, des omnibus que l'on eût dû accrocher, des refuges contre lesquels on eût dû se briser. Et l'on passait…

Et peu à peu la terreur de la jeune femme diminuait. On avait échappé à tant de dangers ! N'était-il pas à croire que l'on échapperait à tous les autres ? Malgré ses folles imprudences, l'homme conduisait avec tant d'habileté, un tel sang-froid, une telle maîtrise !

Une grande paix la détendit. Certes, le but de cet homme demeurait mystérieux et redoutable. Mais, dans cette course à la mort, il semblait surtout que le péril suprême provenait du dehors, de la rue pleine de pièges, des lourds camions, des tramways hostiles. Puisque ceux-là ne pouvaient rien contre elle, que

pouvait cet homme ? Non, vraiment, elle se sentait en sécurité, inaccessible dans le petit espace capitonné qu'elle occupait. Et une troisième fois elle revit l'Arc de Triomphe, mais cette fois l'automobile s'engagea dans l'avenue Kléber. Henriette demeurait auprès du Trocadéro. Allait-il la mener vers sa demeure ? Elle en eut l'espoir. Et, de fait, on arriva sur la place, on prit la rue Le Tasse, et l'on s'arrêta devant la maison.

Et avant qu'elle eût le temps de descendre, l'homme sauta de son siège, ouvrit la portière, enleva sa casquette et dit respectueusement :

— Madame m'excusera si j'ai dû employer…

— Mais, Monsieur…

— Non, Madame, pas Monsieur. Que Madame m'appelle simplement Alfred. Oui, Alfred, chauffeur. Il y a trois mois, le mari de Madame a refusé de m'engager, sous prétexte que je ne savais pas conduire. Moi, Alfred, ne pas savoir conduire !… J'ai voulu prouver à Madame qu'il n'y avait pas beaucoup de chauffeurs de ma trempe.

— Mais enfin, je n'admets pas…

— Alors, pendant la visite de Madame, j'ai emmené Paul dans un cabaret… il boit beaucoup, Paul… Madame ne s'en est pas aperçue ?… Il doit dormir là-bas, sur une chaise… tandis que, moi, avec ses vêtements…

⁂

Paul, en effet, n'était pas ennemi du petit verre, Henriette fut à même de le constater par la suite. Aussi dut-on le congédier.

Plusieurs chauffeurs furent essayés tour à tour.

Aujourd'hui, c'est Alfred qui a l'honneur de diriger l'automobile de M Gernal. Avec Alfred M Gernal est absolument tranquille. Il n'est peut-être pas très scrupuleux au point de vue de l'essence. Mais il conduit si bien ! Il a fait ses preuves, celui-là…

Maurice LEBLANC.

98

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Les cloches sonnèrent à toute volée. Sur la place de l'Église les hommes attendaient, par groupes, la sortie de la messe. Une automobile passa, à une allure modérée, puis une autre, plus rapide, qui provoqua des murmures d'indignation.

Le bourg de Brametot aligne ses maisons de chaque côté de la route nationale, et c'était chez les habitants une rage sans cesse renouvelée que de voir les automobiles filer comme des trains express à travers leur village. On aurait dit qu'elles leur passaient sur le corps.

Anselme Vêtu, le maire, avait eu beau multiplier les poteaux avertisseurs : « Automobiles, au petit pas », les automobiles refusaient de marcher au petit pas. Elles roulaient, elles glissaient, elles volaient, mais elles ne marchaient point.

⁂

Les portes de l'église s'ouvrirent. Des flots de gamins d'abord se précipitèrent, puis la foule s'écoula.

Elle dut se ranger aussitôt. Une automobile survenait, monstrueuse et terrifiante, dans un nuage de poussière.

Et soudain des cris d'épouvante : un gamin jouait sur la droite de la route, l'automobile l'a renversé. Quelques convulsions, et il ne bouge plus, mort.

Et l'automobile s'enfuit, au milieu de la stupeur. Elle atteint les dernières maisons, elle va disparaître… Des cris encore, mais des cris de joie et de vengeance… Elle s'est arrêtée, tout d'un coup. C'est la panne !

Et voici que les hommes et que les femmes, que tout le village se met à courir. Enfin, on le tient, celui-là | Vainement il s'acharne, essaye de repartir ; il n'aura pas le temps ! Il ne peut s'échapper… Encore quelques secondes, et deux gaillards, plus agiles, le prendront au collet…

— Le premier qui avance, je le tue comme un chien !

Très tranquillement, ayant constaté l'irrémédiable panne, l'homme a tiré de la voiture un fusil de chasse, et se tient au milieu de la route, solidement campé, l'arme en joue, le doigt sur la gâchette.

Les deux assaillants sont cloués sur place. Et les autres… et tout le village… personne ne s'aventure plus loin.

— À merveille, les amis… je vois que vous êtes raisonnables… Maintenant il faut continuer, n'est-ce pas ? Je vous avertis que

mon fusil a une rude portée et que je ne rate jamais mon coup. À bon entendeur salut.

Il jette son arme sur l'épaule et s'en va paisiblement. De temps à autre il se retourne. Nul ne le suit. À deux cents pas de là il entre dans les champs. On ne le voit plus.

Les hommes cependant se concertaient. Que faire ? Une femme les traite de lâches. Mais une chose, plus encore que la crainte, les empêche d'agir : c'est de voir auprès d'eux, inerte, abandonnée, l'automobile. Le chauffeur s'échappe, soit, mais l'automobile reste, et, par elle, il faut bien que l'on retrouve le chauffeur.

On la traîne donc triomphalement jusqu'à la place. Le maire est prévenu. La gendarmerie est prévenue. Et en attendant l'ouverture de l'instruction on enferme la voiture dans la grange où la pompe à incendie est déjà remisée.

⁂

Aucune instruction ne fut ouverte, pour cette excellente raison que le gamin renversé et laissé pour mort se releva, quelques instants après, absolument indemne et sans la moindre égratignure. Mais l'excès de vitesse était flagrant, et le chauffeur était passible d'une contravention.

Tout d'abord le numéro… Il n'y en avait point. Par bonheur la voiture portait une plaque : « Dollinger frères », et son numéro de fabrication : 824.

On écrivit à Dollinger frères. Ils répondirent que le 824 avait été vendu à M. Linant, de Roubaix.

On écrivit au parquet de Roubaix. M. Linant était mort l'année précédente et l'automobile, envoyée à l'Hôtel des Ventes, ainsi que tous les objets mobiliers de la succession, avait été adjugée à M. Martin, qui en avait pris possession contre paiement immédiat.

Qui était ce M. Martin ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Il fut impossible de le savoir.

Alors on l'attendit. Il fallait bien qu'il se décidât à venir chercher sa voiture. On n'abandonne pas ainsi une Dollinger 24-chevaux, en excellent état, quand il ne s'agit, pour la reprendre, que de payer une amende dérisoire.

Il ne vint pas. Croyait-il que l'enfant était mort et que, par suite, sa 24-chevaux ne valait pas les dommages-intérêts et les mois de prison qui lui seraient infailliblement octroyés ? Mystère. Un trimestre s'écoula, un semestre, une année… Pas de M. Martin.

La déception fut grande. Et quel embarras ! Que faire de cette automobile ? Le conseil municipal décida qu'on la vendrait, quitte à payer, sur le produit de la vente, le montant de l'indemnité. Mais il fallait pour cela l'autorisation du Conseil de préfecture. On la sollicita. Et l'on doutait si peu du succès que l'on demanda un mécanicien qui effectua les réparations nécessaires.

Le Conseil de préfecture refusa l'autorisation.

Brametot s'indigna. Il y avait si longtemps que l'automobile résidait au milieu du village qu'on avait fini par la considérer comme appartenant à la commune. En outre, les frais qu'on venait de faire ne constituaient-ils pas un droit de propriété ?

Le maire, Anselme Vêtu, le pensait sincèrement. Il le pensait si bien qu'un jour, son cheval étant malade, il n'hésita pas. Il convoqua le fils Dessourd, qui conduisait, au régiment, l'automobile du colonel, monta dans la 24-chevaux et se rendit à la foire voisine.

Trois jours après, un des adjoints s'en servit également.

Huit jours après, l'autre adjoint.

Puis ce fut le tour du pharmacien, et celui de l'épicier, et celui de tout le monde.

Et voilà comme quoi la commune de Brametot possède son automobile.

Le fils Dessourd en est le conducteur.

Quiconque la prend pour son usage particulier paye sa part d'essence et d'huile.

Pour les services publics la commune paye.

Ainsi Crévecœur, qui descendait chaque matin jusqu'à la rivière avec le tonneau communal, se sert maintenant de la 24-chevaux.

La semaine passée, c'est la 24-chevaux qui a été chercher monseigneur l'archevêque, venu pour la confirmation.

Actuellement, Bourgeon, le gros fermier, l'attelle à sa fourragère et rentre ses colzas.

— 24 chevaux valent mieux que quatre, dit-il avec raison.

Et tout va bien. Mais, pour Dieu, que ce brave M. Martin ne s'avise pas de revenir !

Maurice LEBLANC.

99

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Il y a trois ans, l'abbé Géroze, cruellement éprouvé par la mort de ses plus proches parents, sollicita de son évêque la cure de Navailles, en plein pays de Vernois. C'est un des coins de France les plus déserts et les plus âpres, et qui convenait bien à son désir de solitude. L'église semble surgir du torrent qui la baigne. Au-dessus s'élève un cirque de collines que l'on croirait disposées dans l'unique but de servir de piédestal au château des comtes de Navailles, vieux nid d'aigle perché tout là-bas, tout là-haut.

Après quelques semaines de séjour, le nouveau curé constata qu'il ne pouvait remplir exactement tous les devoirs de son ministère dans une paroisse, qui s'étendait sur plusieurs lieues de rochers et de landes stériles. Les déplacements étaient trop longs.

Il se rendit par la diligence à la ville voisine, acheta une bicyclette, l'enfourcha aussitôt et revint tout doucement sur sa machine, heureux de rouler à l'air frais du crépuscule et de goûter au charme d'un exercice qu'il aimait.

Il la remisa dans une petite cabane, au bout de son potager.

Le lendemain matin il trouva la porte de cette cabane fracturée. La bicyclette avait disparu.

⁂

Son aventure n'étonna personne. Depuis quelques années c'était peut-être le quarantième ou le cinquantième vol de ce genre qui se produisait en pays de Vernois.

Louis Follet, le fils du notaire, qui, le premier, avais suivi l'exemple donné dans toutes les régions environnantes, fut la première victime. Le percepteur vint ensuite, et successivement tous ceux qui s'offrirent le luxe d'une bicyclette.

Et le mal ne sévissait pas seulement à Navailles. À dix lieues à la ronde on pouvait citer des cas analogues. Et, en revanche, on n'aurait pu citer aucun vol qui n'eût point pour objet une bicyclette.

Étrange chose ! Quels étaient les coupables ? Et à quels motifs obéissaient-ils ?

Toutes les enquêtes ouvertes par la justice échouèrent. Des bicyclettes disparaissaient, voilà tout ce qu'il était possible d'affirmer.

On crut longtemps à l'existence d'une bande qui les volait pour les revendre. Mais pourquoi cette bande n'opérait-elle que dans un rayon si restreint ? D'ailleurs, il arriva plusieurs fois que des machines furent, non point volées, mais simplement brisées. Leurs propriétaires les retrouvaient à quelques centaines de mètres, tordues, cassées à coups de marteau, ou bien piétinées et comme frappées à coups de bottes.

Et tous ces événements s'accomplissaient avec une telle rigueur, il y avait là une force si précise et si implacable que l'on n'osait plus s'insurger contre cet ordre mystérieux.

Nouveau venu, l'abbé Géroze insista. Il fit l'acquisition d'une seconde bicyclette : elle disparut. Il s'en procura une troisième qu'il enfermait dans sa chambre et surveillait attentivement. Un matin il culbuta dans une côte. Quand il se releva sa machine avait disparu.

Il était assez riche ; il commanda une petite automobile, apprit à conduire, et un jour amena sa voiturette à Navailles.

⁂

Il s'en servit quatre semaines sans incident. Mais un soir qu'il revenait de tournée, il trouva chez lui un domestique du château de Navailles. Le comte, malade depuis un mois, était à toute extrémité.

Géroze s'étonna qu'on recourût à son ministère. Le comte, vieux noble farouche, qu'il avait souvent rencontré, toujours à cheval, galopant à travers champs, ou forçant quelque sanglier derrière sa meute hurlante, passait pour un grand mangeur de curés. Il fallait qu'il fût bien bas pour appeler à son chevet un de ceux qu'il appelait des corbeaux de malheur.

Sans demander d'explication, Géroze remonta dans sa voiture et partit.

Des murs ceignent le château, amas énorme de tours, de donjons et de courtines crénelées. Un pont-levis fonctionne encore, comme jadis. On est surpris, en entrant, de ne pas croiser des hommes d'armes et des hallebardiers.

On conduisit l'abbé par des couloirs et des galeries jusqu'à une grande chambre que trois bougies fumeuses éclairaient vague-

ment. Le comte était couché là, maigre comme un squelette et pâle comme un mort. Personne auprès de son lit.

Il se tourna vers le prêtre et le regarda longtemps.

L'abbé Géroze lui dit :

— Confessez-vous, mon fils !

Il ne répondit point. Avait-il même entendu ? Aucune lueur ne brillait dans ses yeux ternes.

Mais soudain il s'accouda, fit un effort comme pour appeler l'attention du prêtre, puis, tout à coup, éclata de rire et scanda très nettement :

— C'est moi, vous entendez, l'abbé, c'est moi… moi, le vieux comte de Navailles…

Que voulait-il dire ? Son visage avait une expression méchante et railleuse qui gêna le prêtre.

— C'est moi !… c'est moi ! reprit le moribond… toutes les bicyclettes, les vôtres, monsieur le curé, les trois vôtres, c'est moi qui les ai prises… et je m'en accuse, mon père… Je n'ai jamais fait de mal dans la vie… mais cela, il le fallait… vous comprenez… il le fallait…

Comme ses yeux brillaient maintenant, étincelants et vivants ! Et sa voix mauvaise hachait les phrases.

— Des bicyclettes, dans ce pays !… et pourquoi ?… Pourquoi toutes vos mécaniques ? Est-ce qu'on en avait autrefois ? Ah ! la première que j'y ai vue, quelle rage !… C'était sur la route d'Anthieu… je galopais… et elle m'a dépassé !… J'avais pourtant un

rude cheval… Lucifer… vous savez… Lucifer… et je l'éperonnais jusqu'au sang… non… elle m'a dépassé !… Et toutes elles m'auraient dépassé si je l'avais permis… Seulement, voilà, je ne l'ai pas permis… j'étais le maître, n'est-ce pas ? Depuis dix siècles les Navailles sont les maîtres… le vieux château écrase le pays… Ah ! ah !

Il riait encore de son vilain rire. Mais, à bout de forces, il retomba sur son oreiller, et il bégaya, les idées moins nettes :

— Je les ai prises… c'est moi… moi et mes hommes… mes quatre gardes… de rudes types… 100 francs par bicyclette apportée… Et Lucifer marchait dessus… à pleins sabots… Le cheval, monsieur… quand on aime le cheval… comme moi… on la déteste, elle !… Elle ou lui… Et il n'y en a plus, à dix lieues à la ronde… il n'y en a plus. Elles sont toutes là, monsieur… toutes… dans le souterrain… Ah ! si vous voyez… toutes vos mécaniques… quelle ferraille !

Sa voix s'éteignit subitement. Immobile, dans le grand silence, il regardait le prêtre, d'un regard étrange et terrifiant. Et le prêtre s'aperçut qu'une grande lueur emplissait la pièce, comme une lueur d'incendie qui venait de dehors.

Les vitres semblaient en flammes.

Il se leva et s'approcha de l'une des fenêtres.

Dans la cour il vit son automobile qui flambait…

Maurice LEBLANC.

Àdeux heures de l'après-midi, un camion apportait au château la nouvelle automobile que le comte d'Aubriais avait commandée, une trente-cinq chevaux Ad-Astra.

Le mécanicien la vérifia, mit le moteur en mouvement. Tout allait bien. À cinq heures, le comte dit :

— J'ai bien envie d'essayer ma voiture.

— Ah ! non, pas aujourd'hui, s'écria sa femme vivement.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Ma foi… je ne sais pas… une idée…

Le comte haussa les épaules et, se tournant vers sa fille :

— Où donc est ton frère, Henriette ?

— Paul est allé jusqu'à la mer avec la vingt-chevaux.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais… Et toi, Henriette, veux-tu m'accompagner ?

Tout de suite, la comtesse protesta :

— Tu n'as pas besoin d'elle… cette promenade est absolument inutile…

Le comte la regarda avec étonnement :

— Ah çà ! mais qu'est-ce que tu as ? Nous sortons tous les jours, ou à peu près… Quelle raison aurais-je de ne pas sortir

aujourd'hui ?

Elle hésita et répondit :

— Aucune raison, en effet… c'est enfantin de ma part… Apprête-toi, Henriette… Serez-vous longtemps partis ?

— Oh ! non, un petit tour seulement… jusqu'à Faîne-le-Dun. À sept heures, nous serons ici… à sept heures exactement,

— Quelle route prenez-vous ?

— Il n'y en à qu'une, par Gentilly. L'autre est impraticable.. Et puis, sois tranquille, on sera prudent… comme toujours. Je ne tiens nullement à me casser la tête.

La comtesse descendit avec son mari et sa fille, exigea qu'ils se munissent de fourrures, car le comte n'admettait que l'automobile découverte et une brise assez fraiche soufflait par la campagne. Et, lorsque la voiture eut disparu au détour de l'allée, elle s'installa sur la terrasse, prit son ouvrage et attendit.

⁂

Àsept heures, ils n'étaient pas revenus. Elle se dit :

— Si dans cinq minutes ils ne sont pas là, c'est qu'il y aura eu un accident.

Au bout de cinq minutes elle s'accorda encore cinq autres minutes, avant de décréter l'accident certain. Les cinq autres s'écoulèrent. Aussitôt, son inquiétude se changea en une angoisse inexprimable.

Et quels remords ! Elle n'aurait pas dû les laisser partir, elle ne l'aurait pas dû ! Il y a des pressentiments auxquels il est coupable de ne pas obéir. Comment se faisait-il que jamais elle n'avait eu de pressentiment, et que jamais encore son mari n'était rentré en retard ? Étrange coïncidence entre les deux faits qui, tous les deux, se produisaient pour la première fois ! Une panne ? Pourquoi justement ce jour-là ?

Elle monta jusqu'au haut d'un petit belvédère qui dominait le château. À l'horizon, personne. La grande route blanche était déserte. Mais un point noir apparut sur la route qui venait de la mer et, à la vitesse avec laquelle il se déplaçait, elle ne douta point que ce ne fût une automobile. Celle de son fils Paul, évidemment… À moins que le comte n'eût fait ce détour, entraîné par le plaisir d'essayer sa voiture.

Elle le souhaita violemment, ne craignant rien pour Paul qui, souvent, ne rentrait que le lendemain. Elle descendit en hâte, traversa la terrasse et courut vers la grille principale. Bientôt, l'automobile arriva, son cœur battit à lui faire mal et elle chancela, tout étourdie.

C'était son fils.

— Ton père n'est pas revenu, cria-t-elle ; il est parti avec Henriette et le mécanicien dans la nouvelle voiture, et ils ne sont pas revenus !

Il s'arrêta. Elle lui dit son anxiété et le supplia d'aller au-devant du comte.

— Mais, ma pauvre mère, je ne te comprends pas… Dans quel état te mets-tu ? Voyons, rassure-toi… d'une minute à l'autre, ils

seront ici.

— Non, non, j'en suis sûre… il y a eu un accident… je connais ton père, c'est l'exactitude même.

— Et alors ?

— Alors, va au-devant de lui, je t'en prie… c'est facile… il n'y a qu'une route… je t'en prie… je ne peux pas vivre dans une pareille incertitude…

— Attends un instant.

— Non, tout de suite, il le faut.

Il dut céder. Il contourna la pelouse, devant la façade, puis franchit la grille, et, de la terrasse où elle se posta de nouveau, elle la vit qui s'éloignait entre les deux hautes lignes des peupliers.

Le soleil s'était couché et un peu d'ombre se mêlait à la clarté du jour. Paul activa l'allure, il avait faim, et cette promenade imprévue, qui retardait l'heure du repas, l'agaçait fortement. Et puis, malgré tout, il se sentait troublé par l'épouvante de sa mère, et il avait, par instants, comme une inquiétude obscure de se trouver, à quelque détour du chemin, en face de l'horrible spectacle elle avait évoqué en sa terreur.

— C'est trop bête ! s'écria-t-il. Oui, certes, je vais les voir, mais arrêtés par une panne stupide, et ils seront les premiers à rire de notre affolement.

Et, par enfantillage, il se dit :

— Voici un tournant… Parions que, trois cents mètres plus loin, je les apercevrai en détresse… mettons trois cent cinquante mètres, mais pas davantage…

Le tournant décrivait son arc de cercle vers la gauche. Il s'amusa, comme il le faisait quelquefois, à virer court, rasant de près le talus.

Au même moment, une automobile, venant en sens inverse, abordait le virage, sur sa droite, elle, et à toute vitesse.

Paul eut juste le temps de reconnaître son père. Le choc fut effroyable. Les deux voitures se cabrèrent l'une contre l'autre, et retombèrent, brisées, pulvérisées.

Il n'y eut pas un cri, pas un gémissement. Par la plaine immense, sous le ciel assombri, la mort passa, silencieuse.

Un oiseau de proie plana au-dessus des quatre cadavres. Puis, les bêtes de la nuit commencèrent à s'éveiller dans la grande paix des champs et de l'espace…

Maurice LEBLANC.

101

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

C'était la dernière étape. Paul, sa femme et moi, nous avions parcouru en automobile le nord de l'Italie, le Tyrol et l'Allemagne du Sud et nous retournions vers la petite ville de l'Ardèche où mes amis devaient passer la fin de l'été.

Le matin, devant l'auberge, Paul renouvelait sa provision d'essence. J'attendais à quelques pas. Madeleine s'approcha de moi et me dit, les yeux dans les yeux :

— Alors, c'est fini ?… Demain, vous nous quittez ?

— Oui.

— Vous ne m'aimez donc pas ?

— Si… comme un fou… mais il le faut…

Elle devint toute pâle, comme si elle apprenait soudain la nouvelle de cette inévitable séparation. Elle prononça, presque à haute voix :

— Je vous offre ma vie entière. Dans quelques jours j'irai vous rejoindre. Nous partirons… très loin…

— Et Paul ?

— Je le hais, puisque je vous aime.

Avec quelle violence contenue elle avait dit ces mots, et comme elle était bien la femme, implacable, oublieuse et cruelle !

— Paul est mon ami, répondis-je, ce que vous me proposez est impossible.

— Ainsi donc, nous n'avons plus rien à espérer… notre vie est terminée… tout l'avenir tient dans la minute présente ?…

Elle se tut, puis reprit d'une voix plus basse :

— Et si je vous offrais… si je vous offrais de mourir… avec moi ?

J'eus un élan de tout mon être vers elle, et je murmurai violemment :

— Oh ! cela, oui, mourir avec vous… Ne pas tromper, ne pas mentir… mais mourir… cela je l'accepterais.

— Sans regrets ? franchement ?

— Franchement… et joyeusement.

Sur la place de l'Église un troupeau de moutons passa. Des hirondelles rayaient le ciel bleu. Une cloche grêle tinta. Je n'oublierai jamais, je n'oublierai jamais ces bruits, ces visions. Madeleine et moi, nous nous regardions comme des êtres qui ne doivent plus se revoir. Instant solennel, j'en eus l'intuition profonde et angoissante. Je la vis qui frissonnait. Elle avait des yeux ardents, brillant d'une flamme singulière, inquiétants. Et je frissonnai à mon tour, anxieux, terrifié.

— Eh bien, vous ne venez pas ? Je suis prêt, s'écria Paul.

Nous le rejoignîmes. À voix basse, je disais à Madeleine :

— Je vous aime… Je vous aime plus que ma vie.

— Plus que la vie, répétait-elle… plus que la vie…

⁂

Notre voiture était une limousine de trente chevaux. Paul, amateur passionné d'automobile, n'avait pas voulu emmener de mécanicien. Quelquefois je m'asseyais à ses côtés. Le plus souvent, Madeleine et moi, nous prenions place dans le fond. Je fus donc très étonné quand elle dit à son mari :

— Je vais me mettre à côté de toi… ton ami m'excusera, mais j'ai besoin d'air.

— À ta guise, répondit-il, Seulement, tu sais, silence… je n'aime pas beaucoup causer en conduisant.

Elle s'assit et l'on partit.

Un peu de pluie tombait par grosses gouttes rares et espacées. Le soleil brillait cependant. Nous traversâmes un large pont qui nous conduisit au seuil d'une forêt… Quelle chose bizarre ! tout ce qui précède les grands événements de notre existence reste vivant dans notre mémoire, comme si nous avions pressenti qu'un de ces événements était sur le point de se produire.

Nous marchions très vite. Madeleine dit :

— Tu n'avances pas.

— Comment ! mais je suis en quatrième.

— Alors c'est la voiture qui n'avance pas.

— Ma voiture. Il n'y en a pas beaucoup qui la dépasseraient.

Pourtant l'allure augmenta. Mais un pays plus accidenté s'offrit à nous. On monta et l'on descendit des côtes rudes. La route suivit un torrent dont les sinuosités déterminaient des virages brusques, et je remarquai que Paul les abordait plus brutalement que d'habitude, énervé sans doute par la présence de sa femme. Il eut même cette phrase inattendue :

— Mais parle donc ! Qu'est-ce que tu as à te taire ainsi ?

— Je me tais par ton ordre.

— Oui, mais ton silence à quelque chose de particulier qui m'agace aujourd'hui.

Elle ne répondit point. Des minutes s'écoulèrent. La gorge où nous roulions S'élargit soudain en une vallée molle et verdoyante. Notre route la traversait, d'un jet précis. À droite et à gauche, deux rangs de peupliers dressaient un double rempart, Paul s'élança de nouveau.

Une charrette nous croisa, puis une autre, puis un Paysan à cheval… Madeleine se tourna franchement vers moi, et sans mot dire me regarda, oh ! de quels yeux profonds, de quels yeux étranges !

Puis tout à coup elle s'abattit sur son mari, et de ses deux mains saisit le volant.

⁂

Voilà l'effroyable vérité.

Paul fut tué net.

Madeleine et moi… nous vivons. Demain je l'épouse.

Suis-je heureux ? Oui. Et c'est cela qui me déconcerte. Je ne devrais pas être heureux dans le crime. Or, il y a eu crime, un crime dont je suis complice. Et je devrais souffrir ! Et je devrais avoir horreur de Madeleine !

Mais rien ne prévaut contre cette sensation de bonheur qui m'inonde. Et je m'abandonne à Madeleine.

— Des remords ? me dit-elle la seule fois où nous évoquâmes la minute terrible, des remords ? Non. Ce n'est pas moi, Ce n'est

pas nous qui sommes responsables. Nous avons joué notre vie. Les chances étaient égales. Pourquoi le destin l'a-t-il frappé, lui ? Et par quel miracle incompréhensible nous a-t-il épargnés, nous ?

Et c'est juste. Je ne connais pas d'acte où le destin fut plus loyalement, plus brutalement interrogé. Il a répondu. Que le passé s'efface de notre mémoire.

Et cependant… cependant…

Maurice LEBLANC.

102

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Le prince de Dreux-Soubise (sang royal et poches vides, selon l'ironique devise dont on l'a gratifié) descendit d'automobile, (par quel mystère possède-t-il une soixante chevaux ?) et entra chez Vernou, le fameux Vernou, fournisseur des rois, ami et protecteur de tous nos gentilshommes sportifs, gentilhomme lui-même.

— Eh bien, Vernou, qu'y a-t-il ? Vous avez l'air tout chose.

Sans un mot, Vernou lui tendit une dépêche. Elle était ainsi conçue : « Arriverons Dieppe trois heures. Envoyez automobile. — Darlington. »

— Eh bien ?

— Eh bien, Darlington, l'archimillionnaire banquier de Londres, est un de mes gros clients, et chaque fois qu'il vient en

France avec sa fille, je lui envoie une auto à Dieppe, pour l'amener à Paris. Or je reçois son télégramme. Il est onze heures du matin, nous sommes en plein mois d'août, et je n'ai ni voiture, ni conducteur à ma disposition. Et ça m'embête formidablement,

Dreux-Soubise pensa que le moment était mal choisi pour emprunter vingt-cinq louis à son excellent ami Vernou. Il alluma une cigarette, examina les formes puissantes d'une camping-roulotte de dernier modèle de la maison, puis il se dirigea vers la porte. Mais sur le seuil il s'arrêta et laissa tomber :

— Elle est jolie la fille de Darlington ?

Et comme l'autre le regardait sans répondre, il reprit :

— Ou du moins, pas trop mal ? jeune ? présentable ?

Le visage de Vernou s'éclaira.

— La fille de Darlington ? Mais c'est une merveille, mon cher prince ! À Londres, cet hiver, c'était la « professionnal beauty » à la mode ! Nelly Darlington, fichtre !

— Et le père, si riche que cela ?

— Quatre cents millions.

Une petite flamme illumina les yeux ternes du prince. Il fit quelques pas, consulta sa montre et dit :

— Qu'est-ce que vous touchez pour ça ?

— Vingt-cinq louis mais je les abandonnerais volontiers à celui qui me tirerait d'embarras. Tenez, quel dommage que je n'ai pas de chauffeur sous la main. Votre soixante-chevaux ferait parfaitement l'affaire.

— Mais elle est découverte…

— Justement, c'est ce qu'il faut.

Dreux-Soubise tortilla sa moustache, consulta de nouveau sa montre, puis poussa Vernou du côté de la porte.

— Allons déjeûner. Je pars à midi.

⁂

Jamais route ne parut plus charmante au prince de Dreux-Soubise que la route nationale de Paris à Dieppe ; jamais villes plus sympathiques que Pontoise, Gisors, Gournay, Forges ; jamais campagne plus admirable que le Vexin normand et le pays de Bray.

L'espoir lui souriait enfin, mieux que l'espoir, la certitude d'un avenir meilleur. Il n'était que temps ! Criblé de dettes, harcelé par ses créanciers, il commençait à se décourager. Bel homme encore, portant bien, mais le cheveu déjà rare, les paupières fripées, les articulations lourdes, il ne pouvait guère plus compter sur la riche héritière. À Paris comme à New-York, il était brûlé.

Et voilà que les circonstances prennent soudain une tournure étrangement favorable ! La fille de Darlington, c'était vingt-cinq millions de dot, c'était une fortune énorme, invraisemblable, c'était le blason des Dreux-Soubise redoré à jamais.

Et pour arriver à ce but, quel chemin facile et sûr ! Il aurait soi-disant aperçu miss Nelly à Londres, et aurait imaginé pour l'approcher, de se déguiser en mécanicien. Un hasard qu'il se chargeait de faire naître — car il comptait bien prolonger son rôle au-delà de la présente journée, renseignerait la jeune fille qui,

touchée d'un amour aussi romanesque, éblouie par les manières séduisantes de ce prince Charmant, ne pourrait manquer de lui tendre la main. Quelques années après, Darlington mourrait, et ce n'était plus vingt millions…

C'est en enchaînant les uns aux autres ces rêves délicieux que Dreux-Soubise arriva à Dieppe, sur le coup de trois heures. Il eut encore le temps d'acheter une casquette de mécanicien, en cuir fauve et de dissimuler l'élégance de ces vêtements sous un cache-poussière de qualité inférieure. À trois heures vingt il rangeait sa voiture le long du quai. Un quart d'heure après, un gros monsieur en costume traditionnel d'Anglais qui voyage, l'abordait. Il était suivi d'une femme de chambre qui portait un sac et d'un commissionnaire chargé de valises.

— C'est vous l'homme de. M. Vernou ?

— C'est moi, Monsieur.

On emplit l'auto des valises, des sacs et des couvertures. Puis Darlington s'assit et la femme de chambre s'assit auprès de lui.

— En route, fit l'Anglais.

Dreux-Soubise, un peu interloqué, Ôta sa casquette :

— Monsieur m'excusera, mais miss Darlington ?…

L'Anglais le regarda d'un air stupéfait.

— Ma fille ! Mais ma fille est là, dit-il en montrant la femme de chambre.

Le prince étouffa un juron et claqua violemment la portière. Miss Nelly était bien la plus abominable créature que l'on puisse

voir, jaune de teint, rouge de cheveux, déjetée et l'aspect si misé-reux ! Bref, inacceptable même pour un grand seigneur décidé à vendre son nom.

— En route, répéta l'Anglais, et vite, j'aime quand ça marche.

⁂

Ah ! ça marcha ! La côte qui se dresse au sortir de Dieppe, abrupte et droite, fut supprimée, pourrait-on dire, en quelques secondes, et sur le plateau, la soixante chevaux s'emballa comme une bête déchaînée.

— Tu en veux de la vitesse, mon bonhomme. grinçait Dreux-Soubise, eh bien on t'en donnera !

Sa rage contre l'Anglais, contre sa fille, contre Vernou, s'exas-pérait dans une course folle. Ah ! comme Vernou l'avait roulé ! La riche héritière, les vingt millions de dot, les quatre cents millions, le mariage passible, certain, tout ce mirage que le gredin avait fait luire à ses yeux ! Comme il avait bien su l'expédier, en trois heures, à deux cents kilomètres de Paris, au-devant d'un client sérieux ! Et comme il devait rire, et comme tout Paris s'esclaffe-rait à la bonne nouvelle : le prince de Dreux-Soubise (sang royal…) avalait cinquante lieues entre son déjeuner et son dîner pour jouer les domestiques auprès de l'adorable mademoiselle Darlington !

— Ah ! non, non, c'est trop bête, j'en ai assez de les voiturer.

Brusquement, il freina.

— Une panne, dit-il, en sautant de son siège, et sans trop sa-voir encore ce qu'il allait faire.

On se trouvait en plein soleil et en plein désert, à mi-chemin de la route aride et nue qui court des Grandes-Ventes à Forges, dans un pays perdu, sans village, sans habitation !

Le prince s'accroupit, visita le moteur, simula de minutieuses investigations.

Au bout de dix minutes, la situation n'était plus tenable, L'air semblait rempli de flammes. L'Anglais descendit, sa fille également.

Ils se réfugièrent à l'ombre d'un arbre proche.

Un coup de manivelle : le moteur ronfla. Dreux-Soubise bondit au volant. L'auto s'ébranla.

— Adieu, bonne chance, cria-t-il, avec un petit signe amical de la main.

Et les bagages ?

Bah ! c'était chose facile. Trois cents mètres plus loin, une courte halte. Un instant après, sacs, valises, couvertures et manteaux de rechange, gisaient à terre.

Le reste du voyage fut délicieux. C'était au tour du prince à rire, et vraiment il riait de bon cœur en songeant aux deux insulaires ainsi jetés par-dessus bord.

⁂

Mais il faut être pratique avant tout, et ne pas oublier qu'il est dur de gagner sa pauvre vie

Dès son arrivée à Paris, le prince accourait chez Vernou.

— Ça y est, j'ai déposé vos deux clients à l'hôtel Ritz. Quant à la jeune fille, ma foi, elle n'est pas tout à fait de mon goût. Princesse de Dreux-Soubise, non, je ne vois pas ça…

— Alors ?

— Alors, ce n'est pas un fiancé qui revient, c'est un simple chauffeur.

Vernou lui remit les vingt-cinq-louis promis.

Maurice LEBLANC.

103

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Àsept heures, dîner intime, auquel assisteraient tout simplement M. et M Chanfrein, les gros chapeliers de Rouen, que leur fils Antoine devait amener en automobile.

Àonze heures et demie, les trois Chanfrein et leurs hôtes, M. M et M Lucre, propriétaires du domaine de Gourel, s'entasseraient dans ladite automobile et iraient entendre la messe de minuit à Bourgmesnil.

Àune heure du matin, grand souper, auquel étaient conviées les meilleures familles des alentours, les Durécu, les Fromage, M Lasseiche, Maître Hasard et sa demoiselle.

Tel était le programme élaboré par M. et M Lucre à l'occasion de l'anniversaire de leur fille Adrienne et de son entrée dans le monde.

— Ou plutôt, disait M. Lucre, lequel n'était pas ennemi d'un peu d'esprit, ou plutôt à l'occasion de sa seconde entrée dans le monde, puisqu'elle y est entrée une première fois, il y a dix-huit ans.

Les événements dérangèrent ce programme. À cinq heures ces excellents Chanfrein arrivèrent par la route, mais en automobile découverte, et tellement glacés que M. Chanfrein se précipita dans le fourneau de la cuisine et que « sa dame » se réfugia dans son lit avec des boules d'eau bouillante sur le ventre.

Le dîner n'en fut pas moins gai, les Chanfrein et les Lucre étant liés par une amitié d'autant plus solide qu'on ne se voyait jamais. Mais quand il s'agit de la messe de minuit, le chapelier et sa dame déclarèrent nettement qu'ils ne bougeraient pas. En conséquence de quoi M. et M Lucre durent renoncer à cette expédition.

Restait Adrienne Lucre. Elle pleura.

C'était une petite personne maigre et pointue, avec deux nattes blondes qui se tenaient tout droit comme des épis de seigle. On lui avait toujours dit qu'à dix-huit ans une jeune fille devenait un personnage important, et voilà qu'on la privait dès le premier jour du double plaisir de la messe de minuit et de l'automobile. Il y avait de quoi pleurer.

Antoine Chanfrein — adolescent pâle et dégingandé — s'offrit à la conduire. M. et M Chanfrein insistèrent. M. Lucre céda. Mais M Lucre poussa les hauts cris.

— Vous n'y pensez pas !... Que dirait on ?... Ma fille seule avec un monsieur !

— Un de vos domestiques accompagnerait nos enfants.

— Impossible. J'ai besoin d'eux pour préparer le souper.

— Eh bien, quoi, mon fils est un garçon sérieux…

M Lucre finit par céder à son tour, et les deux jeunes gens, enveloppés d'épaisses fourrures, s'en allèrent dans la nuit glaciale.

— Ah ! fit M Lucre en soupirant, ma mère n'aurait jamais consenti… mais ces jeunes filles d'aujourd'hui !…

⁂

Elle vit bien, lorsque les invités du souper furent mis au courant, que sa faiblesse maternelle était sévèrement jugée. Ces dames Fromage et Durécu prirent un air pincé. M Lasseiche sourit de biais.

Et l'effet fut d'autant plus désastreux qu'à une heure du matin l'automobile n'était pas de retour. Un accident ?

— Jamais, protesta M. Chanfrein, Antoine est trop précautionneux.

Une heure dix… une heure vingt… La situation de M Lucre devenait intolérable. Ces dames Fromage et Durécu accentuaient leur air pincé. M Lasseiche pouffait intérieurement.

Enfin des appels de trompe, l'éclair des phares, le grondement du moteur… On se précipita sur le perron.

— Qu'y a-t-il eu ? Pourquoi ce retard ?… Nous étions dans des transes !

— Une panne, répondit Antoine, presque rien… une bougie encrassée… Ah ! nous en avons eu, du mal, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Oh ! oui, un moment je croyais qu'il faudrait renoncer au souper !

Ils semblaient très gais, heureux de vivre, amusés par l'imprévu de leur escapade. Adrienne sauta de la voiture, et Antoine se préparait à gagner la remise, lorsque des cris se firent entendre, de petits cris aigus et, cependant, comme étouffés.

Qu'est-ce que cela signifiait ? On écouta : les cris venaient du côté de l'automobile. Munis d'une lanterne, ces messieurs descendirent les marches du perron et s'approchèrent. M. Chanfrein jeta une exclamation de surprise. Sur le plancher du tonneau, entre les deux sièges. quelque chose de blanc remuait, quelque chose de blanc criait.

Chargés de ce quelque chose, ils remontèrent en hôte dans le vestibule. C'était, parmi des couvertures et les langes, un enfant, un gros garçon de trois ou quatre mois, rouge de colère.

IL y eut un instant de stupéfaction. On se regardait et l'on regardait ce petit être inattendu. M Lucre balbutia :

— Qui est-ce ? D'où vient-il ?

Les deux jeunes gens ne comprenaient pas, ahuris, les yeux écarquillés.

— Je te jure, maman, murmura Adrienne, comme si elle avait à se défendre contre une vague accusation.

M Lasseiche éclata d'un rire mauvais :

— Eh bien, vrai, mes bons amis, voilà de la belle besogne !

— Que voulez-vous dire ? demanda M Lucre d'un ton furieux.

— Moi ? rien… je constate.

M. Chanfrein prit la parole :

— Voyons, Antoine, m'expliqueras-tu d'où vient ce marmot ?

— Je te jure, papa…

— Mais il ne s'agit pas de jurer. Parbleu, on ne vous accuse de rien… Seulement, nous voudrions savoir…

— Mais je ne sais pas… je n'ai quitté la voiture que pendant la messe, près de l'église.

— Et au retour ?

— Nous n'avons rien vu… rien entendu, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Elle ne répondit pas. Elle contemplait l'enfant d'un air étonné, et l'enfant, bien au chaud, apaisé, se mit à lui sourire de sa large bouche vide. Adrienne alla lui chercher un peu de lait. Elle le fit boire, et elle ne cessait de le regarder, et dans on cerveau de jeune provinciale qui n'avait jamais réfléchi aux grands mystères et à qui la légende des houx où l'on trouve les petits enfants suffisait amplement, germait confusément l'idée de liens indéfinissables entre elle et cet enfant inconnu, surgi des ténèbres, une nuit de Noël…

⁂

L'aventure fit beaucoup de bruit. On potinait ferme tout alentour. Cela ne paraissait pas très clair, cette histoire d'escapade nocturne, de messe, d'automobile en panne, et d'enfant recueilli on ne savait où. Évidemment on ne pouvait rien supposer… mais enfin… bref une jeune fille dont on parle trop est une jeune fille compromise. Il fallut aviser.

Trois mois après, M Lucre épousait Antoine Chanfrein. Le jour suivant on baptisa le jeune Noël Chanfrein, leur fils adoptif.

Maurice LEBLANC.

104

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

— La directrice du garage ?

— Madame de Valterre ?

— S'il vous plaît.

— Au fond de la cour, la porte de gauche.

Le monsieur s'en fut frapper à la porte de gauche.

— Entrez, dit une voix de femme.

— Madame de Valterre ?

— Moi-même, Monsieur.

C'était une grande personne mince, élégante et d'une extrême distinction.

Le monsieur déposa sur une chaise son chapeau de soie, retira sa pelisse de fourrure, et montra son visage, jeune encore, orné d'une jolie barbe blonde. Et il s'assit.

— Ma démarche, Madame, j'en suis sûr, ne vous semblera nullement singulière, étant donnée la réputation, l'excellente réputation dont jouit la maison de Valterre dans une branche toute spéciale de l'industrie automobile.

— Veuve ? demoiselle ? ou mariée ?

Le monsieur tressauta, et, tout décontenancé, reprit :

— Que voulez-vous dire, Madame ?.... Je ne comprends pas...

— Je vous demande simplement si la personne que vous désirez enlever est veuve, demoiselle ou mariée ?

— Et pourquoi ?

— Parce que mes prix diffèrent sensiblement d'une classe à l'autre. Si vous aviez lu mon catalogue, vous sauriez qu'un enlèvement de veuve coûte moitié moins qu'un enlèvement de jeune fille et quatre fois moins qu'un enlèvement de femme mariée. Dois-je vous expliquer les raisons qui m'ont amenée... ?

— Oh ! inutile, s'écria le monsieur en riant, et puisque vous posez la question si nettement, je n'irai pas par quatre chemins.

— Excellent principe en automobile. Ainsi donc ?...

— Eh bien, cette personne... la personne dont je vous parle.

— Est mariée, puisque vous hésitez à répondre, interrompit M de Valterre, profonde psychologue.

— En effet.

— Consentante ?

— Oh ! certes, absolument consentante.

— Alors c'est moins cher. Je demande davantage pour le rapt que pour l'enlèvement par consentement mutuel. Et le mari, est-il complice ?

— Complice ? Mais pas du tout.

— C'est un cas fréquent. Il est jaloux, peut-être ?

— Effroyablement !

— Alors le prix s'élève… vous comprenez !… Le nom et l'adresse de cette dame ?

— Comtesse de l'Estrade, château d'Épinay.

— Et vous, Monsieur ?

— Moi ?

— Oui, garçon ? marié ? veuf ?

— Garçon. Louis Colange, 11, rue de Berri.

— Position de fortune ?

— Mais…

— Les prix diffèrent selon les revenus.

— Douze mille francs de rente.

— Bien. Et maintenant, si vous voulez avoir l'obligeance d'entrer dans les détails, nous allons prendre, nos dispositions…

Le lendemain, à la même heure, quelqu'un frappait à la même porte.

— Entrez ! fit M de Valterre.

Une dame entra. C'était une femme de haute taille, très belle, coiffée d'un chapeau à longues plumes retombantes et vêtue d'un magnifique manteau de zibeline. Elle s'assit, et tout de suite, d'une voix claire et bien scandée.

— Madame, la démarche que je viens faire auprès de vous est infiniment délicate. Aussi est-ce beaucoup moins à la directrice du garage que je m'adresse qu'à M de Valterre, à la femme du monde dont je sais toute la finesse, tout l'esprit… et toute la discrétion.

— Parlez sans crainte, Madame. La discrétion est de rigueur chez moi.

— Voici ma carte.

La dame sortit de son carnet un mince bristol qu'elle tendit à la directrice. Celle-ci lut :

« Comtesse de l'Estrade, château d'Épinay. »

— Ah ! fit-elle, très intriguée.

La comtesse reprit :

— Vous avez reçu hier la visite d'un monsieur Louis Colange, n'est-ce pas ?

— Oui

— Et vous avez convenu avec lui qu'une automobile m'attendrait demain soir, vers minuit, à la petite porte du château d'Épinay ?

— Je ne sais si je puis…

— Vous pouvez, Madame, puisque M. Colange et moi nous sommes tout à fait d'accord sur mon enlèvement et qu'il m'a rapporté lui-même les termes de votre conversation.

— J'avoue donc que, demain soir, je dois procéder à votre enlèvement.

— Bien. Alors, moi, je vous prierai de me dire combien vous demandez pour ne pas procéder à cet enlèvement ?

— Mais… Madame… Vous m'embarrassez fort… Mon catalogue ne prévoit pas… Je n'ai jamais vu offrir de l'argent pour n'être pas enlevée… au contraire.

— Quelles sont les conditions souscrites par M. Colange ?

— Mille francs d'à-compte, quatre mille francs à la minute même de l'enlèvement.

— Voici les quatre mille francs. Il y en aura autant à la minute même du non-enlèvement.

La comtesse aligna sur la table quatre billets bleus, et posément, sans la moindre gêne, poursuivit :

— J'aime beaucoup M. Colange, je l'aime énormément, et je suis prête à lui faire tous les sacrifices. Je lui en ai fait même de très grands, dont il doit m'avoir la plus profonde reconnaissance.

Seulement, la situation se présente sous un aspect qu'il ne voit pas avec toute la netteté suffisante, et que vous allez voir, vous, Madame, parce que vous êtes une femme, une vraie femme… Oh ! c'est bien simple… Voilà la chose en deux mots. Mon mari à trois cent mille francs de rente, sans compter quelques héritages à recueillir. Alors vous comprenez l'embarras où je me trouve, placée entre l'attachement tout légitime que je dois à mon mari, et l'amour, l'amour immense que j'éprouve pour M. Colange. D'un côté, l'épouse ne peut pas renoncer… aux avantages que lui confère son titre. Et, de l'autre, je ne veux pas désoler un ami que j'aime autant que j'aime M. Colange, et me refuser à un acte dont dépend tout son bonheur. J'aurais l'air d'obéir à certaines considérations mesquines, aussi indignes de lui que de moi. J'ai donc accepté avec enthousiasme l'enlèvement qu'il m'a proposé et qu'il s'ingénie à parer de toute la poésie et de tout le mystère que comportent les conditions de la vie moderne. Mais je compte sur vous, chère Madame…

⁂

Le dernier coup de minuit sonna à l'église du village.

La porte grinça sur ses gonds rouillés.

— Louis ?

— C'est vous ?

— Me voici.

Il reçut dans ses bras une forme frissonnante, et il effleura de sa moustache mouillée par la brume glacée des boucles de cheveux fins et odorants.

— Vous ! vous ! Ah ! quelle joie surhumaine ! Comment avez-vous pu consentir ?…

— L'automobile ?

— À cent pas, derrière le pavillon abandonné.

Ils y coururent.

Dans l'ombre un homme s'agita. Dans le silence un bruit gronda.

— Vite, chère amie, les minutes valent des siècles.

Ils montèrent. Et Louis Colange dit au chauffeur :

— Cinq cents francs si vous arrivez à la frontière belge au lever du jour.

La voiture bondit.

— Enfin ! s'écria le jeune homme triomphant, enfin ! rien ne peut plus nous séparer ! Rien ne peut plus arrêter notre course…

Si, quelque chose pouvait l'arrêter : un éclatement de pneumatique. Et la malchance voulut que cette catastrophe se produisit.

Àla lueur des phares il fallut réparer. La comtesse ne bougea point de la limousine bien chaude, mais Louis Colange se mit vaillamment à la besogne sous l'aigre bise du nord.

— Mille francs pour vous, chauffeur, si nous arrivons…

Il reprit sa place auprès de la comtesse. On fila, et dès qu'il fut parvenu à dompter le claquement de ses dents, il se précipita à genoux avec des transports exaltés.

— Nous commençons la vie ! Il faut bien vous dire que le passé est mort, et que c'est un avenir adorable et rayonnant qui s'ouvre… Sapristi !

Il baissa la glace.

— Qu'y a-t-il ?

— Le moteur.

— Quoi ?

— Grippé.

— Et alors ?

— Alors la panne.

— Irrémédiable ?

— Irrémédiable !

⁂

Devant la petite porte. Une forme se détache des bras de Louis Colange :

— À bientôt, cher ami. Venez donc dîner demain soir… Vous savez que mon mari vous aime beaucoup.

— Cependant… proteste faiblement le jeune homme, grelottant.

— Non, je vous en prie. L'épreuve est concluante. Le destin ne veut pas.

— Vous croyez ?

— Si je le crois ! Un pneu crevé, un moteur grippé, n'est-ce pas là des avertissements du ciel ? Nous ne devons pas insister. Et pourtant, Dieu sait si j'étais résolue à tout !

La porte grinça de nouveau. Un dernier baiser.

— À demain, cher ami.

— À demain.

Et ils se séparèrent…

Maurice LEBLANC.

105

Clotilde s'engagea dans l'allée qui conduisait à la pelouse centrale et se dissimula derrière un groupe de sapins, d'où elle voyait, à la clarté de la lune, la maison large et basse, habillée de lierre et surmontée d'un pinacle, où veillait une horloge.

Au village voisin, une cloche tinta, grêle et gaie dans la vaste nuit. C'était la messe de Noël.

— Le voici, se dit-elle, toute frissonnante.

Sur le perron, en effet, un homme apparaissait, qui descendit les marches et se dirigea vers la grande grille. Mais il se ravisa, s'en revint vers la pelouse et la suivit.

Elle distingua ses traits. Lui aussi aurait pu voir l'ombre de la jeune fille mêlée à l'ombre-des sapins. Mais il passa sans tourner

la tête et sans qu'elle osât l'appeler. Au dernier moment, elle hésitait.

— Raoul ! s'écria-t-elle tout à coup.

Elle avait couru et elle était devant lui, immobile, lui barrant la route.

— Vous ! dit-il, c'est vous !

Et ce fut entre eux un dialogue très court, scandé d'une voix brusque, hostile presque de part et d'autre.

— Vous êtes seule ?

— Oui.

— Votre père ?

— Il me croit au château, dans ma chambre.

— Et vous êtes venue ?…

— Vous voir, vous parler.

— Nous n'avons rien à nous dire qui ne puisse être dit en plein jour et devant tous.

Elle lui saisit le bras nerveusement.

— Si… si… vous le savez… votre indifférence…

Elle s'interrompit. Le silence fut lourd entre eux. Enfin, elle murmura :

— Vous refusez, n'est-ce pas ?

— Que m'offrez-vous ?

— Ma main, dit-elle nettement.

Il la devina, dans l'ombre, qui tremblait après l'effort d'un tel aveu.

Il ne répondit point.

— Je suis riche et vous ne l'êtes pas. Est-ce cela qui vous effraie ?

— Qu'importe l'argent ?

— Alors, quoi, vous me détestez ?

Àson tour, il lui saisit le bras et d'un ton saccadé, âpre :

— Ce que je déteste, c'est la jeune fille que vous êtes, impérieuse, téméraire, fantasque, hautaine, voulant tout plier à sa volonté, n'acceptant pas la vie avec ses devoirs et ses peines. Vous m'aimez ? Allons donc, c'est mon indifférence qui vous irrite. Il faut que je sois à vos pieds comme les autres, sinon vous êtes prête à tout, jusqu'à risquer cette démarche inutile et… inconvenante.

Il la discerna, toute pâle sous l'affront, et si belle, si tragiquement belle avec ses yeux courroucés et le pli amer de ses lèvres.

— Assez ! dit-elle. J'en ai trop entendu déjà. Conduisez-moi.

Ils suivirent une allée toute blanche de lumière et parvinrent auprès d'une petite porte percée dans le vieux mur du jardin. Des massifs de lauriers l'encadraient. Clotilde s'arrêta.

— Pour la dernière fois, est-ce oui, pu non ?

— Non.

Elle porta sa main à sa bouche. Un coup de sifflet vibra. Deux individus surgirent de droite et de gauche, bondirent sur le jeune homme et l'entrainèrent hors du jardin, vers une automobile dont les phares illuminaient la campagne. L'un d'eux le maintint sur une banquette. L'autre mit le moteur en marche. On partit.

⁂

C'était une limousine. L'avant, clos de glaces et de portières, formait coupé. Les deux hommes étaient assis à l'intérieur. Clotilde conduisait. Et l'on gagna la route, la grand'route nationale, large et déserte, qui s'en va vers le Nord, vers la frontière…

Jamais encore Clotilde n'avait éprouvé avec tant de violence la sensation enivrante de la victoire. Celui qu'elle aimait lui appartenait, ainsi que l'esclave appartient au maître. Elle l'emportait comme un trophée. Et parce que, dans certaines âmes d'orgueil, le besoin d'humilier surexcite l'amour, elle jouissait frénétiquement de voir auprès d'elle, enchaîné, l'adversaire.

On glissait éperdument parmi les plaines et les bois. Quelquefois, la route se cabrait devant l'auto, en côtes rudes. Puis, subitement, elle s'abaissait comme l'échine souple d'une bête, et il semblait alors qu'on descendait au cœur de la terre.

Ils traversèrent un village, puis un autre. Les églises illuminées flambaient par leurs vitraux. Le chant d'un orgue les effleura.

Des minutes s'ajoutèrent aux minutes, et des plateaux aux vallées, et dans sa fièvre de conquérante, elle ne pensait plus à rien qu'à l'espace supprimé, au temps qui fuyait derrière eux. Toute son attention se concentrait sur l'acte unique de conduire et de

bien conduire. Elle avait impression que ses bras faisaient partie de la machine plutôt que d'elle-même, et que son cerveau battait au rythme du moteur.

Un pont fut franchi, une forêt fut côtoyée, on entra dans une petite ville entourée de remparts, et comme l'auttomobile tournait brusquement sur la place qui s'ouvre devant la cathédrale, il y eut soudain des cris d'effroi. Clotilde et Raoul aperçurent un groupe d'ombres qui s'écartaient rapidement de droite et de gauche. Mais un enfant fut atteint au passage, projeté…

La direction trembla dans les mains de Clotilde. Elle freina sans pouvoir arrêter sur-le-champ.

D'un bond, Raoul sauta. Les deux hommes ouvraient la portière. Il dit à l'un d'eux :

— Prenez le volant… Emmenez mademoiselle.

Elle voulait descendre, se précipiter vers l'enfant. Il la repoussa.

— Ne vous montrez pas… Ce serait vous perdre… allez… laissez-moi faire.

Et il y avait en lui une telle autorité qu'elle ne résista point davantage. Déjà des silhouettes accouraient, menaçantes. L'automobile disparut dans les ténèbres.

⁂

Ce même jour, l'après-midi, Raoul se présenta au château que Clotilde habitait avec son père. Il la trouva seule, pâle d'angoisse. Qu'allait-il lui annoncer ?

Elle balbutia :

— L'enfant ?

— Il vit… Ce ne sera pas grand'chose.

Elle tomba sur une chaise en sanglotant. Et de longues minutes ils restèrent sans parler.

Et quand elle eut pleuré, elle demeura longtemps dans la même attitude, les mains sur sa figure et la taille courbée, et maintenant que l'horrible cauchemar se dissipait, presque heureuse, toute détendue, elle éprouvait une grande joie à être en face de lui. Elle sentait sa force, elle subissait la domination de sa volonté. La vie reprenait son véritable sens, et il lui semblait que c'était la chose du monde la plus juste que de se soumettre et d'obéir. Toute la femme, en elle, se délectait après la révolte trop violente.

Elle murmura :

— J'aurais pu tuer cet enfant. Ah ! c'est fou ce que j'ai fait… Mais, comprenez-le, Raoul, j'ai agi sans savoir… je voulais vous conquérir… et ce n'est pas à la femme de conquérir.

Et elle ajouta très bas :

— Raoul, me pardonnez-vous cette folie ?

Elle leva les yeux et tressaillit. Jamais il ne l'avait regardée avec autant de douceur.

Il répondit simplement :

— Comment pourrais-je oublier qu'elle fut commise pour moi ?…

106

Il est vraiment réconfortant de suivre l'effort admirable par lequel notre pays s'acharne à reconquérir dans le monde la place que des malheurs inouïs et la défaveur du destin lui ont momentanément fait perdre, et il n'est point de meilleure réponse à ceux qui désespèrent que de leur montrer, jusque dans les plus petites choses, l'obstination et l'ingéniosité de cet effort. La France en décadence ! Mais une nation qui déchoit se plaît en sa torpeur, ne lutte plus, s'abandonne. Chez nous, au contraire, partout où le mal apparaît, se manifeste une tentative de résistance, plus ou moins vite transformée, d'abord en volonté de guérir, puis en guérison.

Chacun dans sa sphère agit, des groupements se forment, les bons esprits cherchent et trouvent les solutions, les journaux surtout, organes fidèles de l'opinion, sont attentifs, fureteurs, indiscrets, effrontés, débordants de vie et de passion, merveilleux d'émulation et de persévérance. Ils signalent, font du bruit, ils créent des courants, ils brisent les inerties, ils inventent des mots, ils lancent des idées, féminisme, éducation logique des enfants, alimentation plus rationnelle, colonisation, universités populaires, diffusion de la langue française. Que sais-je encore ! C'est une fermentation miraculeuse qui prouve l'extraordinaire vivacité de notre cher pays.

Mais peut-être n'y a-t-il rien de comparable au prodigieux mouvement qui s'est dessiné depuis plusieurs années en faveur

des exercices du corps, et qui maintenant nous entraîne tous vers un idéal de régénération physique qui chaque jour se précise et devient plus conscient. Nous avons compris que le salut était là, dans une défense opiniâtre contre toutes les causes d'affaiblissement et de ruine qui se sont attaquées à nous, et que c'était, à proprement parler, une question de vie ou de mort.

L'Auto est au premier rang de ceux qui combattent le bon combat. Sa très intéressante enquête sur l'efficacité des sports au point de vue de la tuberculose et de l'alcoolisme le montre une fois de plus.

⁂

Sur cette efficacité, je crois que tout le monde est d'accord et qu'il est inutile d'en discuter. Mais quels sont les moyens de réalisation dont nous disposons ? C'est à ce propos que je voudrais présenter quelques observations.

Tout d'abord écartons la bicyclette, et en général toute espèce de sport dont l'utilité est par trop directe et palpable pour qu'il soit besoin d'en prôner les mérites. La bicyclette se suffit à elle-même. Ce qu'elle a d'immédiatement, je dirais presque de grossièrement utilitaire, comme moyen de transport, comme supplément aux facultés motrices vraiment incomplètes de l'homme, la destine à un avenir que le présent peut à peine faire prévoir.

Mais comment propager des sports qui n'ont pour les recommander que leur seul agrément ? Comment imposer à l'ouvrier, au paysan, au petit bourgeois, le goût du football, de la course à pied, ou des haltères ?

N'hésitons pas à le dire nettement : tout ce que l'on tentera auprès de nos générations actuelles d'hommes faits, d'adultes, est d'avance et irrémédiablement condamné à échouer. L'artisan de notre époque, l'homme du peuple, ne jouera ni au football ni à la paume. Il est trop tard, ses habitudes sont prises. Vous ne le détournerez pas du cabaret et des sports de cabaret, jeux de cartes, de dés ou de dominos, jeux de billard ou de bouchon, tous les jeux enfin qui ont pour corollaires et pour stimulant le petit verre ou la chopine. Abruti de travail, brisé par une dépense musculaire trop grande et par des efforts fastidieux, monotones et sans diversité, il ne désire que se reposer et boire. Hélas ! qui lui en voudrait ?

De ce côté donc rien à tenter. Mais tout est possible au contraire du côté des générations montantes. Ne l'oublions pas d'ailleurs, le bien social que l'on essaye de faire ne se réalise jamais que chez ceux qui viennent, et c'est à nos enfants, tout au plus à nos cadets, que profiteront nos vaillantes entreprises. Qu'importe ! la tâche en est-elle moins belle et moins séduisante ?

Ainsi l'éducation physique des enfants et des adolescents, voilà l'unique but.

Pour cela je vois deux auxiliaires précieux… ou plutôt je voyais, car Henri Desgrange avec son intelligence éminemment pratique et son sens très juste de ce qu'il y a d'immédiatement réalisable dans une idée, Henri Desgrange m'a « coupé l'herbe sous le pied » en préconisant dès l'abord la pratique des jeux sportifs chez le soldat. Je n'y insisterai donc pas, me réservant, si la question intéresse le public, de développer dans un autre article l'excellente idée de notre directeur, et d'étudier plus spécia-

lement le rôle, tout indiqué en cette occasion, de l'officier, premier auxiliaire que je proposais.

Reste le second, qui est peut-être le plus important, l'instituteur.

⁂

Oui, c'est à l'instituteur que nous devons nous adresser, c'est par son intermédiaire que nous devons parler aux enfants et répandre parmi eux l'habitude des exercices athlétiques. Et comme sa parole sera vite comprise, et ses conseils rapidement exécutés ! L'enfant n'est-il pas, par excellence et tout naturellement, un être sportif, c'est-à-dire un être à forces croissantes et chez qui l'effervescence chaque jour plus grande de la vie provoque un débordement d'énergie utilisable ? Pensez que chaque jour l'enfant gagne en poids, en taille, en muscles. Quel motif d'ivresse physique ! Quel beau terrain de culture sportive !

Sans compter que l'enfant a le goût inné, l'intuition, la passion du sport, que tous ses amusements sont sportifs, qu'il court en jouant plus volontiers qu'il ne marche, et que l'exercice rationnel que nous lui demandons ne sera pas un devoir, mais une distraction, une récréation, une partie de plaisir.

Plaisir qui nécessite quelques dépenses, dira-t-on.

En effet, mais outre que ces frais peuvent être couverts par de très minimes cotisations, n'est-il pas facile de trouver, dans chaque quartier comme dans chaque village, quelque fervent de nos idées qui sera trop heureux d'aider à leur application en fournissant un ballon de football ou des raquettes de tennis, ou bien

en dotant de quelques pièces blanches telle course disputée le long des routes ou à travers champs ?

Que l'instituteur cherche et il trouvera. Qu'il agisse et il réussira. Qu'il prêche d'exemple, qu'il convainque ses collègues, qu'après avoir entraîné son école, il organise de village à village des luttes et des matches, qu'il exige de la commune l'attribution de terrains spéciaux, la place ne manque pas, qu'il frappe à toutes les portes, qu'il sollicite les souscriptions, qu'il forme des jurys, des comités de patronage, des réunions de compétences (pour avoir l'air de compétents, que de gens dénoueraient les cordons de leur bourse ! et n'est-ce pas l'essentiel ?)

S'il a besoin de conseils, qu'il nous les demande. L'U.S.F.S.A. a publié, si je ne me trompe, les règles des différents jeux athlétiques. En tout cas, l'Auto, j'en suis sûr, ne se lasserait pas d'en répéter l'explication, et même, au besoin, se chargerait d'éditer de petites brochures auxquelles souscriraient et que distribueraient tous ceux qui s'intéressent à la question.

⁂

Ah ! si chacun de nous, vieux et jeunes initiés, littérateurs avides d'échapper à la littérature, artistes épris de beauté et de force, hommes de cercle, habitués des hippodromes et des vélodromes, fervents de la pédale, du fleuret, de l'aviron, du fusil, du patin, ou même oisifs désireux de trouver un aliment à leurs loisirs, si chacun de nous voulait s'engager, au cours de sa villégiature estivale, à faire un peu de propagande, comme il lui serait aisé de sortir du château ou de la chambre d'auberge qu'il habite, pour aller voir ce qui se passe dans l'école voisine ! Comme il parviendrait sans peine à convaincre l'instituteur que parmi tous les

devoirs qui lui sont dévolus (pour mille francs par an, hélas !) il n'en est pas de plus noble, de plus utile et de plus attrayant, que de travailler au perfectionnement physique de ses élèves et, par là, au relèvement de la race.

Ensemble ils feraient les premières démarches. Ensemble ils choisiraient le terrain, élaboreraient un programme simple et logique, en un mot mettraient la chose sur pied.

Et dans vingt ans nous aurions un pays régénéré, guéri de ses deux grandes tares : la tuberculose et l'alcoolisme.

Quelle serait ma fierté si cet article pouvait provoquer, parmi ceux qui le liront, au moins quelques tentatives isolées… ne fut-ce qu'une seule… ne fût-ce que la mienne !

Ces tentatives, l'Auto se ferait un plaisir d'en publier le compte rendu, d'en suivre le progrès, et surtout d'en constater la réussite.

Maurice LEBLANC.

107

Marcel Boulenger est un classique du sport. On peut le rattacher à cette époque un peu mythologique où l'on aimait pour ainsi dire exclusivement le cheval et l'épée, sans savoir que c'était là du sport et sans même que le vocable sacré fût intronisé dans notre langue.

Bicyclette, automobile, tennis, golf, football, autant d'inventions modernes dont il n'a cure, si tant est qu'il ne les méprise point. Ses goûts d'artiste, d'érudit et de poète ne le disposent

guère à ces manifestations inélégantes de la force et du mouvement. Chez lui, le besoin est impérieux de beauté simple, d'harmonie, de mesure, de pureté. N'est-ce pas mérites réservés au noble jeu de l'escrime, à la science auguste de l'équitation ?

Homme de cheval, homme d'épée… voilà des titres à notre sympathie. Il en est un dont il a droit d'être fier, parce que nul ne le porte plus dignement : Marcel Boulenger est avant tout un homme de lettres dans la meilleure acception du mot. Là encore s'affirme son tempérament de classique. Il a la religion du style, le souci obstiné de la perfection, la grâce, la légèreté, l'ironie, la sobriété des maîtres.

Et combien, d'autre part, la qualité de son esprit et de son imagination le rattache à ceux d'aujourd'hui et de demain ! Ouvrez son nouveau livre : Au Pays de Sylvie. Paysages classiques bien entendu, château et forêt de Chantilly, symétrie des grands jardins à la française, belle ordonnance des parterres et des allées, avec des balustres, des vases de fleurs et des statues… Mais quels drames essentiellement modernes se déroulent dans ces décors fastueux ! Je puis vous assurer qu'il n'est point de conte plus effroyablement pervers que le Plus beau Volcelest du Monde, pas d'histoires qui n'aient plus de relief et de saveur que Une Rancune, plus de puissance tragique que Dans les Airs, plus de mordant et de séduction que Ce fameux Prince Nani…

Malgré moi, j'évoque, en le lisant ou en songeant à lui, ces parfaits écrivains d'autrefois qui illustraient notre littérature parmi les tribulations des voyages et vivaient de la double vie des bibliothèques et des camps, le noble Vauvenargues, le merveilleux Stendhal, Alfred de Vigny, Paul-Louis Courrier — écrivains de

race et de haut style, hommes d'épée et de cheval comme Marcel Boulenger, gentilhommes de lettres comme lui.

Maurice LEBLANC.

108

« ...Voici toute la nature qui s'unit à l'espace et l'emplit de joie et d'éclat. Je reçois tout cela d'un coup, en pleine figure, comme une vague de parfums, de formes et de couleurs. »

La phrase est de Maurice Leblanc lui-même. Je la lui emprunte parce que je n'en trouverais pas d'autre qui pût rendre avec plus de vigueur et de clarté la sensation qui vient de me fouetter en ouvrant Gueule-Rouge, 80-Chevaux, la nouvelle œuvre de Vie offerte au public par l'écrivain de l'Œuvre de Mort...

Voici toute la nature, en effet... Voici quarante contes qui se déploient comme une gerbe de force, d'amour et de sang. Ils sont plus étroitement unis que les chapitres d'un roman ; la Vie les noue. Elle passe en eux, page à page, phrase à phrase, mot à mot, d'un bout à l'autre bout du livre, de son titre dévorant : Gueule-Rouge, à son cri de la fin : « La Vie est bonne ! » Elle les embrasse de ses tentacules frémissants. Elle les brutalise, les bouleverse, les excite, les caresse, les fait rugir ou gémir, comme un belluaire s'amuse de ses fauves. Ou encore, elle les attendrit. Elle leur donne l'onction des larmes ou les éclabousse de gouttes rouges. Mais elle est toujours là, souriante, féroce, voluptueuse, tragique.

Maurice Leblanc est un possédé de la Vie. Il a reçu l'hostie sanglante. La Vie est toute en lui. Jamais il ne la blasphème. Loyale ou perverse, douce ou monstrueuse, il l'adore également, parce qu'elle est la Vie. Il l'adore pour sa frénésie autant que pour son silence, il l'adore pour tout ce que nous savons d'elle, et pour tout ce que nous n'en saurons jamais. Il l'adore dans son épouvante et dans son mystère, dans la morsure effroyable de Gueule Rouge, et dans l'énigme parée d'amour qui l'attend aux ruines de Buoux. Il va jusqu'à se prosterner devant les « demi-dieux, maîtres des grands secrets », les grands secrets qui se cachent aux ténèbres des moteurs, et sa génuflexion est à peine ironique. Elle serait tout à fait sincère s'il n'y avait pas de gens de lettres dans l'Olympe automobile. Mais, sur l'épiderme du confrère, Maurice Leblanc se fait les ongles : égratigner, c'est encore du mouvement, c'est encore de la Vie.

La vie ! oui, tel est l'autre grand secret dont Maurice Leblanc s'affirme le maître, tel est le secret de la passion qu'il nous communique. Son génie n'est pas un génie « littéraire ». Il déteste la phrase plastique, la phrase qui coquette et qui roucoule, la phrase qui se module pour l'écœurant plaisir de l'ouïe. Il n'écrit pas pour écrire, il écrit pour faire jaillir de la vie. Il n'écrit pas, il plante sa plume dans des artères, et la vie vermeille gicle. Il n'écrit pas ; c'est pour cela qu'il est de la race des plus robustes écrivains.

Vous tous qui vous développez dans l'harmonie du geste, dans la beauté de la Force, relisez Gueule-Rouge. Cette lecture, c'est une heure d'émotion, d'émotion physique tant elle est ardente. Et d'émotion consolante aussi, car elle clame avec Maurice Leblanc qu'« il y a quelque chose de plus fort que la haine, de plus fort

que l'orgueil, que la jalousie, que l'amour même : c'est la Vie, la Vie adorable, unique et précieuse. »

Henry Kistemaeckers.

109

« Êtes-vous bien accablée de cette canicule ? Peut-être ne menez-vous pas une vie qui vous y expose souvent. Moi, je n'ai pas l'esprit de m'en préserver. Je pars à pied à trois heures du matin, avec le ferme propos de rentrer à huit ; mais je me perds dans les « traînes », je m'oublie au bord des ruisseaux, je cours après les insectes et je rentre à midi dans un état de torréfaction impossible à décrire.

« L'autre jour, j'étais si accablée, que j'entrai dans la rivière tout habillée. Je n'avais pas prévu ce bain, de sorte que je n'avais pas de vêtements ad hoc. J'en sortis mouillée de pied en cap. Un peu plus loin, comme mes vêtements étaient déjà secs et que j'étais encore baignée de sueur, je me replongeai de nouveau dans l'Indre. Toute ma précaution fut d'accrocher ma robe à un buisson et de me baigner en peignoir. Je remis ma robe par-dessus, et les rares passants ne s'aperçurent pas de la singularité de mes « draperies ». Moyennant trois ou quatre bains par promenade, je fais encore trois ou quatre lieues à pied, par trente degrés de chaleur, et quelles lieues ! Je ne passe pas un hanneton que je ne courre après. Quelquefois, toute mouillée et vêtue, je me jette sur l'herbe d'un pré au sortir de la rivière et je fais la sieste. Admirable saison qui permet tout le bien-être de la vie primitive… ».

Voilà ce que George Sand, dont on célèbre actuellement le centenaire, écrivait à la comtesse d'Agoult en 1836. Et remarquez qu'à cette époque elle n'est plus une toute jeune femme, ou du moins qu'elle a passé cet âge heureux où la santé déborde et réclame, pour ainsi dire, les fatigues excessives, les dépenses nerveuses, les folies, les extravagances. Elle a trente-deux ans, celle qui se jette ainsi dans les rivières et s'endort ensuite avec ses vêtements mouillés.

Mais, jusqu'au soir de sa vie, George Sand resta cette femme ardente, vigoureuse, inlassable, à qui l'exercice fut nécessaire et le mouvement indispensable. Ouvrez au hasard la correspondance, l'Histoire de sa vie, les Lettres d'un voyageur, partout même effervescence physique, même besoin de sensations violentes, d'espace et de plein air.

« J'arrivai à Oliero vers les quatre heures, après avoir fait seize milles à pied en dix heures… ».

« Après avoir quitté Alfred (de Musset) que j'ai conduit jusqu'à Vicence, j'ai fait une petite excursion dans les Alpes… J'ai reconnu que ce genre de fatigue m'était fort bon, physiquement et moralement… Je puis aller loin ainsi, en dépensant cinq francs par jour, et en faisant huit ou dix lieues… ».

« J'ai été avec Solange jusqu'au Marborée, l'extrême frontière de France. La neige et le brouillard, la pluie et les torrents ne nous ont laissé voir qu'à demi le but de notre voyage. Nous avons fait ce jour-là quinze lieues à cheval. »

Élevée aux champs, enfant solitaire et indépendante, elle garda toujours le goût des grandes chevauchées et des marches interminables. C'est une campagnarde, solidement bâtie et bien ré-

sistante. Ses sympathies vont vers les forts. Elle admire les exploits des hommes et les égale. Elle a des jouissances d'homme, d'homme bien musclé, vaillant, énergique, qui s'exalte à la flamme de sa jeunesse et se grise de sa propre vigueur.

Écoutez-la :

« Être assez aux prises avec la vie physique, avec les loups et les ours, avec les périls de l'isolement et les fureurs de la tempête, pour se sentir, en tant qu'animal soi-même, ingénieux, agile, courageux et fort… voilà l'idéal qui succéda, dans ma jeune tête, à celui de la vie monastique, et qui la remplit pendant de longues années. J'aurais voulu devenir berger, avoir la poitrine large et les fortes jambes de ces espèces de sauvage… »

Est-ce là rêve de femme ? Certes on ne peut accuser l'amie d'Alfred de Musset et de Chopin de n'avoir pas été femme, et dans l'acception la plus charmante et la plus séduisante du mot. Mais combien peu elle le fut au regard de ceux qui ne voient chez la femme qu'un être de nonchalance, de mièvrerie, de repos et d'immortalité !

Nul doute que, de nos jours, on ne l'eût baptisée du titre de sportswoman et que les revues spéciales n'eussent publié son portrait entre ceux des vainqueurs de la Coupe Gordon Bennett et du Grand Prix.

Et de fait, si le sport signifie la culture intelligente de ses forces, la volonté de les amener à leur plus haut point de perfection, et d'en tirer la plus grande somme d'émotions et le plus grand bénéfice moral, George Sand fut vraiment une femme de sport. Elle le comprit, elle le pratiqua, elle l'aima dans ce qu'il a de plus noble et de plus captivant. À cheval, à pied, elle a battu en

toutes ses parties le centre de la France. Alpiniste intrépide, elle a fait les plus rudes ascensions.

Partout on retrouve les traces de la voyageuse. Avec Mauprat, avec Mont-Revêche, avec le Péché de M. Antoine, et Pierre-qui-Roule, et Simon, et la Tour de Percemont, avec ses délicieux romans champêtres, la Petite Fadette, François-le-Champi, les Maîtres-Sonneurs, c'est dans la Creuse, le Berry, le Nivernais, l'Auvergne, le Forez, qu'elle nous emmène. M de la Quintinie a pour cadre la Savoie. La Ville-Noire, c'est Thiers. Tamaris et la Confession d'une Jeune Fille se passent aux environs de Toulon, la Filleule, en forêt de Fontainebleau, M Merquem, au bord de la Manche. Et citerai-je ses romans vénitiens, Consuelo, de Lucrecia Floriani, les Maîtres Mosaïstes, et la Daniella, qui est bien le meilleur guide que l'on puisse trouver pour visiter en détail les montagnes qui avoisinent Rome ? Et l'Homme de Neige, en Scandinavie, et le Piccinino, en Sicile, et l'Hiver, à Majorque…

Mais elle eut aussi, et à son plus haut degré, ce qui est peut-être l'essence même du sport ou du moins son aboutissement, sa récompense, je veux dire l'amour de la nature.

Des écrivains, plus grands qu'elle assurément, l'ont célébrée, cette nature, avec des épithètes plus sonores et plus pittoresques, dans un style plus glorieux et plus magnifique. Aucun ne l'a sentie avec une âme plus émue, ne l'a vue avec des yeux plus passionnés, ne l'a chantée avec plus de ferveur, et, à la fois, plus de simplicité. Les descriptions de George Sand sont aisées comme des sources qui coulent sur un sable fin, fraîches comme des feuilles mouillées par la pluie. Elle décrit sans effort. Elle trouve sans chercher. Elle est naturelle comme la nature elle-même.

J'ouvre au hasard :

« Cette émotion à l'approche de la nuit se révélait dans les plus petites choses. Les papillons d'azur, qui dorment au soleil dans les grandes herbes, s'élevèrent en tourbillons pour aller s'enfouir dans ces mystérieuses retraites où on ne les trouve jamais. La grenouille verte des marais et le grillon aux ailes métalliques commencèrent à semer l'air de notes tristes et incomplètes. Les plantes elles-mêmes semblaient frissonner au souffle humide du soir. Elles fermaient leurs feuilles, elles crispaient leurs anthères, elles retiraient leurs pétales au fond de leur calice. D'autres, amoureuses à l'heure de la brise, qui se charge de leurs messages et de leurs étreintes, s'entr'ouvraient, coquettes, palpitantes, chaudes au toucher comme des poitrines humaines. Toutes s'arrangeaient pour dormir ou pour aimer… »

Maurice LEBLANC.

110

J'ai reçu ces jours-ci d'un « fidèle lecteur de l'Auto » une lettre que je demande la permission de reproduire en partie.

Les lettres que l'on reçoit de la sorte contiennent souvent de précieux renseignements, quelquefois des éloges dont on ne manque pas de s'enorgueillir et que l'on juge tout à fait justifiés, quelquefois aussi des critiques que l'on s'empresse d'attribuer à de parfaits imbéciles.

Il vous arrive même d'être injurié. Je fis jadis un conte où un mari apprenait, après la mort de sa femme, que celle-ci l'avait

trompé. L'histoire, racontée par le mari sous forme de confession, se terminait ainsi : « Je courus jusqu'au cimetière et je crachai sur la tombe de la morte… »

Le lendemain je recevais ces mots :

« Monsieur, vous avez craché sur la tombe d'une femme, vous êtes un misérable. Si mon opinion ne vous plaît pas, voici mon nom et mon adresse. »

Non content d'être un misérable, je fus également un lâche et ne relevai point l'insulte. D'ailleurs, ma conscience me donnait tort : n'avais-je pas craché sur la tombe d'une femme ?

⁂

Cette fois mon correspondant n'est pas aussi sévère. Il ne me traite pas de misérable. Cependant il trouve que j'abuse un peu du droit discrétionnaire que possède tout écrivain sur la vie de ses personnages.

« Vous les tuez, Monsieur, avec une désinvolture vraiment stupéfiante. Le dénombrement de vos victimes égalerait, pour qui aurait la patience de le faire, le chiffre des pertes subies par un corps d'armée russe en Mandchourie. C'est du sang, toujours du sang, des membres tordus, des crânes fracassés, des cervelles qui sautent…

« Et quels raffinements ! quelle diversité dans les supplices ! A la seule vue de votre signature, je me demande à quelles catastrophe imprévue et horrifique je vais assister. C'est un mari qui écrase la tête de sa femme entre le capot de son automobile et le tronc d'un arbre. C'est une femme qui précipite son mari et sa voiture du haut d'une falaise dans l'éternité. C'est Gueule-Rouge

qui ravage les routes de France. C'est… Mais je n'en finirais pas si j'essayais de détailler par le menu les hécatombes que vous sacrifiez au Moloch de l'automobile.

« Car, remarquons-le, c'est toujours l'automobile la grande coupable. Elle tue, elle égorge, elle assomme, elle broie, elle rend fou, stupide, méchant…

« Eh bien, non, Monsieur, tout cela n'est que jeux barbares de votre imagination, amusements d'écrivain en mal de copie. Vous avez fait la gageure d'immoler tant d'êtres humains en tant de lignes, et vous les immolez en conscience. Mais vous ne me ferez pas croire que l'automobile est un tel agent de destruction et de mort.

« Ouvrez les journaux. De-ci de-là, un petit accident. Un pneumatique éclate et deux ménages sont anéantis. Huit jours après, la barrière d'un passage à niveau est fermée, et une famille disparaît de ce monde. Mais ces faits-divers ne constituent pas des événements extraordinaires. C'est une moyenne d'accidents tout à fait normale. Et surtout il n'y a jamais rien là qui rappelle ce côté exceptionnel, fatal, monstrueux, formidable, dont il semblerait, d'après vous, que tous les accidents d'automobile sont marqués.

« Donc, Monsieur, restez-en là et, croyez-moi, n'essayez pas plus longtemps de nous faire frémir avec des contes à dormir debout. La réalité est plus simple et plus banale, sans compter que, bien souvent, vous dépassez le but et que l'on a quelquefois, plus envie de rire que de trembler. »

⁂

Je l'avoue, cette lettre m'a quelque peu inquiété. Mon correspondant anonyme avait-il raison ? Je me sentis des remords envers l'automobile. En accusant de tant de forfaits un sport qui m'a donné tant de joies, n'étais-je pas injuste ? Tout se passait-il uniquement dans mon imagination, et la réalité n'offre-t-elle donc jamais de ces drames terribles et troublants que nous nous plaisons à inventer ? En un mot, n'y a-t-il pas vraiment dans l'automobile une source de mystère et d'épouvante que nous ne connaissions pas encore ?

J'ai trouvé la réponse dans un article de journal belge que j'ai mis de côté au mois d'août dernier, et que le hasard fait tomber de nouveau sous mes yeux. Je le reproduis dans toute sa simplicité, et je demande si jamais conteur a imaginé quelque chose de plus effroyable, de plus tragique et de plus anormal.

« La nuit dernière, à Blankenberghe, M Neyrinckx était fort inquiète de ne pas voir rentrer son mari, mécanicien, qui avait été appelé à Zuienkerke, à mi-chemin de Bruges et de Blankenberghe, pour une réparation à faire à une automobile. La réparation s'était prolongée très longtemps et l'entrepreneur n'avait pris le chemin du retour sur sa motocyclette qu'à trois heures du matin. La femme, tourmentée de cette absence, avait éveillé son fils, un jeune homme de vingt-quatre ans environ, et lui avait demandé d'aller à la rencontre de son père. Le fils enfourcha à son tour une motocyclette et partit à grande allure.

« Les deux chauffeurs se rencontrèrent à dix kilomètres de Blankenberghe ; tous deux voulurent virer si maladroitement qu'ils coururent droit l'un sur l'autre Le choc fut terrible. M. Neyrinckx père a été tué sur le coup, et le fils est mortellement atteint. »

111

CONTES DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Parmi les nombreux mortels à qui j'inculquai le goût de la bicyclette, il en est deux qui eurent le rare privilège de m'avoir pour professeur d'équilibre, et ces deux-là ne sont pas les moins notoires de nos contemporains. Tous deux issus des grandes écoles de l'État, l'un s'est acquis quelque renommée d'abord comme polytechnicien, puis comme ingénieur des tabacs, puis comme romancier. L'autre a passé par l'École Centrale, puis par le Chat Noir, puis par différents théâtres où ses pièces ont plutôt réussi.

Je les ai connus la même année, au bord de la mer, L'un écrivait les Demi-Vierges, l'autre Lysistrata.

⁂

Et un matin du mois d'août 1892 — quatorze ans déjà ! — sur la jolie plage d'Étretat, Marcel Prévost me dit :

— Mon cher ami, à partir de la semaine prochaine, je dois me rendre presque chaque jour à Fécamp, 16 kilomètres à l'aller.

— À peu près autant au retour.

— La voiture m'ennuie. Si je louais une bicyclette ?

— Excellente idée.

— Combien de leçons me faudra-t-il ?

— Trois ou quatre ou cinq…

— Avec qui ?

— Avec moi, si vous voulez.

L'après-midi nous avions rendez-vous sur la route de la Passée.

Marcel Prévost n'est certes pas, à l'heure actuelle, un bourgeois à gros ventre et à dos voûté, et j'affirme que, grâce à l'exercice, il ne nous apparaîtra jamais sous cette vilaine forme. Mais il ne m'en voudra pas, je l'espère, si je révèle aux lecteurs de l'Auto que, il y a quatorze ans, il avait… quatorze ans de moins qu'aujourd'hui, et par conséquent de plus grandes aptitudes à se plier aux lois de l'équilibre, sans quoi je n'eusse point accepté un emploi pour lequel je ne me sens pas de vocation spéciale.

Mais si légitime que fût ma confiance dans l'issue de cette tentative, j'avoue que l'événement me déconcerta. En deux mots voici : le jeune débutant enfourche sa bécane, moi j'empoigne d'une main les ressorts de la selle, de l'autre le guidon. Je donne les conseils d'usage, et en avant. Premiers zigzags, puis marche plus assurée. À hauteur de la Guillette, le chalet de Maupassant, j'abandonne le guidon : l'allure s'accentue, je cours. Un instant après, sans mot dire, je lâche la selle, Prévost ne tombe pas. Je m'arrête, il continue… il va encore… il va toujours… Il a été très loin depuis.

C'est en huit minutes, exactement, je l'atteste, que Marcel Prévost apprit à monter à bicyclette.

⁂

Il y avait de quoi m'encourager. Précisément Maurice Donnay habitait le même petit hameau balnéaire que moi, cette adorable valleuse de Vaucottes, si paisible et si fraîche sous ses grands ombrages. Nous nous promenions souvent ensemble. Seulement Donnay est un fervent de la marche, et j'ai la marche en horreur.

— Mon vieux, lui dis-je, j'ai deux bicyclettes, j'en mets une à ta disposition.

— Veine !... Mais qu'est-ce que j'en ferai ?

— Tu monteras dessus.

— Je ne sais pas.

— Tu sauras. En huit minutes, Marcel Prévost a su.

— J'en mettrai sept, s'écria-t-il fièrement.

Le jour même nous choisissions une route propice. Je donne à mon élève les conseils d'usage : il enfourche la bicyclette, j'empoigne la selle d'une main, le guidon de l'autre. Premiers zigzags... Première chute... On recommence... ça ne va pas. On s'acharne... ça ne va pas mieux. Au bout de deux heures, essoufflé, ruisselant, Donnay me dit :

— Y a-t-il plus de huit minutes ?

— Oh non ! loin de là ! Seulement tu n'es pas encore sûr de toi.

— Je suis absolument sûr de moi. C'est ma bicyclette qui n'est pas sûre d'elle. Du reste, je l'ai remarqué, elle à une roue qui est tout à fait folle. Dans ces conditions...

Le lendemain, nouvelle tentative, même insuccès. Et huit jours de suite, entre les talus des routes normandes, Nous cou-

rûmes, suâmes et nous efforçâmes… en vain.

Le neuvième jour Donnay s'écria :

— Décidément Jupiter s'y oppose. Si j'insistais il serait capable de me faire rater mon deuxième acte de Lysistrata.

— Et alors ?

— Alors je renonce à la bicyclette, à sa pompe et à ses pneus.

Et nous reprîmes nos promenades pédestres.

Je dois dire cependant que, l'autre soir, Maurice Donnay a prétendu devant moi qu'il se livrait, l'été, aux charmes de la bicyclette. Mais je n'en crois rien. Parce que l'on a le talent le plus exquis, qu'on est un des maîtres du théâtre contemporain et qu'on détient le record des centièmes, ce n'est pas là des raisons pour être un cycliste. Or, Donnay, j'en ai la preuve, n'est pas un cycliste. Ses aptitudes sont celles d'un footman, d'un alpiniste. Il regarde le mont Blanc dans les yeux. Il a le culte de la marche, c'est un marcheur, un pieux marcheur. Ce n'est pas un cycliste.

⁂

Essaierons-nous de tirer une leçon de ces deux cas particuliers ? Ma foi, non. Rien n'est plus faux que d'établir des rapports entre nos qualités physiques et nos qualités morales, et de chercher le principe de nos actes dans le mécanismes de nos muscles ou le jeu de nos organes.

Disons simplement que l'un de mes élèves eut d'emblée la notion de l'équilibre à bicyclette, et que l'autre ne l'eut point. Cela n'empêcha pas le second d'avancer aussi vite que le premier. Et

l'auteur des Demi-Vierges a beau rouler maintenant dans une automobile de trente chevaux, tandis que l'auteur de Paraître muse le long des chemins de l'Estérel, rien ne pourra faire que mes deux élèves m'arrivent à peu près en même temps, et avant peu, au bout du pont des Arts… dans un fauteuil.

Maurice LEBLANC.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_du_soleil_et_de_la_pluie. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.